
3 1761 09702411 1





CHARLES BENOIST

Le Machiavélisme

I

AVANT MACHIAVEL

Deuxième édition

LIBRAIRIE PLON

LE MACHIAVÉLISME

DU MÊME AUTEUR

Un Programme, mars 1902. — Plon-Nourrit et Cie; petit in-8°.

La Réforme parlementaire. — Plon-Nourrit et Cie, 1900; in-16.

LA CRISE DE L'ÉTAT MODERNE. **L'Organisation du travail.** TOME PREMIER : Le travail, le nombre et l'Etat. Enquête sur le travail dans la grande industrie : mines de houille, métallurgie, construction mécanique, verrerie, industrie textile. — Plon-Nourrit et Cie, 1905; in-8°.

LA CRISE DE L'ÉTAT MODERNE. **L'Organisation du suffrage universel.** — Maison Didot, 1896; in-8°.

L'Organisation de la démocratie. — Perrin et Cie, 1900; une brochure in-16.

Croquis parlementaires. — Perrin et Cie, 1891; in-16.

Sophismes politiques de ce temps. Étude critique sur les formes, les principes et les procédés de gouvernement. — Perrin et Cie, 1893; in-16.

Le Prince de Bismarck. Psychologie de l'Homme fort. — Perrin et Cie, 1900; in-16.

L'Espagne, Cuba et les États-Unis. — Perrin et Cie, 1898; in-16.

Enquête algérienne. — Lecène, Oudin et Cie, 1892; in-16.

Souverains, Hommes d'État, Hommes d'Église. — Lecène, Oudin et Cie, 1893; in-16.

L'État et l'Église. — Armand Colin et Cie, 1892; in-16.

La Politique du roi Charles V, la Nation et la Royauté. Avec une préface de M. H. Baudrillart, membre de l'Institut. — Léopold Cerf, 1886; in-16.

La Vie nationale (Bibliothèque des Sciences sociales et politiques, dirigée par Charles Benoist et André Liesse). *La Politique.* — Léon Chailley, 1893; petit in-8°.

Les Ouvrières de l'aiguille à Paris. Notes pour l'étude de la question sociale. Léon Chailley, 1895; in-18. *(Épuisé.)*

CHARLES BENOIST

LE MACHIAVÉLISME

PREMIÈRE PARTIE

AVANT MACHIAVEL

Deuxième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907

AVERTISSEMENT

Ceci ne prétend à être ni un livre d'érudition, ni même un livre d'histoire; mais plutôt un essai de psychologie historique.

Ne me flattant point d'avoir rien découvert, — pas de fait inconnu, pas de texte inédit, — je n'ai donc rien de neuf à apprendre à personne.

J'ai, simplement, voulu comprendre, et, tout simplement, je voudrais, maintenant que je crois avoir compris, faire comprendre.

CH. B.

LE MACHIAVÉLISME

INTRODUCTION

LE MACHIAVÉLISME PERPÉTUEL

Il n'est probablement personne au monde de la part de qui ce ne serait point aujourd'hui de l'outrecuidance d'entreprendre soit une nouvelle histoire de Machiavel et de son temps, soit une nouvelle explication de son œuvre et de son dessein, soit une nouvelle critique ou une nouvelle apologie de sa vie et de ses écrits. Après M. Villari et M. Tommasini, après Macaulay, après les Ranke, les Gervinus et tant d'autres, il ne reste plus là-dessus rien à dire, ou peu de chose, et de très petites choses ; pas de quoi, en tout cas, ajouter utilement un volume à l'énorme bibliothèque que quatre siècles ont remplie de papier de format divers, imprimé à la gloire ou à la confusion, pour l'exaltation sans mesure ou pour la condamnation sans pitié du Secrétaire florentin (1).

(1) Voyez le savant travail de Robert DE MOHL : *Die Machia-*

Nous nous occuperons, quant à nous, beaucoup moins de Machiavel que du machiavélisme, et de Machiavel seulement par rapport au machiavélisme. Mais prenons garde. Il y a machiavélisme et machiavélisme. Il y a un vrai et un faux machiavélisme : il y a un machiavélisme qui est de Machiavel, et un machiavélisme qui est quelquefois des disciples, plus souvent des ennemis de Machiavel. Cela fait donc deux machiavélismes, et même trois : celui de Machiavel, celui des machiavélistes, et celui des antimachiavélistes. Bien plus, en voici un quatrième : celui des gens qui n'ont jamais lu une ligne de Machiavel et qui se servent à tort et à travers des verbes, substantifs et adjectifs tirés de son nom.

Machiavel ne saurait pourtant être tenu pour responsable de ce que, dans la suite, les uns et les autres, le premier ou le dernier venu, se sont plu à lui faire dire : il n'a dit que ce qu'il a dit; ce n'est pas chez eux qu'il faut aller chercher le machiavélisme, c'est chez lui ; et si, dans l'usage, dans le langage courant, il y a plusieurs machiavélismes, — ce qui embrouille tout, — en bonne

velli Literatur, au tome III de son grand ouvrage : *Die Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften;* 3 vol., 1855-1858; Erlangen, Enke; et les notes du livre, si richement documenté, de M. Oreste Tommasini : *la Vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli ;* 1 vol. gr. in-8° ; 1883; Rome, Turin, Florence, Lœscher (le second volume annoncé n'a pas encore paru). L'un de ces répertoires est vieux de plus de cinquante ans, l'autre de plus de vingt ans déjà, et, depuis lors, on n'a pas cessé de publier.

justice il ne peut et il ne doit y en avoir qu'un, qui est le machiavélisme de Machiavel, pris directement à sa source, en Machiavel même.

Mais celui-là, le machiavélisme authentique et original, légitime, né sûrement de ce père, à tel jour et en tel lieu, est-il bien certain qu'il existe? En d'autres termes, Machiavel a-t-il institué une doctrine et fondé une école? Ou plutôt ne pourrait-on pas dire du machiavélisme ce qu'il est permis de dire du positivisme, par exemple : qu'à y regarder de près, et quelque prétention qu'il en ait, c'est moins une doctrine qu'une méthode? Ainsi — et avec combien plus de raison! — du machiavélisme, qui est une espèce de positivisme, un réalisme appliqué étroitement et exclusivement à la politique. Machiavel « maximise » volontiers, il « systématise » peu. Jamais auteur ne fut, en dépit des ardeurs de son imagination, plus « objectif », plus observateur, plus « enregistreur » que l'auteur du *Prince* et des *Discours sur Tite-Live*. Il n'a pas plus *créé* les facteurs de sa politique que le mathématicien ne crée les données du problème qu'il résout, ou le chimiste, les éléments du corps qu'il analyse. Comme le chimiste, lui aussi, il analyse; comme lui, il note, il formule. Et parce que, là non plus, rien ne se perd, rien ne se crée, parce que, là aussi, il y a des éléments, des facteurs qui demeurent constants dans le changement des circonstances, il y a en conséquence une sorte de

« machiavélisme perpétuel », qui, le machiavélisme étant moins une doctrine qu'une méthode, est moins un précepte donné, moins un principe posé par Machiavel qu'une loi dégagée par lui de l'observation de son temps et de l'étude des temps antérieurs ou anciens : loi de tous les temps, valant pour tous les temps, malgré la différence des temps, si les hommes sont les hommes, si les choses sont les choses, si la politique est l'art de plier soit les choses aux hommes, soit les hommes aux choses, et de conformer les moyens au but.

Les princes et les diplomates ont bien pu, avec Frédéric le Grand ou avec Metternich, se mettre généralement d'accord pour blâmer l'immoralité de Machiavel ; mais nous, presque contemporains encore de ce Napoléon que l'on a appelé un Castruccio gigantesque, dont on a voulu faire un commentateur et qui fut tout au moins un lecteur assidu du *Prince ;* nous devant qui se sont constituées les deux nations les plus jeunes de la jeune Europe, et sous les yeux de qui se sont faites ou achevées l'unité italienne avec Cavour, l'unité allemande avec Bismarck, nous savons que vainement on le couvre d'anathèmes : le machiavélisme, par ce qu'il a saisi, par ce qu'il enferme d'éternellement et universellement humain, d'éternellement et universellement réel, donc d'éternellement et universellement politique, n'a pas cessé de vivre et d'agir. Non seulement nous avons entendu deux fois, par-dessus

les Alpes et par-delà le Rhin, jeter le cri qui ressuscite les peuples, mais deux fois, à ce cri, nous avons vu se lever, comme s'il s'éveillait du sommeil de la terre, l'Homme qui devait venir; et, les deux fois, cet homme a été le Prince, tel que Machiavel l'avait annoncé : grand dissimulateur et grand simulateur, grand connaisseur de l'occasion, collaborateur avisé de la Providence ou corrupteur audacieux de la Fortune, grand amateur de la ruse, grand adorateur de la force, lion et renard, tantôt plus lion que renard, tantôt plus renard que lion. Et non seulement nous avons entendu ainsi le machiavélisme crier, nous l'avons vu vivre et agir dans cet événement extraordinaire qu'est l'enfantement d'une nation; mais, dans le train ordinaire des jours, dans les menus incidents qui ne sont des événements que par leur succession, que de fois encore les politiciens qui se croient le plus modernes ne font-ils que mettre en pratique, à peine retouché, à peine rajeuni, le formulaire de Machiavel, resté sur bien des points, après tant de révolutions, comme la règle du jeu de ce monde! Le Prince, c'est l'Homme qui doit venir, mais c'est aussi l'homme qui veut arriver; et pense-t-on qu'il y aurait à transposer beaucoup pour faire de ce bréviaire du tyran un manuel du démagogue? Du chef de bande d'alors au chef de parti d'aujourd'hui, la distance, en vérité, n'est pas si longue qu'elle paraît, toujours par l'unique et

suffisante raison que les hommes sont les hommes, que les choses sont les choses, et que la politique est la politique. Or, puisque Machiavel s'est attaché, avec une volonté inébranlable, à voir les hommes comme ils sont, à voir les choses comme elles sont, et à en déduire la politique comme elle doit être, ou mieux comme elle ne peut pas ne pas être (1), il en résulte que le machiavélisme n'a pas plus vieilli, en son essence et en son fond, que ne vieillit une loi chimique ou une loi mathématique, car son essence et son fond ne sont autres que l'essence des choses et le fond de l'homme, données premières, facteurs permanents de la politique. Sauf les variations du milieu, sauf le changement des circonstances, sauf les accommodements et les mises au point que ce changement exige, les causes que Machiavel a notées comme produisant tels ou tels effets continuent et continueront de produire les mêmes effets; les mêmes moyens continuent et continueront de conduire au même but; ou, si les moyens ne sont pas tout à fait les mêmes, ils seront semblables et équivalents. Il y en a de bons, il y en a de mauvais, il y en a de moraux, il y en a d'immoraux; mais le machiavélisme l'ignore ou l'oublie; pour lui, ils ne sont ni bons, ni mauvais, ni moraux, ni immoraux; ils réussissent ou ils ne

(1) *Le Livre du Prince*, ch. xv, édition de 1550, dite *Testina*, p. 45.

réussissent pas; s'ils ne réussissent pas, ils sont mauvais; et ils ne sont plus immoraux, ou peu importe qu'ils le soient, s'ils réussissent.

Peu importe au politique, et il ne s'agit ici que du politique et de la politique ; Machiavel marque imperturbablement la séparation entre la politique et la morale. Il sous-entend partout : la morale fait un, et la politique fait deux. Nulle part il ne dit qu'il est bien qu'il en soit ainsi, mais il constate qu'il en est ainsi ; puis, l'ayant constaté, il n'essaye pas de se duper et de nous duper, il s'en garde, au contraire, et il nous en garde. Il déclare d'une voix tranquille : « Cela veut du sang, cela veut du fer, » comme le chimiste, pour pousser la comparaison, déclare, sans s'en réjouir ni s'en affliger : « Ceci est du vitriol, » ou : « Ceci est du sucre. » En Machiavel, aucune hypocrisie ; il n'a de scandaleux, et de presque effrayant parfois, que sa sincérité, laquelle n'est pour une bonne part que de l'indifférence scientifique. Cet œil admirablement net est comme un miroir qui réfléchit tout et ne déforme rien, qui ne défigure, ni ne transfigure ; et cette main est admirablement fine, admirablement souple, admirablement ferme. Si l'axiome ne ment pas, et si l'intelligence parfaite, c'est « l'adéquation de l'objet et de l'esprit, » — *adæquatio rei et intellectus*, — voilà l'intelligence la plus parfaite qui ait été, l'esprit absolument égal à l'objet. De là, — toute considération étrangère

éliminée, la politique étant prise pour ce qu'elle est dans la réalité, au lieu d'être conçue ou rêvée comme elle devrait être, — la haute et durable valeur du machiavélisme; de là, de ce qu'il est toujours actif, toujours vivant, de ce qu'il est vrai de l'éternelle vérité de la nature et de la science, le profond et puissant intérêt que nous avons à le connaître bien; mais, pour le bien connaître, il faut l'embrasser tout entier; et, pour l'embrasser tout entier, il faut d'abord en retrouver les éléments, déterminer d'après quoi, sur quoi Machiavel a travaillé, dégager les matériaux du machiavélisme; ensuite, montrer Machiavel au travail, étudier le machiavélisme en lui-même, à l'état pur, le fixer, le définir; examiner enfin comment et en quel sens il s'est développé ou il a dévié postérieurement, ce qu'il a produit, ce qui est né de lui, quelles ont été, quelles peuvent être encore les œuvres vécues de cette œuvre écrite. — Et de là trois parties distinctes, trois temps en quelque sorte dans le machiavélisme perpétuel : le machiavélisme avant Machiavel; — le machiavélisme de Machiavel; — le machiavélisme après Machiavel. L'ordre logique, en l'espèce, est l'ordre chronologique, et le plan est tout fait : il n'y a qu'à commencer par le commencement. Quand Machiavel parut, qu'est-ce que le passé avait accumulé, qu'est-ce que le présent contenait de machiavélisme en suspension?

AVANT MACHIAVEL

CHAPITRE PREMIER

COMMENT SE FAIT ET SE MAINTIENT LE PRINCE. — QUELQUES ÉBAUCHES DU TYPE MACHIAVÉLIQUE. — MUZIO ET FRANCESCO SFORZA. — BIANCA MARIA VISCONTI. — GIROLAMO RIARIO.

Prenons le machiavélisme en ses traits significatifs, dans l'image peut-être un peu sommaire qu'on s'en forme communément, et qu'il y aura lieu plus tard d'atténuer ou de renforcer, de corriger et de compléter, mais qui fait relief et qui est celle-ci : celle, après tout, que l'on obtient, résumant en trente lignes les trente chapitres du *Prince* (1) :

« L'Homme fort selon Machiavel tient le monde pour ce qu'il est et les hommes pour ce qu'ils sont; il ne s'enquiert pas de ce qui devrait se faire, mais de ce qui se fait. Parmi tant de rivaux

(1) Cf. *le Prince de Bismarck*, Psychologie de l'Homme fort. Librairie académique, Perrin et Cie, 1900.

qui ne sont pas bons, il a appris à pouvoir n'être pas bon. Il sait que, la misère de notre nature ne permettant à personne d'avoir toutes les qualités, l'homme d'État doit s'arranger pour n'avoir que des défauts qui ne puissent lui faire perdre l'État. Il est lent à croire et à se mouvoir, ne s'effraye pas d'un rien, n'a pas peur de son ombre, ne pousse pas la confiance jusqu'à être imprudent, ni la défiance jusqu'à se rendre insupportable. Dans le fond de son cœur, il s'est demandé s'il valait mieux être aimé que craint, ou mieux être craint qu'aimé ; et il s'est répondu que sans doute il vaudrait mieux être l'un et l'autre ; mais que, comme il est difficile d'être les deux ensemble, le plus sûr est donc d'être craint, s'il faut renoncer à l'un des deux, car les hommes n'aiment qu'à leur gré, mais ils craignent au gré du Prince ; et la sagesse commande de se fonder sur ce qui dépend de soi, plutôt que sur ce qui dépend d'autrui. Il ne méconnaît pas que ce soit pour le Prince un honneur que de garder la foi jurée, mais il n'en a vu que trop qui ne se sont pas fait un scrupule de la violer, et qui, par là, l'ont emporté sur ceux que leur parole enchaînait. Si les hommes étaient tous bons, une pareille morale ne serait pas bonne ; mais, comme ils sont mauvais et ne se gêneraient pas envers toi, toi non plus, tu n'as pas à te gêner envers eux ; exerce ton âme, dresse-la à ne point se départir du bien si c'est possible, mais à se résoudre au mal quand

tu t'y trouves obligé. Paraître avoir certaines vertus est d'une tout autre importance que de les avoir réellement, puisque de les avoir et de les pratiquer sans y manquer peut nuire, tandis que de paraître simplement les avoir ne peut être qu'avantageux. Le tout est de maintenir et d'augmenter l'État; pourvu que l'on y arrive, il n'est pas de moyens qui ne soient considérés comme honorables, car le vulgaire ne voit que la surface des choses, et le monde n'est composé que de vulgaire. »

Ainsi, et en quelques mots, — un mot par maxime — : réalisme, égoïsme, calcul, indifférence au bien et au mal, à la vérité et au mensonge, à la parole donnée et au parjure ; *virtù*, c'est-à-dire énergie, résolution et ressort ; culte et culture de soi, gymnastique de la volonté, discipline de la pensée, du sentiment, des nerfs, de la chair, de tout l'être ; création continuelle par l'homme, dans l'homme même, d'un surhomme artificiel, du héros, du Prince, qui, sans se soucier de la qualité des moyens, trouve moyen de réussir, et qui n'ait, avec le souci d'être grand, que le seul souci d'être beau. En cette indifférence, en cette insouciance, en cette totale amoralité, peut se cacher le germe de tous les vices, peut-être de tous les crimes : la cupidité, la rapacité, le dol, le vol, le libertinage, la débauche, la fourberie, la perfidie, la trahison, l'assassinat ; et, dès lors que les moyens sont indif-

férents, le poignard et le poison sont des moyens. Machiavel ne le dit pas, mais il ne le nie pas, et c'est toujours là qu'on en revient : il ne conseille ni ne déconseille, il constate. Avant de tracer et afin de tracer la règle du jeu de ce monde, il regarde comment se joue autour de lui ce monde. Or voici, point par point, ce qu'il voit.

L'enfant qui naît, naît où il peut : tant mieux s'il est de bon lieu, de parents riches, puissants ou seulement connus, de père certain et de mère avouée ; mais, s'il est bâtard, qu'il n'en rougisse ni ne se désespère : il n'en rejaillit sur lui aucune honte, il n'en résulte pour lui aucune infériorité. Peu s'en faut que la concubine ne soit mise, partout et par tous, sur le même rang que l'épouse, montrée, déclarée, honorée comme elle. Du vivant de Maria di Savoia, femme du dernier des Visconti, et en sa présence, en pleine église, le clergé chante des prières publiques pour la maîtresse du duc, Agnese del Maino (1). La famille elle-même ne distingue pas entre les enfants, légitimes ou illégitimes ; ils sont élevés en commun, instruits avec la même attention, soignés

(1) Pier Desiderio Pasolini, *Caterina Sforza*, I, 16. — Nous laisserons autant que possible aux noms propres leur forme italienne, parce qu'il n'y a aucune raison de franciser les uns, de ne pas franciser les autres, qu'il faudrait alors les franciser tous, mais qu'il en est qui, outre ce qu'ils y perdent de couleur, y prennent un air trop étrange.

avec le même amour ; Bianca Maria Visconti veille tendrement sur la petite Caterina Sforza, issue du double adultère de son fils Galeazzo et de Lucrezia Landriani, laquelle Lucrèce était loin de mériter son nom, puisqu'elle avait au moins quatre enfants de trois hommes, et d'autres encore, paraît-il, « dont on ne sait pas bien d'où ils lui sont venus (1). » Caterina Sforza une fois légitimée, à cinq ans, la propre femme de Galeazzo, Bona di Savoia, l'adopte et ne s'en séparera que pour la marier (2). Borso d'Este à Ferrare, Sigismondo Malatesta à Rimini, Francesco Sforza à Milan, Ferdinand d'Aragon à Naples, sont des bâtards (3). Ce serait trop de dire qu'il y ait, au sens où nous l'entendrions maintenant, égalité au point de départ entre tous les hommes, mais il n'est rien vraiment d'impossible à personne. A combien d'hommes de ce temps-là, quelle que fût leur origine, s'appliquerait le jugement de Burckhardt sur Benvenuto Cellini : « Un homme qui peut tout, qui ose tout, et qui ne porte sa mesure qu'en lui-même (4) ! » Le pouvoir de l'individu n'a de

(1) Pasolini, *Caterina Sforza,* I, 40.

(2) *Id., ibid.*

(3) Pasquale Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*, illustrati con nuovi documenti. 3 vol. in-8°, Florence, 1877, Le Monnier, t. I, p. 12.

(4) Jacob Burckhardt, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, traduction de M. Schmitt sur la seconde édition annotée par L. Geiger. 2 vol. in-8°, 1885; Plon-Nourrit, t. II, p. 65. — Cf. John Addington Symonds, *Renaissance in Italy*.

limite que dans la force de son mérite, et la force de son mérite n'a de limite que dans la faveur ou dans l'hostilité de la Fortune ; mais c'est précisément une grande part de son mérite que de savoir aider la faveur ou réduire l'hostilité de la Fortune. L'État italien, ou plutôt (le pluriel seul est juste) les États italiens du quatorzième et du quinzième siècle étant sans cesse en mouvement, — à la différence des autres États de la même époque, figés dans une immobilité traditionnelle et mystique qui interdit presque toute révolution si ce n'est de palais et empêche presque toute usurpation si ce n'est en famille, — du nord au sud de la péninsule, et de l'est à l'ouest, parmi cette multitude d'États foisonnant, pullulant, pourrissant, se faisant, se défaisant, se refaisant, qui se remue le plus, et qui les remue le plus, est le maître. N'importe quel condottiere devient prince, et n'importe qui devient condottiere. Le conteur Sacchetti se moque, dans une de ses nouvelles, de ce cordonnier qui, au lieu de faire des souliers, voulait « enlever la terre à Messer Ridolfo da Camerino (1) ». Mais il a tort de s'en moquer. Le premier des Sforza, l'ancêtre, Muzzo ou Muzio Attendolo, était un paysan de Cotignola, noir et

(1) Nouvelle 90, édit. Ottavio GIGLI ; Florence, Le Monnier, 1888, t. Ier, p. 225. — *Un calzolajo di San Ginegio tratta di tòr la terra a messer Ridolfo da Camerino, al quale essendo venuto agli orecchi, con belle parole lo fa ricredente del suo errore, e perdonali.* — Cf. VILLARI, *ouvr. cité*, I, 12.

velu (1), comme ses vingt frères. « Un soir de l'an 1382, il était en train de piocher tranquillement le champ paternel, quand il entendit le son d'un fifre et d'un tambourin. C'étaient quelques soldats de la compagnie de Boldrino da Panicale qui, envoyés dans ces parages pour faire des recrues, s'ingéniaient à rassembler les gens. Derrière, il vit certains de ses camarades qui s'étaient déjà enrôlés : « Eh ! Muzzo, lui crièrent-ils, fais-toi soldat, viens avec nous chercher fortune. Courage ! Jette la pioche ! » Et Muzzo lance la pioche sur un chêne, décidé, si elle retombe, à la reprendre pour toujours ; si elle reste en haut, à se faire soldat. La pioche resta, et Muzio, la nuit venue, vola un cheval à son père, s'enfuit de Cotignola, et rejoignit le campement (2). » Là, il commença par être *ragazzo*, garçon, à demi-page et à demi-valet, d'un homme d'armes de Spolète, nommé le Scorruccio. Il n'en finit pas moins grand connétable du royaume de Naples, et distingué très personnellement par la reine Jeanne, après avoir servi quatre papes et quatre rois. Son fils Francesco, quoique bâtard, doubla l'étape et se fit duc de Milan. Pareillement, Carmagnola avait gardé les vaches, Niccolò Piccinini avait été boucher. Qu'avaient été jadis Broglia de Chieri, seigneur d'Assise, Biordo, seigneur de Pérouse,

(1) Cf. *Ricordi di Massimo* d'Azeglio. Notes sur une visite à Genzano, II, p. 90.

(2) Pasolini, *ouvr. cité*, I, 6.

l'Anglais John Hawkood *(l'Acuto)* (1), et cet Alberigo Balbiano ou da Barbiano, miroir et modèle des capitaines d'aventure? C'est l'histoire de nos généraux de la Révolution et de l'Empire. Il semble que, dans les moments de crise, avec toutes leurs ambitions, tous leurs appétits, tous leurs besoins, et toutes leurs ressources, tous les Moi soient subitement lâchés, et que le plus fort l'emporte. Comment donc est-on le plus fort, et si le Prince peut être n'importe qui venant de n'importe où, par où en vient-il?

Le cas de Muzio Attendolo est caractéristique, il est typique et vaut pour beaucoup d'autres. Parti à l'armée sur le cheval pris à son père, au bout de deux ans, il veut revoir Cotignola, mais il ne rêve plus que victoires, richesses et domination. Il est déjà l'espoir de la famille. « Sois donc homme d'armes, lui dit le patriarche aux vingt et un fils, retourne au camp et fais fortune. » Il repart avec quatre chevaux, à lui cette fois, qu'on lui achète en engageant une terre, et toute une maisonnée de parents. Noiraud et poilu au physique, il est, au moral, si violent qu'on ne l'ap-

(1) Le nom est facile à retrouver sous son travestissement italien. Cf. Sacchetti, qui emploie les deux formes « Gian Auguth, Giovanni Augut. » Nouvelles 41 : *Molte nevolette, e detti del detto messer Ridolfo piacevoli, e con gran sustanza* ; et 181 : *Messer Giovanni Augut a due frati minori, che dicono che Dio gli dia pace, fa una subita e piacevole risposta*, éd. Gigli, t. Ier, p. 106 et t. II, p. 114. — Cf. aussi Morelli, *Cronaca*, 288-293.

pelle plus que d'un surnom : *le Sforza ;* il est avide, inquiet, hanté par la gloire et le bonheur des *condottieri* ses rivaux. Peu d'années après, on le retrouve au palais à Naples ; il est, pour la reine Jeanne, d'abord un très beau soldat, — *bellissimo soldato,* — puis quelque chose de plus, car « elle s'abandonnait, dans le pire désordre, aux déshonnêtes amours (1), » enfin son conseiller pendant un certain temps seul écouté, jusqu'à ce qu'il fût remplacé à l'oreille et dans le cœur de sa maîtresse par Pandolfo Alopo, qui le fit jeter en prison. Sa mort, au passage du fleuve Pescara, fut tout ensemble héroïque et tragique. Muzio Sforza avait, remarque un de ses biographes (2), une certaine fourberie paysanne, bien que, « inexpert des ruses et des cours, il tombât facilement dans les traquenards. » Mais, si on lui tend des pièges, lui aussi, il s'ingénie de son mieux à en tendre. Dans sa chancellerie, il ne supporte que des frères, « parce que, dit-il, ils sont faits tout exprès pour se fourrer *(ficcarsi)*, pour espionner en tout lieu, et qu'avec l'excuse de la religion, ils s'introduisent partout *con libera e sempre impunita simulatione.* » Ce n'est pas qu'il n'ait point de sentiments pieux : il entend la messe tous les jours et il communie tous les ans. Plus souvent, « ce serait une hypocrisie, une maladresse. A quoi bon fatiguer Dieu

(1) V. Simonetta, *Vita di Francesco Sforza,* I.
(2) Pasolini, *ouvr. cité,* I, 9.

par de longues cérémonies? De toute façon je dois mettre les mains dans le sang. Un condottiere de guerre ne peut maintenir une justice sévère. Si j'avais le gouvernement d'une cité, je me comporterais d'une tout autre sorte. » Quand il n'arrive pas à empêcher les excès de la soldatesque, il assure qu'il « en demande pardon à Dieu (1). » Simulation, résignation au mal, y étant obligé, plus ou moins vrai, plus ou moins faux semblant de dévotion : voilà déjà deux ou trois traits de ce que sera le machiavélisme, et ceci ne nous en écarte pas, mais plutôt nous en rapproche encore, que, sans hésiter, Muzio Sforza mette, comme il le dit, les mains dans le sang, et qu'au besoin il les y mette par trahison. Mais ce n'est pas tout, et quoi de plus véritablement, de plus littéralement machiavélique que les conseils du vieux condottiere à son fils? Ils sont transcrits à la lettre dans *le Prince* et dans les *Discours*. « Avez-vous trois ennemis? disait-il. Faites la paix avec le premier, une trêve avec le deuxième, et puis tombez de toutes vos forces sur le troisième et écrasez-le bien. » Ou, avant d'envoyer Francesco « faire fortune » à son tour : « Ne regardez pas la femme de votre ami; ne battez personne, ou, si vous avez battu quelqu'un, apaisez-le et éloignez-le. » Machiavel ajoutera, ou à peu près : « Ne le blessez

(1) Paolo Giovio, *la Vita di Sforza* (tradotta per M. Lodovico Domenichi). Venise, 1558, ch. 58, 66, etc...

pas, tuez-le, » mais Muzio Sforza le pense et le fait. Il a une main de fer, même avec ses hommes. Quiconque vole des fourrages est traîné à la queue d'un cheval; les traîtres sont pendus aux arbres de la route et laissés en pâture aux oiseaux. On trouve en lui, près d'un siècle à l'avance, toutes ces traces de machiavélisme, et pourtant ce n'est guère un machiavéliste selon le portrait ou le poncif consacré. Bien que de « figure et visage très terrible et sombre à regarder » (1), il n'a pas la mine fermée, les yeux clos et la bouche scellée : il n'égare pas son adversaire dans le dédale de sa pensée, il ne le noie pas dans l'abîme de ses combinaisons. Il fonce dessus tête basse, et ne connaît guère d'autre mouvement. Il est d'action, bien plus que de conseil. Dans la chaleur du combat, il perd la raison. Criblé de coups, ruisselant de sang, il s'obstine à frapper; et ses soldats, pour le sauver, sont obligés de le tirer en arrière, eux-mêmes maugréant et grognant contre sa « folle bestialité ».

Le fils, Francesco Attendolo, ressemble à son père : « Oh! Sforza, Sforza, s'écrie la reine de Naples, en sanglotant, dès qu'elle l'aperçoit, oh! que du moins ton nom demeure! Tu seras Francesco Sforza : que ce soit le nom de tes frères et de tes fils! » Mais le type s'affine : l'allure rustique, l'aspect à demi paysan *(mezzo contadino)*

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, I, 12.

dont Muzio n'avait pu se défaire, disparaît. Et le Prince s'affirme. Il marche environné de prestige, presque de majesté : c'est le parangon de toute *virtù* militaire. » Plusieurs fois les ennemis eussent pu le faire prisonnier, mais, à sa vue, « spontanément ils avaient jeté les armes, et l'avaient salué, le front découvert, parce que chacun reconnaissait en lui le père commun de tous les soldats (1). » L'esprit de Francesco Sforza est constamment tendu vers la couronne. Il se fraye la voie par ses mérites et par ses artifices, dont le premier est un mariage princier avec Bianca Maria Visconti, fille de Filippo Maria, duc de Milan, dernier de sa race. La mort de ce duc le surprend en Romagne, chez les Attendoli, sur la terre maternelle, à Cotignola. Il part aussitôt avec quatre mille chevaux et deux mille fantassins, afin de se saisir de Crémone, donnée en dot à sa femme. Bianca Maria a pour mère, non la veuve du duc, Maria di Savoia, mais sa favorite, Agnese del Maino, car elle aussi est illégitime, comme Francesco Sforza, et, bien que princier, c'est un mariage de bâtards. La veuve en appelle à sa famille, la maison de Savoie ; la fille à son mari, l'heureux condottiere. Celui-ci s'avance, annonçant qu'il va rejeter les ducs de Savoie par delà les Alpes et enrichir ses gens des dépouilles du Piémont. Que des soldats ou des sujets du duc

(1) Pasolini, d'après Bernardino Corio, *ouvr. cité*, I, p. 15.

lui tombent aux mains, il refuse de les traiter « suivant l'usage d'Italie » *(ad uso d'Italia)*, mais il les malmène, les rançonne ou les met à mort. Il n'a pour la duchesse veuve que des sarcasmes et des réponses déshonnêtes *(beffe e disoneste risposte)* (1). Le maréchal de Piémont écrit au pape Félix V (Amédée VIII de Savoie, père de Maria) qu'on ne peut s'arranger avec lui, que c'est un homme sans foi (2). Tel se montre Francesco avant la victoire, pendant les trente mois du siège, et jusqu'à ce que la famine lui ouvre les portes de la ville. Dans le succès, il n'est plus le même. Aucune dureté, aucune morgue, aucune hauteur ; « il s'unit à la joie du peuple, il salue par leur nom les amis, les connaissances faites depuis son premier âge ; il ordonne aux soldats de se laisser dévaliser par la foule affamée qui se jette avidement sur leur pain. » Les Milanais ont préparé pour son entrée un char triomphal et un baldaquin de toile d'or : il n'en veut pas et remercie en disant « qu'il se rend à l'église pour faire hommage au maître de l'univers devant qui tous les hommes sont égaux, et que de pareils honneurs sont des superstitions des rois » . Cela ne l'empêche pas de se laisser, sans descendre de son cheval, tant une multitude enthousiaste le presse en l'ac-

(1) D'après une note écrite par Antonio Bolomyer, secrétaire intime du feu duc, le 28 février 1449. — Voyez Antonio CASATI, *Milano e i principi di Savoia*, p. 34.

(2) Lettre du 15 avril 1449. — CASATI, *ouvr. et passage cités*.

clamant, porter en quelque sorte sur les bras et sur les épaules jusque dans le dôme.

Faut-il voir là les faux semblants de la religion et de la modestie? Certaines contradictions dans la psychologie de ce second Sforza peuvent le faire croire. Enclin à la colère, il se reprenait tout de suite et se retenait; si, en paroles ou autrement, il lui semblait avoir offensé quelqu'un, il l'adoucissait promptement et spontanément par un bienfait, — fidèle en cela au conseil de Muzio. Outragé ou injurié, il dédaigna souvent de se venger. Sa pierre tombale eût pu dire de lui qu'il fut bon époux, bon père et même bon gendre, encore qu'il eût dix enfants naturels; et il passa pour doux, humain, incapable de manquer à la foi jurée, encore que l'on connût de lui des actes rigoureux, violents, et quelques-uns vraiment perfides. Était-ce la comparaison, à son avantage, de sa personne et de son temps, si dissolu et si cruel? Étaient-ce encore les faux semblants machiavéliques, les autres, ceux de la possession de soi, de la justice, de la loyauté, de la continence, autant d'apparences de vertus machiavéliquement plus nécessaires que ces vertus mêmes? Au total, il paraît bien qu'il n'ait pas eu, qu'il se soit surveillé pour ne pas avoir de vices « susceptibles de lui faire perdre l'État, » et qu'il ait eu, au contraire, des qualités susceptibles de le lui faire acquérir et conserver; d'abord, cette qualité, — la première de toutes chez un prince,

— d'être prince, je veux dire d'être princier. Il le fut, même aux yeux d'un pape comme Pie II, qui, l'ayant vu au congrès des princes à Mantoue, en 1459, écrit de lui qu'à près de soixante ans, « il chevauchait comme un jeune homme : haute taille, aspect imposant, physionomie sérieuse, parler toujours calme et affable, — véritable maintien de prince. » *Bellissimo soldato*, lui aussi, et bien plus cultivé, plus délicat que son père; « invincible à la tête d'une armée, mais, par surcroît, incomparable pour l'organisation d'une fête; délice de la bonne société, âme des divertissements si chers aux Milanais (1), » joie des heureux, refuge des malheureux, accessible à tous, attentif à tout ce qui sert sa popularité, sans cesse par les rues en visite d'églises, d'hôpitaux, de bâtisses nouvelles, connu de tous, salué par tous et rendant leur salut à tous, appelant par leur nom, — comme il l'avait fait dès le jour de son entrée solennelle, — tous les passants, citadins ou soldats, et sachant (quoi de plus flatteur pour un homme d'armes?) non seulement le nom de l'homme, mais le nom du cheval. En outre, libéral, généreux, tenant table et maison ouverte; pendant qu'il dîne, le premier venu peut l'aborder; courtois, bonhomme, d'une patience inlassable, il écoute les longues histoires de misère et accueille les continuelles demandes de secours.

(1) Verri, *Storia di Milano*, t. II, liv. XVII.

C'est en quoi peut-être il manque au machiavélisme : il se livre trop, se donne trop ou se prête trop, il ne se méfie pas assez. Dans son ascension au trône ducal et dans l'exercice de son principat, il est du reste puissamment aidé par sa femme, Bianca Maria Visconti, qu'il a épousée à quarante ans, elle n'en ayant que dix-sept : « Grande, bien faite, majestueuse, gaie opportunément avec un doux et chaste rire, mais de gravité révérende, » écrit un ancien auteur (1). Il l'associe à son gouvernement, et elle s'associe à ses travaux guerriers. Si elle ne vit pas au camp, parmi les soldats, c'est pour sa réputation, par peur des mauvaises langues. Mais elle n'a point d'autre peur. Tandis que son mari est occupé ailleurs, elle va seule, en tête des troupes, se faire rendre les châteaux perdus. Quand son mari se décourage, elle le réconforte, elle le conseille, elle lui montre où il doit mettre le canon : « Ma femme, dit-il, vaut toute une armée. » Au besoin, elle prouve la force de son bras, comme à Crémone, où elle tue d'un coup de lance dans la bouche un Vénitien qui du haut d'un pont criait « Marco ! Marco ! » Elle est pour tous *la valorosa donna,* — et il y a, dans l'expression ou dans le rythme de la phrase, on ne sait quoi de poétique, de lyrique ou d'épique, — *a cavallo in fra li armati.* Mais

(1) Ioanne Sabadino de li Arienti, *Gynevera de le clare donne*, édition de Bologne, Romagnoli, 1888.

elle sait se faire aimer et donner du cœur aux irrésolus : il lui suffit de se faire voir et de se faire entendre. Jamais elle n'oublie, — et elle en tire une part de la confiance qui l'anime et dont elle anime les autres, — qu'elle est fille de Visconti. Elle est habile et constante. Au plus dur du siège de Milan, lorsque les habitants se voient réduits à cette extrémité que le blé coûte soixante ducats le muid, Bianca Maria remplit la ville d'émissaires et de lettres secrètes : « Bienheureux, promet-elle aux affamés, si vous nous appelez, moi et mon mari : plus que pour duc, vous l'aurez pour père et pour frère. » Elle est clémente, simple, charitable, généreuse, prodigue de pensions aux vétérans et de dots aux filles pauvres ; sobre et austère comme une nonne, priant, jeûnant, et tourmentant sa chair en habit de pénitence, bien qu'elle fût à l'ordinaire, dans son vêtement et sa parure, la femme la plus élégante de son temps ; allant, pieds nus, la nuit, au mois de novembre, faire ses dévotions à l'église Sainte-Marie de l'hôpital nouveau et à celle de Sainte-Marie de Saint-Celse hors les murs. Mais toujours, même alors, sous le cilice et la bure et sans les riches anneaux qui tantôt chargeaient et demain chargeront ses « belles et blanches mains, » elle reste duchesse et princesse jusqu'au bout des doigts. Les Sforza, et Francesco lui-même quoique moins rude que son père, sont de trop récents parvenus : ils n'ont pas été « élevés, »

surtout élevés pour faire des princes; — mais elle l'a été, elle, et, par elle, ses fils le seront. On lui en a assez appris, dans sa jeunesse, à Abbiategrasso, pour qu'elle les fasse disserter en latin sur cet argument : « En quelle forme, selon quelles règles et par quels moyens *(artifici)* se font les traités entre les princes. » Dès que le duc, déjà malade d'hydropisie, semble en danger, elle se rappelle qu'il manque à la seigneurie des Sforza la sanction impériale, et elle fait revenir *volando* Galeazzo, son fils qui guerroie en Dauphiné. Francesco mort, plus morte que vive, elle aussi, mais sans larmes, elle le garde jusqu'à ce que la putréfaction commencée oblige à transporter le cadavre dans la cour où l'on va faire sa toilette solennelle. Quand on ceint l'épée : « Oh! épée, s'écrie-t-elle, qui fus si crainte, si heureuse, où laisses-tu maintenant porter ton maître! » Et quand on attache les éperons : « Oh! quantes et quantes fois vous avez piqué de puissants chevaux, en paix, en guerre, dans les fêtes et dans les triomphes! Maintenant il ne vous emploiera plus. Il doit rester immobile pour l'éternité. Ah! malheureuse, moi qui, pendant que tu étais encore en vie, t'ai quelquefois contrarié et n'ai pas consenti à tout ce qui t'aurait plu! Oh! quelle douleur est à présent la mienne de t'avoir été importune! Mais non, je ne le faisais pas pour moi, mais seulement parce que je te voulais en bonne santé, toujours, pour toujours!... O

femmes, pour l'amour de Dieu, ne contrariez pas vos maris! Si vous pouviez sentir le déchirement que j'éprouve à cette heure en me souvenant d'avoir parfois contrarié mon seigneur, oh! certainement aucune de vous ne voudrait être jamais qu'aimable et complaisante en toute chose à son mari!... Pardonne-moi si je t'ai contrarié, je prierai, je ferai prier tant de bonnes âmes, pour que Dieu te pardonne tout, et reçoive ton âme en paix! »

Si je transcris ici cette longue déploration funèbre, ce n'est pas seulement à cause de son accent et de son éloquence : Bianca Maria y pleure plus amèrement que pour la perte d'un époux même très aimé, même adoré; et peut-être est-ce le remords qui y pleure. Ce motif qui revient sans cesse : « Pardonne-moi de t'avoir contrarié, » monte à la fois, peut-être, du cœur et de la conscience. En se repentant, avec cette insistance véhémente, de n'avoir pas complu en toute chose à son mari, elle pensait peut-être à la triste aventure de sa jeune suivante Perpetua, séduite par le duc et qui en avait eu un fils. On lui avait d'office trouvé un mari, et la cérémonie était fixée, quand, le jour même des noces, la demoiselle fut enlevée et conduite de vive force dans un château. Nul ne la revit jamais plus. Le bruit courut que la duchesse, ayant tout appris, l'avait fait prendre et tuer par ses sbires. Sur quoi l'un des derniers biographes des Sforza remarque : « Dans

les fortes natures de ce siècle, tout contraste était possible. D'admirables, en un instant, toutes pouvaient devenir terribles. » L'épithète de *fort* et de *forte* est en effet la seule qui convienne. Ce sont de *fortes* natures, des hommes *forts* et des femmes *fortes*. Voici venir la *virago,* la femme forte, la femme *virile*, celle qui a la *virtù* de l'homme et de l'homme *fort*, celle dont c'est faire l'éloge, sans y mêler rien de désobligeant, que de l'appeler ainsi, et qui, tout en étant presque un homme, peut être néanmoins très femme, et joindre, en l'occasion, à toute la force de l'homme fort, toutes les faiblesses de la plus faible des femmes. Elle se dessine en Bianca Maria, comme en sa tante par alliance Margherita Attendolo, comme en bien d'autres, Maria di Pozzuoli, Cia degli Ordelaffi, Bartolommea Orsini, en attendant qu'elle s'achève et pour ainsi dire se sculpte, ainsi que dans le marbre ou le bronze, en Caterina Sforza, la petite-fille de Francesco.

Justement, le mari de Caterina est Girolamo Riario, vicomte de Forli et d'Imola. Neveu du pape Sixte IV (Francesco della Rovere de Savone, dit Francesco da Savona), sa naissance est au moins obscure. « Homme de très basse et vile condition, » ainsi parlent du pape lui-même Machiavel et les contemporains, si plus tard des historiens de cour doivent s'ingénier à lui fabriquer une généalogie. Toutes les généalogies du monde ne peuvent faire que le père de Francesco

n'ait été un pauvre pêcheur, Leonardo Rovere, et sa mère, une pauvre femme, Lucchesina Mugnone. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, l'étoile de la famille est, avec Sixte IV, en ascension droite. De ses quinze neveux, deux sont cardinaux : Giuliano, évêque de Carpentras (le futur pape Jules II), et un franciscain de vingt-cinq ans, Pietro Riario, qui sera tour à tour ou cumulativement évêque de Trévise, patriarche de Constantinople, archevêque de Florence, Séville et Mende, plus riche à lui seul que tout le Sacré Collège. Or, comme le père du pape était un pauvre pêcheur, le père de l'opulent et fastueux cardinal de Saint-Sixte était un pauvre artisan de Savone, cordonnier ou savetier. Pietro Riario avait un frère, Girolamo, — et tous les deux passaient pour avoir plus de titres à l'affection du pape que n'en ont les plus chers neveux. Girolamo était le pire. Inculte, violent, « rude et sauvage nature d'homme, » il avait commencé par être, selon les uns, écrivain au bureau de la gabelle ; selon les autres, épicier ou apothicaire *(speziale)*. Jamais, quelque honneur qu'on lui en promît, on n'avait pu le décider à entrer dans les ordres. Le Pape, le voyant tranchant, impétueux, le crut né pour le commandement, et, ne pouvant en faire du premier coup un prince, en fit « le support, le pivot du principat civil de l'Église (1) » : capi-

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, I, 91.

taine général de l'armée pontificale et gouverneur du château Saint-Ange, avec toutes facilités pour mettre le Trésor au pillage et Rome en coupe réglée : un petit César Borgia avant Alexandre VI. Girolamo Riario a la main, sinon dans la conjuration des Pazzi, qui allait aboutir à la tragédie de Santa Reparata de Florence le 26 avril 1478, au moins dans les intrigues qui la précèdent et la préparent, parce qu'il craint, tant que vivra Laurent de Médicis, de ne tenir qu'en possession précaire Imola qu'il s'est fait donner malgré celui-ci. La trame s'ourdit au Vatican, et Sixte IV y aide, quoiqu'il ne décide pas tout, et qu'on le consulte moins pour savoir s'il approuve « avant » que pour savoir si, « après », il pardonnera. Il se joue là une scène, que nous connaissons par la « confession » d'un des interlocuteurs, Giovan Battista da Montesecco, décapité le lendemain du jour où il fit ces aveux, et qui respire le machiavélisme le plus authentique. « Sa Sainteté me dit qu'elle voudrait qu'il s'en ensuivît la mutation de l'État, mais sans la mort de personne. Et, comme je lui dis, en présence du comte Girolamo et de l'archevêque (Francesco Salviati) : « Saint-Père, ces choses pourront peut-être mal se faire sans la mort de Lorenzo et de Giuliano, et peut-être des autres, » Sa Sainteté me dit : « Je ne veux la mort de personne pour rien (1), parce que ce

(1) A aucun prix. Mais il importe de ne pas faire disparaître

n'est pas notre office de consentir à la mort de personne ; et, bien que Lorenzo soit un vilain, et qu'il se conduise mal envers nous, pourtant je ne voudrais sa mort pour rien, mais la mutation de l'État, oui. » Et le comte répondit : « On fera tout ce qui se pourra pour que cela n'arrive pas ; pourtant, si cela arrivait, Votre Sainteté pardonnerait bien à qui l'aurait fait. » Le Pape répondit au comte et lui dit : « Tu es une bête ; je te dis : je ne veux la mort de personne, mais la mutation de l'État, oui. Et ainsi je te dis, Giovanbaptista, je désire beaucoup que l'État de Florence soit changé, et ôté des mains de Lorenzo, qui est un vilain et un mauvais homme, et ne fait pas estime de nous : pourvu qu'il fût hors de Florence, lui, nous ferions de cette République ce que nous voudrions, et ce serait pour nous grandement à propos. » Le comte et l'archevêque qui étaient présents dirent : « Votre Sainteté dit vrai, que, quand vous aurez Florence à votre discrétion et quand vous en pourrez disposer, comme vous le pourrez si elle est aux mains de ceux-ci, Votre Sainteté fera la loi à la moitié de l'Italie, et tout un chacun aura pour cher d'être votre ami ; ainsi donc consentez que toute chose se fasse pour en venir à cet effet ». Sa Sainteté dit : « Je te dis que je ne veux pas : — allez, et faites comme il vous

dans la traduction une équivoque qui est peut-être intentionnellement dans le texte et qui résulte de la place des mots et de l'affirmation insistante : *mais la mutation de l'État, oui.*

paraît bon, pourvu qu'il n'intervienne pas de mort. » Là-dessus, les trois conspirateurs se retirent dans la chambre de Girolamo, discutent encore, et concluent que la chose, — c'est-à-dire « la mutation de l'État de Florence, » — que le Pape veut plus que tout, ne peut se faire sans la mort de Laurent de Médicis et de son frère, dont il ne veut pour rien. Giovan Battista a des scrupules, ou, après coup, mis à la question, il prétendra en avoir eu ; mais le comte et l'archevêque « répondirent que les grandes choses ne se pouvaient faire autrement, » et, pour le prouver, alléguèrent toute sorte d'exemples qu'il serait long de rapporter... Trente-cinq ans avant *le Prince*, c'est, — y compris l'axiome final, — toute la matière d'un chapitre du *Prince*.

Mais ce chapitre n'est pas le seul, et Girolamo Riario, si médiocre et pauvre sire qu'il soit en somme, pourrait fournir de la matière pour plusieurs. Préoccupé au degré où il l'est, c'est-à-dire obsédé de l'idée de s'assurer définitivement Imola, envers et contre les Médicis qu'il sent hostiles à son établissement en Romagne, il recourt aux grands moyens, à ceux que, dans l'avenir, on qualifiera couramment de machiavéliques. Il imagine toute une histoire, échafaude toute une intrigue. Girolamo expédie à Florence un prêtre d'Imola, stylé et soldé par lui, avec mission de feindre contre lui-même, Girolamo, une haine violente et de se déclarer prêt à l'empoisonner, si

seulement Laurent de Médicis l'assiste et lui procure le poison. Puis, dès qu'il le tiendrait, Girolamo se présenterait au Pape en consistoire, exhiberait la fiole, affirmerait que Laurent a voulu le faire mourir, ce que le prêtre jurerait, au prix de la charge de custode d'une des portes d'Imola. La combinaison s'effondra, parce que les Florentins, qui, avec les Vénitiens, étaient bien les hommes du monde le plus sur leurs gardes, toujours aux aguets, toujours aux écoutes, l'éventèrent à temps, et parce qu'à peine arrivé à Florence, ce prêtre vraiment trop complaisant fut arrêté, mis à la torture, et parla plus qu'il n'eût convenu. — Mais le moyen lui-même ne fut pas usé, et n'est-ce point comme un retour des choses d'ici-bas de voir qu'Alexandre VI s'en servira, à son heure, ou plutôt à l'heure de son fils César, contre la propre femme de Girolamo, Caterina Sforza, et tout justement pour expliquer, par une accusation de tentative d'empoisonnement, l'usurpation sur elle de Forli et de cette Imola que les Riari, — au moins Girolamo, car Catherine était alors très jeune, elle n'avait que seize ans, — n'avaient pas craint d'acheter par une accusation, plus que fausse et calomnieuse, de tentative d'empoisonnement?

Girolamo pourtant ne se lasse pas : si le poison le trahit, que le poignard lui vienne en aide : à lui, la mutation de l'État de Florence, sans la mort de Lorenzo, ne suffit pas, comme au

pape Sixte IV, parce qu'il n'est pas le Pape et qu'il veut être prince temporel, assis en sa principauté. Mais ou il est maladroit ou il y va de malchance ; ou il n'est pas « connaisseur de l'occasion », ou il n'est pas « favori de la Fortune ». Un second coup laborieusement monté est paré comme le premier, échoue comme lui. Il doit se résigner à ne tenir ses deux villes qu'au jour le jour, et, pour s'y maintenir de jour en jour, à les contenir, à les reconquérir ou les réacquérir chaque jour. Perpétuel qui-vive, lutte sans répit où la force et l'astuce se mélangent en proportions variables suivant les moments et les circonstances ; où ce sont deux armes égales ; où, alternativement, le lion fait le renard et le renard fait le lion, s'il n'était d'ailleurs tout à fait excessif de dire de Girolamo Riario ce qu'il sera encore exagéré de dire de César Borgia, et s'il pouvait vraiment faire le lion, dont il n'a ni la dent, ni la griffe, ni le mufle, ni la crinière.

Mais ce n'est pas la volonté qui lui en manque. Il est parfois dans le même acte et presque dans la même minute impitoyable et pieux. Une conjuration éclate à Forli, en octobre 1480. Deux prêtres et deux serviteurs du châtelain décident de s'emparer de la *rocca* (du donjon, de la forteresse) et de la remettre aux Ordelaffi. Mais un autre prêtre, qui sait tout, prévient le gouverneur, qui prévient le comte. Girolamo exile les deux prêtres dans la Marche, puis il les libère. Les deux autres cou-

pables, qui étaient le père et le fils, sont pendus. Un mois après, seconde conjuration, toujours au bénéfice des Ordelaffi. Cette fois on vit cinq cadavres se balancer aux fenêtres du palais. En outre, trois accusés furent bannis, mais le comte, fidèle à sa politique, ne tarda pas à leur faire grâce. Il ne fit pas grâce, croit-on, à Roberto Malatesta, seigneur de Rimini et capitaine des Vénitiens, dont il enviait la gloire et les talents militaires. Particulièrement jaloux de la victoire de Campo Morto, on l'accusa du moins de bien connaître les causes de la dysenterie suspecte qui, en quelques semaines, emporta Roberto. Quant à Andrea Chelini, dont tout le crime était d'avoir donné un conseil, et un bon conseil, lui aussi mourut prématurément, d'une mort que le chagrin n'explique peut-être pas assez. Magnifique et accoutumé à dépenser à pleines mains, bien qu'il puisât dans les coffres de l'Église, Girolamo dut tomber en une fiscalité qui se tourna vite en un système d'exactions effrontées. Biens des couvents et des particuliers, terres laïques et ecclésiastiques, revenus de la cité et de la vicomté, maisons, chapelles, missels, reliques, ornements, vases sacrés, tout lui fut bon : il fit argent de tout. A Rome, il rançonne impartialement auditeurs de rote, scribes apostoliques, stradiotes : trois mille ducats par ici, mille par là. C'est son prix, prix de faveur, mille ducats, pour les bourses et les emplois modestes, mais il ne souffre

pas qu'on ose discuter. « Ah ! vous ne les avez pas ? dit-il aux obligés qui réclament du temps. Eh bien ! que, moi, je les aie demain, ou ce sera douze cents. » A peine son escarcelle est-elle remplie qu'il s'en va jouer aux dés avec son compagnon de fête, Virginio Orsini, jusque sur les autels de Saint-Jean-de-Latran, ou dans la sacristie, à califourchon sur une châsse. Il abusa tant à la fin, soit à Rome, soit en Romagne, que de bons bourgeois de Forli, parmi les meilleures familles, se mirent d'accord : « *Meglio che noi lo facciamo a lui, che lui a noi*, mieux vaut le lui faire, qu'il ne nous le fasse, » et résolurent de s'en débarrasser, ce qu'ils exécutèrent. Il finit mal, et, à en juger selon les règles du machiavélisme, par sa faute : bon machiavéliste, en ce qu'il sut à la fois punir et pardonner, montrer de la sévérité et de la clémence ; mauvais, en ce qu'il commit ses cruautés non seulement au commencement de son règne, mais pendant tout son règne et qu'il alla en les redoublant ; mauvais encore en ce que, malgré des intermittences, des accès ou des feintes de vertu publique et privée, il eut trop de vices, et de ces vices qui font perdre au prince son État. — Mais « déjà Tacite est né dans l'Empire ; » je veux dire que déjà Machiavel est là qui observe, s'il est permis de comparer à l'historien amer et ému des Césars cet homme qui ne s'émeut jamais, qui ne s'indigne jamais, qui n'en appelle jamais à la conscience humaine, et qui ne retient

que pour le mettre en formules ce qu'il voit ou ce qu'on a vu. Il mettra donc en formules les Sforza, les Riario, les Castruccio Castracani, tous les tyrans de Milan, d'Imola et de Lucques; tous ceux de Vérone, de Padoue, de Sienne, de Rimini, de Cesena; tous ces rejetons, toutes ces pousses vénéneuses (1), dont les terres d'Italie foisonnent :

Tra 'l Po, e 'l monte, e la marina, e 'l Reno;

« ces rustres, devenus des Marcellus, en se faisant chefs de partis (2) ; » ce forgeron de Bologne, Lambertaccio, qui faillit s'emparer de la seigneurie; ce Bernardin di Fosco, de Faenza, « noble tige sortie d'une pauvre racine; » tous ces aventuriers qui arrachent à Messer Guido del Duca da Brettinoro, s'entretenant avec Dante dans le Purgatoire, des larmes et des cris : « Où sont le bon Lizio, et Arrigo Manardi, Pier Traversaro, et Guido di Carpigna? O Romagnols abâtardis!... Ne t'étonne pas si je pleure, Toscan, quand je me rappelle, avec Guido da Prata, Ugolin d'Azzo qui vécut chez vous, Federigo Tignoso et les siens, la

(1) Che dentro a questi termini è ripieno
Di venenosi sterpi...
(*Purgatorio*, XIV.)

(2) Che le terre d'Italia tutte piene
Son di tiranni; e un Marcel diventa
Ogni villan, che parteggiando viene.
(*Purgatorio*, VI.)

maison des Traversari, les Anastagi,... les dames, les cavaliers, les fatigues, et les aises ; alors on ne rêvait qu'amour et courtoisie, là où les cœurs sont maintenant si mauvais... Bagnacaval fait bien, qui n'a pas de fils, et Castrocaro fait mal, et Conio fait pis qui se mêle d'engendrer de pareils comtes (1). » Les Varano de Camerino, Gian di Fogliano et Oliverotto da Fermo, Giovanni de la Rovere de Sinigaglia, les Montefeltro d'Urbin et d'Agobbio, les Baglioni de Pérouse, les Vitelli de Città di Castello, Giovanni Sforza de Pesaro, les Malatesta, les da Polenta, les Manfredi, les Bentivogli, les Este, tous sont pour Machiavel des modèles, des sujets pour son objet.

(1) Ov' è 'l buon Lizio, e Arrigo Manardi,
Pier Traversaro, e Guido di Carpigna?
O Romagnuoli tornati in bastardi !
Quando in Bologna un fabbro si ralligna,
Quando 'n Faenza un Bernardin di Fosco,
Verga gentil di picciola gramigna.
Non ti maravigliar, s'io piango, Tosco,
Quando rimembro con Guido da Prata
Ugolin d'Azzo, che vivette vosco,
Federigo Tignoso, e sua brigata,
La casa Traversara, e gli Anastagi,
(E l'una gente, e l'altra è diretata) ;
Le donne, e i cavalier, gli affanni, e gli agi,
Che ne 'nvogliava amore e cortesia
Là dove i cuor son fatti sì malvagi.

. . . .

Ben fa Bagnacaval, che non rifiglia;
E mal fa Castrocaro, e peggio Conio,
Che di figliar tai Conti più s'impiglia.

(*Purgatorio*, XIV.)

De petits modèles, mais il va en avoir de grands, et il va les voir de tout près ; deux surtout, une femme et un homme, ou plutôt une *virago* et un *prince*, deux beaux exemplaires de *virtù*, réduite où il la réduit, où la réduit avant lui, avec lui, après lui, toute l'Italie de la Renaissance : Catherine Sforza, et César Borgia.

CHAPITRE II

COMMENT S'AGRANDIT ET SE RUINE LE PRINCE. — CATHERINE SFORZA. — « PRÉSAGE DE CÉSAR. »

Machiavel eut une occasion toute spéciale de connaître de près et chez eux, les uns après les autres, plusieurs *condottieri*, tyrans ou princes : Jacopo IV d'Appiano, seigneur de Piombino, Giangiacomo Trivulzio, Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne, Giovanni Bentivoglio, seigneur de Bologne, Gianpaolo Baglioni de Pérouse, le marquis de Mantoue, Luciano Grimaldi de Monaco, Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, les Orsini, — le seigneur Pagolo et le duc de Gravina ; — à Florence même, Pier Soderini et les Médicis ; à Rome, des papes, des cardinaux ; hors d'Italie, le roi de France, l'empereur Maximilien d'Allemagne. Il fut envoyé, en 1499, à « Madonna, » à Catherine Sforza, comtesse de Forli, et, en 1502, à César Borgia, duc de Valentinois, dans les Romagnes, quand déjà il avait tant lu et déjà il savait tant voir. Soit par l'étude de l'histoire, soit par la pratique des affaires, dans les graves leçons de l'antiquité romaine ou dans la

subtile atmosphère de son pays et de son temps, il avait appris, et chaque jour davantage il apprenait, en démontant pièce à pièce le ressort des âmes et des esprits, à faire jouer la mécanique politique. Il ne lui fallait plus, pour que son génie emplît toute sa mesure, pour qu'il osât aller jusqu'au bout de lui-même, que rencontrer des âmes et des esprits un peu extraordinaires. Il fallait seulement que sa destinée, ou, comme il eût dit, « la Fortune, » l'adressât à Catherine et, bien plus encore, à César.

I

Dans le ménage des Riari, s'il y avait un homme, par la hardiesse, l'ampleur et la fermeté des desseins, par la tension de la volonté, par la continuité de l'ambition, par la suite énergique de l'action, c'était moins l'homme que la femme, Girolamo moins que Catherine. Des deux, l'être le plus viril, en qui résidait le plus de *virtù*, c'était cette *virago* presque *vir*, celle que l'on s'est toujours accordé à saluer *donna di gran mente e di virili propositi* (1). Mais, en même

(1) *Le Legazioni e commissarie di Niccolò* MACHIAVELLI, riscontrate sugli originali ed accresciute di nuovi documenti per cura di L. PASSERINI e G. MILANESI. Legazione II. A Caterina Sforza

temps que par le courage elle est la plus virile des femmes, elle en reste la plus féminine par la grâce et par la beauté. Si plus tard les médailles, qui exigent un relief plus ferme et des lignes sculpturales, lui prêtent un profil romain, elle a, vers la dix-huitième année, sur le tableau du musée de Forli, attribué à Marco Palmeggiani, les traits comme enveloppés d'une douceur angélique, quasi divine, et que dément à peine la fixité du regard plongeant droit. Un visage raphaélite avant Raphaël; mais une âme machiavélique avant Machiavel, ou du moins avant la notation par Machiavel des formules machiavéliques. C'est à ce moment même, vers sa dix-huitième année, que les historiens de Catherine découvrent en elle « la première pointe de sa pénétration politique, » la première marque « de son caractère fort. » Elle sait que Laurent de Médicis en veut mortellement à son mari, et qu'il a de bonnes raisons de lui en vouloir. Elle, sans doute, elle aime Girolamo, il ne faut pas dire, en parlant d'elle, de toutes ses forces, mais de toute la force de sa seule faiblesse, la faiblesse de sa chair, d'où lui viennent ses plus grandes épreuves et ses plus grandes misères, car elle inspire trop l'amour pour pouvoir jamais fuir l'amour :

Amor, ch'a null' amato amar perdona (1).

Riario reggente la signoria di Forli per il figliuolo. — Notice des éditeurs; volume I, p. 5.

(1) Dante, *Inferno,* ch. v.

Mais elle s'aime encore mieux elle-même, et, en elle-même, elle aime encore mieux sa race, sa famille, sa maison, leur commune grandeur, la Fortune. Et, dès l'instant où elle est sûre que la vengeance de Laurent cherche son chemin jusqu'à Girolamo, tout en défendant fidèlement, vaillamment, son mari, elle commence à laisser entendre qu'elle en est, au fond, politiquement séparée. Il est Riario, mais elle est Sforza; et les Médicis, ou ce Médicis, peuvent bien être les ennemis du comte de Forli et d'Imola, mais ils sont les amis des ducs de Milan, Galeazzo Maria et Ludovic le More, auquels elle tient presque d'aussi près qu'elle tient à Girolamo. Si donc Girolamo doit disparaître, que Laurent voie en elle, non pas la veuve de son adversaire, mais la fille et la nièce de ses alliés. « De là, chez Catherine, a-t-on remarqué, une espèce de duplicité mystérieuse qui en vint dans la suite jusqu'à la faire soupçonner d'avoir été complice de l'assassinat de son mari (1). » Il serait excessif d'en conclure que, pour conserver une mère à ses enfants, elle sacrifie ou fait sacrifier leur père, mais elle laisse opposer, elle oppose leur mère à leur père pour leur conserver l'État. Or, tout pour conserver l'État, c'est la règle première du machiavélisme.

Tout, et non seulement la duplicité, le double jeu, mais le grand jeu, le meurtre. Le châtelain

(1) Pasolini, *Caterina Sforza*, I, 127.

de la *rocca* de Ravaldino à Forli était un certain Melchiorre Zocchejo de Savone, « très mauvais homme, autrefois corsaire de mer, et féroce contre les pauvres chrétiens, » qu'il tuait, dépouillait, mettait aux rames, noyait à sa fantaisie. La Fortune, dit le chroniqueur Cobelli, — décidément c'est la déesse des Italiens de ce temps-là, — la Fortune lui avait donné le temps de se repentir, mais il ne s'était jamais repenti. « Jamais il ne se confessa. Grand blasphémateur de Dieu et des Saints, et autres péchés en lui secrets : suffit. Et c'est pourquoi le péché le conduisit à une vilaine mort, à mourir dans la *rocca* de Forli de male mort (1). » Girolamo l'avait nommé, parce que Melchiorre était son compatriote, et il n'osait le destituer, parce que l'ancien corsaire était son créancier. Mais il le haïssait, et Catherine ne le pouvait souffrir. Une nuit donc, la comtesse, quittant son mari toujours malade à Imola, monta à cheval, courut à Forli, s'approcha de la *rocca* et appela le châtelain. « Le dit châtelain se mit aux créneaux, et dit : « O madame, et que voulez-vous? » Madame répondit et dit : « O messire Marchionne *(pour Melchiorre)*, je viens de la part de monseigneur pour que vous me rendiez la *rocca* : voici les contreseings que j'y veux rester, moi (2). » Le châtelain répon-

(1) Cobelli, *Cronache forlivesi*, p. 296.

(2) Nous essayons de traduire littéralement, au risque de

dit : « Et qu'en est-il du comte? J'ai entendu dire qu'il est mort. » Madame répondit : « Mais ce n'est pas vrai. Je l'ai laissé de bonne humeur. » Le châtelain répondit : « Ici, le bruit public est qu'il est mort. S'il est mort, je veux tenir cette *rocca* pour ses fils; et s'il est vivant, je veux la lui remettre à lui-même; et s'il veut m'en chasser pour y mettre un autre, je veux qu'il me donne l'argent que je lui ai prêté, et puis je lui rendrai la *rocca*, s'il me plait et me paraît bon. » Après quoi, sans rien ajouter, Melchiorre tourna le dos, et se retira, ce que voyant la comtesse, elle reprit toute triste, — *dolorosa*, — la route d'Imola. Mais la douleur de Catherine ne devait pas être une douleur résignée.

En ce moment se trouvait à Forli cet Innocenzo Codronchi qui, sous le règne de Sixte IV, avait été connétable du comte Girolamo au château Saint-Ange, et qui, chassé de là par Catherine, s'était ensuite réconcilié avec les Riari, était devenu *capitano de' provvisionati*, ou chef de la garde du palais, et châtelain de Ravaldino avant Melchiorre. Il allait et venait à sa guise dans la *rocca*, et, fidèle à la consigne, avait l'œil sur le vieux pirate, dont il flattait les petites manies, allant dîner, souper et jouer aux dés avec lui. Le 10 août, ils étaient à table. Ils jouèrent le dîner

quelque incorrection grammaticale, pour garder au dialogue, avec sa rapidité, sa couleur et sa saveur si particulières.

du lendemain, et Codronchi s'arrangea pour perdre. Il sortit de la *rocca,* et, dès le matin, remit des cailles, des perdrix et des chapons à un soldat de Forli, nommé Moscardino, en lui disant : « Prends-les, porte-les à la *rocca*, et dis qu'on les apprête pour dîner ce midi ; » et il lui donna encore certaines autres instructions secrètes. Moscardino obéit ; le châtelain le vit venir avec sa provision, il lui fit ouvrir la porte de la *rocca,* et, tandis qu'il faisait plumer la chasse, Moscardino « s'occupa de faire ce qui lui avait été ordonné ». L'heure venue, Codronchi arrive et l'on fait honneur au festin. A la fin du dîner, le châtelain se lève. D'un bond Codronchi aussi se lève, saisit le châtelain à mi-corps, le tient embrassé. Aussitôt un esclave (1) dudit châtelain prend un poignard, et par deux fois l'en frappe au ventre. Moscardino s'en mêle, pour aller plus vite, et Codronchi achève d'un coup de cimeterre l'impénitent Melchiorre. Cela fait, il court s'enfermer dans la tour et hausse les ponts-levis. Cependant, à Imola, le comte et la comtesse en sont instruits : Girolamo est malade encore et Catherine est sur le point d'accoucher, — *gravida e grossa a la gola*, dit le chroniqueur avec un pittoresque intraduisible. De nouveau, elle monte à

(1) « Probablement un jeune Turc, qui, fait prisonnier en mer, avait été retenu comme esclave. Tel fut le sort de beaucoup d'infidèles faits captifs à la guerre pendant tout le quinzième siècle. » Pasolini, *ouvr. cité,* I, 183.

cheval, pousse et pique tant qu'elle peut, et vers minuit entre à Forli. Elle traverse la ville sans rien demander à personne, va droit au pied de la *rocca*, et appelle Nocente.

« Alors Nocente se mit aux créneaux et vit Madame la comtesse et dit : « O madame, et que voulez-vous? » Madame répondit : « O Nocente, et pour qui tiens-tu cette *rocca?* » Nocente répondit : « Au lieu du seigneur Octaviano (1). » Messer Dominico Riccio (2) dit : « Donc Octaviano est seigneur, et non le comte? — Ou vif ou mort, je tiens cette *rocca* au lieu du comte et de ses fils. » Là-dessus, Catherine demande à Codronchi pourquoi il a tué le châtelain : « Madame, il faut donner les *rocche* à des gens qui aient de la cervelle, et ne pas les donner à des ivrognes. » C'est le moment. La comtesse conjure Nocente de lui restituer la *rocca*. Et il lui crie, comme saisi de pitié, d'une voix radoucie et respectueuse : « Très chère madame, pour cette fois, je ne puis vous répondre autrement. O madame, allez vous reposer et ne craignez rien. Il n'était pas besoin que Votre Seigneurie vînt ici pour cela. Je vous prie de venir demain dîner avec nous. » Catherine retourne en ville, va au palais, fait monter la garde autour de la *rocca* afin que personne n'y entre. Après quoi, dans le des-

(1) Ottaviano Riario, fils aîné de Girolamo et de Catherine.

(2) Domenico Ricci, cousin du comte Girolamo, et gouverneur de la ville de Forli.

sein affiché d'éviter le poison, elle commande le repas qu'on lui devra porter à la *rocca*, pourvoit à tout, et ne se couche qu'aux premières lueurs du jour. Ses gens jurèrent qu'elle n'avait pas du tout dormi cette nuit-là. A l'heure dite, elle se présenta à la *rocca*, où Codronchi lui enjoignit de ne se faire suivre que d'une seule demoiselle. Sans peur, Catherine passe le pont, sa demoiselle derrière elle, portant les provisions. On dîne, et, en dînant, Codronchi raconte à la comtesse toute son entreprise ; il n'y a plus qu'à concerter le dénouement ; on fait mine de traiter et d'écrire les conditions de la reddition. Catherine quitte la *rocca,* où elle ne reviendra que dans trois jours, amenant avec elle Tommaso Feo de Savone, à qui Nocente Codronchi remet fidèlement la forteresse ; puis Madame, « calme comme un caporal qui relève la sentinelle, » laisse Feo dans la *rocca*, et remmène, à sa place, Codronchi. La cour du palais était pleine d'un peuple impatient. Enfin, la comtesse paraît. « La *rocca* était perdue, déclare-t-elle, pour moi et pour vous, avec celui-ci : je l'ai réacquise et vous laisse un châtelain tout à ma dévotion. » Les bons bourgeois eussent voulu en savoir davantage ; mais pas un mot de plus. Tout de suite les chevaux, tout de suite en selle, et le cortège s'éloigne vers Imola, Nocente à côté de Catherine.

Le beau de l'affaire, — et je dis bien : « le beau, » — est que tout ce faux drame, vrai seu-

lement pour Melchiorre Zocchejo qui y avait trouvé la mort, malgré toute cette mise en scène, sommation, refus, invitation à dîner, précautions contre le poison, négociations, capitulation, désaveu public, tout était combiné d'avance avec les Riari. Ils voulaient reprendre à l'ancien corsaire la *rocca* de Ravaldino, où il leur déplaisait de le voir s'établir en maître. Melchiorre, lui, ne veut rien entendre, et contre son obstination Madame elle-même perd sa peine. Tôt donc, qu'on s'en défasse. On a, pour cette besogne, un homme sous la main, Nocente. Mais il est capitaine des gardes. Comment faire pour qu'on n'accuse pas le comte et la comtesse d'être derrière lui et de diriger son bras? Il faut feindre une surprise, une rébellion, une résipiscence. C'est ce que des écrivains de notre temps appellent encore « une ruse cruelle et ingénieuse, » — *inganno crudele ed ingegnoso,* — et quatre siècles écoulés leur ont appris à ajouter *crudele*, mais ils répètent *ingegnoso :* ils sentent encore et pour un peu ils vanteraient encore *la forma ingegnosa e quasi elegante del tradimento*, la forme ingénieuse et presque élégante de la trahison (1). Fils de leur pays et de leur race, nés de leur terre et de leur ciel, ils jouissent vivement de la beauté : tout ce qui est beau est bien, ou du moins rien n'est mal qui est beau. Art, plaisir, lutte, gouvernement,

(1) Pasolini, *Caterina Sforza*, I, 186-187.

et même brigandage, — *ribalderia,* — l'Italien de la Renaissance ne demande rien à rien que la beauté. La férocité de Ferdinand de Naples, dans la conjuration des barons, est atroce, mais belle. Et voici venir la beauté des beautés, ce guet-apens de Sinigaglia que Mgr Paul Jove, évêque de Nocera, consacrera à jamais d'un superlatif, — *il bellissimo inganno*, — et où Machiavel découvrira un chef-d'œuvre de prince digne d'être offert en exemple au Prince.

Dans l'histoire de Melchiorre et de la *rocca* de Ravaldino, Catherine a recouru aux bons offices d'Innocente Codronchi ; nous allons la voir, aussitôt après, et à peine délivrée de sa grossesse, opérer elle-même, dans la répression de la conjuration des Roffi. Ce sont des paysans de Rubano, turbulents et influents, qui se sont emparés par surprise de la porte Cotogni à Forli, en faisant crier ou *San Marco!* (Venise) ou *Chiesa!* (le Pape) ou *gli Ordelaffe!* (les seigneurs dépossédés, les Ordelaffi). Le coup a été manqué, cinq des rebelles ont été pendus sur l'heure, les autres sont aux chaînes dans la *rocca*. Madame arrive d'Imola, comme toujours à bride abattue. Elle fait comparaître les coupables, les interroge. Ils avouent, se dénoncent, se chargent l'un l'autre. « C'est Passi qui a tout monté, insinue Nino Roffi. — Tu mens par la gorge, s'écrie l'accusé, faux goinfre que tu es, et ribaud, car il y a près de huit mois que je ne t'ai parlé, et j'en veux faire

la preuve à la corde avec toi (1)! » Catherine saisit le joint, et envoie à la corde Nino tout seul, qui confesse son mensonge. Alors, ostensiblement, solennellement, tenant Passi par la main, la comtesse le conduit hors de la forteresse, et là, devant les gardes et devant le peuple, elle le libère : « Va, lui dit-elle, retourne tranquille et sûr vers ta femme et vers tes enfants! » Le second procès achevé, elle affecte de prendre les ordres de son mari; mais ce gros garçon, lymphatique, bouffi et mou, n'a d'autres ordres à lui donner que de s'en remettre à elle, et elle n'en demande pas davantage. Les droits menacés des Riari réclament du sang : Catherine semble croire que la justice divine y est intéressée, autant que sa propre politique : impassible, *in nomine Domini*, selon l'expression naïvement effroyable de Bernardi, elle fait décapiter en place publique et écarteler les condamnés, en forçant au métier de bourreau le sujet fidèle, mais le soldat inepte qui s'était laissé enlever la porte Cotogni. Toutefois, elle se refusa à outrepasser la justice, défendit contre la lâcheté sacrilège de la foule les restes des suppliciés, et, les principaux auteurs châtiés, fit grâce aux moins compromis. Elle s'était d'ailleurs attachée à suivre scrupuleusement les formes : « La dite Madame alla à la *rocca* comme vraie

(1) A qui subira le mieux l'épreuve de la question par quelques « traits » de corde.

ambassadrice du seigneur comte son mari, et comme dame de grande justice, laquelle voulait continuellement aller avec le pied de plomb... et ne pas courir en furie, afin que le Tout-Puissant Dieu Éternel ne lui pût jamais reprocher aucune chose qu'elle eût mal faite, et aussi qu'aucune personne ne se pût jamais plaindre que Sa Seigneurie agisse par force et non par raison (1). » Justice sévère, promptitude de résolution, lenteur et sûreté d'exécution, respect des apparences et des usages, affectation de générosité, souci et art de mettre Dieu au service de sa maison, que de machiavélisme, dès la fin de 1487, en cette jeune femme de vingt-cinq ans !

II

Pour cette jeune femme déjà se pose, et bientôt se posera si pressante qu'elle ne pourra l'esquiver, la grande question machiavélique : « Vaut-il mieux se faire craindre ou se faire aimer ? » Et elle essaiera de se faire aimer, mais, n'y réussissant pas à son gré, elle saura du moins se faire craindre. Ou plutôt elle s'efforcera de faire à la fois l'un et l'autre, et de concilier la sévérité avec la justice.

(1) Bernardi, p. 140.

Pourtant sa justice est terrible. Après l'assassinat de Girolamo Riario par Lodovico et Checco Orsi, Giacomo Ronchi et Lodovico Pansechi, à peine prend-elle le temps de pleurer ; tombée, avec ses six enfants, aux mains des meurtriers qui la traitent « plus durement que ne l'eussent fait les Turcs (1), » elle ne fléchit pas une minute ; elle ne pense qu'à « conserver l'État, » et, voulant le conserver, elle dispose tout plus encore pour l'exemple que pour le châtiment. Tout à fait à la première heure, parmi les gens d'armes qui, dans des intentions diverses, se réfugient à la *rocca*, elle glisse un homme à elle, chargé de faire écrire par le châtelain à Bentivoglio de Bologne et au duc de Milan, afin qu'ils la secourent. Elle reçoit dignement, quoique froidement, Mgr Savelli, protonotaire et gouverneur de Cesena, venu aussitôt, à la demande des traîtres, pour prendre possession de Forli au nom de l'Église. Mais elle ne peut supporter le mauvais prêtre qui s'ingénie à obtenir d'elle la reddition de la *rocca*, en lui tenant cet odieux langage : « Le comte a été tué pour ses péchés, et, vous-même, le péché d'avoir persécuté des prêtres et des frères et d'avoir pillé des églises vous fera mal finir. Or donc, ma sœur, prenez-en votre parti et donnez-nous cette *rocca* ; autrement, vous ne mangerez ni ne boirez jusqu'à

(1) Le mot est du protonotaire et gouverneur Mgr Savelli ; rapporté par le comte Pier Desiderio Pasolini, *ouvr. et passage cités*.

ce que vous nous l'ayez fait donner, et ainsi nous vous laisserons mourir de faim. » La comtesse étouffe, est comme syncopée d'indignation et de colère : elle n'a que la force d'appeler Lodovico Orsi, dans la maison de qui elle est gardée à vue : « O Messer Lodovico, lui dit-elle, je vous en prie pour l'amour de Dieu, ôtez d'autour de moi ce prêtre ! » Les plus sages de ses sujets, ceux qui la connaissent le mieux, ne se trompent pas sur ce qui se passe et ce qui s'apprête dans son âme. Niccolò Tornielli conseille prudemment de ne pas la pousser à bout. « Sinon, il pourrait en découler pour la cité des conséquences très funestes, car elle est d'esprit subtil et d'un cœur connu de tous, et fière aussi et inexorable en ses vengeances (1). »

Ici réapparaît le machiavélisme prémachiavélique de Catherine (2). Le protonotaire Savelli insiste et fait insister auprès d'elle pour que la *rocca* lui soit rendue, sachant bien que, tant qu'il n'a pas le château, il n'a pas la ville. Elle, qui a sur-le-champ averti le duc de Milan, son frère, et son voisin de Bologne, Bentivoglio, elle n'a qu'à traîner les choses en longueur, et par conséquent elle peut tout promettre, pourvu que l'on ne tienne pas. Pour la troisième fois, elle se rend au pied de la *rocca* de Ravaldino, et, pour la troi-

(1) D'après Burriel, II, 260.
(2) Avril 1488.

sième fois, le châtelain se met aux créneaux; mais, cette fois, Madame n'est pas libre et maîtresse; ce sont ses ennemis qui l'y ont conduite. De haut en bas, entre la comtesse et son châtelain, voici le dialogue qui s'engage :

— Cède la *rocca* à ceux-ci, crie Catherine, pour que je ne sois pas mise à mort avec tous mes enfants!

— On m'enlèvera d'ici en morceaux! répond le châtelain. Je ne cède rien.

— Ils me tueront!

— Et qui donc?... Il leur faudra se sauver ensuite du duc de Milan.

Puis, suivant le jeu de scène ordinaire, le châtelain tourne le dos et s'en va. Il a deviné la comédie (stylé d'ailleurs dès le début) et du coup il y prend son rôle. Mais l'un des conjurés, Ronchi, qui a longtemps vécu près de la comtesse, ne s'y méprend pas, lui non plus : « O madame Catherine, lui crie-t-il en lui plantant les yeux en face, si tu voulais, il nous la donnerait, mais c'est toi qui ne veux pas qu'il nous la rende; je ne sais pas quelle envie me vient de te passer cette pertuisane au travers du corps et de te faire tomber morte. » Ce disant, Ronchi se permet de joindre le geste à la parole, et touche de la pointe du fer la poitrine de la comtesse. Elle, immobile et dédaigneuse : « O Jacomo da Ronco, dit-elle, tu ne me fais pas peur; tu peux me faire mal, mais peur non pas; car je suis fille

d'un homme qui n'avait pas peur. Fais ce que tu veux. Vous avez tué mon seigneur, vous pouvez bien me tuer, moi qui suis une femme (1). » Le lendemain, même cérémonie devant la *rocca* de Schiavonia que devant la *rocca* de Ravaldino. Catherine s'approche : « O châtelain, dit-elle, donne la *rocca* à ceux-ci, comme j'y consens. — O madame, répondent Bianchino et son frère, que Votre Seigneurie nous pardonne ; vous ne nous avez jamais donné cette *rocca*, et nous ne voulons la donner encore ni à vous, ni à personne. Maintenant, ôtez-vous de là ; sinon, nous vous ferons tirer dessus. O messer Lodovico, ôtez-vous de là. » Dans la ville, les bons bourgeois font ce qu'ont toujours fait les bons bourgeois en temps de révolution : ils font des vœux discrets pour l'ordre, mais ne se compromettent point au delà. Le chroniqueur, peintre, musicien et maître à danser Cobelli voit passer le triste cortège : Lodovico et ses partisans, « les princes et les pharisiens, *cum seniore, et scribas ;* Catherine, au milieu, environnée de piques. Il en est tout ému, et nous le confie en sa prose mêlée de romagnol et de latin. « Ils menèrent Madame à la maison de l'Urso avec ces *fustibus et lanternis* (2). Je veux

(1) Cobelli, p. 321.

(2) C'est une citation populaire et qui revient souvent. — Cf. la nouvelle 190 de Sacchetti. Édit. Ottavio Gigli ; 1888, Florence, Le Monnier, t. II, : *Gian Sega di Ravenna, con nuova astuzia, ha a fare con una giovane Giudea, e tutti li Giudei che sono con*

vous dire le vrai ; à moi, il me paraissait certes que ce fussent et qu'ils menassent Madame comme faisaient ces juifs quand ils menaient, ainsi armés, Jésus-Christ à Anne et à Caïphe et à Pilate ; ainsi paraissait-il qu'il en fût de madame la comtesse. Certes, cela me paraissait une compassion et cela me serrait dans les épaules, parce que j'avais reçu bienfait de sa seigneurie ; mais il me fallait rester coi, *propter timorem zudiorum (Judæorum).* » Tout le monde tremble, sauf Catherine, qui, lorsqu'elle n'est plus chez les Orsi, lorsque Savelli l'a fait déposer, sous la garde de trois gentilshommes, à la *rocchetta* de la porte San Pietro, reprend hardiment et habilement l'offensive. Dans la chambre étroite où ils sont entassés, elle-même, sa fille Bianca, ses cinq fils, les deux derniers avec leurs nourrices, sa mère Lucrezia Landriani, et sa sœur Stella, c'est un concert de pleurs et de gémissements. Mais il y a vraiment en elle de la grandeur romaine ; la *virago* se montre vraiment presque *vir ;* elle est vraiment princesse, et vraiment presque le Prince. « N'ayez pas peur, répète-t-elle aux siens, et surtout, ce qui serait pis, n'ayez pas l'air d'avoir peur. Muzio Attendolo et le duc Francesco, ses ancêtres, n'avaient jamais su ce que c'était que la peur, et c'est pourquoi ils avaient échappé au fer, au feu, aux trahisons, pourquoi

lei fa entrare in uno necessario, p. 143 : « E poco stante tornarono *cum fustibus et lanternis.* »

ils avaient été en leur temps de grands princes et de grands *condottieri* de guerre... Elle aussi, quand elle était petite, elle avait eu son père assassiné, assassiné aussi par ses gens; pourtant elle n'avait pas perdu courage... Que ses enfants fassent comme elle avait fait! » Toute sa pensée, toute sa volonté sont maintenant tendues sur ceci : rentrer dans sa bonne *rocca* de Ravaldino, et de là défier ses ennemis, et là rétablir la fortune. Elle monte ce coup de ruse et de force comme elle en a monté tant d'autres. Elle a ses émissaires, ses intermédiaires, qui vont et viennent de la *rocca* à la ville, qui circonviennent le protonotaire effaré, les magistrats irrésolus, les conjurés hésitants et divisés. « Le châtelain de Ravaldino, insinue Francesco Ercolani, homme de bien, très sagace et malicieux, ne demanderait pas mieux que de rendre la *rocca,* mais il ne veut point passer pour félon, il veut le consentement de la comtesse, il veut un certificat de bons et loyaux services. Si seulement il pouvait parler à Madame sans témoins! Si seulement la comtesse pouvait pénétrer dans la *rocca!* Seulement pour quelques heures, pour trois heures seulement! Elle laisserait en otage ses six enfants, sa sœur, sa mère. Et lui-même, Ercolani, il laisserait comme otages ses propres fils. »

Peu à peu l'idée chemine. Le gouverneur dit oui. Mais les Orsi, qui savent ce qu'ils risquent et contre qui ils le risquent, s'obstinent à dire

non. Le plus qu'ils puissent consentir, c'est de ramener encore une fois Catherine au pied de la muraille; et qu'encore une fois, de bas en haut, entre elle et le châtelain, la conversation s'engage. Ils l'y ramènent, et elle crie, elle adjure, elle pleure. Le châtelain est de pierre comme la tour à laquelle il est adossé : « Ah ! si du moins, dit-elle, je pouvais entrer dans la *rocca* pour vous parler seule à seul, je vous expliquerais bien la condition des choses, et je vous persuaderais en vérité de céder ! — Même en ce cas, répond le châtelain, je ne sais pas ce que je ferais; tout au plus me réglerais-je sur les propositions que vous pourriez faire. Au reste, quant à moi, j'ai déjà déclaré au gouverneur et à tous que, pour en finir, je permets et même je veux que vous entriez dans la *rocca,* pourvu que vous y entriez seule ! » Vainement les Orsi dénoncent le piège : Mgr Savelli, qui regarde partout s'il ne voit pas venir les soldats du duc de Milan, interpose son autorité, l'autorité pontificale à laquelle Forli s'est donnée. La comtesse s'avance, le pont-levis s'abaisse, elle le franchit. Alors elle se redresse de toute sa taille, se retourne, lance un geste d'insulte à ceux des prises de qui elle s'échappe, et, triomphante, entre dans la *rocca*.

C'est d'ailleurs, pour Catherine, si la légende doit s'élever jusqu'à l'histoire, l'heure des gestes obscènes et héroïques : « Oh ! mon cher Tommasino, s'est-elle écriée aussitôt que la porte s'est

refermée sur elle, que nous sommes bien ici dedans! Enfin, plus d'assassins, plus de traîtres! » Mais ses six enfants sont dehors, et ils ne sont pas bien, eux les innocents, à la discrétion de ces assassins et de ces traîtres! On va jouer de l'amour maternel pour tenter de fléchir l'âme inflexible de la comtesse. Jeu cruel qui glacera d'épouvante les pauvres petits et qui ne réussira qu'à faire de la mère une folle sublime, une bête superbe, une tigresse, une lionne. D'après la légende, les enfants sont là, de l'autre côté du fossé, sanglotant et se lamentant, sous le couteau levé des Orsi. Que la *rocca* se rende, ou ils sont égorgés : « Imbéciles! dit Catherine, en se découvrant, n'ai-je pas le moyen d'en faire d'autres? » Et voilà résumé, dessiné, à jamais gravé dans la mémoire populaire, tout le personnage de Catherine, en un mot, en une posture. L'histoire, maintenant armée de la critique des sources, prétend au contraire que la chose s'est passée bien plus simplement. A l'heure où les Orsi ont traîné devant la *rocca* non pas tous les enfants, mais les deux fils aînés de Catherine, et la font implorer successivement par la nourrice, par sa sœur Stella, par Ottaviano et Livio, la comtesse, brisée de fatigue et d'émotion contenue, est couchée dans le *maschio*, ou tour centrale de la forteresse, et profondément endormie. Elle ne s'éveille que lorsqu'un tumulte éclate, bruits de rixe, course d'hommes, coups de feu : tumulte artificiel, fausse alarme

provoquée par le châtelain qui redoute que, de la chambre haute, où il l'a prudemment reléguée, malgré l'épaisseur des murs, elle n'entende l'appel aigu des chères voix suppliantes, « que cette pauvre madame ne s'attendrisse d'amour et de pitié, et que le cœur ne lui saute hors de la poitrine. » Catherine croit que les révoltés donnent l'assaut à la *rocca;* elle se jette dans l'escalier, descend, arrive jusqu'au rempart, les cheveux défaits, en chemise, à demi nue. De là, la légende. Mais, rectifie l'histoire, à ce moment la comtesse est plus terrifiée que terrible ; et ni de la posture, ni du mot, ni Cobelli, ni Bernardi, aucun des chroniqueurs, aucun témoin, aucun contemporain ne parlent. Machiavel en parle, sans doute, mais il n'est venu à Forli, il n'a connu personnellement Catherine qu'onze ans après, en 1499. Qu'importe, n'est-ce pas Machiavel qui a raison? A tout le moins, il sent mieux que personne ce qu'il y a en Catherine de machiavélique, et, s'il l'y met, c'est qu'il le sait bien placé en elle. Ici encore, comme dans tant de cas, la légende est plus vraie que l'histoire, et Catherine est plus Catherine, telle qu'elle aurait pu être et que probablement elle n'a pas été.

Si, déprimée par les jours affreux qu'elle traverse, Catherine n'a pas été telle à cette minute-là, qui cependant est bien restée pour elle une minute « psychologique, » c'est alors, à cette minute-là, qu'elle n'a pas été elle-même ; mais

tout de suite elle se retrouve, et tout de suite nous la retrouvons. Elle fait braquer sur la ville les canons de la forteresse et de temps en temps tirer une volée. Les boulets portent de sa part aux habitants de Forli cet avertissement : pour l'assassinat de Girolamo, elle punira seulement les coupables; mais si l'on touche à ses enfants, elle réduira en cendres et en poussière toute la ville. Puis elle charge ses bombardes d'épieux dont la pointe est enveloppée de papiers où il est écrit : « Forliviens, mes Forliviens, sus à mes ennemis, tuez-les tous! Je vous promets qu'au retour, je vous tiendrai toujours pour bons frères. Faites vite, ne craignez rien. L'armée milanaise est aux portes; sous peu, vous aurez la récompense, et eux le châtiment bien mérité. »

L'armée milanaise, en effet, hâtait sa marche. Déjà Bentivoglio de Bologne occupait les villages voisins. Cinquante cavaliers, envoyés par un des cardinaux parents de la comtesse, étaient venus renforcer la *rocca*. Les secours pontificaux que Mgr Savelli attendait dans les transes et promettait au besoin par de faux brefs (1), comme pour se rassurer lui-même, n'apparaissaient pas. Voyant venir l'expiation, les meurtriers du comte, qui depuis un mois se posaient en libérateurs, les Orsi, les Ronchi, les Pansechi, avec leurs familles et leurs partisans, prennent la fuite : c'est, vers

(1) Pasolini, *ouvr. cite,* I, 251.

Cervia, où les Vénitiens ne veulent pas les recevoir, et vers Città di Castello, un misérable exode de dix-sept personnes. Et c'est la restauration des Riari, d'Ottaviano et de sa mère, régnant et gouvernant en son nom, en son lieu.

III

La conduite de Catherine, reprenant possession de Forli, est pleinement machiavélique, c'est-à-dire que tous les éléments y sont de la politique dont, une vingtaine d'années plus tard, Machiavel donnera la formule. Premièrement, la modération ou l'apparence de la modération dans la victoire. La comtesse empêche le sac de la ville, auquel rêvent, depuis des jours et des jours, les Milanais. Et peut-être le fait-elle autant pour elle-même qui y perdrait ce qu'une insurrection pillarde lui a laissé que pour ses sujets qu'elle veut ménager, pour « les femmes et les filles » dont, avec une pudeur justement alarmée, elle prend l'honneur en sa garde. Ensuite, l'apparence d'une stricte, mais équitable justice ; les coupables seront punis, mais les coupables seuls, et c'est à peine si, voulant atteindre un ennemi, l'on s'arrangera pour le trouver coupable, les formes sauves autant que possible. Ainsi le vieil Orso,

père de Lodovico et de Checco Orsi. Il semble bien qu'il n'ait point approuvé, ni même connu à l'avance le crime de ses fils, et si Cobelli n'invente pas, il leur aurait, le coup fait, tenu ce petit discours, lui aussi très machiavélique, car le machiavélisme est partout dans l'air de l'Italie de ce temps-là, et Machiavel n'aura qu'à le recueillir : « O mes fils, vous n'avez fait chose ni bonne ni belle, parce que, selon moi, vous avez doublement mal fait. D'abord, puisque vous tuiez le comte, vous deviez en finir avec tous, ou les laisser vivre, mais les mettre tous en prison. Et puis vous avez laissé entrer Madame dans la *rocca*, d'où elle va vous faire une guerre mortelle... Allez! allez! vous vous êtes conduits comme des petits enfants *(da mammoletti)*; vous vous en repentirez et en porterez la peine; puissiez-vous au moins ne pas la faire porter à d'autres, et même à moi, qui suis vieux et malade! Pour moi, je vois bien où vous irez finir. » Mais il importait à Catherine que, Lodovico et Checco s'étant enfuis, la famille scélérate des Orsi fût frappée et comme anéantie en son patriarche. Devant lui, on rasa sa maison ; on chassa, pauvres et nus, ses enfants et petits-enfants ; après quoi, on le livra, pour que le bourreau en fît à sa fantaisie, à cet horrible Babone qui, au milieu de tous « ces stradiotes malandrins, » faisait à Cobelli l'effet d'un Turc entouré de Turcs. Et devant ces ruines, et durant le supplice, la dernière parole de ce vieillard de

quatre-vingt-cinq ans fut un désaveu, presque un anathème : « O mauvais fils, où m'avez-vous conduit! » Il mourut sous un abominable raffinement de tourments et d'outrages, comme étaient morts, la veille, Marco Scossacarri, Pagliarino, Pietro Albanese, comme devaient mourir dix autres, et, dans la suite, d'autres encore. Les cadavres furent dépecés, déchirés, déchiquetés; on s'en disputa les membres, on en enleva et estima la graisse : « Scossacarri en avait une couche de près de deux doigts; » l'Albanese n'en avait guère moins : « c'était un beau corps d'homme blanc et coloré. » Autour de cette chair en lambeaux, traitée comme viande de boucherie, *come carne in beccaria,* se déchaîna une danse de sauvages : un soldat « arracha le cœur du vieil Orso, le mit tout sanglant à sa bouche et mordit dedans ainsi qu'un chien ». Plus de deux cents maisons, dans le seul bourg de Ravaldino, subirent le même sort que la maison des Orsi : tandis qu'on y était, on vengea par les peines les plus lourdes les plus légères injures; ce fut une fureur d'espionnage et de délation; un mot perdait un homme : Pietro Albanese périt pour avoir été « grand parleur », car « celui qui profère l'offense écrit sur la glace, mais celui qui la reçoit écrit sur le marbre ».

Cependant la comtesse, tout en recherchant et en accusant elle-même, en accablant de ses invectives quiconque, de près ou de loin, pouvait

avoir participé à l'assassinat de Girolamo, s'attachait à mettre hors de cause les parents, les femmes, les enfants, les proches des condamnés; elle refusait de profiter de leurs dépouilles, et, parmi toute cette barbarie lâchée volontairement pour produire un effet d'effroi, elle réussissait à se donner encore un air de générosité, de pitié, de clémence. Elle inaugure une sorte de gouvernement direct, familier, et pour ainsi dire « bonhomme », *alla buona*, dont tout le prestige, toute la force est en elle, « où chaque citoyen se sent voisin de cette souveraine qui peut devenir formidable, et lié à sa personne par une espèce de fascination singulière (1). » C'est toujours l'éternelle question : se faire aimer ou se faire craindre? Catherine répond comme Machiavel répondra : se faire craindre *et* se faire aimer, mais ne pas craindre de se faire craindre et ne pas trop aimer à se faire aimer, parce qu'il appartient toujours au prince, il dépend toujours de lui de se faire craindre, mais il ne dépend pas de lui, il ne lui appartient pas de se faire aimer : les hommes aiment à leur gré, mais ils craignent au gré du prince. Pour le moment, après justice faite, après ces coups frappés et sans préjudice des coups que directement ou indirectement elle se réserve de frapper encore, la comtesse reçoit de nouveau, au nom de son fils

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, I, 297.

et au sien, le serment des chefs de famille de Forli. Ils s'agenouillent à ses pieds et, la main posée sur les saints Évangiles, jurent fidélité aux Riari. Peut-être leur seront-ils en effet plus fidèles qu'elle-même, car déjà, en plein exercice de sa force et quand elle use ainsi de son prestige, elle succombe à son unique faiblesse : l'amour tue en elle la veuve et la mère, elle a ses grandes misères que l'on connaît et une bien plus grande misère encore que l'on ne connaît pas. Elle aime ardemment, follement, en femme de trente ans, — et quelle femme! du sang des Sforza, c'est tout dire, — un beau jeune homme de sa cour, plus ou moins cousin de Girolamo, et frère du châtelain de Ravaldino, Giacomo Feo.

Amour violent qui veut être apaisé, mais qui doit compter avec tous les scrupules, et qui ne peut s'apaiser que dans le mariage; mariage difficile, et qui heurterait tant de préjugés : déplorable et tragique amour. En Catherine, le cœur et la conscience se livrent un affreux combat : les poètes n'en ont pas chanté de pire ; sans ce mariage, elle perd Giacomo ; mais par ce mariage, s'il est su, elle perd l'État. Qui l'emportera des deux, de sa déraison ou de sa raison, de la plus haute des raisons qui puissent guider une princesse, de la plus profonde des déraisons qui puissent entraîner une femme? Elle tombe, elle épouse. C'est encore, comme Girolamo, un médiocre, et

même moins : c'est un bellâtre, vain et jouisseur, qui s'affiche, et qui, en s'affichant, l'affiche, et qui, en s'exaltant sans mesure, l'humilie. Elle l'adore, le hait, le méprise, se méprise un peu soi-même de ne pas le haïr davantage, et se hait d'être obligée, à cause de lui, de se mépriser devant ses fils, qui devinent, qu'on instruit, et vis-à-vis desquels il s'oublie parfois jusqu'à lever la main sur eux. Elle est aux aguets, soupçonneuse, l'oreille tendue à tous les bruits, prête à renfoncer dans la gorge des médisants les mots même qui n'en sortent pas. Mais comment empêcher de bavarder une petite ville? Giacomo ne garde aucune retenue; il parade et ordonne en maître : la comtesse ne voit, ne parle, n'agit plus que par lui. « Ils supporteront toute extermination, écrit Bello da Castrocaro, et Madame ensevelira plutôt toutes leurs personnes, et ses enfants, et ses biens, ils donneront plutôt l'âme au diable et l'État au Turc que de s'abandonner jamais l'un l'autre. » Le commissaire florentin à Faenza, Puccio Pucci, ajoute, dans une lettre à Pierre de Médicis : « Les choses en sont à tel point que d'ici peu on devra nécessairement en venir à une catastrophe. Il faut qu'à toute force il arrive un de ces trois faits : ou que Catherine fasse assassiner son amant, ou que l'amant fasse assassiner Catherine avec tous ses fils, ou qu'Ottaviano, qui montre des esprits hardis, devenu adulte, fasse mourir sa mère avec son amant de

mauvais augure. — Si donc messer Jacopo (Giacomo Feo) a de la cervelle, comme on dit qu'il en a, il faut qu'il pourvoie à sa sauvegarde, et qu'il n'attende pas qu'Ottaviano se fasse homme. » Machiavel n'eût pas mieux construit cette espèce de syllogisme. Mais Giacomo Feo eut moins de cervelle qu'on ne lui en croyait, ou plus de présomption, et un soir, au retour de la chasse, presque sous les yeux de Catherine, il fut précipité de cheval, percé, criblé de coups de poignard. Alors la folie sanguinaire qui avait emporté la comtesse après l'assassinat de Girolamo, la rage rouge la reprit, plus rouge et plus sanguinaire dix fois. Ah! cet homme, son Jacopo, par instants sans doute elle l'eût voulu mort, mais elle sentait trop qu'il était sa vie. Et l'on chuchotait, les meurtriers alléguaient pour leur défense qu'ils avaient cru lui complaire en l'en défaisant. Pour un peu, ils auraient déclaré que c'était elle qui l'avait fait assassiner. Avec quelle âpre et amère énergie elle s'en défendait : allons! est-ce que les Sforza n'assassinaient pas eux-mêmes? et pour une seconde vengeance, auprès de laquelle l'autre fût douce, comme prix d'un second veuvage, elle entassait victimes sur victimes, par les mains expertes d'un Mongiardini, moins humain encore que Babone. Il n'est pas de tableau, si poussé qu'il soit à l'horreur, qui donne le frisson plus que ce simple extrait de la liste dressée par le curieux et indifférent Cobelli :

D'abord ceux qui l'ont tué (Giacomo), qui sont morts :

Zan Antonio da Ghia (Gian-Antonio Ghetti) fut tué et pendu, et la tête sur la tour. 1
Don Domenico fut traîné et pendu, et la tête sur la tour. 1
Don Antoni da Valdenosa fut traîné et pendu, et la tête sur la tour. 1

Maintenant disons les enfants morts pour la cause de la mort de Messer Jacomo Feo. D'abord :

Deux petits enfants, l'un de quatre ans et l'autre d'un an. 2
Et une fille de l'âge de neuf ou dix ans, tous les trois enfants de don Antonio de Valdenosa; sont morts. 1
Trois enfants de Bernardino da Ghia et la femme enceinte, tous morts. 5
Un petit enfant de Zan Antonio da Ghia mort. . . 1
Deux petits enfants de Filippo de maître Jacomo da li Selli, morts. 2
Quatre enfants de Piero de Brocco, deux garçons et une fille, et un mort. 4
Deux enfants de ceux de l'Urso, déjà pris au temps du comte Gerolimo, sont morts. 2

« Mort, mort, mort... » et que d'autres morts encore! Cobelli en énumère, outre ceux-là, dix-neuf ou vingt, mis à la torture; encore des enfants :

Les jeunes fils d'Agostino de Marcobello, torturés, morts...

Lodovico, *alias* Scatarello, fils de Bartolo Marcobello...

mortus est (sic).

Laissons cela. Nous n'avons insisté là-dessus que pour bien faire sentir quelle fut cette femme, — un des types représentatifs de son pays et de son temps; — mais nous n'avons tenu à le bien faire sentir que pour bien faire comprendre comment cette femme, en tant que type représentatif, devait être un des modèles, un des « sujets » de Machiavel et contenait en elle les éléments premiers du machiavélisme essentiel, de ce que nous avons appelé le machiavélisme prémachiavélique. Et elle fut telle jusqu'aux dernières heures de sa domination : abordable et altière, attentive à se faire craindre et à se faire aimer, mêlant et comme dosant la douceur et la rigueur, prête à tout acte débonnaire ou à tout acte tyrannique selon qu'elle jugeait l'un ou l'autre utile à sa fin (s'il en fallait de nouveaux témoins, les réfractaires de Forli, Ramberto da Sogliano, Corbizzo Corbizzi, Galeotto de' Bosi en pourraient servir) (1) ; capable de pardon et incapable d'oubli, capricieuse et tenace, pieuse et sensuelle, scrupuleuse et fausse, trompant sans vergogne les ducs de Milan, son frère et son oncle, qui, du reste, ne se privaient pas de la tromper ; — faisant dire d'elle par le doge de Venise : « Comme il ne faut pas se fier aux prêtres, pareillement il ne faut pas attacher foi aux femmes » ; et par l'ambassadeur de Ludovic le More près de Giovanni Bentivoglio de

(1) Voyez Pasolini, *ouvr. cité,* t. II, p. 79, 80, 82, 83, 84, 87.

Bologne : *Maledictus homo qui confidit in homine, et maxime in muliere!* Mais avant tout, après tout, et par-dessus tout, c'est une *Sforzesca,* elle est Sforza, elle a au plus haut degré le sens de sa maison, elle a le sens de l'État, ou plutôt le sens de sa maison tend sans cesse chez elle à se confondre avec le sens de l'État. On n'ose dire qu'elle ait au même degré, ni peut-être à aucun degré encore, le sens de sa nation : il manque à son machiavélisme la plus noble, la plus pure, la plus éminente expression du machiavélisme, le patriotisme italien. Son grand regret, son grand chagrin, sa grande peine est que de ses sept enfants et de ses six fils (cinq de Giralomo Riario, un de Giacomo Feo), pas un, pas même l'aîné, ce lourd et épais Ottaviano auquel elle s'ingénie à procurer une *condotta* des Florentins et pour qui elle a rassemblé une magnifique compagnie d'hommes d'armes, pas un ne soit apte à faire reverdir la souche robuste du vieil Attendolo et de Francesco, ses aïeux ; que pas un ne soit un Sforza ; bons pour faire des prêtres, des évêques, mais non des capitaines de guerre. Et c'était en son cœur viril le tourment dantesque du *disio*, du grand désir insatisfait. Toutefois elle eut la consolation, par un troisième mariage, — car deux maris assassinés n'avaient pas guéri de l'amour cette incurable amoureuse, — de donner le jour, gloire et joie de sa maternité, à ce Jean de Médicis, qui devait être en même temps le dernier des *condot-*

tieri illustres et sous certains rapports le premier des tacticiens modernes, belle et rude plante d'homme, et en vérité *vir* né d'une *virago*, merveille de *virtù* et dans sa vie et dans sa mort, Jean des Bandes Noires, Jean d'Italie, *Giovanni d'Italia :* Machiavel n'est plus très loin, et, dans ce seul surnom, n'y a-t-il pas comme un balbutiement de l'exhortation au prince qui doit venir chasser d'Italie les barbares?

IV

Mais, en attendant, voici venir le vainqueur de Catherine. C'est un autre prince, et celui-là, c'est le Prince. *Cum numine Cæsaris omen*, ainsi qu'il est gravé sur l'admirable épée que conservent dans leurs collections les ducs Caëtani de Sermoneta. César Borgia n'est plus un cadet voué perpétuellement à l'autel, il n'est plus le cardinal de Santa Maria Nuova, il a rejeté la cape et déposé le chapeau pour coiffer le *beretto* de gonfalonier de l'Église et de capitaine général des troupes pontificales. Il est devenu, par l'intrigue, l'époux de Charlotte d'Albret, sœur du roi de Navarre et pupille de la reine Anne, le parent et le protégé de Louis XII, César Borgia *de France*,

duc de Valentinois; et, par le crime probablement, l'aîné des fils du pape Alexandre VI. En effet, Giovanni, duc de Gandia, avait disparu dans la nuit du 14 juin 1497. La dernière fois qu'on l'avait aperçu vivant, il revenait de souper, avec son frère César, chez leur mère, la Vannozza. Sortis ensemble, montés, ils s'étaient séparés peu après, le duc suivi d'un homme masqué, qui depuis longtemps l'accompagnait toujours, et d'un estafier qu'il avait laissé *piazza de gli Ebrei*. Le lendemain on avait retrouvé l'estafier étendu sur le pavé, blessé et incapable de rien dire, et la mule du duc errant dans Rome, un étrier coupé. D'abord le Pape avait souri, *ipsum ducem alicubi cum puella intendere luxui sibi persuadens* (1). Mais tout à coup le bruit se répandit, sans que l'on sût d'où, que le duc avait été jeté dans le Tibre. Un Esclavon marchand de charbon à Ripetta raconta comment, couché dans sa barque, il avait vu arriver un cavalier, suivi de deux piétons, et portant en croupe un cadavre que tous trois avaient lancé au fleuve. Interrogé pourquoi il n'avait pas parlé plus tôt, il avait répondu tranquillement que cent

(1) BURCHARDI, *Diarium*, édition THUASNE, t. II, p. 387 et suiv. Nous suivons ici phrase à phrase M. Pasquale VILLARI, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*, t. II, p. 268, 269, dont le récit est de beaucoup le plus vif et le plus rapide de tous ceux que nous avons lus. — Cf. Ch. YRIARTE, *César Borgia, sa vie, sa captivité, sa mort*, t. Ier, p. 107 et suivantes; Tommaso TOMMASI, *la Vie de César Borgia*, 1671.

fois dans sa vie il en avait vu faire autant, sans que cela tirât à conséquence; et qu'ainsi il n'y avait pas pris garde (1). Les mariniers envoyés en grand nombre pour fouiller le Tibre en retirèrent le corps du duc, encore chaussé de ses bottes éperonnées et vêtu de son manteau. Il avait les mains liées; neuf blessures aux bras, au buste, à la tête, dont une mortelle au visage; dans sa bourse, trente ducats, signe évident qu'on ne l'avait pas tué pour le voler.

Alexandre VI, quand il sut qu'on avait retrouvé son fils jeté au fleuve comme une ordure (2), s'enferma dans sa chambre et pleura très amèrement, refusant d'ouvrir pendant plusieurs heures et restant sans manger ni boire pendant plusieurs jours, du mercredi au samedi, sans dormir du jeudi au dimanche. « Si nous avions sept pontificats, gémit-il dans le consistoire public qu'il tint le 19 juin, nous les donnerions tous pour avoir la vie du duc (3). » Cependant les Espagnols de la suite de Gandia couraient Rome furieux, cherchant l'assassin. On soupçonnait tout le monde,

(1) Respondit ille : se vidisse suis diebus centum in diversis noctibus varie occisos in flumen projici per locum prædictum, et nunquam aliqua eorum ratio est habita; propterea de casu hujus modi existimationem aliquam non fecisse. — BURCHARDI *Diarium,* édition THUASNE, t. II, p. 390.

(2) Pontifex, ut intellexit ducem interfectum et in flumen, *ut stercus,* projectum compertum esse..., etc. — BURCHARDI, *Diarium, ibid.*

(3) VILLARI, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 269, d'après SANUDO.

les Colonna, les Orsini, Bartolommeo d'Alviano, le cardinal Ascanio Sforza, Giovanni Sforza de Pesaro, le mari de Lucrèce « répudié par elle comme impuissant », un troisième frère de Giovanni et de César, le faible et timide Gioffre, prince de Squillace, dont la femme, doña Sancha d'Aragon, n'en avait que trop fait, incestueusement, pour exaspérer et armer sa jalousie. César ne quittait pas son palais du Borgo Sant'-Angelo, tout entier en apparence aux préparatifs de l'ambassade qu'il allait remplir à Naples. Il partit le 22 juillet sans que le Pape l'eût reçu. A son retour, le 6 septembre, lorsqu'il se présenta devant le Souverain Pontife, arrivé au pied du trône, il s'inclina, puis monta les marches. Alexandre VI, froidement, l'embrassa au front, sans un mot : *Non dixit verbum Papæ Valentinus nec Papa sibi*, note Burchard. *Solo lo bacciò*, ajoute Sanudo. Qu'y avait-il dans cette retraite, dans ce silence et dans ce baiser? Tous les ambassadeurs des villes italiennes qui étaient là, épiant le moindre geste, pensèrent le comprendre. Vénitiens, Florentins, Ferrarais, ils s'entendirent. Ils tremblèrent et ils admirèrent. « Certainement, avait écrit, dès le début, l'un d'entre eux, Alessandro Bracci, celui qui a mené la chose a eu et de la cervelle et bon courage ; et, de toute façon, on croit que ç'a été un grand maître (1). »

(1) « E certamente, chi ha governato la cosa ha avuto e cervello e

César était donc, depuis 1497, en état de devenir prince. Il avait été, le 19 décembre 1498, nommé administrateur des biens du fils de Gandia, substitué dans son duché et dans ses possessions féodales de Sessa, de Teano, de Carinola et de Montefoscolo (1). C'était pour lui, son fils aimé, son cœur, que le Pape, n'ayant rien de plus cher, — *cor nostrum, videlicet dilectum filium quo nihil carius habemus*, — faisait main basse sur les biens des barons et des cardinaux, des Colonna, des Orsini, des Caëtani, des Savelli, des Pojano, des Magenza, des d'Estouteville. C'était pour lui qu'il voulait un royaume, sans bien savoir d'abord où il le lui trouverait, s'il demanderait au roi de Naples la principauté de Tarente, la terre de Bari au duc de Milan, à la maison d'Aragon une province en Espagne, ou s'il prendrait Ferrare aux Este, avec lesquels d'ailleurs, dans le même instant, il s'alliait par le mariage de Lucrèce. C'était pour lui, enfin, qu'en ses jours les meilleurs, porté au-dessus de lui-même et au delà de son siècle par un amour sans bornes, — *svisceratissimo amore,* — il s'élevait jusqu'au grand dessein de faire l'Italie une tout d'une pièce, *tutta di uno pezzo*. Mais par où com-

buono coraggio, et in ogni modo si crede sia stato gran maestro. » Lettre d'A. Bracci, ambassadeur florentin, du 17 juin 1497. — Voyez VILLARI, *ouvr. cité*, t. Ier, Appendice, document II. — Cf. Ch. YRIARTE, *César Borgia,* t. Ier, p. 131.

(1) Ch. YRIARTE, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 136.

mencer, et comment travestir cette entreprise des Borgia en reprise de l'Église? Justement l'Église avait en Romagne, à Imola et à Forli, une « fille d'iniquité », Catherine Sforza, qui, ne tenant qu'à titre précaire et en vicariat, au nom des Riari, les villes qu'elle gouvernait, ne payait point les redevances. En vain elle excipait de titres autrefois octroyés par Sixte IV, et dont la confirmation avait été par elle péniblement arrachée à Innocent VIII; en vain elle revendiquait l'arriéré des 60,000 écus d'or dus encore par le Trésor pontifical au comte Girolamo, son premier mari; en vain même elle offrait, déduction faite de ce que le Saint-Siège leur devait de ce fait, à elle et à ses enfants, de s'acquitter tout de suite de ce qu'elle lui devait. Alexandre VI voulait un État pour César, et il en avait là au moins le noyau. Ferrare était trop grand; la famille ducale, riche de trois fils, hommes faits, était trop forte. Ici, l'on ne se heurterait qu'à une veuve, — virile, il est vrai, capable de se défendre et bien apparentée, mais quand même une femme, avec Ottaviano, à peine un homme, entre ses frères plus jeunes ou tout jeunes. Depuis longtemps déjà, le Pape avait eu l'idée que c'était ici qu'était le joint, et qu'il fallait piquer la pointe. Il n'hésitait plus que sur la manière. Son premier projet avait été d'insinuer les Borgia en Romagne par le mariage de sa fille Lucrèce et d'Ottaviano, fils de Catherine, préparant ainsi la voie à César, qui eût

bien découvert un motif et un moyen de passer derrière Lucrèce (1). Puis la manière forte lui avait paru plus rapide; il s'était avisé que les cruautés de la comtesse avaient épouvanté ses sujets dans le passé, et les laissaient épouvantés pour l'avenir, que toute la Romagne en criait vers le ciel (2) ; lui, Alexandre VI, il avait entendu ce cri et, ne pouvant permettre que Catherine voulût à tout prix, fût-ce à ce prix, « satisfaire des passions que, si elle se gouvernait par raison, elle devrait ensevelir (3), » par bulle pontificale du 9 mars 1499, contresignée de dix-sept cardinaux, il avait déposé cette « fille d'iniquité », et investi César de ses États. Il ne restait au duc qu'à les aller prendre, et il s'y disposait. De son bureau de la deuxième chancellerie, à Florence, Machiavel voit venir le choc : avec quel soin, avec quelle attention il observe la rencontre de ces deux êtres qu'il sent à lui, dont il fait son bien pour sa future œuvre, l'un qu'il a vu de près, l'été précédent, Catherine ; l'autre, auprès duquel il doit, bientôt après, vivre trois mois et demi, César Borgia ! « Trois cents lances françaises, signale-t-il le 15 novembre, et quatre mille Suisses vont partir pour aller aux dommages de

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, t. II, p. 22.

(2) Lettre de l'ambassadeur milanais au duc de Milan. — Voyez Pasolini, t. Ier, p. 381.

(3) Lettre du cardinal Ascanio Sforza, citée par Pasolini, *ibid.*

Madame d'Imola, tous à la solde du Pape qui veut donner cet État, avec Rimini, Faenza, Pesaro, Cesena, Urbino, au Valentinois. On croit que, si les peuples ne font pas à Madame le pis qu'ils puissent, elle se défendra ; et quand même les terres, par la perfidie des peuples, ne se défendraient point, les forteresses se défendront ; en tout cas, il paraît bien qu'elle soit dans cette intention (1). » Sous l'étendard de l'Église, comme pour une croisade, l'armée pontificale s'avance. Belle armée ! « Huit mille Suisses, Allemands ou Français, deux mille Espagnols et Gascons, deux mille frères, prêtres, cantiniers, gourgandines, et deux mille d'une autre canaille, qui en tout montent à la somme de quatorze mille. » En tête, sur un beau destrier, César, avec une armure blanche et la plume blanche, tout blanc ; un virginal et angélique César. Bientôt éclate « la perfidie des peuples » annoncée par le secrétaire florentin, et bientôt s'en découvre le sourd cheminement. « Les terres », comme il l'avait prévu et prédit, ne se défendent pas. Ce Luffo Numai, comte, chevalier, chef d'une famille antique, illustre, très riche, influente, chez qui la comtesse, dans l'épreuve, avait jadis trouvé un sûr secours, se sentant ou se croyant à présent suspect, passe à l'ennemi. Il fait, — si ce

(1) Lettre de Machiavel à Antonio Canigiani, commissaire au camp, dans Pasolini, *ouvr. cité*, t. II, p. 130.

ne sont pas les chroniqueurs qui le lui ont fait faire plus tard, sur le modèle des historiens antiques, — tout un discours pour démontrer que « les gens de Forli peuvent honorablement et en bonne conscience abandonner la comtesse (1) ». « En bonne conscience », et il ergote comme un procureur : « Ottaviano était venu en personne annoncer au Conseil qu'en vertu d'un décret papal il était déchu de ses droits et privé de toute autorité et domaine dans ses États d'Imola et de Forli. Or, une ville, dans ses actes publics et juridiques, doit se conformer aux actes publics et juridiques, non au jugement personnel et particulier de celui-ci ou de celui-là. Si la sentence du pape Alexandre qui dépose les Riari est injuste, il en répondra un jour devant son souverain juge ; mais il n'appartient pas aux habitants de Forli de juger cette sentence, ils sont obligés de s'y soumettre (2). » Luffo fait jouer successivement tous les ressorts qui, en se déclenchant, disloquent les âmes ; — la peur : César est aux portes, avec quatorze mille hommes, que faire contre lui ? — l'intérêt : on était heureux sous les papes, avant que les tyrans eussent « pullulé comme mauvaises herbes », avant les Calboli, les Orgogliosi, les Ordelaffi, sous le cardinal Albornoz, avant le retour des Ordelaffi, avant Girolamo et Cathe-

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, t. II, p. 170, d'après Bonoli, p. 278.
(2) *Id., ibid.*, p. 160, 161.

rine; — la rancune, la haine : qu'avait été le gouvernement des riari? exils, bannissements, confiscations, supplices, du sang, toujours du sang! Béni soit le gouvernement des papes, sous lequel il n'y a point de péril de minorité, sous lequel il n'est point possible de tomber aux mains d'une femme! « Dites-moi, dites-moi de grâce, demandait Numai, quel est celui d'entre vous qui pourrait dire qu'il a eu au moins la liberté de marier à qui il le voulait ses propres filles? » La comtesse en parle à son aise; elle est bien close dans sa bonne *rocca* bien gardée; mais eux, les bourgeois, dans la ville ouverte?... Sur cet avis, et sur d'autres avis semblables, la ville s'ouvrit tout à fait. Les quatorze mille hommes d'armes, soudards, aventuriers et aventurières, marchands, rôdeurs et maraudeurs s'y précipitèrent. Chacun se rua où ses goûts, ses instincts, ses cupidités le portaient. Les uns s'abattirent sur les biens, et les autres sur les personnes. Les cloîtres furent forcés. Toutes les cloches sonnaient, toutes les religieuses criaient à l'aide. Il fallut que le duc fît chasser à grand renfort de coups ces endiablés, — *indemoniati,* — qui ne comprenaient pas quel accès de pudeur lui prenait. Les compagnons de messire Yves d'Alègre marchaient sur de douloureux et dangereux souvenirs. C'était ici, c'était Forli, « la terre qui avait fait jadis la longue épreuve et des Français le sanglant monceau » :

La terra che fé già la lunga pruova
E di Franceschi sanguinoso mucchio (1).

La place, les maisons, les pavés le leur criaient. Rassemblés en cercle autour de la Crocetta, ils dévisageaient longuement la statue de saint Mercuriale placée sur l'autel et se répétaient l'un à l'autre : « Que veut dire ce poltron d'évêque qui se tient là assis sur le sépulcre des Français nos ancêtres? Ce peuple l'a fait en mépris de nous, et ce monument est élevé en commémoration de la victoire qu'ils prétendent avoir remportée sur nous. » Vite par terre, l'évêque, et qu'au milieu des injures et des blasphèmes, il roule dans la boue! Les forcenés eussent mis la statue en morceaux, si quelques-uns, effrayés, reculant devant le sacrilège, n'eussent appelé les moines, qui l'emportèrent, en piètre état, dans leur couvent. Cependant Catherine, seule peut-être dans la cité terrorisée, attendait l'assaut, — imperturbable et farouche. A cette heure qu'elle savait suprême pour les Riari et pour elle-même, ce n'était plus la suppliante écrivant à son oncle, le duc de Milan : « qu'elle était femme et par conséquent de nature peureuse (2). » Elle se retrouvait dressée, bandée de toute son énergie, prête pour la dernière partie, pour le salut ou pour la perte.

(1) DANTE, *Inferno,* ch. XXVII. Allusion à l'assaut de 1282 et au massacre des Français, par un stratagème du comte Guido de Montefeltro.

(2) Lettre au duc de Milan. PASOLINI, t. II, p. 55.

L'héroïque virago avait repris sans effort le ton héroïque des deux fins qui devaient être également sa fin, et auxquelles déjà elle avait échappé, le langage qu'elle parlait au bord du double abîme creusé devant elle avec les tombes de Girolamo et de Giacomo : « Je suis pour sentir les coups, disait-elle, avant que d'avoir peur (1). » Elle n'avait point d'illusion, et ne se laissait pas prendre au miel dont essayait de l'engluer César : dans la courtoisie et la galanterie du Valentinois, traînait trop l'âcre saveur du poison des Borgia. Mais ils rusaient l'un vis-à-vis de l'autre : le lion et la lionne, qui allaient s'entre-déchirer, faisaient à qui mieux mieux le renard. Par les créneaux de la *rocca,* qui avaient servi de décor à tant de comédies du même genre, ils entamaient des conversations qui étaient des dissertations, et qui eussent réjoui Machiavel, s'il eût pu les entendre :

« Madame, disait le duc, vous savez combien la fortune des États est changeante; je me rappelle qu'à Rome, outre le reste, on louait en vous l'amour de la lecture et la connaissance de l'histoire. Voici le moment de mettre à profit votre esprit et votre savoir. Je ne veux pas vous exposer la condition des choses, et la cause de ma venue : vous savez tout. Mais j'ai tant à cœur de vous montrer l'estime très haute où je vous tiens et de

(1) Pasolini, t. II, p. 65.

vous persuader que je ne voudrais jamais non seulement maltraiter, mais même contrister plus que de nécessité votre personne, que je vous propose, je vous conjure, de me céder spontanément cette *rocca*.

« Je vous promets toutes les conditions les plus avantageuses ; je vous ferai assigner par le Pape des États, des revenus convenables pour vous et pour vos fils. Je m'en porterai moi-même garant. Vous pourrez vous établir partout, à Rome même s'il vous plaît. Ainsi vous épargnerez à vous-même et aux vôtres des travaux et des périls beaucoup plus grands que vous ne le croyez ; vous ne verrez pas une horrible effusion de sang ; en capitulant à temps, vous serez jugée femme valeureuse, adroite, et vous éviterez que par toute l'Italie on parle mal et l'on se rie de vous comme d'une femme aveugle et folle qui s'obstine à résister à des forces si supérieures. Cédez, cédez donc, Madame ! Cédez à mes prières. »

Et Catherine de répliquer :

« Seigneur duc, la fortune aide les intrépides et abandonne les couards. Je suis fille d'un homme qui ne connut point la peur, et, quelque chose qui puisse m'arriver, je suis résolue à cheminer sur ses traces jusqu'à la mort.

« Je sais combien sont changeantes les fortunes des États ; des histoires, oui, j'en ai beaucoup lu, il est vrai ; mais ce serait chose indigne qu'oubliant qui fut mon père et qui furent mes aïeux, je con-

sentisse à me réduire en condition privée. Vous dites ne pas vouloir me parler de la cause de votre venue, mais c'est seulement parce qu'il ne vous plairait pas ensuite d'écouter ce que j'aurais envie de vous répondre.

« Je vous remercie de la bonne opinion que vous dites avoir encore de moi, mais, quant à la promesse qu'aujourd'hui vous me faites en votre nom et au nom du pontife, je me trouve forcée de vous répondre que, comme les prétextes allégués par votre père pour me déclarer déchue de ces États avec mes fils, dans le monde entier ont été jugés faux, iniques, misérables, de même et tout autant pour fallacieuses et trompeuses je tiens vos promesses et celles du Pape. L'Italie sait ce que vaut la parole des Borgia, et la mauvaise foi du père enlève tout crédit au fils.

« J'ai des forces suffisantes pour me défendre, et je ne crois pas du tout que les vôtres soient irrésistibles.

« Plût à Dieu que du duc de Milan, mon oncle, je pusse avoir l'aide que déjà j'eus une autre fois ; alors, je vous pourrais démontrer, non par des paroles, mais par des faits, où est l'obstination aveugle, et où la vraie valeur. Si, après avoir refusé toute condition ignominieuse, toute faiblesse indigne du nom de Sforza, je suis brisée par vous, sachez bien, et qu'avec vous le monde le sache, qu'unie de cœur à tous ceux qui sont céans avec moi, je me réconforterai en pensant

que le nom de qui meurt au champ de bataille n'est oublié jamais, et que souvent encore sa cause revit et triomphe (1). »

C'est comme le refrain de la chanson épique, de la chanson de geste que la comtesse de Forli est en train, non de chanter, mais de vivre dans le sang et dans les larmes : « Je suis fille d'un homme qui ne connut jamais la peur. » Mais tout le monde n'est pas fils d'un pareil homme; et la peur, qui n'est point en elle, est partout autour d'elle : la peur infailliblement mère de la trahison. La défection bavarde et chicanière des Numai se change en défection brutale, muette, panique, mécanique. Ni l'astuce, ni la vaillance n'empêcheront la catastrophe, à peine la retarderont-elles : le renard et la lionne, qui sont en Catherine, et dont ni les tours ni le cœur ne lui font défaut jusqu'au bout, iront du même coup se prendre au même piège. Inutilement elle essaiera de s'emparer de César, en l'attirant par cette courtoisie, par cette galanterie qu'il affecte, en l'invitant, pour lui parler de plus près, à mettre le pied sur le pont-levis subitement relevé. C'est le duc qui, à la fin, la fera traîner à lui hors de cette *rocca* où elle avait vécu

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, p. 178-180, d'après Burriel, t. III, p. 770-773. Le comte Pasolini remarque que « le dialogue est refait dans la forme », mais que Burriel, qui écrivait à la fin du dix-huitième siècle, a eu sous les yeux les pièces d'un *archivio Riario* qu'il n'a pas été possible de retrouver ou du moins d'identifier sûrement depuis lors.

tant de dures journées, loin de son *Paradiso* où elle s'était ménagé quelques joies, au bas de ce *maschio* dont elle s'était fait comme une aire. Il l'a, à la fin, — et c'est bien la fin, — il la tient, livrée peut-être par ce Giovanni da Casale, qui passait un peu pour être ou avoir été son amant. La domination des Riari s'écroule dans la désaffection générale, dans l'indifférence pire que la désaffection : « Maintenant que les Sforzeschi sont tout écrasés, *sit nomen Domini benedictum* (1) ! » Ah! le beau César, le gonfalonier de l'Église, qui porte sur son écu les lis de France avec le bœuf rouge des Borgia, n'est plus courtois, ni galant à cette heure : déclarations, promesses et serments, s'il en fit, il a tout oublié ; la bête se réveille dans le Prince, on ne sait quelle horrible bête en ce prince charmant ; ou plutôt est-ce l'effet voulu d'un monstrueux vouloir : il souille d'une lâcheté et d'une goujaterie son succès. Le Pape peut estimer que ce n'est pas assez, désirer qu'on détruise en Catherine « cette semence du serpent diabolique (2) » qu'est la race des Sforza ; il peut échafauder contre elle, voulant appuyer de motifs la condamnation, tout un procès pour fausse ten-

(1) Mot de Pierre Saverges, évêque de Luçon, chancelier du roi de France à Milan, à Gian Giorgio Seregni, rapporté par Pasolini, *ouvr. cité*, t. II. p. 241.

(2) « Casa Sforzesca era semenza di la serpe indiavolata. » D'après Sanudo, *Diarii*, t. II, p. 529 et suiv. — Cf. Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. I[er], *Introduzione*, et Pasolini, *ouvr. cité*, t. II, p. 188.

tative d'empoisonnement, et ne lâcher sa proie que lorsque, indignés de ses façons, et furieux d'avoir été dupes, les gentilshommes français la lui arracheront : il n'y a plus rien à briser dans cette femme chez qui la Fortune a successivement brisé l'amour, le pouvoir et l'orgueil. Vit-elle encore, ce n'est plus que pour s'abîmer en ce triple passé, à jamais passé, où elle fut. Et la complainte populaire traduit fidèlement sa plainte : « Écoute cette inconsolée Catherine de Forli! » Inconsolée, inconsolable, et qui pleure parce qu'elle n'est plus :

Scolta quella consolata
Catherina da Forlivo (1).

V

« Certes, avait écrit Alessandro Bracci, après le meurtre du duc de Gandia, quiconque ait gouverné la chose, celui-là a été un grand maître. » A voir comment se joue entre ces princes le jeu du monde, le chroniqueur Bernardi en demeure stupide : « Selon moi, les faits des grands maîtres sont très difficiles à entendre (2). » Ils en jugeaient

(1) Pasolini, *ouvr. cité*, t. III, *Documenti*.
(2) *Id., ibid.*, t. II, p. 28, d'après Bernardi, c. 377, v., 278, r.

l'un en ambassadeur, l'autre en bourgeois placide, parlant l'un de César, et l'autre de Catherine, dignes rivaux, partenaires égaux. Les deux partenaires, Catherine comme César, ne s'embarrassaient guère des répugnances de la sincérité, de la loyauté, ou même de la probité vulgaire : tous deux partageaient l'opinion que Fortunati frappait ainsi en aphorisme, à l'usage d'Ottaviano Riario : « *Si jus violandum est, regnandi causa violandum est.* Si le droit doit être violé, c'est pour régner qu'il doit être violé (1). » Tous deux étaient là-dessus du même sentiment que tous les tyrans et tous les *condottieri,* que Ridolfo da Camerino (2), que Jean des Bandes Noires, le fils si longtemps désiré, le fils prédestiné, le fils non seulement de la chair, mais de l'esprit et du cœur, des Médicis et des Sforza. « Vas-y hardiment, disait quelqu'un à l'un des soldats de Jean d'Italie, qui s'en allait combattre ; vas-y sans crainte, tu as raison. » Et le capitaine, interrompant : « Ne te fie pas en cela, mais en ton cœur et en tes mains ; autrement tu auras l'air d'une bête (3). » Le droit, la raison, même chose et même mot, — *la ragione*, — dans la langue italienne de ce temps-là. Catherine

(1) Pasolini, *ouvr. cité,* t. II, p. 312.

(2) Cf. Franco Sacchetti, Nouvelle 40. *Il detto messer Ridolfo* [*da Camerino*] *a un suo nipote, tornato da Bologna da apparare ragione, gli prova che ha perduto il tempo.* Édit. Ottavio Gigli ; 1888, Florence, Le Monnier, t. Ier, p. 103. — Cf. Guicciardini.

(3) Pasolini, *ouvr. cité,* t. II, p. 35.

Sforza en était convaincue, César Borgia en est plus convaincu encore ; il n'est personne alors qui n'en soit convaincu : c'est, de toute part et chez tous, l'amoralité, ou mieux l'amoralisme machiavélique. La question de droit se résolvant dans une question de règne, il n'y a plus qu'à résoudre la question de règne par une question de force. Machiavel, lorsque, du mois d'octobre 1502 au mois de janvier 1503, il séjournera près de César, n'aura pas de peine à reconnaître en lui son homme, l'homme de la force, l'homme du règne, le Prince, cette espèce d'homme faite pour surprendre, s'attacher, subjuguer, dominer les hommes, qu'on appellerait volontiers, à la mode de Lombroso, l'*uomo politicante*.

CHAPITRE III

L'HOMME MACHIAVÉLIQUE. — CÉSAR BORGIA. — LA PRÉPARATION DU CHEF-D'ŒUVRE. — JUSQU'A SINIGAGLIA.

L'homme machiavélique, *l'uomo politicante*, l'homme du règne, l'homme de la force, ou, pour tout dire, l'homme de la force et de la ruse, l'homme de la ruse pour la force, le voici : c'est César Borgia. En lui, Machiavel trouve le Prince : l'honnête Tommaso Tommasi n'y trouvera qu'un « monstre ». Au moment de commencer sa *Vie du duc de Valentinois* (1), gêné par plusieurs traits de son sujet, il éprouve en quelque sorte le besoin de s'excuser auprès du lecteur ; mais, gêné aussi par « la révérence due aux saintes clefs », il le fait d'abord dans des termes dont la solennité précieuse ne laisse pas que d'être assez comique :

La nature, écrit-il, a accoustumé de diviser, dans la production des monstres qui naissent dans l'Afrique, la

(1) *La Vie de César Borgia, appellé du depuis le duc de Valentinois*, descrite par Thomas Tommasi, traduit de l'italien, imprimée à Montechiaro, chez Jean-Baptiste Vero, 1671, p. 9, 10 et 11.

difformité qu'entraisnent après eux les illicites accouplemens des animaux, pour rendre détestables à jamais au monde les excès d'une sensualité déreiglée, que la prudence humaine a tâché de pallier sous le nom d'enfantement d'amour, en ce que, faisant voir dans les effets qui proviennent de ces estranges accouplemens une ressemblance de deux causes dissemblables, qui ont concouru à leur donner le jour, elle descouvre deux bestes sauvages en une, et fait voir sous cette forme difforme la brutalité de cette sensuelle fureur, qui renverse les loix de la génération. Celuy de qui j'entreprends de descrire la vie fut (selon qu'on le pourra voir dans la suite de cette histoire) une beste cruelle, qu'on peut appeller, sans craindre de se tromper beaucoup, africaine, qui n'a pas esté engendrée d'un pur sang humain, mais qui est sortie, ainsi que le remarque très bien un historien, d'une semence exécrable et pleine de venin : ainsi ce n'est pas une merveille s'il paroist comme un monstre de cruauté, et s'il vient par des voyes injustes dans le monde, puisqu'il est la production d'une illégitime conjonction ; de sorte que, s'il représente en luy la véritable image de ses parens, il ne sçauroit estre qu'un monstre incomparablement plus difforme que tous ceux qu'on sçauroit s'imaginer.

Et si, perdant le respect, Tommaso Tommasi essaie d'expliquer par ses hérédités le fils de Rodrigue Borgia et de la Vannozza, c'est encore et seulement le « monstre » qu'il explique :

Comme le père estoit nay dans Valence d'une famille considérable, il participoit, à raison du voysinage, entre les autres qualités d'Espagnol, à celles des Catalans, qu'on estime si fort : et la mère, qui estoit sortie de parens d'une médiocre condition de Rome, n'avoit pas seulement les inclinations italiennes; mais mesme

très particulièrement les romaines. Celuy-là s'en alla dans la cour, afin de perfectionner ses qualités naturelles par les artifices qui sont le plus en usage auprès des grands. Celle-cy, laquelle avoit succé avec le lait un certain naturel qui comme en héritage descendoit de ses ancestres, estoit parvenue par un long usage à un tel degré de sçavoir commander à ceux qui luy plaisoient par les artifices des courtisanes, qu'elle y estoit parfaite. Celuy-là estoit un perfide, un cruel, et un loup ravissant, mais qui sçavoit s'insinuer néantmoins dans les bonnes grâces d'autruy par ses adresses et ses ruses. Celle-cy faisoit bien voir qu'elle estoit une harpie insatiable; mais elle ne faisoit pas connoistre aux gens qu'elle fut une fine et enchanteresse Syrène. Celuy-là s'est enfin rendu indigne de vivre par ses vices, et celle-cy infame par sa vie. D'où on peut inférer de tout cecy, avant de le voir dépeint dans le récit de ses actions, jusques à quel point de laideur est arrivée la difformité de ce monstre, qui a si parfaitement bien imité de semblables parens.

Si, enfin, le père de César Borgia, au rapport du même Tommasi, le préférait à ses autres enfants, c'est parce que, de tous, César promettait d'être le plus sûrement un monstre, « pour son grand cœur (ce qui signifie : pour sa hardiesse à entreprendre), la vivacité de son esprit, et la cruauté de son naturel, qui... le faisoient juger capable de parvenir un jour aux plus augustes faveurs de la fortune (1). »

(1) Tommaso Tommasi, *la Vie de César Borgia,* p. 12. « Il (César) emporta le prix sur tous ses autres frères, pour ce qui est de l'estime du père, non pas tant pour avoir quelque agrément

Le « monstre » qui est en César, sa mère s'emploie du reste à le développer, à le porter à sa perfection. Prédisposé et comme préparé par cette double hérédité, Alexandre VI et la Vannozza, il « receut les premiers rudimens de la civilité, de mesme que le reste de ses frères, de l'éducation et des exemples de sa malicieuse et rusée mère, qui ne pouvoit donner, étant une source impure, que des eaux troubles et de très mauvais documens, qui furent à peu près ceux que vous allés voir ; sçavoir : que, quand bien il abandonneroit son esprit à la tyrannie des vices les plus détestables, il devoit se mettre fort peu ou point en peine de cela, pourveu qu'ils pussent faire régner dans son cœur la seule inclination de son propre intérest, luy mettre dans la bouche un langage qui fût opposé aux sentimens de son âme, de démonter son visage selon la conjoncture des temps et des personnes, et de l'avoir tel qu'on le peut trouver chez une trompeuse dissimulation (1) ».

A l'astuce, il sut tout jeune allier la vigueur et

en son corps (veu que la nature, par un effet de sa providence, l'avoit rendu si laid et si difforme à raison de certaines taches et d'une surabondance de sang, que cela, joint à une certaine fierté odieuse, donnoit occasion à ceux qui le voyoient de fuir sa rencontre, et de l'avoir mesme en horreur) que pour son grand cœur, etc... » — Nous verrons par la suite ce qu'il en était de ces « taches », de cette « surabondance de sang », ainsi que de la prétendue laideur et difformité du Valentinois.

(1) Tommaso TOMMASI, *la Vie de César Borgia*, p. 13.

l'audace (1). Renard et lion, entier en ces deux parties, et « descouvrant deux bestes sauvages en une, » c'est bien un personnage de Machiavel, c'est bien le type que Machiavel fixera, c'est son homme. Vainement Tommaso Tommasi et, à sa suite, Alexandre Gordon essaient-ils de le contester, en alléguant le nombre relativement petit des passages de ses *Œuvres* où le secrétaire florentin parle en historien du duc de Valentinois (2).

(1) Tandis qu'il était « aux estudes de Pise » , « quoyque César s'accommodât icy à l'usage commun, et qu'il s'adonnât comme les autres à acquérir les sciences et la connoissance des loix, dont il soutint des thèses en public avec beaucoup d'estime et d'approbation, il arriva néantmoins que la force d'un certain génie qui le tyrannisoit pour le rendre habile à tyranniser les autres fit qu'il réussit si parfaitement dans ses estudes, qu'il n'estoit pas nécessaire d'avoir la subtilité d'un Ulysse pour descouvrir qu'il avoit un esprit d'Achille; la lutte, la course, l'exercice des armes tant à pied qu'à cheval, lancer le javelot, et couper la teste à un taureau d'un seul coup estoient ses exercices ordinaires, où il faisoit voir la fierté d'un talent que la nature lui avoit accordé préférablement, quoyque dommageablement, à toute sorte de personnes. » Tommaso TOMMASI, *ouvr. cité*, p. 14.

(2) *Id., ibid., Au lecteur :* « Je sçay bien que tous ceux (qui, pour n'avoir pas leu les œuvres de Nicolas Macchiavel, vivent dans cette croyance que les traités dogmatiques avec lesquels cet autheur forme l'idée de son Prince sont tous tirés au vif des exemples et des actions du duc de Valentinois, et que le Prince du même Macchiavel n'est autre chose qu'une véritable histoire dudit prince, tout ainsi que celles de Cirus dans Xenophon, et de Tibere dans Tacite, ne semblent estre qu'une parfaite idée d'un Prince politique) jugeront que mes soins sont inutiles. Erreur, dont j'ay esté si bien persuadé, qu'il ne m'a pas esté possible de descouvrir la vérité, jusques à ce que j'ay reconnu évidamment par la lecture que j'ay faite des ouvrages de cet autheur, en suite du pouvoir que mes supérieurs m'ont donné, qu'il ne se

Il se peut que d'autres auteurs aient « traité de ce sujet beaucoup plus au long », mais il est sûr qu'aucun ne l'a touché plus « au vif » ; ni

sert pas moins des actions des autres grands hommes pour confirmer ses enseignemens que de celles du duc de Valentinois, jusques là mesme que, si on oste ce seul chapitre où il tasche de faire voir qu'on ne doit pas tirer l'heureuse conduite des affaires du succès qu'elles ont, on ne trouvera que peu d'endroits où il traite fort brièvement quelque action du mesme duc, ce qui n'arrive que dans deux ou trois autres chapitres de son Prince ; mais, au reste, on trouve parmy ses ouvrages une relation de la fraude dont ledit Valentinois et le Père se servirent d'un commun accord pour faire prisonniers les Orsins, Vitelozzo Vitelli, et Liveretto de Fermo, et comme la perte de ses Estats luy firent *(sic)* perdre misérablement la vie, tellement qu'il est si éloigné que Macchiavel face *(sic)* une parfaite histoire du Valentinois, qu'il est certain qu'on tire plus de lumières sur ce sujet de tous les historiens de ce temps-là que de luy. » — Cf. *la Vie du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia. Contenant les guerres de Charles VIII et Louis XII, rois de France, et les principales Négociations et Révolutions arrivées en Italie depuis l'année 1492 jusqu'en 1506*. Avec les pièces originales qui ont raport à l'Ouvrage, par Alexandre GORDON ; traduite de l'anglois, 2 vol. in-16. A Amsterdam, chez Pierre Mortier, 1732, t. Ier, Préface, p. XXVIII-XXIX. « Machiavel, ce fameux secrétaire de Florence, ou, comme quelques-uns veulent bien l'appeler, ce politique d'enfer, est encore un écrivain de qui je n'ai pas peu recueilli pour la composition de cet ouvrage. Il dit, en parlant de son prince César Borgia, qu'il le propose pour original et pour modèle aux princes qui veulent agir en Souverains prudens et judicieux. Quelques-uns prétendent que cet auteur a parlé si amplement de César Borgia et de son Père, dans ses chapitres VII, VIII et XI et dans sa *Descrizzione del modo tenuto dal Duca Valentino*, qu'il n'en reste plus rien à dire qui vaille la peine d'être mis au jour. Mais j'ose assurer ceux qui le croient qu'ils se trompent fort. Car, à l'exception de quelques récits particuliers de la cruauté de Borgia en dépouillant de leurs droits les vicaires de l'Église, ce qui n'entre que dans la seconde partie de cette histoire, ce que

Alexandre Gordon, ni Tommaso Tommasi lui-même. Au surplus, ils eussent sans doute changé d'avis sur l'importance du témoignage de Machiavel, s'ils eussent connu, outre les *Œuvres* classiques du « fameux secrétaire de Florence ou politique d'enfer », ses *Légations en Romagne*, qu'ils paraissent avoir ignorées. « Vous allez voir... vous verrez ici..., » disent-ils volontiers l'un et l'autre. Mais Machiavel a vu, lui, et vu comme il savait voir. Pendant trois mois et demi, à toute heure du jour et de la nuit, il s'est trouvé face à face avec « le monstre » ; il a eu avec lui dix-huit ou dix-neuf entretiens sur des matières d'État (1) ; il était près de lui dans une circons-

Machiavel en rapporte, bien loin d'être complet, n'est qu'une espèce de sommaire ou de récapitulation d'un sujet dont d'autres auteurs ont traité beaucoup plus au long, ainsi que le lecteur s'en convaincra aisément dans la lecture de l'histoire que je donne où j'ai cité en marge ce qui se trouve dans Machiavel ; et, pour mieux satisfaire les lecteurs et leur faire voir tout ce que Machiavel a écrit sur ce sujet, j'ai donné dans l'appendix les chapitres VII et XI de son *Prince* où le lecteur est renvoyé pour l'examiner. »

(1) Voyez *le Legazioni e Commissarie di Niccolò* MACHIAVELLI, riscontrate sugli originali ed accresciute di nuovi documenti per cura di L. PASSERINI e G. MILANESI, vol. II. On pourrait dresser un tableau des entretiens de Machiavel avec César Borgia (les dates indiquées sont celles que portent les lettres de Machiavel).

Légation X (Francesco Soderini, évêque de Volterra, et Machiavel.)

Urbin, 26 juin 1502. — *Legazioni*, t. II (lettre 7, p. 8 et suiv.)

L'évêque de Volterra eut encore avec César Borgia cinq autres entretiens (quatre à Urbin, dépêches des 1er, 9, 13, et, probable-

tance décisive, à l'apogée de sa domination ; il y revint après sa chute. Il en a pris la mesure, il l'a mis au point, il s'est mis au niveau. A considérer cette figure, elle s'est gravée en son cerveau, s'y est condensée, concentrée ; c'est un fantôme qui l'obsède, c'est un levain qui y fermente, c'est une vie nouvelle qui s'y élabore : quelque chose de grand y naît de ce quelqu'un, très agrandi, qui l'emplit. A peine une quinzaine après l'affaire de Sinigaglia, il s'en va, s'enfuit presque, emportant *le Prince*.

Et c'est parce que César Borgia est le proto-

ment, 15 juillet ; n°s 13, 21, 24, 25, p. 26, 43, 53, 55 ; et un à Bagno (audience de congé), 20 juillet 1502 ; n° 27, p. 63). Mais il semble que Machiavel, parti, pour rendre compte à Florence, après le premier de ces entretiens, ne soit pas revenu, et par conséquent n'ait point assisté aux cinq autres.

Légation XI (Machiavel seul).

1	Imola............	7 octobre 1502.—	*Legazioni*, t. II	(lettre 5,	p. 67	et suiv.).
2	—	9 —	—	— 6,	— 72	—
3	—	12 —	—	— 9,	— 80	—
4	—	15 —	—	— 13,	— 88	—
5	—	16 —	—	— 14,	— 92	—
6	—	17 —	—	— 16,	— 101	—
7	—	20 —	—	— 18,	— 105	—
8	—	20 —	—	— 19,	— 107	—
9	—	23 —	—	— 24,	— 116	—
10	—	27 —	—	— 27,	— 129	—
11	—	30 —	—	— 32,	— 138	—
12	—	8 novembre	—	— 39,	— 157	—
13	—	20 —	—	— 50,	— 188	—
14	—	5 décembre	—	— 62,	— 214	—
15	Cesena............	18 —	—	— 74,	— 235	—
16	Corinaldo	1er janv. 1503	—	— 86,	— 258	—
17	Torsiano.........	10 —	—	— 97,	— 277	—
18	Castello della Pieve	13 —	—	— 98.	— 280	—

Cf. aussi *Legazione XIII, Alla Corte di Roma,* pour ce qui a suivi la mort d'Alexandre VI et l'élection de Jules II.

type du *Prince*, qui a pour « dessous » son histoire et qui est directement construit sur ce dessous profondément creusé ; c'est parce que *le Prince*, au point de vue littéraire, est un livre sans second ; au point de vue politique, contient tout l'essentiel de ce qu'on a nommé le « machiavélisme » ; au point de vue historique, résume et, pour ainsi parler, « formule » la manière de penser, d'être, et d'agir de tous les princes et de tout un peuple durant un long moment de la vie d'une nation ou d'une race ; parce qu'il a survécu à ce moment même, débordé ce milieu, et qu'il les a dépassés l'un dans l'espace, l'autre dans le temps ; parce que tout n'est pas mort de ce que Machiavel vit vivre en César et fit vivre dans *le Prince;* parce que jamais César ne fut le Prince plus qu'il ne le fut dans la préparation du coup de Sinigaglia, le *bellissimo inganno,* son chef-d'œuvre, et que rien ne rend mieux « sa manière » ; parce qu'il suffirait de transposer, en les adaptant au moment présent, au milieu d'aujourd'hui, les procédés de César et les maximes du *Prince*, pour que tout en fût vivant et puissant encore, et que, les instruments ou les moyens étant changés, l'effet obtenu fût cependant équivalent ; c'est, en conséquence, par ce qu'il y a de perpétuel dans le machiavélisme ; c'est pour tant de raisons que César Borgia, monstre ou prince, monstre et prince à la fois, nous intéresse, nous ; et que le détail même de l'affaire qui permit à

Machiavel de modeler *le Prince* d'après César ne saurait être pour nous ni inutile, ni fastidieux, comme il le serait, si *le Prince* n'était le retentissement, la répercussion, la prolongation, infinie jusqu'à l'immortalité, du choc produit sur la personnalité de Machiavel par la personnalité de César Borgia. — César Borgia observé par Machiavel pendant trois mois et demi, la rencontre est unique et vaut qu'on les regarde de tout près manœuvrer sous l'œil l'un de l'autre, si ce n'est l'un contre l'autre.

I

L'impression avait été très grande dès le premier contact. Le 22 juin 1502, la Seigneurie de Florence avait envoyé à César, dès lors qualifié d' « illustrissime duc de Romagne », *ad illustrissimum Ducem Romandiolæ*, — Francesco Soderini, évêque de Volterra, auquel elle avait adjoint Machiavel, dans une position mal définie, mais inférieure et correspondant au poste secondaire qu'il occupait comme secrétaire d'une des chancelleries. La République s'inquiétait des succès de César, dont l'ambition apparaissait maintenant sans limite comme sans frein et sans scrupule. On voyait sa main dans toutes les intrigues,

même quand il les désapprouvait bruyamment, comme la rébellion d'Arezzo, dont il rejetait la faute sur le zèle indiscret de ce mauvais compagnon, Vitellozzo Vitelli. Il avait beau dire : il était désormais pour la Seigneurie un homme à « surveiller de près, sous prétexte de l'honorer et de lui marquer de l'amitié (1) ». Et c'était pourquoi on lui détachait, avec l'évêque de Volterra, personnage considérable, mais observateur médiocre, ce Niccolò Machiavelli qui, tout au rebours, n'étant qu'un personnage médiocre, était un observateur incomparable.

Tous deux, l'évêque et le secrétaire, arrivèrent le 24 juin à Urbin, où se trouvait le duc. Il les reçut tout de suite, « vers deux heures de nuit, selon sa coutume, dans le palais qu'il habite seul avec peu de gens, et dont la porte est la plupart du temps fermée et bien gardée. » Deux heures aussi, il les retint, parlant beaucoup, et jouant tout son jeu. Il fut aimable : il se réjouit de leur visite, pour l'amour qu'il portait à la cité et le désir qu'il avait de s'unir à elle. Il fut ironique : il les remercia de leurs félicitations, mais leur fit entendre « que son accroissement, — *il suo augumento*, — eût été encore bien plus agréable à ces Magnifiques Seigneurs s'ils eussent su avoir fait envers lui ce qu'ils avaient promis et ce qui

(1) L. Passerini et G. Milanesi. Introduction aux *Legazioni X et XI. Al duca Valentino in Romagna. Le Legazioni e Commissarie di Niccolò* Machiavelli, t. II, p. 1.

convenait ». Il fut agressif et reprocha aux Florentins ce que précisément Florence aurait eu le plus à lui reprocher : « tout ce qui s'est passé depuis sa venue de l'an dernier jusqu'à ce jour ; » à l'entendre, c'étaient eux, c'étaient les Florentins qui avaient manqué de foi, et donné cause à tous les désordres que les soldats firent, « en ne fournissant pas le prêt et les artilleries, comme ils s'y étaient engagés. » Pourtant, il n'était allé en Toscane, cette fois-là, que pour avoir leur amitié et pouvoir se reposer en elle ; bien que Florence lui eût manqué, il voulait tenter une dernière épreuve, et il avait demandé quelqu'un avec qui il pût conférer de son intention, laquelle était de s'unir aux Florentins, s'ils le voulaient, et, s'ils ne le voulaient pas, — il se fit tout ensemble et pieux et menaçant, — s'ils ne le voulaient pas, il voulait être, lui, excusé devant Dieu et devant les hommes de chercher à s'assurer de leur État par tous les moyens qu'il pourrait. Il tâcha d'être persuasif : ils avaient, Florence et lui-même, une si longue frontière commune, qu'il ne pouvait faire autrement ; et prometteur et séducteur : la République retirerait de cette alliance autant de bénéfice qu'elle y mettrait d'amitié. Au surplus, il savait sa force, et qu'il avait été, l'année d'avant, en son pouvoir, non seulement de réintégrer les bannis, mais de « donner à la République pour gouvernement un bâton et un chien ».

C'est un esprit clair, méthodique, positif, réaliste, qui ne se laisse ni éblouir aux dorures du langage ni prendre aux finesses banales. Il sait vouloir, dire qu'il veut, voir ce qu'il veut dans l'ordre où il le veut, et le déclare net. « Je veux d'abord ceci ; ensuite, cela ; si cela se fait, voici ; si cela ne se fait pas, voilà ; il en sera ainsi, parce que... et d'autant plus que... » Il n'a pas la moindre illusion sur les sentiments qu'il inspire et l'opinion qu'on a de lui ; il n'ignore pas qu'à Florence, on le traite d' « assassin » ; et il ne s'en émeut que pour s'en faire un grief. Il n'admet point, lorsqu'il a parlé, que l'on « fasse la bête » et que l'on ait l'air de ne pas comprendre. « Vous êtes trop prudent, et vous m'entendez bien ; mais soit, je vais répéter brièvement. » Alors, à la minute, en une phrase, il met à l'interlocuteur, à l'adversaire, le poignard sur la gorge : il lui offre le choix : ou ami, ou ennemi. Les convenances ne l'arrêtent pas plus que les conventions, et il entre à deux pieds dans les affaires des autres : il n'aime pas le gouvernement de Florence, il faudra voir à en changer !

Il a, quand il lui plaît, de belles manières, mais ce ne sont pas les belles manières diplomatiques, et, s'il ne lui plaît pas, il se dépouille de courtoisie, jusqu'à manquer à la plus vulgaire politesse. Il éclate de rire au nez du pauvre ambassadeur qui gémit : « Je croyais être venu pour autre chose. » Eh ! par sa foi ! que croyait-il donc ?

Inutile de s'ingénier à ressaisir le duc par l'orgueil, en vantant sa grandeur d'âme : « Il est si magnanime que... » Non ; il n'est pas magnanime du tout; rien, tant qu'on ne l'a pas mérité, et, pour l'instant, on a fait pis, on a démérité! Comme on le prie d'agir sur Vitellozzo, qui est son « soldat, » il pousse jusqu'au cynisme la franchise affectée. Il n'a pas connu à l'avance, il le jure, le coup d'Arezzo ; mais il n'en a pas été mécontent, et même il en a eu du plaisir, comme il en aura, comme il en aurait de tout ce que les Florentins pourraient perdre, s'ils s'obstinaient, c'est-à-dire s'ils ne se rendaient pas, c'est-à-dire s'ils ne venaient point à lui. Aussi, qu'ils se décident vite, puisqu'il n'y a plus de milieu ; et il pose à nouveau le dilemme : ou amis, ou ennemis. Mais, de même qu'il connaît sa force, il connaît la faiblesse des autres, et il le montre ; il est hautain et dur. Vitellozzo, à lui seul, suffirait pour venir à bout de Florence : que serait-ce s'il s'en mêlait! Il ne s'en mêlera pas de son propre gré, car il se pique d'être généreux et honnête, — ce sont les faux semblants : — il ne veut rien du bien des Florentins, rien du bien de personne, et il ne vient pas pour tyranniser, mais pour éteindre les tyrans, *non essendo lui per tiranneggiare*, *ma per spegnere i tiranni*. Quant à l'histoire de la protection du roi de France, qu'on renonce à lui en conter : il est autant qu'homme d'Italie au courant des choses de France, il est

sûr qu'on « ne le mettra pas dedans », et que ce sont eux, les Florentins, qni y seront mis *(gabbati).*

L'évêque et le secrétaire sont déconcertés, étonnés : ces façons bouleversent, et l'on dirait presque renversent, monseigneur de Volterra : il demande la nuit pour réfléchir. — C'est tout réfléchi, tranche César, mais j'y consens, revenez demain après dîner. Là-dessus, ils prirent congé, « avec peu de satisfaction », voyant à quelle fin on les avait mandés et constatant que « le mode de procéder de ces gens-ci était d'être dans la maison d'autrui avant que personne s'en fût aperçu, ainsi qu'il était intervenu à cet ancien seigneur (Guidobaldo da Montefeltro, duc d'Urbin), dont on avait appris la mort plus tôt que la maladie (1). » Cette nuit-là, au sortir d'une telle audience, Machiavel dut, pour sa part, faire bien des réflexions.

Le prince, qui, deux heures durant, a posé devant lui, lui laisse comme première impression, à ce premier contact, d'être « très solitaire et secret (2) ». Quand il écoute ou regarde autour de lui, le portrait se complète, touche par touche (3) : « Ce seigneur est très splendide et

(1) Le récit de cette première audience est le résumé exact de la lettre du 26 juin 1502, écrite tout aussitôt, *ante lucem*, sous le coup de l'émotion. *Legazione X*, lettre 7, p. 8 et suiv.

(2) « Questo Signore è molto solitario e segreto. »

(3) « Questo Signore è molto splendido et magnifico, et nelle

magnifique ; et dans les armes il est si courageux, qu'il n'est si grande chose qui ne lui paraisse petite ; et, pour la gloire et pour acquérir État, jamais il ne se repose ni ne connaît fatigue ou péril ; il arrive en un lieu avant qu'on ne puisse entendre son départ de celui qu'il quitte ; il se fait bien vouloir de ses soldats ; il a enrôlé les meilleurs hommes d'Italie ; lesquelles choses le font victorieux et formidable, jointes à une perpétuelle fortune. » Ne semble-t-il pas qu'on sente au toucher, qu'on suive au tracé les coups de pinceau ? En sept ou huit propositions, de quelques mots chacune, Machiavel enferme, et nous tenons par lui, tout l'essentiel de la psychologie de César. Machiavel lui-même : la lettre, quoique signée de Soderini, est tout entière de sa main (1). La deuxième entrevue, que le duc fit attendre aux envoyés de la Seigneurie et ne leur accorda que le 26 à trois heures, détache l'image, la grave, la sculpte mieux encore : « Il ne veut pas rester dans cette ambiguïté, mais il désire être notre ami ; en quoi il veut les deux choses dites ; et, ne pouvant pas être ami, il veut être ennemi ouvert. »

armi è tanto animoso, che non è si gran cosa che non li paia piccola, et per gloria et per acquistare stato mai si riposa nè conosce fatica o periculo : giugne prima in un luogo, che se ne possa intendere la partita donde si lieva ; fassi ben volere a' suoi soldati ; ha cappati e' migliori uomini d'Italia : le quali cose lo fanno vittorioso et formidabile, aggiunto con una perpetua fortuna. »

(1) Passerini et Milanesi. Note préliminaire aux *Legazioni*.

Pour la réponse, quatre jours. Soderini n'arrive pas, malgré ses instances, à gagner une seconde.

D'autre part, l'évêque et le secrétaire ont rendu visite la veille aux Orsini, Giulio et Paulo, qui sont près du Valentinois. Les *condottieri*, — il est permis de soupçonner que ce n'est pas spontanément, — leur ont tenu des discours de tranche-montagnes, de capitaines Fracasse, ce qui ne serait rien pour des Florentins qui devinent ce qu'il en faut rabattre, mais de capitaines Fracasse très renseignés, très certains de leur fait. Le roi de France leur laissera les mains libres ; il enverra du monde au secours de Florence, parce qu'il s'y est obligé, mais *le manderò adagio*, il l'enverra tout doucement, si bien qu'ils auront le temps nécessaire : plus de temps qu'il ne leur en faudra ; ils seront sur les terres de la République, avant que les Florentins y soient ; et cela ne traînera guère ; ils en veulent gager « un coursier de 50 ducats » ! Au besoin, ils chevaucheront 40 milles par jour, pour se trouver aux portes de la ville, sans que le Roi ni les Dix eux-mêmes aient pu s'en douter. Sortis étonnés de chez César, Soderini et Machiavel étaient sortis épouvantés de chez les Orsini ; il fut résolu que le secrétaire partirait sur-le-champ, tant pour rendre compte oralement à la Seigneurie que pour tirer la chose en longueur le plus qu'il serait possible (1),

(1) « ... per possere, mediante la sua venuta, (tirare) la questa

comme si l'on en était déjà à compter les heures.

Machiavel ne revint pas à Urbin (1), et les cinq autres audiences que relatent encore les lettres de Francesco Soderini (2), l'évêque de Volterra les eut donc du Valentinois seul à seul. Seul et de sa main ces cinq fois-là, sans le secours du secrétaire, il en rédigea le résumé. Sa main, visiblement, est plus lourde, moins sûre, moins nerveuse, moins *artiste* que l'autre. Dans la peinture que Machiavel a esquissée de César, et que Soderini achève un peu à contre-cœur, il ne fait guère que repasser sur tous les traits, qu'il recharge jusqu'à l'empâtement, mais selon les mêmes lignes, et des mêmes couleurs. Ce qui frappe le plus l'évêque, « vénérable et discrète personne » par état, c'est le secret du prince, qui règne en lui et autour de lui, qui lui fait une cour, non pas de silence, car on y bavarde beaucoup, mais de mystère, car, en y bavardant beaucoup, on n'y dit rien. On n'y dit rien peut-être parce que l'on n'y sait rien, hors le duc lui-même, et encore ne sait-on pas si lui-même sait et quand il sait. « Son Excellence est très secrète (3). »

cosa in più lunghezza un dì se fia possibile. » Dans tout ce récit, nous ne faisons que résumer ou analyser, le plus souvent dans ses termes mêmes, la lettre 7 de la *Legazione X*, signée de Soderini, mais écrite par Machiavel.

(1) Passerini et Milanesi, note préliminaire. *Legazione X*.

(2) Voyez plus haut, note 1 de la p. 98.

(3) « Che cosi usa sua Eccellenzia molto segreta. » *Legazione X*, lettre 9, *ouvr. cité*, p. 20.

L'expression ne paraît pas suffisante à Soderini, il cherche plus fort et il trouve quelque chose de presque religieux : « Ce qui est dans le cœur, dans la poitrine du Seigneur » (de ce seigneur, de César) (1). Si secret, qu'avec lui il faudrait deviner; « mais on ne serait ni commodément pour s'y exercer, ni en sûreté pour en écrire, tant les lettres ont d'endroits où se perdre (2). » Le duc « écoute peu de gens, délibère lui seul, et juste sur le fait, de sorte qu'avant, ses affaires ne se peuvent entendre (3) ».

Juste sur le fait, au moment d'agir. Comme chez tous les remueurs de peuples, il n'y a pas chez lui d'intervalle, surtout pas d'interruption, entre l'idée et l'acte : comme un Napoléon, comme un Bismarck, César Borgia « pense action ». Si la première de ses caractéristiques est le secret de la délibération, la deuxième est la rapidité de l'exécution. Cette extrême rapidité, il n'est aucune considération qu'il n'y sacrifie. Encore qu'il tienne à « se faire bien voir de ses

(1) « E questo essendo nel petto del Signore... Il che è solo nel petto del Signore, il quale si governa con quella cautela che si è detto più volte. » *Legazione X*, lettre 15, p. 33.

(2) « E essendo e' sua segreti in lui solo, bisognerebbe più indivinarli che se ne potessi scrivere, nè si può comodamente ricercarli nè con sicurtà scrivere, per il dubbio di perderele lettere in molti luoghi. » *Ibid.*, lettre 19, p. 40.

(3) « Udito pochi, delibera lui solo, e appunto in sul fatto : in modo che avanti non si possono intendere la cose sue. » *Ibid.*, lettre 11, p. 24.

hommes », il les met à son pas et les mène de son train (1). Une troisième caractéristique est l'ordre, qui naturellement concourt à la rapidité (2) ; à ce point que l'évêque de Volterra, faisant le total, inscrit à l'actif du duc : « le grand ordre, la grande célérité, et les forces qu'il a déjà dites (3). »

Comme tous les Espagnols, ou presque tous, — et Guichardin relèvera avec soin qu'il est en effet plus Espagnol qu'Italien, — César est éloquent; c'est un beau parleur. Il parle longtemps : parfois plus de deux heures (4). Et il parle bien : « Il argumentait avec tant de raisons... parce que de l'esprit et de la langue il se sert autant qu'il veut... (5). » Le plus admirable est que, si éloquent, il sache se taire; que, parlant si longtemps et si bien, il ne parle pas trop; et que jamais sa parole ne l'entraîne hors de la direction de son dessein ni du chemin de sa volonté.

(1) Lors de la conquête du duché d'Urbin, dans la marche sur Cagli, « non dette nel cammino spatio alle sue genti di cibarsi. » — Guichardin. Voyez *Della Istoria d'Italia di M. Francesco* Guicciardini, *gentiluomo fiorentino libri XX*. In Venezia, presso Giambattista Pasquali, 1738; in-folio, t. Ier, liv. V, p. 336.

(2) « Per lo ordine e per lo animo saprebbe fare questo cammino in poco tempo. » *Legazione X*, lettre 16, p. 35.

(3) « Qua è gran segreto, grande ordine e gran celerità, e le forze, quali si è detto altra volta. » *Ibid.*, lettre 15, p. 33.

(4) « E sono stato seco più di dua ore. » *Ibid.*, lettre 21, p. 43.

(5) « ... E arguiva con tante ragioni... perchè dello ingegno e della lingua si vale quanto vuole. » *Ibid.*, p. 44.

Il n'en dévie pas, n'en dérive pas, reste ferme comme un roc sous le flot de phrases dont il se couvre et dont il inonde son auditeur (1). Il y a, en César, du « dandy », si ce mot par trop moderne ne jure pas ici, ou de l'esthète, et j'ai souvent songé, en l'étudiant, au héros accompli, au merveilleux sujet qu'il ferait pour tel écrivain de notre temps. Il est élégant, coquet, raffiné et somptueux, prenant un soin extrême de sa parure et un extrême souci de sa figure. Parce que, dans une partie de chasse, il s'est fait une égratignure au visage, il rentre la nuit, ne se lève que le soir (2), et remet à plus tard l'audience de Soderini. Au reste, — nous l'avons déjà noté et tous les historiens soulignent ce détail, — il ne reçoit guère que la nuit. Peut-être n'est-ce pas seulement, comme l'insinue Paul Jove, pour cacher les boutons rouges et suintants dont sa face est tachée, ni pour éteindre le feu scintillant de son regard louche, aigu et « vipérin ». Couché quand les autres sont debout, debout quand les autres sont couchés, renversant les habitudes de la vie, ayant fait de la nuit le jour et du jour la nuit, il est ainsi moins abordable, se défend mieux des importuns, vit davantage dans l'atmosphère obscure et sourde

(1) « Per replica che io li facessi, stava fermo alla composizione... » *Legazione X,* p. 44.

(2) « A ore quattro di notte entrò, nè si è levato prima che a ore XVI. » *Ibid.*, lettre 19, p. 41.

dont il aime à s'envelopper. Il se peut que Paul Jove, trop préoccupé de la correspondance entre l'être physique et l'être moral, ait fait de César plutôt une caricature, — les témoins ne manquent pas qui en font au contraire un joli cavalier, — et Jove lui-même atténue singulièrement ce qu'il vient d'écrire en ajoutant qu'en la société des femmes, et lorsqu'il s'adonne au plaisir, par un privilège merveilleux, ces yeux durs changent et s'adoucissent (1).

Mais, de toute façon, c'est là un point presque négligeable; car il y a dans le duc de Valentinois plus et pis. Il y a, en lui, du félin, petit et grand, du chat et du tigre. Suivons le mouvement d'un de ses discours; il se tapit, se traîne, se pelotonne, se détend, bondit. D'abord il fait patte de velours, et ce sont des gestes exquis. Tous ses dialogues commencent aimablement, — ce n'est point assez dire : — amoureusement, *amorevolmente*.

(1) « Cæsarem Borgiam, qui sanguinario ingenio immanique sævitia veteres tyrannos æquasse censeri potest, viroso sanguine, execrabilique semine progenitum ferunt; quia faciem atro rubore suffusam tuberculis, qui saniem leviter expuerent, redundantem, oculosque introrsus recedentes, et atroci vipereoque obtutu scintillantes ac igneos ostenderet; quos nec amici quidem et familiares contuendo ferre possent, quanquam eos, inter fœminas iocabundus, mira commutatione ad lenitatem convertere consuesset. » — *Pauli* Jovii *Novocomensis, episcopi Nucerini, Elogia virorum bellica virtute illustrium, septem libris jam olim ab authore comprehensa, et nunc ex ejusdem musæo ad vivum expressis imaginibus exornata.* Petri Perni typographi Basil. opera ac studio, 1575, in-folio, liv. IV, p. 201.

Il a de délicates attentions et d'excellentes intentions. Il fait des difficultés pour loger ses troupes en territoire florentin, « parce que, dit-il, je donne telle licence à mes soldats que je sais qu'elle vous paraîtra trop grande » ... « Si nous sommes amis, je vous défendrai contre tous. » Et avec quels hommes! « Je veux du monde choisi... Les compagnies, je les fais d'Italiens et d'ultramontains, selon que je trouve des gens de bien. » Il est si libéral, que le Pape ne le serait pas autant et le grondera pour l'avoir été trop. Mais qu'on n'espère pas le « promener », le « lanterner » avec des phrases. Il « sait très bien » ce que sont les choses et où elles en sont. Il ne faut pas « compter en rabattre d'une syllabe sur ce qui a été dit, car il est tiré par les cheveux beaucoup plus qu'il n'aurait jamais cru l'être. Dépêchez-vous, sortez des cérémonies, décidez-vous rapidement et en secret, » pour vous-même et pour moi, afin de m'épargner « l'importunité et les plaintes de ceux à qui l'on ôte le morceau de la bouche (1). »

(1) « ... Tanto più amorevolmente dice farlo, quanto lui vede Vostre Signorie in maggiore necessità... Perchè io do tanta licenzia a' mia soldati che a voi parrà troppa. Di poi io voglio gente eletta... Se noi saremo amici..., io vi defenderò da ognuno... Le compagnie io le fo di Italiani e d'oltramontani secundo truovo uomini da bene... E non mi scambiate parole; che so molto bene... e che era ben certo che alla Santità del Papa parrebbe che lui fussi troppo liberale... E risolvetevi presto... Era certo d'essere molto più liberale che non sarebbe Sua Santità... E non

L'évêque de Volterra en est tout étourdi : « Ce que je puis dire, écrit-il, c'est que, si l'on peut croire aux paroles, ce seigneur a fait montre ce soir de parler avec le cœur (1). » Mais peut-on y croire? « L'esprit du seigneur, lui seul le sait, puisque ainsi se gouverne Son Excellence : les paroles et les démonstrations à moi adressées sont celles que j'ai dites (2). » Personne ne sait qu'en penser ; on en discute : la vérité de César est en César seul (3). Et tandis qu'on ne sait rien de lui, il sait tout des autres (4) : comme il s'entoure de mystère, il entoure d'espions adversaires, indifférents, amis et familiers même. De la sorte, il surprend et il n'est pas surpris : « Ici l'on fait une feinte au pied, et souvent l'on tire à la tête, le seigneur étant aussi circonspect qu'il l'est (5). » Aussi bien, le voici qui passe à l'offensive. « Tout

facessi conto levare una sillaba di quanto è detto, perchè era tirato pei capelli molto più che non pensò mai venire. » *Legazione X.* Lettre 21, p. 43 et suiv. Cf. 24, p. 51. « Però vi risolviate presto, et con secreto, acciocchè... a lui si levi la molestia e querele di quelli a chi si cava il boccone di bocca... »

(1) « Questo dico bene, che, se si può credere a parole, questo Signore ha mostro istasera parlar col cuore. » *Legazione X,* lettre 21, p. 46.

(2) *Ibid.* « Lo animo del Signore lo sa lui solo, che cosi si governa Sua Eccellenzia : le parole e le demostrazioni sono quale si è detto. »

(3) *Ibid.,* lettre 24, p. 52 : « E' iudizi son varii... il vero è in lui solo. »

(4) *Ibid.,* p. 54 : « È avvisato d'ogni minima cosa. »

(5) *Ibid.* « ... Et qui si accenna a' piè et darsi al capo bene spesso, essendo il Signore tanto cauto quanto è. »

cela n'est rien... Je ne suis pas un bas marchand, un brocanteur... Je suis venu à vous, avec cette liberté qui convient entre bons frères... Au lieu de me donner sûreté, on montre qu'on veut me tromper... » Un rugissement : « Quant à moi, je casserai Vitellozzo, mais je suis sûr qu'il jouera en désespéré... Je ne pensais pas trouver une contre-partie de si peu d'estime et d'amour... » Un ronron : « Mais voyons : vous auriez à faire une si grosse dépense, tant de peine, bien plus, tant d'incertitude de récupérer ce qui est à vous, que le bien que je veux vous faire ne se peut payer : par quoi vous serez bientôt en mesure non seulement de récupérer le vôtre, mais de gagner de celui d'autrui. » Tout à coup, les griffes sortent : « Nous verrons ce que vous ferez... Vous vous trouverez un jour découverts... » Et puis, c'est, comme dit le fabuliste, Grippeminaud, le bon apôtre : « Vous vous rappellerez alors quelle est la bonté et simplicité du duc à rechercher votre amitié. Pour moi, je serai excusé éternellement à la face de Dieu, et tout ce qui vous arrivera de mal sera bien fait... »

En dehors de lui, point d'amis et point de salut : « Qui vous conseille autrement et vous fait gaillards... ne vous voudrait qu'abattus et mutilés... (1). » C'est son système : brouiller le

(1) « Tutto è nulla... perchè io non sono mercatante... tra buoni fratelli... non mi volere assicurare, dimostra mi vogliono ingannare... Quanto a me, io casserò Vitellozzo, ma son certo che lui

ménage pour se faire épouser, diviser pour régner. Dans tout ce qu'il dit, il glisse une imputation contre quelqu'un, contre les Bentivogli, les Vitelli, les Orsini, contre Venise et, sinon contre le roi de France, au moins contre ses favoris et ses conseillers, afin d'amener les Florentins à douter de tous excepté de lui : « La Tremoïlle a dit que Son Excellence avait mal fait de ne pas aller de l'avant et changer ce gouvernement... (1) »

Il faut absolument que la proie vienne s'enfermer dans le cercle qui se rétrécit... La proie, en l'espèce, est peu de chose ; ce n'est pas Florence même. Au moins ce ne serait pas elle immédiatement. Ce n'est qu'une *condotta* de quelques milliers de ducats, et l'on comprendrait mal que César fît pour si peu un pareil effort, s'il disait vrai quand, frappant sur son escarcelle, il jure qu'il a de l'argent, et qu'il n'en a pas besoin (2) ;

giuocherà del disperato... non pensando però trovare un tale riscontro di si poca estimazione e poco amore... e che per certo avendo voi a spender si in grosso... il benefizio suo non si poteva pagare... e che potavate esser certi... che presto tratteresti non solo di recuperare il vostro, ma di guadagnar di quel d'altri... Vedremo come farete voi... voi sarete un dì trovati scoperti... E voi vi ricorderete ancora che cosa è la bontà e semplicità del Duca in cercare l'amicizia vostra. Di che però io sarò escusato sempre nel cospetto di Dio e delli uomini, e a voi sara bene ogni male che vi succeda... Echi vi consiglia altrimenti et favvi gagliardi... non vi vorrebbe se non abbattuti et mutilati... »

(1) *Legazione X,* lettre 25, p. 59. « Dissemi ancora che La Trimoglia aveva detto... che S. E. aveva fatto male a non andare innanzi e mutare cotesto governo... »

(2) *Legazione X*, p. 59-60 : « Orsù, fatta la condotta, se mi

mais il ment, et il ment même assez gauchement, parce qu'il ment trop évidemment; il n'a pas d'argent, et il en a besoin pour acheter la fidélité de ses *condottieri* dont dépend, avec la fidélité de ses sujets, l'augmentation de ses États; il en a besoin, et de beaucoup, et de beaucoup plus qu'il n'en peut avoir, pour se maintenir et pour s'agrandir. C'est ce qui le fait si pressé : il propose un de ses cavaliers pour rapporter la réponse plus vite; et cassant : « S'il rompt maintenant, ce n'est pas pour renouer un de ces jours (1). » Déjà il craint, — ou fait mine de craindre, — d'avoir été « roulé, » *aggirato*. « Roulé » par Soderini : César y met de la complaisance ! Mais, pourtant, flatté peut-être au fond, Soderini est le premier à ne pas le croire. Il sent que César n'est pas content, qu'il demeure en suspens, que sans doute il prépare ou médite quelque coup; même évêque et ambassadeur, il aime mieux être loin des prises du « victorieux et formidable » duc; et, dès qu'il obtient son congé, il ne s'attarde pas sur la route de Bagno (2).

daranno metà della prestanza, subito cavalcherò alla restituzione : nè fo questo per disagio di danari... Io sarò più liberale che non sia il nostro Signore, perchè vi voglio godere più lungamente. »

(1) *Legazione X*, p. 58 : « Vostre Signorie veggono *in brevi* l'animo e li moti di questo Signore, il quale, se taglia ora, non è per rappiccarla a questi dì ; e già si vede insospettito d'essere aggirato... »

(2) *Ibid.*, lettre 27, p. 63 : « Poco se ne satisfece et parve restasse molto sospeso,... che per fuggir questi confini suspetti me ne son venuto con ogni celerità questa sera a Bagno... »

II

Cependant les *condottieri* s'agitent. Les Orsini abandonnent César ; quatre d'entre eux, « le cardinal Ursino, le seigneur duc de Gravina, le seigneur Paulo et le seigneur Frangiotto, » messer Ermes Bentivogli de Bologne pour messer Giovanni, son père, messer Antonio da Venafro et ser Guido pour Pandolfo Petrucci de Sienne, messer Gentile et Giovanpaolo Baglioni se rencontrent, un samedi d'octobre, à la Magione près de Pérouse. Vitellozzo Vitelli, malade, s'y fait porter dans son lit (1). On escompte les adhésions du duc d'Urbin et de Bartolommeo d'Alviano (2). Celle de la préfétesse de Sinigaglia est acquise (3). L'un des conjurés, Giovanpaolo, fait part en ces termes de ce qui a été résolu :

Samedi passé, Ursini, messer Giovanni, Pandolfo,

(1) *Legazioni e Commissarie di Niccolò* Machiavelli, t. II, p. 94 et suiv. *Copia di lettera di Giovan Paulo Baglioni et Pietro Paulo dalla Cornia ad messer Vincenzio Potestà di Firenze, de' dì XI d'ottobre 1502.* — Cf. Guicciardini, *Istoria d'Italia,* liv. V, p. 335 et suiv.

(2) *Legazione XI,* lettre 2, p. 64.

(3) Giovanna di Montefeltro, mère de Francesco Maria della Rovere, *Ibid.*, p. 94. *Post-scriptum* à la lettre de Giovanpaolo.

Vitelli, et nous autres, pour le salut de tous, et pour n'être pas un à un dévorés par le dragon, nous sommes unis et ligués ensemble en bonne forme, et nous trouvons 700 hommes d'armes juste en blanc, avec un grand nombre de chevau-légers et fantassins. Dieu veuille illuminer l'esprit de mes Seigneurs à concourir avec les autres à l'établissement et augmentation de leur liberté et [de celle] de toute l'Italie; qu'on espère sous cette mère sortir bientôt de soucis et de crainte. Pourtant il en sera ce que Dieu voudra; et nous autres nous avons fait projet de mourir tous à cet effet; et de toute manière ceux qui resteront après nous auront d'autant plus de peine, qu'on n'aura rien tenté pour leur libération. J'ai envoyé aujourd'hui tous mes chevau-légers à Ogobbio, et demain les hommes d'armes; et ainsi a fait Vitellozzo et feront les Ursini; et en effet nous avons une bonne fois passé en armes le fleuve Rubicon, et *effecti sumus hostes;* mais Dieu sait que *inviti* (1).

Les seigneurs dont Giovanpaolo Baglioni prie Dieu « d'illuminer l'esprit » ne sont autres que la Seigneurie de Florence, déjà « tâtée » et sollicitée. Mais les Dix, ayant pris le vent, se sont hâtés de renvoyer Machiavel au duc de Valentinois pour l'assurer de leur dévouement au roi de France et de leur inclination envers lui-même (2).

(1) *Legazione XI, Copia di lettera di Giovan Paulo Baglioni a messer Vincenzio Potestà di Firenze, de' dì XI di ottobre 1502.* C'est une autre lettre, celle-ci signée seulement : *Jo. Paulus de Ballionibus.*

(2) *Commissione data a Niccolò Machiavelli, deliberata da' nostri eccelsi signori a dì 5 ottobre 1502. — Legazione XI,* lettre 2, p. 65.

Au dilemme posé par César : Amis ou ennemis, ils répondent : Amis; mais c'est une amitié *in generalibus*, et César veut plus que des *generalia*. Entre Machiavel et lui, tout le débat va porter là-dessus, au moins pendant le premier mois de cette légation qui durera trois mois et demi. Pendant ce premier mois, en octobre, le secrétaire florentin aura du duc onze audiences; il n'en aura plus que sept dans tout le reste de son séjour, deux en novembre, deux en décembre, et trois en janvier 1503, après l'*inganno* de Sinigaglia ; soit que César eût bien vu que Florence ne lui envoyait que des mots, et qu'on ne conclurait rien, soit qu'il eût la pensée ailleurs ; et Machiavel voit bien où il l'a. Mais, au début, il est clair que César, lorsqu'il s'entretient avec Machiavel, se propose surtout deux choses : éloigner Florence de ses adversaires à lui, l'empêcher de les rejoindre, aider, favoriser, ou encourager; s'il se peut, l'attirer à lui, la tenir; en tout cas, se concilier sa sympathie, charger les *collegati* de son ressentiment ou de sa méfiance, et l'amener à désirer ce que justement il est en train de combiner.

Le 7 octobre, Machiavel se présente à lui, au débotté (1) ; selon son usage et sa rhétorique ordinaire, le duc lui fait le meilleur accueil, le traite « amoureusement » . Mais des compliments

(1) *Legazione XI,* lettre 5, p. 67 : « Cosi cavalchereccio... »

ne suffisent pas : sans délai, les épées s'engagent entre les deux maîtres escrimeurs. César attaque : « Je vais te faire une confidence. Les Orsini et les Vitelli ne valent rien pour vous. Ils trament contre Florence de mauvais desseins. Si jusqu'ici ils ne vous ont fait pis, c'est que je les en ai détournés. Et c'est bien de cela qu'ils se vengent! Ils m'en veulent, à cause de vous, autant qu'à vous. Je n'ai pas été prévenu de l'affaire d'Arezzo, mais, pour être franc, je le répète, je n'en ai point été fâché, comme d'un moyen d'ouvrir les yeux à la Seigneurie. Néanmoins, j'ai mandé à Vitellozzo de se retirer d'Arezzo. Il ne me l'a pas pardonné. » Dédaigneux et amer, César le prend de haut avec les *condottieri :* « Diète de faillis ! » s'écrie-t-il, à propos de la réunion de la Magione. Ils sont plus fous que je ne pensais de « n'avoir pas su choisir le temps de me nuire » et prétendre le faire « tandis que le roi de France est en Italie et du vivant de Sa Sainteté ; *deux choses qui me font tant de feu dessous qu'il faudrait une autre eau qu'eux pour l'éteindre » !* De ce qui peut se passer dans le duché d'Urbin, le duc ne s'inquiète pas, n'ayant pas oublié le chemin pour le reconquérir, s'il le perdait. Mais qu'on prenne garde : si cela « se replâtrait » avec les Orsini, ce que ceux-ci cherchent, ce ne pourrait être qu'au bénéfice des Médicis et au prix d'un changement de gouvernement à Florence. Que la Seigneurie se déclare donc...

Machiavel écoute, immobile (1). Son tour venu, il ne répond rien ou peu de chose, glisse, et, pour découvrir où tend vraiment le duc, essaye de « lui entrer dessous ». Mais l'autre « tourne au large », et il n'en peut tirer plus. Un point vif, malgré l'affectation d'insouciance, en raison de cette affectation même de la part de César, est la rébellion du duché d'Urbin. Machiavel interroge : à quoi doit-on l'attribuer? Et César saisit Machiavel par cette réponse machiavélique : « D'avoir été clément, et d'avoir peu estimé les choses, m'a nui. J'ai pris, comme tu sais, ce duché en trois jours, et je n'ai arraché un poil à personne, si ce n'est à messer Dolce et à deux autres, qui avaient manqué à la Sainteté de Notre Seigneur (au pape Alexandre VI... (2). » Il se repent à présent de sa bénignité. Ce sera une leçon pour lui, et il ne retombera plus dans le péché de clémence. Machiavel s'en fie à lui de n'y pas retomber de sitôt, et il regarde monter l'orage qui s'amoncelle sur les Orsini.

Chaque fois que le duc le rencontre, il les lui fait un peu plus noirs. Marchands molestés, draps volés, tout est la faute aux Orsini. N'entend-on pas s'élever contre eux la réprobation, la malédiction, la condamnation universelle? Giovanpaolo proteste et l'invective en vain : la liberté

(1) *Legazione XI*, lettre 5, p. 70, « Io stetti ad ascoltare... »
(2) *Ibid.*, p. 67 et suiv. Je résume à grands traits, mais en conservant autant que possible le mouvement et la couleur.

de l'Italie, ce sont eux qui l'oppriment; et ce sera lui, César, le libérateur. Le roi de France attend impatiemment qu'il souffle sur tous ces tyrans et qu'il les éteigne : « Tiens, vois, secrétaire... » Et le duc montre à Machiavel une lettre de Mgr d'Arles, ambassadeur du Pape près de Louis XII, sur les bonnes dispositions du Roi. « Vois : j'ai la faveur, et j'ai la force. Je t'en communique la preuve, et je te la communiquerai jour par jour, afin que tu puisses en écrire à tes seigneurs et qu'ils sachent que je ne suis ni pour m'abandonner, ni pour manquer d'amis, entre lesquels je veux compter Leurs Seigneuries, pourvu qu'elles se fassent entendre vite ; car, si elles ne le font pas sur l'heure, je suis pour les laisser de côté ; et quand j'aurais l'eau à la bouche *(se io avessi l'acqua alla gola)*, je ne raisonnerais plus d'amitié; nonobstant qu'il m'en coûtera toujours (le mot juste serait le vieux verbe *douloir*, *mi dorrà*) d'avoir un voisin, et de ne lui pouvoir faire du bien, et de n'en pas recevoir de lui. »

Bien qu'il soit sans doute le dernier homme qu'on puisse accuser de naïveté, ou de crédulité, Machiavel est sous le charme : « Je ne pourrais exprimer par la plume avec quelle démonstration d'affection il parle et avec quelle justification du passé... (1). » Seulement, à Florence, si l'on veut aboutir, qu'on ne fasse pas traîner, à l'ancienne

(1) *Legazione XI*, lettre 6, p. 72 et suiv.

mode; ici, le duc ne traîne pas : chose désirée, chose décidée; chose décidée, chose faite; chose faite, chose parfaite. « Don Ugo Espagnol, chef des gens d'armes de ce seigneur, et dont Michele, chef de ses infanteries, auxquels il avait donné l'ordre de se retrouver vers Rimini, s'étant, hors de ses commandements, portés en avant au secours des châtelains de la Pergola et de Fossombrone, ils ont mis à sac l'une et l'autre terre, ont tué presque tous les habitants » : — admirable façon de porter secours! — César exulte : « Bonnes nouvelles de toutes parts... Cette année, il court une triste planète pour qui se rebelle! » Quant aux Florentins, puisque c'est à un Florentin qu'il s'adresse, il ne les blâme pas d'avoir pris à *condotta* le marquis de Mantoue, « qui est homme de bien et son ami (1) » : — il a de lui des lettres qu'il pourrait montrer; — mais il y a une autre *condotta* à laquelle il pense, et tant que, de la République, il ne lui vient que des *generalia*, il se tient, lui aussi, *in generalibus :* fleurs à pleines mains, baisers du bout des doigts, rien. A bons amis, bon ami. Ami de Florence, comme du marquis de Mantoue, et de tout le monde! Excepté les Orsini et les Vitelli : « Il confesse librement qu'on ne peut se fier à eux, mais il veut attendre son heure (2). »

(1) *Legazione XI*, lettres 8 et 9, p. 80-82.
(2) *Ibid.,* lettre 9, p. 82.

Dès ce moment son plan est fait, et il peut bien différer, il les tient : *Dieta di falliti!* Il est joyeux et méprisant ; son entourage est méprisant et gai. Messer Agapito, son secrétaire, vante au secrétaire florentin « ce seigneur glorieux, très fortuné et habitué à vaincre ». Il ne pouvait lui arriver rien de plus heureux que cette défection des Orsini. Ainsi il est fixé, et tout est bien. Il a une chance « verte » : *di una fortuna verde a questo modo si debbe pur far qualche conto*. Les Florentins feraient sagement d'en tenir compte, d'autant qu'Agapito en prévient avec charité Machiavel : le duc « a les yeux tournés à cette *condotta*... (1) ». Et la bataille de fleurs continue, l'échange de politesses vagues et qui n'engagent point, Machiavel faisant valoir le plus léger service et « maximisant » à ce sujet : « Quoique les choses soient petites, pourtant de choses petites se font les grandes, et les desseins des hommes se connaissent *etiam in minimis ;* » César ne lui en cédant pas un pouce et « madrigalisant » presque à la République florentine (2).

Mais cette *condotta* elle-même n'est qu'un moyen : le but est autre ; c'est bien ailleurs qu'est la pensée de César, et celle de Machiavel s'efforce à la dépister, à la rattraper, à l'accompagner. Le théoricien qui va naître fait tort au secrétaire,

(1) *Legazione XI,* lettre 10, p. 83.
(2) *Ibid.*, lettre 13, p. 89 et suiv.

agacé de servir, sans en être récompensé ni toujours compris, dix bons bourgeois jouant aux « Magnifiques Seigneurs », empêchés dans des formules et bourrés de recettes traditionnelles, qui ne veulent que ne pas vouloir, et font plus d'affaires pour une demi-douzaine de mulets dérobés que pour une atteinte réelle aux droits et à l'indépendance de la Cité. Il se féliciterait qu'on expédiât de Florence un ambassadeur, « homme de réputation », plus gros personnage que lui, qui prendrait la suite des négociations. Lui, maintenant, il ne l'avoue pas à la Seigneurie, mais il est ailleurs avec César : il observe et il médite. Au surplus, de cet « ailleurs », Florence ne saurait se désintéresser, et, étant là, il est au centre même de sa mission. Mais comme cette âme s'empare de la sienne, et comme il est l'homme de cet homme, ou comme cet homme est son homme! Une activité inlassable du corps et de l'esprit; une attention indéfectible à laisser le moins possible au hasard dans la conception et dans l'exécution. Si César passe une revue, il examine les soldats un à un (1). Il faut qu'il voie tout, qu'il sache tout, et qu'il s'explique tout. Sa tête est comme une meule qui broierait continuellement les actes pour en découvrir les mobiles; et les choses ne lui sont de rien sans les raisons des choses. « Je devine ce qu'il en est. Cela signifie

(1) *Legazione XI*, lettre 13, p. 88 et suiv.

qu'il veut pouvoir (Vitellozzo) s'excuser devant tous d'être traître envers moi, ce qu'il ne pourrait faire s'il m'attaquait avec les gens que j'ai payés (1). » Ou bien : « Tes seigneurs ont eu deux motifs de ne pas envoyer de troupes dans les environs de Vitellozzo : le premier, les ordres du Roi à attendre ; le second, peu de monde, et beaucoup d'endroits à garder. *Je résous ces deux motifs de cette manière*... (Voilà déjà la pensée qui se transforme en action.) Quant au Roi, tu peux assurer, car *j'en suis plus certain que de la mort, — che io ne sono più certo che della morte*, — que Sa Majesté voudrait que tout le peuple florentin vînt en personne à mon aide ; » et, quant au second motif pour lequel les Florentins se sont abstenus, il ira, au besoin, à leur secours comme ils seront allés au sien. Que demande-t-il après tout? Une pointe de cinquante ou soixante cavaliers. Mais il la demande instamment, et non peut-être sans menace « : Je te charge de les en requérir (tes seigneurs, les Dix), avec cette efficacité que tu sauras. » L'intonation n'échappe pas à Machiavel : en apparence confus de l'audace et confit en humilité, il donne à la Seigneurie ce conseil : « Ne le piquez pas, ne l'irritez pas, en laissant trop voir que vous ne faites rien : ayez l'air de faire quelque chose : dépêchez quelque détachement vers Anghiari et Borgo ; passez des revues ;

(1) *Legazione XI*, page 89.

mais de deux on pourra dire quatre, puisque le duc n'en peut avoir les avis certains... (1). »

Et que ces Magnifiques Seigneurs pardonnent au pauvre secrétaire l'étrange faveur qu'il s'arroge de se hausser jusqu'à leur oreille : si c'est une faute, qu'ils l'imputent « à une affection naturelle que tout homme doit avoir envers sa patrie (2) ». Le grand mot y est en toutes lettres : *la patria*. Ainsi Machiavel parle de « la patrie », qui n'est encore ici que Florence, mais Giovanpaolo a déjà parlé de « la liberté de toute l'Italie », à quoi César réplique qu'il n'a d'objet que de la fonder en éteignant les tyrans; et déjà peut-être Machiavel rêve-t-il que celui-ci est le Prince qui vient délivrer l'Italie des barbares. Les tyrans éteints, l'Italie libre, la patrie, le Prince : quelque chose se défait et se refait dans le monde.

Florence ne fait rien et ne se donne même pas, suivant le conseil du secrétaire, l'air de faire quelque chose. César pourtant ne se fatigue point de l'en presser en appelant à la rescousse tout ce qui peut lui être un argument ou un auxiliaire; il appuie sur tout ce qui fait ressort : le penchant et l'aversion, l'ambition et la jalousie, la cupidité et la peur. C'est tantôt une lettre de Sienne, et tantôt ce sont des lettres de France, dont, avec quelque mise en scène, il donne lecture à Ma-

(1) *Legazione XI*, lettre 14, p. 92 et suiv.
(2) *Ibid.*, lettre 16, p. 101 et suiv.

chiavel. De Sienne on lui écrit — singulière coïncidence! — que « les Orsini seraient ses bons amis s'il voulait renoncer à l'entreprise de Bologne et envahir l'État des Florentins ou celui des Vénitiens ». Mais sait-on à qui l'on s'adresse? Lui, César Borgia de France, vexer de la sorte les Florentins! Amis, ami. Ils n'ont pas de meilleur ami que lui, il ne veut pas de meilleurs amis qu'eux. « Tu vois avec quelle bonne foi je viens à vous et croyant que vous viendrez de bonnes jambes à être mes amis... » A propos, qu'est-ce que cette trêve de Florence avec Sienne? Avec Sienne, où domine Pandolfo Petrucci, *il cervello*, la forte tête de la conjuration contre le duc! Machiavel ne se démonte pas : « Une vieillerie : la trêve de 1498, qui expirerait dans six mois et qu'on s'occupe de consolider. » César paraît convaincu. *Il che lui mostro credere*. Il fait semblant de croire, mais sans doute ne croit-il pas, et Machiavel ne croit pas qu'il croit.

Ils sont à deux de jeu. Machiavel, à cette heure, a même barre sur César, qu'il trouve *piu desideroso di fermare il pié con le S. V. che altra volta;* ce qu'il déduit aussi de la conversation « d'un des premiers » officiers du duc (peut-être Agapito ou le trésorier Alessandro Spannocchi) : « Cette amitié, Florence la désire, le duc la désire, tous les deux ont des ennemis, chacun a à se défendre... » Pourquoi les Dix ne se décident-ils pas? Mais pourquoi le duc

souhaite-t-il tant qu'ils en viennent « de bonnes jambes », au delà de « l'amitié générale », à la *condotta?* Parce que, malgré ses grands airs, il n'a pas le sou, ou du moins il manque d'argent, encore qu'on lui en promette de Rome (1). De France, on fait savoir au Valentinois que Louis XII serait ravi que les Florentins le soutinssent, lui César, de gens d'armes et de toute autre façon. « Tant plus l'aide sera gaillarde, tant plus le roi l'aura chère. » Ils disent qu'ils ont peu de gens d'armes? Mais le Roi les autorise à en tirer de tous ses États, au bénéfice de l'Église... » Or, n'est-ce pas pour l'Église qu'il travaille? N'en est-il pas le gonfalonier et le capitaine général? Immédiatement : « Tu écriras donc à tes seigneurs... Et tu leur écriras... » Machiavel ne manque pas d'écrire, mais sans résultat. La Seigneurie lui recommande d'enguirlander le duc, de l'accabler sous les fleurs après l'en avoir couvert, et, pour le reste, — la précaution est bonne, s'adressant à qui elle s'adresse! — d'observer, « afin de découvrir plus de pays » et de tâcher, « par l'ami qui parle, » de savoir où l'on en est (2).

« L'ami qui parle », l'expression n'est-elle pas typique? Personnellement, le maître ne parle pas, sinon pour se confondre en des gentillesses banales, plus « amoureusement » que jamais.

(1) *Legazione XI,* lettre 16, p. 101 et suiv.
(2) *Ibid.,* lettre 21, p. 114.

Sur l'incident de Sienne, « il sait que la Seigneurie lui a dit la vérité » (il sait parfaitement le contraire; la vérité, d'ailleurs, la Seigneurie, pour éviter d'être compromise, ne l'a même pas dite à Machiavel) (1). Comment douterait-il de ces Magnifiques Seigneurs, qui sont tout à lui, comme il est tout à eux! Le mal qu'on lui dit d'eux, il n'en croit rien (2). Il leur offre tout ce qu'il est et tout ce qu'il vaut. « Si je ne l'ai pas fait dès la première fois que tu es venu, c'est que, mes affaires étant alors en mauvais point, je n'ai pas voulu que tes seigneurs crussent que la crainte me faisait être large prometteur. Mais, maintenant que je crains moins, je te promets plus; quand je ne craindrai point, aux promesses s'ajouteront les faits, lorsqu'il en sera besoin (2). » De cette eau bénite de cour, Machiavel a une provision faite : « Votre Excellence voit combien librement mes Magnifiques Seigneurs sont venus et viennent à elle, lesquels, au comble de leurs périls, m'ont envoyé pour vous assurer de leurs sentiments. Que n'ont-ils pas fait! (Ils l'ont plutôt subi, mais il est beau de s'attribuer le mérite de ce qu'on n'a pu empêcher) : « Ils ont

(1) Le point de savoir si l'on doit dire la vérité à son ambassadeur, ou s'il ne vaut pas mieux commencer par le tromper lui-même, afin qu'il trompe plus sûrement autrui, fera l'objet de plusieurs *Ricordi* de GUICHARDIN. Voyez *Opere inedite* di Francesco GUICCIARDINI, édit. CANESTRINI et GUICCIARDINI, t. I[er].

(2) *Legazione XI*, lettre 18, p. 105.

(3) *Ibid.*, lettre 24, p. 117 et suiv.

ouvert leurs routes et tout leur territoire aux commodités de Sa Seigneurie (1). »

Conférences qui ne concluent pas; confidences qui ne confient pas; *fausses confidences*, titre de comédie, et c'est en effet une comédie qui se joue, mais c'est un drame qui se prépare. « *Or, vedi, segretario.* Tu sais que je suis le plus fort. Je ne suis pas dupe de leurs petites trahisons. (Des Orsini, des Vitelli, des conjurés auxquels sa pensée est retournée, si tant est qu'elle les ait un instant quittés.) Pandolfo Petrucci me dépêche tous les jours,... mais je le connais. Et peu m'importe! Comptons bien. Ces six cents hommes d'armes dont ils font tant de bruit,... ils ont raison de dire : hommes d'armes *en blanc*, c'est-à-dire *en rien*. Je ne veux pas « crâner » (faire le brave), mais je veux que les effets, quels qu'ils soient, démontrent qui ils sont et qui nous sommes... Je les estime d'autant moins que je les connais davantage. Vitellozzo! On ne lui a jamais vu faire chose qui vaille, et il s'en excuse sur « le mal français ». Il n'est bon qu'à dévaster les pays sans défense et à voler qui ne lui montre pas le visage. » César dit cela tranquillement, *pianamente*, et ne se fâche pas le moins du monde (3).

(1) *Legazione XI*, lettre 79, p. 244. — Cf. Alexandre Gordon, *Vie d'Alexandre VI*, t. II. — Guicciardini, *Istoria d'Italia*, liv. V.

(2) *Ibid.*

(3) « Senza mostrarsi altrimenti alterato. » *Legazione XI*, lettre 19, p. 108.

Un autre jour : — Ah! les Vénitiens m'ont « bien arrangé » auprès du roi de France! — Mais il leur a bien répondu : « Lis la lettre de monseigneur d'Arles. Je t'ai déjà dit plusieurs fois, et ce soir je te le dis de nouveau, que les faveurs ne nous feront pas défaut. » Et, comme c'est un esprit « précis et réaliste », il ne se contente pas d'affirmer en bloc, mais il analyse et il énumère : « Les lances françaises seront ici bientôt, et aussi les fantassins d'outre-monts que j'ai désignés il y a plusieurs jours, et des nôtres tu vois que j'en prends à solde tous les jours; et ni le Pape ne manque d'argent, ni le Roi ne manque de gens. » César a pesé les chances : « Je ne veux pas faire le bravache; mais, par aventure, mes ennemis se pourront repentir des trahisons qu'ils m'ont faites. » Quelle trahison pire que celle des Orsini, dans l'affaire de Cagli, où ils ont failli mettre en pièces les gens de don Ugo? « Eh bien! vois comme ils se gouvernent : ils tiennent des pratiques d'accord, ils m'écrivent de bonnes lettres, et aujourd'hui doit venir me trouver le seigneur Pagolo, demain le cardinal; *e cosi mi scoccoveggiono a loro modo.* Mais moi (la suite des événements a fait de cette phrase toute simple une phrase terrible), moi, de mon côté, je temporise, je prête l'oreille à toute chose, et j'attends mon heure (1). »

(1) *Legazione XI,* lettre 24, p. 117. — Cf. Guicciardini, *Istoria d'Italia,* liv. V, p. 345.

Ce que le duc a à cœur de prouver, c'est que non seulement il est le plus fort, mais qu'il est fort. Et Machiavel l'estime tel pour deux raisons : « Je n'ai rien d'autre à écrire à Vos Seigneuries, sinon que, si elles me demandaient ce que je crois de ces mouvements, je répondrais, *præstita venia :* je crois que, *du vivant du Pontife*, et *en maintenant l'amitié du Roi,* cette fortune ne lui manquera pas dont il a joui jusqu'ici; parce que ceux qui ont donné ombre de vouloir être ses ennemis ne sont plus à temps de lui faire grand mal, et y seront moins demain qu'aujourd'hui (1). » Mais il y a, dans la force de César, un point faible, que Machiavel touche avec une égale sûreté; et c'est justement cette grande part qu'y a « la fortune ». A la vérité, son État « n'est bâti que sur sa bonne fortune, de laquelle a été cause, avec l'opinion certaine que le Roi lui subvenait de gens d'armes et le Pape d'argent, une autre chose qui ne lui a pas fait moins beau jeu, et qui est le retard apporté par ses ennemis à le pousser ». Sur quoi le secrétaire répète : « Je crois qu'ils ne sont plus à temps, pour lui faire beaucoup de mal. » Le plat pays *(la terra)*, qui « a les forteresses dans le corps, » se tiendra en paix, tout ou presque tout (2).

C'est ainsi que Machiavel en juge, d'après les

(1) *Legazione XI,* lettre 16, p. 104.

(2) *Ibid.*, lettre 24, p. 117. — Cf. Guicciardini, *Istoria d'Italia,* liv. V.

indices qu'il recueille péniblement. Car de tirer du duc plus que ce qu'il veut perdre, il n'y faut pas songer. On ne lui « entre pas dessous », même en faisant le possible et l'impossible pour s'avancer dans ses bonnes grâces jusqu'à lui parler *domesticamente*. D'abord, on ne lui parle pas *domesticamente;* et, en tout cas, César ne parle point : « l'ami qui parle, » lui-même, ne parle guère, ou ne parle beaucoup que par ordre, et pour ne dire guère. La même note revient sans cesse, de plus en plus frappée, de plus en plus frappante : « En cette cour, les choses à taire ne se disent jamais et se gouvernent avec un secret admirable. » Le secrétaire admire donc, mais se désespère : « Je ne puis écrire que ce que j'entends, et entendre que ce que je puis (1). » Peut-être en sait-on à Florence plus qu'à Imola. Ce qu'il sait, c'est que le duc engage de grosses dépenses, qu'il se remue prodigieusement, que ce ne sont autour de lui que messagers qui vont et viennent, que compagnies qui arrivent. Ce qu'il peut écrire, c'est ce qu'il a pu entendre, c'est ce que César a bien voulu lui dire. Il l'écrit donc : le duc a dit ceci, il a fait cela; ses ennemis sont là, ils font cela, ils vont là. « Vos Seigneuries entendent les paroles dont use ce seigneur, desquelles je n'écris pas la moitié : elles considéreront maintenant la personne qui parle,

(1) *Legazione XI,* lettre 19, p. 109.

et elles en jugeront selon leur prudence accoutumée (1). » La Seigneurie, informée d'autre part, est portée à penser que la fortune ne sourit pas au duc si invariablement, et elle se fait un titre de sa fidélité, au demeurant chancelante ou du moins hésitante (2).

III

Avec les *condottieri,* les pourparlers continuent. Paolo Orsini est venu voir César à Imola ; le reste des Orsini n'est pas allé au camp de Fano, comme on le disait, ni les Bentivogli à Doccia, comme le bruit en avait couru. Le duc a laissé échapper le mot d' « accord. » Si ce « replâtrage » allait se faire, qui devait le distraire de ses attentions pour Florence, et lui donner peut-être d'autres intentions à l'égard de la République, ou l'empêcher de s'opposer aux mauvaises intentions que d'autres nourriraient contre elle! Machiavel en est tout

(1) *Legazione XI,* lettre 24, p. 120.

(2) « Nonobstant que les choses dans le duché d'Urbin procèdent *con qualche sinistro del Duca,* et que chaque jour nous soyons de nouveau sollicités de nous déclarer contre Son Excellence, néanmoins nous n'avons pas changé d'avis; au contraire, nous sommes plus fermes que jamais. » Dans quoi? Dans l'amitié *in generalibus,* et sans s'obliger à rien. — *Legazione XI,* lettre 25, p. 122. — Cf. lettre 11, p. 87.

troublé; il cherche à tâtons dans cette ombre et ce silence; il voudrait savoir, il interroge (1); sans grand succès : à son tour, on lui parle *in generalibus* : « Je n'ai pu tirer de ces conversations d'autre particularité, et je ne crois pas possible de le faire, car ce Seigneur est très secret — *per essere questo signore segretissimo* — et confère avec peu de gens... Quel est son sentiment, je n'en jugerais pas (2). » Quand, reçu par lui, il s'ingénie à le démêler, César l'arrête : « Ceux-ci (les *collegati*) ne veulent rien, sinon que je les rassure. Pour toi, qu'il te suffise de savoir, « en « général, » — *ad te basti questo generale*, — que contre tes seigneurs il ne sera rien conclu, et que je ne permettrais pas qu'ils fussent offensés en un

(1) Il pose la question discrètement à César lui-même « : Si Son Excellence avait à traiter avec les Orsini ou avec d'autres, elle ne conclurait aucune chose qui ne fût pas conforme à l'amour qu'elle leur témoigne (aux Florentins) et aux bonnes paroles dont elle a toujours usé envers eux? — On n'y pense point, répond César. Ne te tourmente pas. Messer Antonio da Venafro est bien venu ici, de la part des Orsini, ou plutôt de Pandolfo, et il me pousse bien tant qu'il peut à changer l'État de Florence. Mais je lui ai déclaré que cette ville était l'amie du roi de France dont je suis le serviteur; qu'elle ne m'a jamais offensé, qu'enfin j'étais sur le point de m'entendre avec elle. — Il m'a dit aussitôt : « Ne signez pas : laissez-moi le temps d'aller à Sienne et de revenir, et nous ferons ensemble quelque chose de bon. » Moi, naturellement, pour ne pas lui donner prise, j'ai consenti. « Nous ne sommes pas encore si avancés, ai-je dit, qu'on ne se puisse détourner, mais, je te le répète, si messer Antonio revient, je te dirai tout ce qu'il m'aura dit qui regarde Florence. » — *Legazione XI*, lettre 24, p. 120.

(2) *Ibid.*, lettre 27, p. 129.

cheveu. » Lentement les négociations suivent leur cours et l'on dirait que le duc s'en amuse : il y gagne du temps, il y gagne des forces, il y gagne des occasions, il y gagne tout.

Machiavel, les sens tendus, compare et pèse : « Qui examine les qualités de l'une et l'autre partie voit en ce seigneur un homme courageux, fortuné (aimé de la fortune) et plein d'espérance, favorisé par un Pape et par un Roi, et injurié par ceux-ci (les Orsini, les Vitelli) non seulement dans un État qu'il voulait acquérir, mais dans un qu'il avait acquis ; ces autres, on les voit jaloux de leurs États, inquiets de sa grandeur avant qu'ils l'eussent injurié, beaucoup plus inquiets encore, maintenant qu'ils lui ont fait cette injure. Et l'on ne voit pas comment le duc pourrait pardonner l'offense et les *collegati* quitter la peur, ni par conséquent comment ils pourraient céder l'un à l'autre dans l'entreprise de Bologne et dans le duché d'Urbin. » Un seul moyen pour eux de se remettre : ce serait de tomber ensemble sur un tiers. Mais qui? Ce soupçon met au secrétaire martel en tête. Qui? Florence ou Venise? « L'entreprise contre Vos Seigneuries est jugée plus facile quant à vous, mais plus difficile quant au Roi (de France, protecteur des Florentins). Le duc aimerait mieux l'une et les conjurés l'autre. On ne croit ni à l'une, ni à l'autre, mais on en raisonne comme d'une chose possible. » Ce qu'il faut rendre impossible, c'est que la réconciliation

se fasse aux frais et sur le dos des Florentins; aussi faut-il brouiller de plus en plus le duc et les *collegati*, les *falliti* de la Magione (1).

Tout de même, à la longue, il semble percer quelque chose du projet de César. C'est très vague, et l'on ne saurait affirmer. « Mais pourtant qui se détermine croit que ce seigneur « ébranchera » — *sbrancherà* — quelqu'un de ces confédérés; et moi, je le crois d'autant plus que j'en ai entendu chuchoter quelques mots à ses premiers ministres (2). » Surtout, de plus en plus, l'activité et le secret de César stupéfient Machiavel, dans la double acception italienne de *stupire*, *stupendo*, étonnement et admiration, étonnant et admirable. Tout ce qu'on dit, il ne le redit pas,

(1) Machiavel est d'ailleurs excité par ce que lui écrivent les ambassadeurs florentins en France : « Nous n'avons pas voulu manquer de vous faire entendre, pour le réconfort de Son Excellence (le duc de Valentinois) et le vôtre, comment cette Majesté Très Chrétienne et le Révérendissime Légat ne se pourraient montrer de meilleure volonté et plus prêts à aider Son Excellence à détruire les Orsini et leurs *collegati.* » Ces ambassadeurs, Luigi della Stufa et Ugolino Martelli, l'un *oratore,* l'autre *mandatario,* suivant les grades de la diplomatie florentine, ajoutent, à l'adresse de Machiavel, un compliment, auquel la postérité a donné toute sa valeur : « Nous aurions quelque compassion de vous qui comme nous avez quitté votre femme et votre maison, si nous ne pensions que la *profondità* des affaires de là-bas (de la chancellerie) vous doit avoir désormais dégoûté et que volontiers vous vous relâchez l'esprit et reposez le corps : car changer d'air et voir d'autres visages, et surtout de cette qualité, — *e massime di cotesta qualità,* — a coutume d'affiner l'esprit : aussi vous en félicitons-nous. » — *Legazione XI,* lettre 19, p. 107; lettre 29, p. 133.

(2) *Ibid.,* lettre 27, p. 129.

parce qu'on dit des choses peu croyables, et de tout à fait incroyables, et que, comme toujours autour de César, on bavarde beaucoup, mais on ne dit rien et on ne sait rien. Ainsi, l'on dit que l'accord est fait. Mais l'est-il? Et, s'il l'est, est-il ce qu'on dit? Les préparatifs, envois d'argent, courses de messagers, mouvements de troupes, redoublent. « En outre, j'entends, par ses premiers au secret, — *da questi suoi primi al secreto,* — déblatérer contre les Orsini, les appeler traîtres ; et même, ce matin, parlant de l'appointement (de l'accord) avec messer Agapito, il en a ri, et dit que l'appointement était une « amusette » , un « lanterne-les » — *un tiengli a bada*. Le duc temporise en attendant « sa belle » . Que ce mystère est énervant! Ne s'y trame-t-il rien contre Florence? Machiavel, homme d'imagination grossissante, avant que la froide raison soit redevenue maîtresse et ait remis chaque chose en sa place et à sa mesure, est attentif au moindre signe : « les secrétaires du duc sont plutôt « devenus sauvages » avec lui... Un envoyé qui est ici pour le duc de Ferrare, et qui me fréquentait volontiers, me fuit; et, ce soir après souper, messer Alessandro Spannocchi s'est servi de certains mots qui ne m'ont pas plu, insinuant que Vos Seigneuries avaient eu le temps de s'arranger avec le duc, et que ce temps était passé (1) » .

(1) *Legazione XI,* lettre 31, p. 137. « E piuttosto questi

Enfin, le 30 octobre, il pense bien être tiré d'incertitude. César, de sa bouche, lui confirme l'accord; il lui en promet une copie, et, à part lui, Machiavel se promet à lui-même d'en avoir une le lendemain, de toute manière; puis de nouveau, selon ses instructions, le secrétaire s'étend en un discours fleuri. Le duc y coupe court : « Il répondit peu de mots, aimables pourtant, — *pure amorevole*. Mais il passa rapidement, *ma le passò leggermente.* » Spannocchi aurait-il dit vrai? et Florence aurait-elle tardé trop? Machiavel se précipite chez l'*amico;* il le presse de tous côtés. Mais non, il n'y a rien : tout est au mieux des intérêts de la Seigneurie... Seulement, le duc est remis avec les Orsini. Le temps coule, l'argent et les gens d'armes arrivent (1). Ce qui n'arrive pas, c'est la copie promise : « Je veux vous dire la vérité, dit messer Agapito à Machiavel; ces *capituli* ne sont pas encore absolument fermes. On avait oublié une clause concernant le roi de France, à laquelle le duc tient par-dessus tout; aussi m'a-t-il fait courir après Paolo Orsini qui les portait aux autres. Mais voilà : sans cette clause, le duc ne veut rien conclure, et, avec elle, c'est Paolo qui ne veut pas... Qu'en résultera-t-il? Ou ce chapitre sera accepté, ou il ne le sera pas : accepté, c'est une fenêtre ouverte au duc

suoi secretarii essersi insalvatichiti meco, che altrimenti... »

(1) *Legazione XI*, lettre 32, p. 139.

pour sortir de l'accord à son heure ; non accepté, c'est une porte. *Mais, de tels* capituli, *jusqu'aux petits enfants se doivent rire, étant faits par force avec tant d'injure pour le duc et tant de péril pour lui* (1). »

Cet accord fait, ou à demi fait, personne n'y croit. Les Orsini eux-mêmes ne devraient pas, ne peuvent pas croire au pardon. Alessandro da Marciano prétend savoir qu' « il y a chez le duc plutôt un désir de vengeance contre qui a mis en danger son État que désir ou esprit de paix (2) ». On arme, on enrôle sans répit : « Si bien que je m'y perds, *sicchè io mi confondo* (3). » Avec le recul qu'ils ont, de Florence, les Dix ne distinguent pas plus nettement (4). Qui éclaircira ou éclairera ces ténèbres? César seul le pourrait, mais il est presque inaccessible, invisible. « Je ne cherche pas à parler au duc, n'ayant rien de nouveau à lui dire; les mêmes choses ne pourraient que l'ennuyer ; et veuillez noter qu'il n'y a que trois ou quatre de ses ministres (ou officiers) qui lui parlent (littéralement : qu'*il ne lui est parlé que par* trois ou quatre...) et quelque étranger qui ait à traiter avec lui affaire d'importance ; et il ne sort jamais d'une antichambre, sinon après cinq ou six heures de nuit ; et c'est pourquoi l'on n'a jamais

(1) *Legazione XI,* lettre 34, p. 144.
(2) *Ibid.,* lettre 31, p. 137.
(3) *Ibid.,* lettre 35, p. 150.
(4) *Ibid.,* lettre 36, p. 154.

occasion de lui parler, sinon par audience expresse ; et, quand il sait que quelqu'un ne lui porte que des paroles, il ne lui donne jamais audience (1). »

Le 8 novembre, cependant, « à une heure de nuit, » César reçut Machiavel. Il voulait savoir si décidément il « ne lui portait que des paroles », et posa catégoriquement la question : — Eh bien ! et cette *condotta ?* Les voilà, cette fois, lame à lame et du tac au tac. Mais Machiavel est embarrassé, lié par ses instructions : il pare et se défend comme il peut. Coup droit de César : « Faisant profession de soldat, et étant ami de Sa Seigneurie, pourquoi n'aurais-je pas d'elle une *condotta?* Ne la servirais-je pas aussi bien qu'un autre? — Il ne faut à la République que 500 hommes d'armes et le marquis de Mantoue les amène. — Il n'y a donc pas de place pour moi ! » Et le duc, rompant brusquement, plante là le secrétaire. Auparavant, il avait dit : Les *capituli* ne sont pas encore signés. Il y a quelques accrocs. Mais dépêchez-vous. Si je traite définitivement avec les Orsini, « je ne suis pas pour leur faire fraude. Je te prie, secrétaire, de me dire si tes seigneurs veulent aller avec moi plus loin en amitié que *generalmente*, parce que, si cela leur suffisait, je m'en contenterais, moi aussi. Ce que je ne voudrais pas, c'est qu'une espérance trompée fît naître entre nous du ressen-

(1) *Legazione XI,* lettre 52, p. 195.

timent; je voudrais qu'avec moi on en usât librement. »

« Etc. (1) » ajoute Machiavel. Mais le mot de l'entretien, c'est la *condotta*, et le ton, ou la tournure, c'est le départ irrité du duc. L'entourage est au diapason. L'*amico* récrimine. Le duc veut « avoir le pied ferme », et Florence le laisse « en l'air ». Tout à coup, comme si un voile se déchirait, apparaît la préoccupation profonde de César. Il sait aussi bien que personne, aussi bien que Machiavel même, que son État « n'est bâti que sur la fortune », et que les deux colonnes sur lesquelles il repose, le Pape et le roi de France, peuvent lui manquer subitement, le Roi pouvant changer et le Pape pouvant mourir. S'il n'y mettait pas de faux semblants et n'avait au bord des lèvres le respect des choses sacrées, il dirait crûment que son père est bien le Saint-Père, mais n'est pas le Père éternel. En dehors donc de la faveur du Pape et de la bienveillance du Roi, il cherche à son jeune État, lui « prince nouveau », un fondement, *fondamento*. Aussi « l'ami qui parle », et tous les amis de ce genre, exaltent-ils à l'envi la qualité de son amitié. A une union, Florence a plus à gagner que le duc. Les deux plaies de Florence sont Pise et Vitellozzo. « Si l'on vous rendait l'une et *si l'on éteignait l'autre,* ne serait-ce pas pour vous grand bénéfice? » La proposition est faite; on prévoit les

(1) *Legazione XI,* lettre 39, p. 157.

objections : *E se tu dicessi...* On les écarte. Avec les Orsini, César est obligé de garder des ménagements, mais Vitellozzo, « c'est un serpent venimeux, et le feu de Toscane et d'Italie. » Au surplus, le roi de France pourrait bien contraindre la Seigneurie à se rendre au désir du duc! Ne vaut-il pas mieux qu'elle le fasse de bon gré?

Le désir, c'est toujours la *condotta*; et, là, Machiavel est vraiment beau. Une *condotta*, bon pour « ces seigneurs qui n'ont que le carrosse! » mais ce n'est pas à leur taille qu'il faut mesurer César, maître de l'État qu'il possède : il faut raisonner de lui comme d'une nouvelle puissance en Italie, et faire avec lui une amitié ou une ligue, mieux qu'une *condotta*. Mais l'amitié entre seigneurs ne se maintient que par les armes; comment en faire une, si les trois quarts ou les trois cinquièmes de nos armes sont aux mains du duc? Ce n'est pas qu'on ne le juge point homme de foi — *nè dicevo questo per non giudicare il duca uomo di fede;* — mais il ne faut rien faire qui puisse exposer à être *ingannati*. Quant au roi de France, il peut tout faire, mais il ne peut pas l'impossible... Diversion et riposte inutiles. L'*amico* n'en démord pas; l'amitié, sans la *condotta*, demeure *in generalibus*. Sur le chiffre on peut discuter : 300 hommes d'armes, ou seulement 200, mais la *condotta*. Et il n'est pas douteux que c'est bien César qui fait parler ainsi « l'ami qui parle », ou « l'un des premiers hommes qu'ait ce seigneur », peut-être

messer Agapito, le secrétaire, peut-être le trésorier, messer Alessandro (1).

Ces discussions au sujet de la *condotta* vont de la sorte traîner sans avancer jusqu'à la fin de décembre 1502, jusqu'à la veille de l'affaire de Sinigaglia, où il y aura tant d'*ingannati* dans le *bellissimo inganno*. Jusqu'à la veille de cette affaire, César ne verra pas une fois Machiavel (qu'il verra du reste rarement), l'*amico* ne le verra pas une fois, sans lui reparler de la *condotta* (2). Tous les prétextes leur seront bons, car ils ont une bonne raison : le besoin d'argent (3). Pise nourrit de mauvais desseins, et il y a, dans la comédie que joue César, un certain Pisan qui apparaît bien opportunément sur la scène et rentre bien opportunément dans la coulisse, pour permettre au duc de lui tenir à la cantonade les plus nobles discours, et de s'en faire honneur auprès de la Seigneurie (4). D'un autre côté, ne dit-on pas que les Dix ont engagé ou vont engager comme condottiere Paolo Orsini? Paolo Orsini le lui a dit à lui-même. Machiavel sourit et fait sourire le duc : « Ne vous a-t-il jamais dit *bugia veruna?* » — Je ne traduis pas parce qu'il faudrait traduire, presque en argot : ne vous a-t-il jamais dit de

(1) *Legazione XI,* lettre 40, p. 159.

(2) *Ibid.,* lettre 50, p. 188; lettre 62, p. 215.

(3) *Ibid.,* lettre 53, p. 197.

(4) *Ibid.,* lettre 68, p. 222; lettre 74, p. 234; lettre 76, p. 240.

« blagues? » — « Si, et souvent (1). » Mais Machiavel n'aime pas ce thème de la *condotta*, il sent que le terrain est dangereux, et il s'étudie à « employer des termes qui ne fâchent pas » César (2).

Les Magnifiques Seigneurs ne sont pas très contents de leur secrétaire, qu'ils accusent, à demi-mot, de négligence; mais le secrétaire non plus n'est pas content de ses Magnifiques Seigneurs, et, se redressant, il ne se prive pas de leur donner une bonne fois, sous une forme détournée, une leçon de politique. Que veut-on qu'il fasse sans moyens, sans ressources, payant de sa maigre bourse, dans laquelle il reste sept ducats, et quand on y regarde à la dépense d'un exprès, avec, pour courrier, « un homme à pied, qui connaît peu le pays et qui a de mauvaises jambes! » Et puis, quel homme croit-on qu'est le duc? « Un prince qui se gouverne de lui-même, » *un principe che si governa da se,* chez qui il faut deviner les choses, mais chez qui elles ne se devinent pas aisément (3), parce qu'il est *segretissimo*, et qui n'a d'égard qu'à lui-même, sans s'en rapporter en rien à autrui (4). » Et quel homme le croit-on, lui Machiavel? Est-il un

(1) *Legazione XI,* lettre 62, p. 215; lettre 74, p. 234.

(2) *Ibid.,* lettre 50, p. 188 : « Usar parole che non lo alterassino. » — Cf. lettre 56, p. 201.

(3) *Ibid.*, lettre 44, p. 171.

(4) *Ibid.,* lettre 52, p. 195.

homme à écrire *ghiribizzi e sogni,* des fantaisies et des songes? Il lui faut toucher la réalité (1). Enfin, ici, le vieux jeu est trop vieux : « Refuser, et puis taire, n'est pas de mise avec de pareilles cervelles (2). » Les Dix savent-ils ce qu'on dit? On dit que, depuis 1499, « pour n'avoir été ni avec la France ni avec le duc, *nè Franzesi, nè Ducheschi*, Vos Seigneuries ont été d'abord mal servies par le duc et ensuite assassinées par le Roi. » Quelques lignes de justification personnelle, et la leçon reprend : « Vos Seigneuries me demandent beaucoup de renseignements qu'il me semble qu'elles ont eus, si mes lettres ont été toutes lues ; et premièrement si l'on pense ici plus à la paix qu'à la guerre : je réponds, comme je l'ai déjà dit, que l'on raisonne de la paix, et que l'on fait des préparatifs pour la guerre. » Avec Bologne, il se peut que le duc s'accommode, et qu'il renonce, au bout du compte, à l'envie qu'il en avait, « parce qu'il lui a été démontré que mieux vaut faire une amitié qui puisse durer que de prendre une terre qui ne se puisse tenir. » En outre, les Orsini et les Vitelli lui ont fait un signe à le rendre sage, s'il ne l'eût pas été, et lui ont montré qu'il faut penser plutôt à maintenir ce qui est acquis qu'à acquérir davantage; mais le moyen de maintenir, c'est d'être armé de ses propres armes (3), de cajoler

(1) *Legazione XI,* lettre 44, p. 171.
(2) *Ibid.,* lettre 53, p. 197.
(3) Déjà cette idée, d'où sortiront l'*Arte della Guerra* et les

— *vezzeggiare* — ses sujets, et de se faire de ses voisins des amis. » Machiavel ajoute, *en langage chiffré*, pour bien marquer l'importance de l'observation : *Celui-là aura le dernier mot qui saura le mieux engager les autres, et celui-là les engagera qui se trouvera le plus fort de gens et d'amis* (1).

Or, tandis que Machiavel aiguise ses maximes et ses formules, tandis que la Seigneurie geint et le noie dans des longueurs dilatoires dont il enrage, mais qui, après tout, ne furent peut-être pas si maladroites (2), le duc a pris de l'avance : il est « le plus fort de gens et d'amis », il a « le mieux su engager les autres », et l'on peut prévoir que c'est à lui que restera le dernier mot. Il a « caressé merveilleusement » les Bentivogli (3). Que le protonotaire... « se déprêtre », — *si spreti*, — « se défroque (4) » (ce qui n'est pas pour effrayer, ni pour scandaliser César), et l'on fera entre Borgia et Bentivogli un beau mariage qui sera une bonne alliance entre Bologne et Imola, ou même Rome, car Alexandre VI est dans le jeu, et s'y intéresse autant que le Valentinois. Paolo Orsini donne dans le panneau ; l'astucieux Pandolfo

ordonnances sur la milice florentine, obsède Machiavel, qui y revient à plusieurs reprises.

(1) *Legazione XI*, lettre 44, p. 173.

(2) *Ibid.*, lettres 54 et 55, p. 199-201.

(3) *Ibid.*, lettre 45, p. 176.

(4) *Ibid.*

Petrucci lui-même y donne, ou feint d'y donner. C'est contre Vitellozzo et Giovanpaolo Baglioni surtout que le duc paraît animé. Il en parle *molto sinistramente*, mais comme quelqu'un qui est sûr de les tenir. Machiavel est ravi de sa perspicacité ; il l'avait bien prédit, que César triompherait ! « Si le premier jour j'eusse écrit ce que je pensais, et que vous le lussiez maintenant, cela vous paraîtrait une prophétie ; alléguant, entre les raisons qui me décidaient, qu'il était seul, qu'il avait affaire à plusieurs (1) et qu'il lui était facile de briser de telles chaînes. » Aussi, vive Dieu ! les a-t-il brisées, et il en a culbuté plus de quatre ! César est en veine de franchise ; il lâche la moitié de la vérité, un peu pour « fendre avant le coin », comme on dit, beaucoup pour discréditer Giovanpaolo aux yeux des Florentins, dont il se flatte d'être la chose. Giovanpaolo ne l'a-t-il pas prié, au moment de l'entreprise d'Arezzo, de lui écrire une lettre où il lui commanderait de travailler à remettre les Médicis dans Florence, afin qu'il n'eût pas l'air de le faire pour l'amour de Vitellozzo? « Cette lettre, il a eu la faiblesse de la lui donner. Mais ce Vitellozzo aussi est un drôle ! Lui, il voulait, abandonnant le duc au beau milieu du comté florentin, escalader nuitamment Prato. — Comment feras-tu? lui avait-il dit. Et comment

(1) *Legazione XI*, lettre 50, p. 188. Dans cette phrase, on trouverait « l'argument » du célèbre chapitre *Des Conjurations*, au livre III des *Discours sur la première Décade de Tite-Live*.

t'y maintiendras-tu? — Et l'audacieux coquin de répondre : « Commençons toujours ; le milieu et la fin suivront par nécessité ». Il ajouta que « c'était son art de faire des trahisons. » L'art de qui? de Vitellozzo ou de César (1)?

En ce moment même, tous les filets des Borgia sont tendus, à Rome, à Imola, à Pérouse, à Sienne, à Bologne; les Orsini, Vitelli, Baglioni, Petrucci, Oliverotto sont entourés de tous les côtés, poussés dedans doucement; Guido de Montefeltro est circonvenu. On offre 5,000 ducats à Paolo Orsini, pour faire déloger les troupes de Fano, — tout près de Sinigaglia. — On négocie, on ratifie, on se justifie, d'un bout de la Romagne à l'autre : jamais on ne s'est tant aimé; jamais on ne s'est tant donné. Mais, de la part du duc, c'est plus que jamais le « promène-les, » le *tiengli a bada*. Ceux que César étourdit avec des passes savantes, le Pape achève de « les endormir avec des brefs. » Déjà ils sont enveloppés dans les plis et replis de cette marche ondoyante, dont personne ne sait par où elle les conduit, mais dont tout le monde sent qu'elle les conduit à leur perte. « Sa Seigneurie prend tout sur elle, et par quel chemin elle va, on ne sait, parce qu'il est difficile de l'entendre et de la connaître (2). » Tant de si, tant de mais, tant de portes et de fenêtres aux

(1) *Legazione XI,* lettre 50, p. 188.
(2) *Ibid.,* lettre 56, p. 202.

capituli, tant de trappes et de trous pour sortir de l'amitié et entrer dans la vengeance! Tous ces accords sont « pleins de défiances et de suspicions (1) ». Grâce aux manœuvres combinées du Pape et du duc, « la chose va s'embrouillant et *procrastinant;* » et l'on ne saurait dire « si c'est art ou hasard (2) ». Vis-à-vis des autres, vis-à-vis des neutres, César déploie tout son charme. Il se laisse, sans en être dupe, caresser par Venise, et, sans que Machiavel en soit dupe, il caresse merveilleusement Florence. Il chérit trop la Seigneurie. Puisqu'elle ne lui offre que des *generalia*, soit; il les accepte et il lui en offre autant en retour. Machiavel voudrait bien quelque chose de particulier, mais sans la *condotta;* et, sans la *condotta*, le duc ne veut rien de particulier (3). Ce sont des effusions si débordantes que la Seigneurie n'y peut croire; aussi n'y croit-elle pas (4). Mais, en attendant, César gagne du temps, gagne des forces, gagne l'occasion; son heure approche : il va pouvoir exécuter le grand coup médité pour assurer son État.

Comment? Si son but est certain, ses moyens sont ignorés, ses voies sont impénétrables. Les plus intimes de ses familiers en sont aux suppositions, comme le premier venu. Machiavel s'in-

(1) *Legazione XI,* lettre 41, p. 163.
(2) *Ibid.,* lettre 57, p. 205.
(3) *Ibid.,* lettre 50, p. 188.
(4) *Ibid.,* lettre 74, p. 234.

forme à droite et à gauche; l'*amico* lui dit qu'en allant vers Rome, *on pourra séparer les Juifs des Samaritains*. Il constate un *tristo animo*, envers les Vitelli et les Baglioni, chez le duc, qui s'abstient de recevoir leurs envoyés et ceux de Pandolfo Petrucci. Comme il faut leur couper les dernières racines, faire de ces voisins des ennemis, il raconte que Pandolfo et Giovanpaolo ont voulu le faire, lui César, roi de Toscane, et que non seulement il a refusé pour ne pas contrister Florence, mais qu'il s'est servi de cette proposition pour les rendre odieux à Louis XII (1). Il dit un mot successivement de toutes les villes d'alentour : Pise, quel bel assaut, quel exploit pour un capitaine! Lucques, un fin morceau, *un boccone da ghiotti!* Et comme il faut rompre le faisceau, pour casser les lances une à une, le duc ne tarit pas de tendresse sur les Bentivogli : « il veut les recevoir pour frères, et Dieu a mis les mains à leur réconciliation (2). » Jamais, après un long affût, le tigre n'a eu des mouvements plus souples; voici un César tout nouveau de douceur et de charité.

L'armée se met en route le 10 décembre au matin. Où va-t-elle? Nul, sauf le duc, ne le sait. Malheur au pays où elle passera ; cela n'ira point sans dégâts : César suivra ses anciens erre-

(1) *Legazione XI,* lettre 59, p. 208.
(2) *Ibid.,* lettre 62, p. 215.

ments (1) ; il a accoutumé de laisser « grande licence à ses gens » , quoiqu'il se plaigne des Français comme d'une « engeance insupportable, et destructrice de provinces » . Bon nombre l'ont rejoint, par petits paquets, *alla spicciolata,* ayant entendu dire qu'on vit ici « pour l'amour de Dieu » . Ils y vivront « à discrétion » : « ce qui veut dire, remarque Machiavel, à leur gré, et non au gré de qui les loge. » A Imola, où la Cour est restée trois mois, « ils ont mangé jusques aux pierres (2), » au grand dommage des paysans, qui, il est vrai, prennent parfois leur revanche, et, quand ils tombent sur des soldats isolés, les détroussent. Un jour les capitaines des compagnies françaises qui sont de l'expédition se rendent chez le duc ; ils en sortent émus, furieux : *alterati.* Qu'y a-t-il? Serait-ce une défaite dans le royaume de Naples? Machiavel va aux nouvelles auprès du baron de Bierre, qui est muet (3) ; Montison répond n'importe quoi : que le duc n'a plus besoin d'eux, qu'il seraient à charge et le rendraient à charge aux populations (4). En réalité, peut-être sont-ils piqués de ne rien savoir ; peut-

(1) *Legazione XI,* lettre 56, p. 201.

(2) *Ibid.* Cf. lettres 69, p. 225, et 72, p. 229. César ne dédaigne même pas le procédé repris plus tard par les « chauffeurs » . — Cf. Burchardi, *Diarium.* Note de MM. Passerini et Milanesi, *Legazione XI,* p. 286. En atténuation de ce qui vient d'être dit, voir lettre 73, p. 233.

(3) *Ibid.,* lettre 77, p. 241.

(4) *Ibid.,* lettre 81, p. 246.

être, au contraire, ont-ils flairé quelque chose, et ne veulent-ils pas s'associer à une besogne qui ne saurait plaire à des soldats et à des gentilshommes. Le fait est qu'ils se retirent, et chacun, là-dessus, épilogue et divague : « chacun fait ses châteaux » d'hypothèses, ses *castellucci*. L'ami qui parle ne sait pas ; César qui sait ne parle pas. Si l'on savait seulement où l'on va ! Machiavel se tourmente. Le duc a fait naguère allusion à Pise. Mais, s'il essaie de se renseigner, l'un « tourne au large », l'autre commence des histoires qui n'en finissent pas (1).

Le mystère pèse de plus en plus lourd autour de César : le secret, le silence, autour de lui, ont maintenant une espèce de gravité, de solennité, de majesté funéraire. Le 23 décembre, de Cesena, Machiavel écrit : « Messer Rimirro (ou Ramiro) d'Orco (ou de Lorca), qui était le premier homme de ce seigneur, revenu hier de Pesaro, a été mis par ce seigneur dans un fond de tour : on craint qu'il ne le sacrifie à ces peuples, qui en ont un désir très grand (2). » Et le 26 décembre : « Messer Rimirro, ce matin, a été trouvé en deux morceaux sur la place, où il est encore : et tout ce peuple l'a pu voir ; on ne sait pas bien la raison de sa mort, sinon qu'il a plu ainsi au prince, lequel montre savoir faire et défaire les

(1) *Legazione XI*, p. 248.
(2) *Ibid.*, p. 248.

hommes à sa guise, selon leurs mérites (1). » Entre le 23 et le 26, le duc s'était livré à ses plaisirs, « à cause de la pâque » (à l'occasion des fêtes de Noël)... (2). Vitellozzo eut un pressentiment (3).

(1) *Legazione XI,* lettre 82, p. 250. — Préoccupé de maintenir son État, et de lui donner un *fondamento*, César s'était-il rappelé l'adage : *Justitia fundamentum regnorum?* En tout cas, avant de partir d'Imola, il avait institué en Romagne un tribunal, une *Ruota*, avec le concours et sous la présidence d'Antonio da Monte à San-Sovino, « homme très docte et d'excellente vie, » en résidence à Cesena. La fin tragique de Rimirro n'est peut-être pas sans corrélation avec cet établissement. César ne détestait pas le symbole, pourvu qu'il parlât pour lui : après les temps et les hommes de la rigueur sans frein, les temps et les hommes de la justice réglée. — Voyez lettre 56, p. 202.

(2) *Ibid.*, p. 249.

(3) *Ibid.*, lettre 83, p. 252.

CHAPITRE IV

LE *BELLISSIMO INGANNO.* — APRÈS SINIGAGLIA. — L'ORIGINAL DU « PRINCE. »

I

Après avoir fait étape à Pesaro et à Fano, Machiavel, suivant l'armée ducale, était parti de bonne heure, le matin du 31 décembre 1502, pour Sinigaglia, dont les Orsini et Vitellozzo s'étaient emparés au nom de César. Le soir de ce même jour, il écrit : « Ils lui ont fait escorte (les *condottieri*), et quand il a été entré, eux à ses côtés, dans la terre, il s'est tourné vers sa garde et les a fait prendre prisonniers ; et ainsi il les a tous pris, et la terre est encore à sac ; et nous sommes à vingt-trois heures (*ad ore* 23). Je suis dans un très grand souci : je ne sais si je pourrai expédier ma lettre, car je ne trouve personne qui s'en vienne. Je vous écrirai au long par ailleurs, et, selon mon opinion, ils ne seront pas en vie demain matin (1). »

(1) *Post-scriptum :* « Toutes leurs gens auraient également été

Sommairement, par cette première dépêche, le secrétaire florentin annonce aux Dix ce qui lui apparaîtra bientôt, ce qui lui apparaît peut-être déjà comme un chef-d'œuvre de la ruse. Elle est brève, sèche, émue pourtant, et il semble qu'on y sente trembler cette main qui tracera imperturbablement tant de maximes qui dans la suite des temps seront réputées effroyables. Il demeure en tout cas plongé en une admiration étonnée, — « pour la qualité de la chose qui est rare et mémorable (1) », — et il éprouve un irrésistible besoin de l'écrire : la plume se colle à ses doigts. Il passe la nuit entière du 31 décembre à fixer pour la Seigneurie et pour lui-même, pendant que sont présentes à ses yeux les figures des hommes et des choses, les circonstances du drame rapide. On conserve, pense-t-on, dans une cassette de la Bibliothèque nationale de Florence l'original autographe, et inédit jusqu'en 1875, de ce récit tout frais, ou tout chaud (2) ; malheureusement,

pris, et les patentes qu'on écrit à ce sujet disent qu'ils ont pris leurs traîtres, etc. » — *Le Legazioni e Commissarie di Niccolò* MACHIAVELLI, riscontrate sugli originali ed accresciute di nuovi documenti per cura di L. PASSERINI e G. MILANESI, volume II. *Legazione XI. Al duca Valentino in Romagna.* Lettre 84, p. 253-254.

(1) « E credo che vi sarà grata par la qualità della cosa cha è in vero rara e memorabile ». — *Legazione XI*, lettre 85, p. 254.

(2) Biblioteca Nazionale. Carte del Machiavelli, cassetta 1ª, nº 19. Publiée par PASSERINI et MILANESI, dans leur édition, *Legazione XI*, lettre 85, p. 254. Le second feuillet étant perdu, la

la fin manque, mais il n'est pas impossible d'y suppléer, puisque Machiavel, soit qu'il voulût être sûr que la Seigneurie serait exactement informée, soit qu'il ne pût vraiment détacher sa pensée d'un événement aussi considérable, en a rédigé coup sur coup plusieurs versions qu'il confia à diverses estafettes. L'une de ces versions, imprimée dans toutes les éditions de ses œuvres, et la plus connue, sinon la seule généralement connue, est devenue classique sous le titre de : *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino nell'ammazzare Vitellozzo Vitelli, Olive-*

lettre n'est pas datée, mais, à certains faits, MM. Passerini et Milanesi ont cru reconnaître qu'elle est de Sinigaglia même, et du 31 décembre 1502. J'avoue que les premières lignes m'en font douter un peu. Et l'expression : *a dì 30 del passato*, qui se trouve à la page suivante, le mot *passato* ne pouvant s'appli-pliquer qu'au mois de décembre, changerait ce doute en quasi-certitude contraire, si la lettre 86, — de Corinaldo, 1er janvier 1503, — ne semblait, à son tour, appuyer l'opinion des éditeurs. Je dois ajouter pourtant que deux des derniers auteurs qui aient écrit sur Machiavel, MM. Francesco Nitti (*Machiavelli nella vita e nelle dottrine*, t. I, p. 187, en note) et Oreste Tommasini (*la Vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli*, t. I, p. 259), ont exprimé avant moi les doutes qui me sont venus. M. Tommasini recule jusqu'après le 13 janvier 1503 la date du fragment de la *Nazionale*, y relève déjà « un germe de narration ordonnée et en forme », et dit que ce ne peut être, pour des raisons qu'il donne, ni l'original ni une copie de la lettre écrite le 31 décembre, laquelle ne nous serait pas parvenue. En tout cas, c'est le 8 janvier 1503 que les Dix annonceront à Machiavel l'élection comme ambassadeur de Jacopo Salviati (lettre 96, p. 275), « au lieu d'Antonio Canigiani, » ajoute Pietro Parenti (*Stor. Fior.*, Mss., vol. V), cité par MM. Passerini et Milanesi, en note, p. 283. — Voyez *Legazione XI*, lettre 85, p. 254.

rotto da Fermo, il signor Pagolo e il duca di Gravina, Orsini. Elle est probablement postérieure aux autres, écrite plutôt pour l'histoire que pour les Dix, plus littéraire, plus « faite », moins spontanée, moins frémissante. Le début suffit à montrer que c'est une composition : *Era tornato el duca Valentino di Lombardia...* (Le duc de Valentinois était revenu de Lombardie...) (1). La lettre incomplète qu'on croit pouvoir dater du 31 décembre vibre et vit bien davantage. Elle commence :

Ce Seigneur avait pressenti, après le départ que les Français firent de Cesena, comment ses ennemis réconciliés cherchaient, sous ombre d'acquérir Sinigaglia en son nom, à lui mettre les mains dessus et à s'assurer de lui; jugeant pouvoir sous couleur de telle entreprise réunir leurs forces ensemble, pensant qu'il n'était pas resté au duc autant de monde qu'il en avait, et que, pour ce motif, leurs desseins seraient plus faciles. D'où ce Seigneur pensa qu'il les devait prévenir...

La même considération, on s'en souvient, avait armé les meurtriers de Girolamo Riario : *Meglio che noi lo facciamo a lui, che lui a noi* (2). (Mieux vaut le lui faire qu'il ne nous le fasse.) César le fera donc aux *condottieri* qui voudraient

(1) L'original, ou du moins une copie autographe de la *Descrizione,* se trouve à l'*Archivio centrale*, carte Strozziane, filza 139, carte 208.

(2) D'après la chronique de Cobelli. Voyez Pasolini, *Caterina Sforza*, I, p. 199.

le lui faire. Pour bien tendre le piège, il dissimule et disperse ses troupes :

Il leur permit l'entreprise de Sinigaglia et fit attention à cacher ses forces afin de les faire venir plus volontiers et de plus grand cœur.

C'est une poursuite lente, une chasse à la trace, les pas dans les pas.

Ainsi, quand ils se murent pour aller à Sinigaglia, il partit de Cesena, et quand il arriva à Pesaro, des nouvelles vinrent que Sinigaglia avait été occupée par les Orsini... à l'exception de la citadelle.

La ville prise, les *condottieri* déclaraient vouloir la tenir pour le duc, et, comme la forteresse résistait, ils sollicitaient Son Excellence de s'avancer avec ses gens et artilleries pour la réduire. César voit là une contre-mine qui coupe et évente la sienne, un autre piège dressé contre le sien ; il feint d'y tomber, « pour ne pas affaiblir l'opinion où ils étaient qu'ils pourraient le tromper, — *per mantenerli in su la opinione avevano di posserlo ingannare;* » dans la marche de Cesena à Fano, « il avait fait venir ses gens disséminés à ce point que personne ne les avait pu compter ni savoir même à peu près leur quantité ; et, entre autres moyens dont il avait usé pour les cacher, il n'avait pas assigné de chef à plus de cent hommes d'armes et cent arbalétriers à cheval, qu'il avait « égrenés » — *fatti spiccio-*

lati — et envoyés loger en divers endroits par ses terres. » Très secret et mystérieux jusqu'au dernier moment, ce n'est qu'à son départ de Cesena qu'il leur indique où ils doivent se rendre près de Fano et à qui ils doivent obéir. Le « grand ordre, » que l'évêque de Volterra signalait naguère, avec le « grand secret » et la « grande rapidité », comme l'une des qualités caractéristiques de César, règne plus que jamais dans cette armée qui va le duc seul sait où.

Arrivé à Fano le 30 du mois passé avec toute l'armée autour de lui, et voulant le matin de bonne heure chevaucher vers Sinigaglia, il ordonna à tous ses chefs que chacun fît en sorte d'être le matin à dix-huit heures avec ses compagnies rangé sur le bord du fleuve qui se trouve à six milles de Fano : et, ayant disposé qui aurait à former l'avant-garde et qui, l'arrière, et où devraient être les infanteries, le matin à l'heure dite, chaque homme fut à son poste.

A l'avant-garde, Lodovico della Mirandola, Raffaello de' Pazzi, et deux autres *condottieri* avec quelque cinq cents chevaux ; puis une bande de plus de mille Gascons et Suisses ; « et puis Son Excellence en armure, sur un cheval bardé, au milieu de son escadron ; et puis, après, tout le reste de ses gens d'armes et chevaux ; sur la main droite, vers les monts, tout le reste de ses infanteries. » Cet ordre était arrêté si minutieusement que César avait pu le pousser jusqu'à l'apparence du désordre, toujours dans la même intention, pour

inspirer, par son étalage de confiance, une pleine confiance à ces alliés qui étaient des adversaires, à ces conspirateurs qui se présentaient en amis :

Pour donner plus de cœur à ses ennemis et pour montrer peu d'ordre dans sa venue, il n'avait point assigné de place aux chariots dont cette armée est très copieusement munie, mais il les avait laissés avancer à la défilade.

Ici, la narration de Machiavel se fait précise comme un procès-verbal ; il décrit les lieux, mesure les distances, relève les points de repère.

De Fano à Sinigaglia, comme le peuvent savoir Vos Seigneuries, il y a environ 15 milles. Chacune de ces villes est au bord de la mer et le chemin qu'on fait de l'une à l'autre est tout droit (tout plan, *tutto piano*), placé entre la mer et les monts qui se resserrent en tel endroit avec la mer de sorte que, de leurs racines aux eaux, il n'y a pas trente brasses d'espace, et le plus que cet espace s'élargisse ne fait pas tant de terrain qu'un demi-mille ne soit davantage. Sinigaglia a du côté de la tramontane la mer, duquel côté est *la rocca;* elle a, du côté du couchant, un gros fleuve qui passe au pied de ses murailles, et qu'il faut traverser à ceux qui partent de Fano pour aller là. Il n'y a sur ce fleuve qu'un pont de bois qui n'aboutit pas à la porte de la ville, mais aux murailles et loin de celles-ci environ trois lances ; sur la main gauche, le pont passé, il y a une petite porte, loin comme quelque six lances ; et sur la main droite, loin comme deux portées d'arbalète, — il faut tourner la muraille pour y arriver et s'éloigner davantage du fleuve, — est une autre grande porte avec pont-levis et autres engins accoutumés. En avant

de cette porte qui est proche *(viene ad essere)* du côté qui regarde le midi, sont beaucoup de maisons, non en forme de bourg, mais détachées l'une de l'autre, si bien qu'elles laissent une place au milieu, laquelle, par un de ses côtés, s'étend jusqu'au fleuve que j'ai dit ci-dessus.

Les lieux ainsi dépeints, voici maintenant les hommes :

Se trouvaient à Sinigaglia, quand le duc se trouvait à Fano, Vitellozzo, le seigneur Paulo Orsino, le duc de Gravina, et Liverotto da Fermo avec 2,000 fantassins et environ 300 « escopettiers » *(scoppiettieri)* à cheval; et le reste de tous leurs gens d'armes et fantassins était par certains châteaux d'alentour, à une distance de plus de six milles.

Grave imprudence, car César, qui connaît les uns et les autres, les lieux et les hommes, a pris de près ses précautions :

Et parce que ceux-ci (les *condottieri*) pensaient à pouvoir forcer le duc, il était nécessaire qu'il pensât à les forcer. Et sachant bien quels étaient leurs desseins, et le site de la terre comme il était, et comment il pouvait être attaqué et attaquer les autres, il écrivit, le soir précédant le matin où il partit de Fano, à ces Orsini qu'il voulait qu'ils retirassent tous leurs gens de Sinigaglia et qu'ils se logeassent hors la ville dans ces maisons que je dis ci-dessus qui sont près de la porte, et, quant à leurs personnes, s'ils voulaient loger dans la ville même, il s'en remettait à eux.

Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est d'éveiller leurs craintes; et ce en quoi il se confie surtout, c'est dans la confiance qu'il travaille à leur ins-

pirer. Au surplus, tout, jusqu'aux plus petits détails, est prémédité, réglé.

Il écrivit *etiam* qu'il voulait que toutes les portes de la ville fussent fermées, à l'exception de celle qui regardait vers ces maisons, afin qu'il ne pût entrer que les gens seulement qu'il voulait.

Avant donc qu'il parte de Fano, il donne à ses soldats des ordres pour la route, aux Orsini des ordres pour sa réception; et quand il part le matin, au jour, il s'en va vers Sinigaglia, lentement, *passo passo*, au pas, « comme peuvent marcher les infanteries en ordonnance. » Ce sont de belles troupes, c'est un beau paysage, et cela fait un beau spectacle dont Machiavel jouit vivement. « Et vraiment, pour la quantité et qualité des gens, et pour l'*humanité (per la umanità)* du site qui les découvrait tous et ne gâtait pas leur ordre (la route étant toute droite, toute plane entre la mer et les monts), il me parut un rare spectacle de les voir. »

Les condottieri se portent à la rencontre du duc, alors que la tête de l'armée est encore à trois milles de Sinigaglia : Orsini et Vitelli commencent à se présenter, non pas tous ensemble, mais un à un : « d'où l'on présume qu'ils y étaient allés, non par délibération commune, mais au hasard, forcés par la nécessité et par la honte *(vergogna)*, ou bien par la bonne fortune d'autrui, et par leur mauvaise. » Parmi eux, Vitel-

lozzo, qui « vint sur une petite mule, sans armure, avec, au dos, un sarrau étroit, noir et usé, et, par-dessus, une pelisse noire doublée de vert; et qui l'eût vu n'aurait jamais jugé que ce fût celui sous les auspices de qui deux fois cette année on avait cherché à chasser d'Italie le roi de France. Son visage était pâle et hébété, *ce qui dénotait à chacun facilement sa future mort* (1) ». A lui et aux autres César fit le meilleur accueil, et ils s'en retournèrent vers Sinigaglia, causant tantôt avec le duc, et tantôt avec ceux qui l'accompagnaient.

Cependant l'avant-garde des gens d'armes avait franchi le pont; selon les ordres de César, elle s'était arrêtée entre le pont et la porte, et elle avait fait former la haie à ses chevaux, dont une partie tournait la croupe aux murs de la ville et l'autre au fleuve, laissant au milieu un chemin par où passerait le reste de l'armée :

Ce que fit le duc, — qui n'oubliait rien, — pour être maître de ce pont et pouvoir s'en servir à tout événement. Les mille Suisses et Gascons qui marchaient derrière l'avant-garde entrèrent alors dans la ville, et derrière eux vint le duc au milieu des Orsini et Vitelli; pour qu'ils ne puissent plus s'en aller, une fois qu'ils seraient venus au-devant de lui, il avait ordonné à huit de ses confidents les plus intimes d'entretenir deux par deux chacun des *condottieri*, et dans... (2).

(1) Dans la *Descrizione*, Machiavel a repris cette observation sur Vitellozzo, et il en a fait « un morceau. »

(2) *Legazione XI*, lettre 85, p. 254-257.

Brusquement, la lettre s'interrompt; la lacune s'ouvre au moment le plus pathétique, et ce serait une perte irréparable si la *Descrizione,* quoique plus guindée et plus froide, ne permettait pas de la combler. Les deux Orsini, Paulo et le duc de Gravina, et Vitellozzo Vitelli s'avancent, devisant de choses et d'autres, encadrés chacun de deux hommes sûrs.

Mais le duc, ayant vu qu'Oliverotto manquait, — car il était resté avec ses gens à Sinigaglia et s'occupait, devant la place où il était logé sur le fleuve, à les ranger et à les exercer, — fit de l'œil signe à don Michele, à qui la charge d'Oliverotto avait été donnée, qu'il pourvût à ce qu'Oliverotto ne s'échappât point. Aussi don Michele poussa-t-il son cheval, et, arrivé près d'Oliverotto, lui dit-il que ce n'était pas l'heure de rassembler son monde hors de ses logements, parce qu'ils leur seraient enlevés par ceux du duc, qu'il l'engageait donc à les y faire rentrer, et à venir avec lui à la rencontre du duc. Et, Oliverotto ayant exécuté cet ordre, le duc survint, qui le vit et l'appela : Oliverotto lui fit révérence et l'accompagna avec les autres; ils entrèrent avec lui à Sinigaglia, et descendirent tous de cheval au logement du duc; et, étant entrés avec lui dans une chambre secrète, ils furent par le duc faits prisonniers. Lequel duc aussitôt monta à cheval et commanda que fussent dévalisés les gens de Liverotto et des Orsini. Ceux de Liverotto furent tous mis à sac, car ils étaient proches; ceux des Orsini et Vitelli, étant loin et ayant pressenti la ruine de leurs maîtres, eurent le temps de se réunir; et, s'étant souvenus de la vertu et discipline de la maison Vitellesca, serrés ensemble, contre le gré du pays et des hommes ennemis, ils se sauvèrent. Mais les soldats

du duc, non contents du sac des gens de Liverotto, commencèrent à saccager Sinigaglia, et, si ce n'eût été que le duc par la mort de beaucoup réprima leur insolence, ils l'eussent saccagée toute. Mais, la nuit venue et les tumultes arrêtés, il parut à propos au duc de faire tuer Vitellozzo et Liverotto; et, les ayant conduits tous deux en un même lieu, il les fit étrangler. Où il ne fut usé par aucun d'eux de paroles dignes de leur vie passée; puisque Vitellozzo demanda qu'on suppliât le Pape de lui donner de ses péchés indulgence plénière; et Liverotto, en pleurant, rejetait sur le dos de Vitellozzo toute la faute des injures faites au duc. Pagolo et le duc de Gravina Orsini furent laissés en vie jusqu'à ce que le duc eût entendu qu'à Rome le Pape avait pris le cardinal Orsini, l'archevêque de Florence (1) et Messer Jacopo da Santa Croce. Sur cette nouvelle, le 18 janvier, à Castel della Pieve, ils furent eux aussi, étranglés de la même manière (2).

II

Tel fut le coup de Sinigaglia, dont un doux et docte prélat, Mgr Paolo Giovio de Côme, évêque de Nocera, a dit que c'était une « très belle tromperie », — *bellissimo inganno*, — la trom-

(1) Rinaldo Orsini.

(2) *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino nell' ammazzare Vitellozzo Vitelli, Oliveretto da Fermo, il signor Pagolo e il duca di Gravina, Orsini*. (Édition de Passerini et Milanesi, *Legazioni*, t. II, p. 287-293.)

perie par excellence, la tromperie des tromperies. Comme Machiavel, toute l'Italie d'alors trouva la chose *stupenda,* objet ou sujet à la fois d'admiration et d'étonnement; ce sentiment fut si fort qu'il rendit muettes toutes les bouches qui d'habitude parlaient : les grandes admirations sont comme les grandes douleurs. Ni Machiavel, en effet, soit dans une de ses rédactions, soit dans le célèbre chapitre VII du *Prince* où il a concentré plus tard en formules les faits et gestes de César Borgia pour les proposer en exemple aux princes (1), ni Guichardin, qui n'était pas aussi près du duc que l'était Machiavel, n'ont là-dessus un mot de blâme (2). Machiavel se borne à remarquer *la semplicità* des conjurés qui étaient allés se mettre aux mains du duc, et Guichardin, à déclarer qu'une telle fin était bien due à Oliverotto da Fermo qui, peu de temps auparavant, avait fait mourir par trahison son oncle, Giovanni Frangiani. Peut-être aussi, quoique celui-là dépassât les autres par la soudaineté foudroyante du dénouement comme par le nombre et la qualité des victimes, était-ce un de ces spectacles semblables, quant au fond, à ce qui se voyait très souvent; mais la forme en était un miracle de

(1) *Libro del Principe,* cap. VII, *De Principati nuovi che con forze d'altri et per fortuna s'acquistano.*

(2) *Della Istoria d'Italia di M. Francesco* GUICCIARDINI, *gentiluomo fiorentino,* libri XX, in-folio, Venezia, 1738, Giambatista Pasquali, tome Ier, liv. V, p. 352.

l'art : la pièce, cette fois, était supérieure et supérieurement jouée.

César est plus que content de lui-même, il est ravi, il exulte. « Tandis qu'il courait ensuite avec ses gens la cité pour tailler en morceaux quelques fantassins de Liverotto, qui étaient dedans, ayant rencontré un envoyé de la République florentine, le duc dit : « Voilà ce que j'ai voulu dire, à Urbino, à Mgr de Volterra (Francesco Soderini) ; mais je ne me fiai pas à lui découvrir le secret ; à présent, l'occasion venue, j'ai su en user, et j'ai fait grand plaisir à Vos Seigneurs (1). » Le plaisir qu'il a fait à la Seigneurie, le service qu'il lui a rendu, c'est la note que César va faire sonner de plus en plus à l'oreille du secrétaire florentin (2),

(1) *Della Istoria...*, p. 351 (note). D'après Biagio Buonaccorsi. Cf. NARDI, *Istorie della città di Firenze,* et TOMMASI, *ouvr. cité.*

(2) *Legazione XI.* Lettre 86, datée de Corinaldo, 1er janvier 1503 (p. 258). Machiavel rappelle à ses « Magnifiques Seigneurs » que la veille, 31 décembre 1502, qui était le jour même de l'affaire de Sinigaglia, il leur a écrit deux lettres, l'une très courte, — un simple avis, — l'autre plus longue, où il « narrait toute chose particulièrement » et rapportait en outre « ce que lui avait dit Son Excellence, et quelle opinion l'on se faisait de la manière d'agir du Seigneur ». Ces lettres, il les croyait arrivées ou sûres d'arriver à bon port, ayant payé six ducats pour l'une et trois pour l'autre à deux exprès, un Florentin et un Urbinate. Néanmoins il préférait les répéter encore, « par excès de précaution, pour le cas où elles ne seraient pas parvenues. » Heureusement, car, grâce à cet « excès de précaution, » la perte du dernier feuillet de la seconde lettre se trouve en partie réparée : elle l'est certainement en ce qui touche « ce qu'avait dit Son Excellence » et « l'opinion qu'on se faisait de sa manière d'agir, » qui est maintenant ce qui nous intéresse le plus.

car cet envoyé de Florence qui, tout de suite reçoit la confidence de la joie de César, — confidence « d'après », peu commune encore de la part d'un homme qui ne connut jamais les confidences « d'avant », — c'est Machiavel en personne (1). « Le duc m'a appelé vers deux heures de nuit, et avec le meilleur visage du monde il s'est réjoui avec moi de ce succès, disant qu'il m'en avait parlé la veille, mais non découvert le tout, comme il était vrai. Il y ajouta des paroles sages et plus affectionnées qu'on ne saurait croire, — *affezionatissime sopra modo*, — envers cette cité ; énumérant toutes les raisons qui lui font désirer votre amitié, pourvu que de votre côté elle ne manque pas ; si bien qu'il me fit demeurer *ammirato* (2). »

Machiavel, si j'ose ainsi parler, n'en revient pas. Comment ! voilà seulement quelques heures qu'Oliverotto et Vitellozzo ont été étranglés ; les Orsini sont à deux pas de là, en prison, attendant leur sort, et César accueille Machiavel « avec le meilleur visage du monde » ! Il est pleinement maître de lui, en pleine possession de ses moyens ; il a toute sa tranquillité d'âme, toute sa lucidité d'esprit : il ne perd pas une minute, et il n'est déjà plus à l'événement passé, mais à ses suites, à ses conséquences, à l'avenir : il y est de toute

(1) *Legazione XI*, lettre 86, p. 259 (note).
(2) *Ibid.*

sa diplomatie fertile en ressources, de toute sa dialectique abondante en arguments. « Il conclut en me chargeant d'écrire de sa part trois choses à Vos Seigneuries. La première, que je me réjouisse avec elles de son succès, puisqu'il a éteint les ennemis très capitaux du Roi, de lui et de vous, et balayé toute semence de scandale, et cette zizanie qui était pour gâter l'Italie ; de quoi Vos Seigneuries lui devaient avoir obligation. » La deuxième recommandation de César est de prier la Seigneurie qu'il lui plaise « de montrer à tout le monde qu'elle est son amie », surtout qu'elle fasse toute démonstration de l'être ; — et il ne le cache nullement : il ne suffit pas qu'elle le soit, il faut qu'elle le montre ; au besoin, il préférerait qu'elle le fût moins et qu'elle le montrât davantage, car chez lui, derrière tout cet étalage de sentiments, il n'y a pas trace de sentiment : il n'est que politique et calcul. Il n'était que politique et calcul avant l'affaire de Sinigaglia, quand il travaillait, avec tant d'ingéniosité et de ténacité, à mettre Florence dans son jeu, en tout cas à s'assurer sa neutralité bienveillante, à obtenir la *condotta*, et à regarder s'ouvrir ainsi une porte en Toscane. — Politique et calcul après l'affaire de Sinigaglia, quand il voudra du moins se faire payer le service rendu, obtenir de la Seigneurie une sorte d'approbation publique, afin d'enlever tout point d'appui à ce qui reste de ses ennemis, au duc d'Urbin, à Pandolfo Petrucci

de Sienne, à tous ces « petits tyrans débridés », à cette nichée d'oiseaux de proie, à ce vol de gerfauts, qui plane aux environs de Florence. C'est, de sa part, tout le secret de cette intrigue de trois mois et demi, dont tout l'objet, de la part de Florence, est de l'amuser sans lui rien donner. L'amitié de Florence, l'alliance de Florence, là est vraiment la clef de la situation. Des Orsini, des Vitelli, et puis de Pandolfo Petrucci ou de César, qui l'emportera? — Politique et calcul encore, quand, devant l'Italie et à l'intention du Pape futur, il compose son attitude, se proclame « venu pour éteindre les tyrans et restaurer le domaine de l'Église ». Sans doute, dans la première ivresse du succès, il lui arrivera de parler de « son État », mais il ne bannira jamais complètement cette arrière-pensée angoissante de la fragilité, de la précarité de sa puissance, et toute sa force, toute sa ruse, le lion et le renard qu'il est, tendront à la consolider. En vue de construire, il déblaie le terrain d'un geste énergique, qui, de la Romagne, va s'élargissant. Il brûle les guêpiers, il arrache les ronces, il rase les vieilles huttes qui encombrent le sol où il rêve de bâtir. Après les Orsini et les Vitelli, le duc d'Urbin détrôné, la Préfétesse en fuite, vient le tour de Pérouse et des Baglioni, de Sienne et de Pandolfo Petrucci. Le duc gagne de proche en proche; « il mange l'artichaut feuille à feuille ». Aux Florentins il ne cesse de faire dire : « Ni crainte, ni

soupçon ne peuvent à présent vous arrêter ; » car il est bien armé, et leurs ennemis sont pris.

Pris, non pas tous. Comme il ne pense déjà plus au passé, César ne pense déjà plus à Vitellozzo et à Liverotto, dont il s'est défait ou va se défaire cette nuit même (1), ni aux deux Orsini qu'il tient et dont il se défera quand il le voudra ; mais il pense aux autres, qui sont libres, intriguent, conspirent, ou simplement existent, et par conséquent le gênent ou l'inquiètent encore. La troisième commission dont il charge le secrétaire est donc tout bonnement d'écrire aux Dix « qu'il désirerait que si, à la nouvelle de la prise de Vitellozzo, le duc Guido (d'Urbino) qui est à Castello se réfugiait sur votre domaine, Vos Seigneuries le détinssent ». A cette proposition, Machiavel, — tout Machiavel qu'il est ou quel que soit l'homme qu'on devait prétendre qu'il fut, — ne peut s'empêcher de se récrier : il ne serait pas de la dignité de la cité de livrer ainsi Guido, et elle ne le ferait jamais ! — Tu parles bien ! répond ironiquement César, mais il n'est que de s'entendre ; je ne vous demande pas de me le livrer ; c'est assez que tes Seigneurs le détiennent et ne le lâchent pas, avant qu'il ait fait accord avec moi (2).

(1) « È seguito dipoi che questa notte ad ore dieci questo Signore fè morire Vitellozzo e messer Oliverotto da Fermo... » *Legazione XI*, lettre 86, p. 260.

(2) « ... E, dicendo io che non sarebbe della dignità della città che quelle liene dessino preso, e che voi nol faresti mai ; rispose che

Non seulement le duc est parfaitement calme, mais lui seul est calme dans l'universel désarroi. Aux environs de Sinigaglia, ce ne sont que paysans qui fuient, soldats qui pillent, gens qui se terrent d'épouvante : impossible d'expédier un courrier : « La lettre que j'ai écrite hier soir, je l'ai encore *in petto*, et je ne sais si je pourrai l'envoyer aujourd'hui (1). » Mais le ton est donné dans l'entourage de César ; Machiavel étant rentré en conversation avec l'*amico*, — l'ami qui parle pour le duc qui se tait, lorsque, tout en parlant, ils ne se taisent pas tous les deux, — cet ami lui tient le même langage que le duc, en amplifiant et en renchérissant. Son Excellence n'a rien de plus cher que d'être agréable à la Seigneurie florentine. Quant à ce qu'Elle va faire, voici : — il n'y a plus de motifs d'en faire mystère, car on doit être déjà « après », si le Pape a su, comme César, *valersi della occasione*, « se servir de l'occasion. » Vitellozzo et Oliverotto sont morts « comme tyrans et assassins et traîtres » ; quant au seigneur Paolo et au duc de Gravina, le duc veut les conduire à Rome, espérant à coup sûr que le Pape a dans les mains à cette heure le cardinal Orsino et le seigneur Julio » (2). Là on procédera dans

io parlavo bene, ma che li bastava che vostre Signorie lo tenessino, nè lo lasciassino, se lui non se ne accordava. » — *Legazione XI*.

(1) *Ibid.*, lettre 88, p. 263.

(2) Cf. lettre 85, p. 260. Machiavel, — et tout le monde d'ailleurs, — avait bien deviné, en cela, l'intention de César : « ... Les

les formes, « on ouvrira le procès contre eux, et ils seront jugés juridiquement. » C'est un scrupule qui prend par intermittence le père et le fils, plutôt, il est vrai, au lendemain qu'à la veille des exécutions considérées par eux comme nécessaires ou utiles (ainsi pour Catherine Sforza dont Alexandre VI voulut justifier la dépossession par une accusation inventée de tentative d'empoisonnement), et l'on voit alors qu'en leur jeunesse, avant le pontificat et avant le duché, ils furent « aux études » de droit. Ainsi l'on jugera, quand on les aura tous, les Orsini et le reste des *collegati;* pour Oliverotto et Vitellozzo, ils sont jugés. La vérité, — et ce sera encore la source d'un précepte machiavélique, — est que César, avant d'expédier les deux Orsini qu'il tient, veut être sûr que le Pape tient tous les autres, afin de ne pas laisser derrière lui un vivant qui venge les morts : tant que l'on n'est pas certain de tout tenir, et de tout écraser, mieux valent les semblants de la clémence, — ou du moins de la justice, de la justice juridique, qui a du reste cet avantage d'être lente en sa procédure et de permettre, en gagnant du temps, de profiter de l'occasion.

deux autres (Paulo Orsini et le duc de Gravina) sont restés en vie : on croit que c'est pour voir si le Pape aura eu entre les mains le cardinal et les autres qui étaient à Rome, comme l'on croit que oui, et puis ils en délibéreront de tous de belle compagnie, — *et dipoi ne deliberranno di tutti di bella brigata.* »

Tandis qu'il parle, et parce qu'il parle, « l'ami qui parle » s'échauffe peu à peu : — Que veut le duc? Qu'a-t-il en tête? — Délivrer toutes les terres de l'Église des factions et les tyrans, les restituer au Pontife, et *solum* retenir la Romagne pour soi. S'il le fait, — en cette phrase transparaît et reperce le souci profond de César, — un nouveau pape devra lui en être obligé, ne se trouvant plus serf des Colonna, comme l'ont toujours été les Papes par le passé. Pour ce qui est de la Romagne et de la Toscane, depuis beau temps le duc ne pensait qu'au moyen de les pacifier, et il lui semble l'avoir fait par la prise et la mort de ceux qui étaient la pierre du scandale : ce qui reste, à son avis, n'est que feu à éteindre avec une goutte d'eau. Enfin, arrivant à la conclusion, la Seigneurie peut maintenant asseoir ses dispositions : qu'elle envoie à César un ambassadeur, qui traitera à l'honneur et au profit des deux parties; qu'elle fasse, — ici l'*amico* récite sa leçon mot à mot, — « toute démonstration d'amitié avec lui, » et laisse de côté les longueurs et les égards (1).

Personne ne s'y tromperait : à plus forte raison Machiavel ne s'y trompe-t-il point; si le duc de Valentinois aime la Seigneurie florentine, il ne l'aime pas pour elle-même, et, comme on dirait vulgairement, sans dot. Mais les Dix entendent

(1) *Legazione XI*, lettre 88, p. 264.

ne pas donner de dot, et, même sans dot, aiment mieux ne pas se donner. Ils voudraient bien ne se mettre en frais que de compliments; encore les mesureraient-ils. Ils ont appris, le 1er janvier, l'acquisition de Sinigaglia par le duc, et il leur paraît tout d'abord poli de l'en féliciter (1). Mais, le 3 et le 4, quand des bruits commencent à courir confusément à Florence, où les uns disent que Paolo Orsino, le duc de Gravina, Vitellozzo, messer Oliverotto ont été « taillés en pièces » par les gens du Valentinois, les autres qu'ils ont seulement été faits prisonniers, dans la diversité des racontars, la Seigneurie croit pouvoir retenir que le duc « a obtenu contre ses adversaires ou tout ou une grande partie de ce qu'il avait projeté ». En conséquence, elle prescrit à ses envoyés de se transporter auprès de Son Excellence et de se congratuler avec Elle de son bonheur, « en notre nom, » officiellement, « avec modestie néanmoins, et en montrant que nous présupposons que la chose s'est faite convenablement et parce qu'ils (les *condottieri*) y avaient donné motif, afin que nous n'ayons pas l'air de nous réjouir indûment. » Mais ces félicitations ne tombent que du bord des lèvres : la Seigneurie sait ou devine la trahison, et elle peut, comme d'autres, étant de son temps et de son pays, la trouver « élégante », mais, au fond du cœur, elle la juge sévèrement :

(1) *Legazione XI,* lettre 90, p. 265.

« Nous avons idée que tout ce qui est arrivé s'est tenu et fait sans égard de foi ni d'honneur. » La politique pourtant est la politique : elle exige parfois des hommes qu'ils soient aveugles et sourds. « Vous ajouterez à votre discours toutes les circonstances, qui pourront donner lieu de croire que nous sommes contents *etiam* pour notre intérêt ; il y en a deux principales : la ruine de nos ennemis, et l'amour que nous portons à Sa Sainteté le pape et à Son Excellence le duc (1). »

Le lendemain, les bruits se sont précisés, ou la nuit a porté conseil : quelqu'un des Dix s'est avisé peut-être qu'il n'était pas prudent de laisser voir le fond de sa pensée dans des lettres qui pouvaient être interceptées, ou bien l'on estime plus sage de prendre en l'irréparable ce qu'il y a d'heureux, puisque de toute façon il est irréparable, et la Seigneurie fait écrire : « Tu verras par notre lettre d'hier la commission que nous te donnons de féliciter cet illustrissime Seigneur de ses succès, et en quelle manière. Par celle-ci, nous te confirmons ce que nous avons dit, et d'autant plus vivement que nous avons entendu depuis entre les autres choses la mort de Vitellozzo, de laquelle cette cité a des raisons d'être très contente (2). » Le 8, Machiavel n'a encore

(1) *Legazione XI*, lettre 92, p. 267.
(2) *Ibid.*, lettre 93, p. 268.

rien dit, parce qu'il n'a encore rien reçu de Florence, et il s'impatiente, car « chacun ici commence à s'émerveiller que Vos Seigneuries n'aient pas écrit ou fait entendre quelque chose à ce prince en congratulation de la chose nouvellement faite par lui à votre bénéfice (1) ». César s'en « émerveille » plus que tout autre. Il a passé cette première semaine de janvier 1503 à rôder de Corinaldo à Sassoferrato et de là à Gualdo, guettant « l'occasion de pouvoir œuvrer aux dépens de ses ennemis », se roidissant dans son attitude, promenant et roulant non de vains remords d'hier, mais de vastes desseins pour demain.

La situation se débrouille. L'évêque de Castello et tous les Vitelli, parents plus ou moins proches de Vitellozzo, se sont échappés, et des ambassadeurs sont venus offrir leur terre au duc, qui ne l'a acceptée que comme gonfalonier de l'Église, en cette seule qualité et pas en une autre, — il a eu soin de le spécifier nettement. D'autre part, on est venu lui dire que Giovanpaolo Baglioni, avec les Orsini et les Vitelli, tous leurs gens d'armes, et les fugitifs qui avaient cherché asile auprès d'eux, étaient partis de Pérouse pour Sienne et qu'aussitôt après leur départ, le peuple pérugin s'était soulevé et avait crié : « Le duc! le duc! » Le fait est vrai. De Pérouse aussi sont arrivés des ambassadeurs chargés d'offrir leur

(1) *Legazione XI,* lettre 95, p. 271.

ville à César; mais ses familiers assurent à l'envi que, pas plus que Castello, il ne veut Pérouse pour lui-même; il veut uniquement en chasser les tyrans, et la restituer à l'Église (1).

Non nobis, *Domine*, *non nobis*... C'est, chez César, à cette heure, une affectation de désintéressement curieuse, et qui se relie tout droit au souci dont il est rongé, sur la caducité de son pouvoir qui n'a de « fondement » que dans le pontificat de son père, lui-même éphémère et qui passera, — on en a solennellement et symboliquement prévenu le Pape au jour de son exaltation, — comme passe toute gloire de ce monde. Ce *fondamento* qui lui manque, le duc est obligé de le chercher dans la gratitude des successeurs d'Alexandre VI, et dans les titres qu'il se crée à la reconnaissance de l'Église, en attendant qu'il puisse s'en dispenser, ayant trouvé dans sa propre force, dans *ses armes*, comme aime à le dire Machiavel, le vrai *fondamento* de son État. Et déjà il médite une entreprise sur Sienne, où domine celui qui fut l'âme des conjurés de la Magione, l'astucieux Pandolfo Petrucci (2). C'est sur lui désormais qu'il va dériver toutes les rancunes, contre lui qu'il va concentrer toute son action. Il lâche pour l'instant le duc d'Urbin, qu'il ne craint plus; mais de quels ongles, de quelle griffe

(1) *Legazione XI,* lettre 94, p. 270. Cf. lettre 95, p. 272.
(2) *Ibid.*

il s'attache à Pandolfo! Bon gré, mal gré, il faut qu'il ait avec lui dans cette chasse tous ses voisins, que tous lui servent de rabatteurs. Ainsi Florence. Il lui a rendu un fameux service! L'avoir débarrassée des Orsini et des Vitelli, c'est un service appréciable, qui se peut évaluer et rétribuer en espèces, qui, en tout cas, appelle une contre-partie matérielle; cela vaut bien quelque chose, et une assez belle chose : voyons, cela vaut bien 200,000 ducats! Cela les eût bien coûtés à la Seigneurie si elle avait voulu faire cette besogne, et, pour 200,000 ducats, elle ne l'eût pas faite « aussi proprement *(si netto)!* »

Présentement, il s'agit de Sienne et de Pandolfo Petrucci; César s'en va poursuivre par là sa campagne libératrice, pour l'Église, contre les factions qui déchirent les villes et les tyrans qui les oppriment; se refusant à remplacer un parti par l'autre et à rappeler les bannis d'exil, » de peur « de n'ôter un tyran que pour en remettre dix. » Derrière le libérateur, le gonfalonier de la sainte Église romaine serviteur des souverains Pontifes, on dirait, — quelques grandes âmes dès lors en tressaillent, — que se lève enfin l'homme qui doit venir pour l'unité de l'Italie; le libérateur semble devoir s'achever dans l'unificateur. Il marche; il est aujourd'hui à Ascesi, demain il sera à Torsiano, après-demain à Chiusi, en territoire siennois, et il y entrera, fût-ce de force. Une députation de la commune accourt le saluer,

solliciter une explication; pourquoi veut-il leur faire la guerre, comme on le dit publiquement? que leur reproche-t-il? ils sont prêts à s'en justifier. Mais lui : ce n'est pas à la commune qu'il en veut; il les tient pour ses bons amis; jamais il n'a été dans son intention de leur faire la guerre; ah! par exemple, « il a une grande haine contre Pandolfo Petrucci, qui est son ennemi mortel, parce qu'il a été d'accord avec les autres à vouloir le chasser de ses États, lui César. Que la Commune s'arrange pour le renvoyer, et la paix est faite : sinon, son armée est ici pour cela; il lui en coûte, pour atteindre Pandolfo, d'avoir à en offenser d'autres, mais il s'en excuse devant Dieu, devant les hommes et devant eux, « comme celui qui est vaincu par la nécessité et par une juste colère contre un homme à qui il ne suffit pas de tyranniser une des premières cités d'Italie, mais qui veut encore, par la ruine d'autrui, pouvoir donner des lois à tous ses voisins. »

Les bourgeois de Sienne sont terrifiés : les simples spectateurs (mais personne n'est assuré, avec un tel prince, d'être longtemps un simple spectateur) déclarent que « les choses restent ambiguës et que nul n'oserait en prédire la fin ». D'un côté, une fortune inouïe, un courage et une espérance *plus qu'humaine* de pouvoir accomplir tout son désir (1) » — ainsi apparaît à Machiavel

(1) *Legazione XI*, lettre 95, p. 273 : « Una fortuna inaudita,

le César triomphant du *bellissimo inganno*, un surhomme, le Prince. De l'autre côté, Pandolfo : « un homme de beaucoup de prudence dans un État tenu par lui avec une grande réputation, et sans avoir, au dedans ou au dehors, d'ennemis de beaucoup d'importance, pour les avoir tués ou s'être réconcilié avec eux, et avec beaucoup de forces et de bonnes, si Giovanpaolo s'est retiré près de lui, comme on le dit, et non sans argent ; et s'ils sont privés d'espoir de secours à cette heure, le temps l'envoie souvent : aussi n'est-il rien de mieux que de s'en tenir à en voir la fin — qu'on devra voir sous peu de jours (1). »

Cette fois, César Borgia est aux prises avec le plus redoutable, ou du moins le plus difficile de ses ennemis, et l'on doit lui rendre cette justice qu'il ne le méconnaît pas. Regardez, parmi les gravures dont on a orné, d'après le musée que l'évêque de Nocera avait formé à Côme, les *Vies* et les *Éloges* de Paul Jove, cette tête bien équilibrée, bien construite, à l'œil droit demi-clos, à la bouche spirituelle, où il y a tout à la fois de l'homme de loi et de l'homme d'église, et qui dit la méditation, la réflexion. Lisez la notice qu'elle illustre : *Pandulphus Petruccius, Senensium tyrannus*. Celui-ci n'est point un tyran ordinaire, qui s'est imposé et se maintient par la force de son

uno animo e una speranza più che umana di potere conseguire ogni suo desiderio... »

(1) *Legazione XI.*

bras : et, comme un tyran ordinaire, il ne vit pas dans le luxe et dans la débauche : il n'a pas usurpé le pouvoir pour en tirer autant de jouissances que la vie humaine en peut épuiser. C'est une sorte de bonhomme Pandolfo, tout au plus Messer Pandolfo, toujours vêtu du costume commun des Siennois, le manteau noir, si ce n'est aux jours solennels, frugal en ses repas et dédaignant les plaisirs de la table, peu emporté à bâtir, et bâtissant plutôt commodément que somptueusement ou élégamment; ne le cédant ni en politesse ni en modestie au plus humble des citoyens; n'ayant pas l'ambition de rechercher à l'extérieur des mariages puissants ou opulents, mais seulement, à Sienne même, des mariages égaux de fortune et de naissance; par-dessus tout attaché à détourner l'envie. Peu de monde autour de lui; point de bruit, point d'éclat : tout à couvert et en dessous : l'art accompli de dissimuler, le don de s'insinuer, de se glisser dans la faveur publique, une habileté magistrale à avancer doucement, en se servant des partis qu'il paraissait servir. Homme de main au besoin presque autant qu'homme de tête. Proscrit de Sienne avec les *Nonarii* par le parti adverse des « Réformateurs », il réunit trois cents hommes de son parti à lui, escalade de nuit les murailles, brise la porte, s'empare de la ville et du palais, expulse à son tour ses adversaires, et, acclamé ou approuvé dans les conseils, chef de son ordre, soutenu par l'af-

fection populaire, devient le maître. Son beau-père, Niccolò Borghese, est jaloux de sa puissance, et tente de la lui faire perdre. Le placide Pandolfo n'en marque aucun dépit, mais un beau jour on trouve Niccolò mort sur la grand'place. L'opinion désigne le coupable, s'effraie et s'indigne. Pandolfo apporte un soin infini à la regagner. On pourra désormais attenter à sa vie : il ne répondra que par le pardon. La tyrannie qu'il s'applique à instaurer est elle-même d'une forme moins directe, moins brutale, plus ingénieuse, plus subtile qu'elle ne l'est généralement ailleurs : elle aussi, elle dissimule, et se dissimule sous des apparences régulières, légales, quasi constitutionnelles : ailleurs, c'est un état de fait; il l'élève presque jusqu'à un état de droit. Un triumvirat, dont il est, avec deux collègues; mais, de ces deux collègues, il achète l'un, et il choisit l'autre d'une intelligence si épaisse qu'il n'a pas à en prendre ombrage : ainsi, dès la fin du quinzième ou tout au début du seizième siècle, il trouve la formule du consulat à trois. Indulgent aux batailleurs, large aux besogneux, disposant des magistratures, adroit à se chercher et à se créer des amis au delà des limites de son parti, dans les rangs mêmes de ses adversaires, étendant sans cesse sa clientèle par des caresses, par des libéralités, s'il le faut par des lois agraires, il pacifie la cité, la réorganise, l'organise réellement sous sa famille

et pour lui, l'acquiert plus qu'il ne la conquiert (1).

Au moment où il va subir l'assaut du duc de Valentinois, le point faible de sa position, c'est que la conjuration des Orsini et des Vitelli, dont il a été l'inventeur et l'inspirateur, a échoué. Mais il a avec lui un vrai guerrier, Giovanpaolo Baglioni, sur le rude visage duquel on retrouve la trace de son origine germanique, et qu'anime l'ardeur de passions sauvages (2). Et il se possède pleinement. Les préliminaires du combat, — d'abord diplomatique, — s'engagent au sujet de l'alliance florentine. Qui l'obtiendra définitivement, de César ou de Pandolfo? Entre les deux Florence fait la coquette, comme une belle qui ne se déclare pas, ou plutôt se déclare à droite et à gauche, mais ne se donne point, sentant qu'elle aimera plus fort le plus fort. C'est pourquoi le duc ne néglige aucun artifice pour la convaincre qu'il est celui-là. Il est, à son habitude, éloquent, démonstratif, inventif, — *efficace molto nelle parole e prontissimo d'ingegno* (3). « Quant à ses intentions à l'égard de Vos Seigneuries, les paroles, remarque Machiavel, ont toujours été et

(1) *Pauli* Jovii *Novocomensis, episcopi Nucerini, Elogia virorum bellica virtute illustrium,* septem libris jam olim ab authore comprehensa, et nunc ex ejusdem musæo ad vivum expressis imaginibus exornata. (Petri Pernæ typographi Basil. opera ac studio, 1575, lib. V, p. 264-267.)

(2) *Ibid.*, p. 240-241.

(3) Guichardin, *Istoria d'Italia*, liv. V, p. 349.

sont aussi bonnes que je l'ai écrit et dit, et *parlées avec raison, et si vivement dans la manière*, que, si on les prenait pour vraies comme il les dit, il y aurait à se reposer sur elles ; » néanmoins ce qui est advenu à d'autres doit servir de leçon. A l'entendre, César est pour Florence tout feu, tout flamme : il ne récrimine pas, ne s'en plaint pas, ne l'accuse pas : il s'accuserait plutôt. C'est son procédé, c'est son style, et c'est ainsi qu'il a embobeliné les Orsini : « Maladroit (parlant de lui-même) qui n'as pas su distinguer de si bons amis (1) ! » Il coule de ses lèvres un miel abondant, des paroles très chaudes et très douces, *dolcissime parole* (2). Tant qu'il parle, il est non seulement le plus accommodant, mais le plus donnant, voir le plus abandonnant des hommes. Mais, quand on en vient au faire et au prendre, il ne cède pas un pouce du terrain sur lequel il s'est établi. En janvier 1503, il en est toujours, vis-à-vis de Florence, à *la condotta vecchia ;* et si, on ne la lui accorde pas, c'est bien : qu'il ne soit plus alors question que de généralités, il feint d'en prendre aisément son parti, il s'en tire par une pirouette, il « tourne au large », l'expression revient une fois de plus, — *lui sempre ha girato largo* (3). Il a le temps : il lui suffit que les Florentins ne puissent faire contre lui acte d'hosti-

(1) Guichardin, p. 348.
(2) *Ibid.*
(3) *Legazione XI*, lettre 95, p. 274.

lité, par égard pour la France, par crainte ou par haine de ses ennemis, par suite de leur propre faiblesse. Mais le temps viendra où Florence devra se décider, et ce temps sera venu, — le perspicace secrétaire en avertit la Seigneurie, en s'excusant toujours humblement de l'audace grande, — lorsque César aura mené à bien l'entreprise de Sienne, s'il y réussit (1).

Au reste, pour si douces que continuent d'être les paroles, la voix n'a plus le même accent. On devine que plus que jamais il a, comme il le disait volontiers, « une suprême confiance dans la Fortune (2), » qui vient de lui être si propice. Le joueur forcené qu'il est au « jeu de ce monde » a le sentiment très vif qu'il joue avec la chance. César fait le duc, le prince, le demi-roi ; il se redresse et toise le voisin : — Eh ! quoi, la Seigneurie ne l'a ni félicité, ni fait féliciter (3) ! Il s'en étonne. Et peu à peu le diapason s'élève : il dit tout franc à présent : « mon État, *stato mio* » (ce n'est plus seulement la Romagne, par opposition aux terres de l'Église ; le duc se garde d'en circonscrire les limites). Il prise et estime Florence, parce que Florence lui paraît être « un des premiers fondements », — la pensée qui le hante et l'obsède ! — de son État en Italie (4). A la

(1) *Legazione XI*.
(2) GUICHARDIN, *Istoria d'Italia*, liv. V, p. 347.
(3) *Legazione XI*, lettre 97, p. 277. — Cf. lettre 98, p. 281.
(4) *Ibid.*, lettre 97, p. 279.

Seigneurie, dont il est l'ami, il n'a rien à cacher. Elle sait où il en est avec leurs ennemis communs, où sont les *collegati* de la Magione, morts, fugitifs, ou assiégés dans leurs repaires. Reste Pandolfo, qui sera « leur dernière fatigue » : — il ne dit pas *sa*, il dit *leur*, comme pour les engager en sa compagnie. — Celui-là a de la cervelle, il a de l'argent, il est au centre de l'action : ce sera, « si on le laisse sur pied, une étincelle à faire craindre de grands incendies. » Il faut l'assaillir de concert, *totis viribus*, et tout de suite, fondre dessus. L'expulser de Sienne n'est rien ; César voudrait l'avoir entre les mains. A cet effet, *le Pape s'ingénie à l'endormir avec des brefs... Pendant ce temps, je m'avance avec l'armée, car il est bien de tromper ceux qui ont été les maîtres des trahisons* (1).

(1) *Legazione XI*, lettre 97, p. 277-278. Selon la règle que nous avons adoptée, nous traduisons littéralement, mais ne faisant en quelque sorte que transcrire. Le passage en italique est en chiffres dans l'original, mais déchiffré par Biagio Buonaccorsi :

« Tu sais comme je vais bien avec tes Seigneurs, pour les réputer un des premiers fondements à mon État en Italie, et c'est pourquoi mes démarches et mes œuvres intrinsèques et extrinsèques n'ont point à leur être cachées. Tu vois à quel terme je me trouve avec ceux qui étaient les ennemis communs de tes Seigneurs et les miens : ils sont en partie morts, en partie prisonniers, en partie fugitifs ou assiégés chez eux : et de ceux-ci est Pandolfo Petrucci, qui doit être notre dernière fatigue en cette entreprise, pour la sécurité de nos États communs; lui, il est nécessaire de le déloger, parce qu'étant donné sa cervelle, l'argent qu'il peut faire et le lieu où il est, il serait resté, s'il restait sur pied, une

Le père et le fils sont là-dessus du même avis, car là dedans la complicité d'Alexandre VI est plus que passive : les deux Borgia travaillent l'un pour l'autre : « Le Pontife, écrit Guichardin, au sujet de l'affaire de Sinigaglia, avait plaisanté (fait des mots, *motteggiato*) avec une argutie espagnole (1) sur ce qu'avait fait son fils ; il soutient que, Pagolo Orsino et les autres ayant été les premiers à lui manquer de foi, puisqu'ils s'étaient obligés à aller à lui un à un, et qu'ils y étaient allés tous ensemble, il ne lui avait pas été moins licite, à lui, de leur en manquer (2). » Au surplus, César n'appuie pas : il laisse tomber cette proposition, qui fait maxime, comme une chose toute naturelle. Il n'insiste que sur ceci. Ce n'est pas à la liberté de Sienne qu'il en veut : il aurait peur de fâcher le « patron », le « maître de la boutique, — *il maestro della bottega* », — le roi de France, protecteur de la Commune et son propre

étincelle à faire craindre de grands incendies ; et il ne faut pas s'endormir en chemin, mais l'assaillir *totis viribus* ; je ne tiens pas pour difficile de le chasser de Sienne, mais je voudrais l'avoir entre les mains, *et, à cet effet, le Pape s'ingénie à l'endormir avec les brefs, lui faisant croire qu'il lui suffit seulement qu'il* (Pandolfo) *ait ses ennemis* (à Alexandre VI) *pour ennemis ; et, pendant ce temps-là, je m'avance avec l'armée ; et il est bien de tromper ceux qui ont été les maîtres des trahisons.* »

(1) Parler de l' « argutie » ou de la « mauvaise foi » espagnole, est une manie assez divertissante de Guichardin, qui avait été ambassadeur de la République florentine auprès de Ferdinand le Catholique.

(2) GUICHARDIN, *Istoria d'Italia*, p. 353.

protecteur. Mais il en veut à Pandolfo : il le veut! Maintenant qu'il a enlevé à ses ennemis leurs armes, — les condottieri, — il veut leur enlever aussi « la cervelle, qui consistait toute en Pandolfo et en ses tours ». Si les Siennois veulent l'en croire, c'est bien. Et s'ils ne l'en croient pas, il est prêt à faire *ultimum de potentia,* non seulement pour abattre ce Petrucci, mais pour le prendre (1).

Et voici maintenant qui regarde spécialement Florence. — Le service que je vous ai rendu en vous débarrassant des Orsini vaut bien quelque

(1) « Les ambassadeurs de Sienne qui ont été près de moi au nom de la Balia, m'ont promis du bien, et je leur ai déclaré que je ne veux pas leur liberté, mais seulement qu'ils chassent Pandolfo : j'ai écrit une lettre à la commune de Sienne, déclarant mes intentions, et ils devront prendre bon document sur les choses de Pérouse et de Castello; j'ai remis ces villes à l'Église et je n'ai pas voulu les accepter; et puis *le maître de la boutique* (le patron), — *il maestro della bottega,* — qui est le roi de France, ne serait pas content que je prisse Sienne pour moi, et je ne suis pas si téméraire que je me le persuade : aussi cette commune doit-elle me prêter foi que je ne veux rien du sien, mais seulement chasser Pandolfo. Et je désire que tes Seigneurs attestent et publient mon esprit, qui est *solum* de m'assurer de ce tyran. Et je crois que la commune de Sienne me croira; mais si elle ne me croyait pas, je suis pour aller de l'avant, et mettre les artilleries aux portes, et faire *ultimum de potentia* afin de le chasser; ce que je t'ai voulu communiquer, pour que tes Seigneurs soient témoins de ma volonté, et pour que, s'ils entendent dire que le Pape a écrit *un bref à Pandolfo, ils sachent à quelle fin,* car je suis disposé, puisque j'ai enlevé à mes ennemis les armes, à leur enlever aussi la cervelle, qui consistait toute en Pandolfo et en ses tours. » Voyez *Legazione XI*, lettre 97, p. 278.

chose, avait dit César ; il vaut bien 200,000 florins, — La Seigneurie avait feint de ne pas entendre ou de ne pas comprendre. Le duc y revient, avec un rabais. Ce service vaut toujours bien 100,000 ducats. En tout cas et à tout le moins, une alliance. Mais une alliance, c'est la *condotta*, et la *condotta*, c'est de l'argent. César peut être un grand artiste dans son genre, mais son talent se double de ce qu'il n'oublie jamais les réalités positives (1). Si l'on eût promis à la Seigneurie,

(1) « Je voudrais qu'en outre tu priasses tes Seigneurs qu'il leur plaise, si j'avais besoin en cela de quelque aide, de me la donner à mon bénéfice contre ledit Pandolfo. Et vraiment je crois que qui, il y a un an, eût promis à la Seigneurie d'éteindre Vitellozzo et Liverotto, de consommer les Orsini, de chasser Gianpaulo et Pandolfo, et qui en eût voulu obligation de 100,000 ducats, elle aurait couru les donner ; ce qu'étant réalisé si largement, et sans dépense, fatigue ou charge de sa part, encore que l'obligation ne soit pas *in scriptis*, elle est pour ainsi dire tacite ; et aussi est-il bon de commencer à l'acquitter, pour qu'il ne paraisse ni à moi ni à d'autres que cette cité est ingrate contre sa coutume et nature... Et si tes Seigneurs disent qu'ils ne veulent rien faire contre la protection de la France, tu leur écriras que le Roi a en protection la commune de Sienne, et non Pandolfo, et quand bien même il l'aurait, mais il ne l'a pas, Pandolfo a rompu cette protection, pour s'être ligué contre moi et Sa Majesté ; et ainsi que tes Seigneurs ne viennent pas invoquer d'excuse, s'ils ne viennent pas de bonnes jambes à cette entreprise ; ils doivent y venir d'autant plus volontiers qu'ils y trouvent leur intérêt, la satisfaction de la vengeance, et l'intérêt du roi de France : leur intérêt, car ils détruisent un perpétuel ennemi de leur cité, un repaire de tous leurs ennemis, un réceptacle de quiconque fut jamais pour agir contre eux ; la satisfaction de la vengeance, car il a été le chef et le guide de tous les maux que leur cité a supportés l'an passé, parce que de

il y a un an, d'éteindre Vitellozzo et Liverotto, n'eût-elle pas volontiers souscrit obligation de ces 100,000 ducats? Elle ne l'a pas fait, il n'y a pas d'écrit, mais, tacitement, l'obligation n'existe-t-elle pas? Ce n'est pas Florence qui voudra passer pour ingrate : cela ne lui ressemblerait pas ; cela serait trop « contre sa coutume et nature » ! Toutes les objections sont prévues, sont réfutées d'avance, et toutes les échappatoires sont fermées. « Le temps est venu de se décider », ainsi que Machiavel en prévenait les Dix. Il va falloir que la Seigneurie saute le pas. César entend lui démontrer qu'à l'entreprise contre Pandolfo Petrucci, elle ne doit pas être moins animée que

lui venaient les deniers, les encouragements et les plans pour les offenser; et dans quoi ? dans tout leur État et dans leur liberté même (allusion au projet de remettre les Médicis à Florence) : choses telles que qui ne désire les venger, et n'en prend pas une occasion comme celle-ci, montre qu'il ne se ressent de rien et mérite d'être tous les jours injurié. Que ce soit l'intérêt du roi de France, chacun l'entend, parce que, Pandolfo éteint, moi et Leurs Seigneuries devenons libres de toute peur pour nos États, et nous pourrons courir avec nos gens dans le royaume et en Lombardie, et partout où il en fera besoin à Sa Majesté ; mais nous ne pouvons être sûrs de nos États, tant que Pandolfo est dans Sienne. Ces choses sont comprises du Roi, et connues, elles lui feront donc grand plaisir, et il en aura obligation à qui en sera cause ; et si je savais qu'en cela il y va de mon intérêt seul, je me fatiguerais davantage, mais puisque c'est l'intérêt commun, je veux que ceci suffise. Et aussi je ne dis pas cela parce que je me défie de ne pouvoir par moi-même faire cette entreprise, mais parce que je désire que toute l'Italie soit certaine de notre amitié, de quoi il résulte réputation à chacun. » — Voyez *Legazione XI*, lettre 97, p. 279.

lui-même, pour trois raisons : son intérêt, sa vengeance, l'intérêt du Roi Très-Chrétien, qui est de les rendre libres, Florence et lui, d'aller le servir en Lombardie ; mais ils n'en seront libres que quand Pandolfo ne sera plus. Si l'affaire ne regardait que le duc, il s'en chargerait seul. Et ce n'est pas qu'il se défie de ses forces, mais c'est cause commune, et il désire que, voyant la Seigneurie marcher avec lui au grand jour, « toute l'Italie soit certaine de leur amitié. »

A la vérité, la fin, — en trois points, — de ce discours est un peu trop classique, rappelle un peu trop les harangues dont, à l'imitation des anciens, Machiavel a orné les *Istorie fiorentine*, et fait un peu suspecter son affirmation qu'il reproduit *textuellement* les paroles de César ; mais il n'importe : c'est certainement sa pensée ; bien plus, c'est certainement son mouvement, son allure, son intonation ; c'est certainement son esprit, et plus encore, c'est certainement sa manière (1). Une seconde dépêche du secrétaire florentin ne permet, à cet égard, aucun doute. Vitellozzo et Liverotto étant morts, les Orsini en mauvais point, Giovanpaolo chassé de Pérouse, les Bentivogli ramenés par une alliance de famille, il reste à « dénicher » de Sienne Pandolfo Petrucci, qui est homme « à allumer avec le temps un feu capable de brûler plus d'une ville », et à offrir,

(1) De Castello della Pieve, 13 janvier.

pour les lancer de là aux rapines, « un nid à tous ces petits seigneurs débridés qui n'ont point de vergogne ». Dans un autre entretien, qui sera le dernier, Machiavel présente enfin au duc les félicitations de la Seigneurie; il semble même qu'il y joigne des promesses en ce qui concerne la participation éventuelle de Florence à un coup de main sur Castello. Mais le gros gibier, dont la chasse ne se détourne pas, est, pour César, ce Petrucci. De toute façon, et à tout prix, qu'on l'y aide ou qu'on ne l'y aide pas, il se dit résolu à le forcer. Mais peut-être pas si vite : que chuchote-t-on d'un accord très avantageux, bien « gras », entre le duc et Pandolfo, au moins provisoirement, parce que, Sienne et les Orsini, cela pourrait faire « trop à mâcher » en même temps? Point d'accord! continue à jurer César. Sus à la bête! Le Pape joue : le duc agit. Ces prétendues négociations ne sont que passes d'Alexandre VI, pour « endormir » l'ennemi et l'empêcher de s'enfuir (1)!

Mais Pandolfo est un vieux renard que ne saurait « endormir » même un pape avec des brefs. Quinze jours plus tard, dans la nuit du vendredi 27

(1) *Legazione XI,* lettre 98, p. 283-284. Messer Romolino, l'un des conseillers de César, est parti pour Rome. Sur l'accord dont il est question, Machiavel remarque : « La chose n'est pas *disproportionnée* (impossible), encore qu'elle soit *totaliter* contraire aux paroles du duc, » qui jure qu'il marchera sur Sienne, quoi qu'il arrive, et que le Pape ne négocie que « par art », pour avoir Pandolfo entre les mains.

au samedi 28 janvier, il quitte Sienne, accompagné de regrets et de pleurs, non sans avoir hautement fait valoir dans un discours public qu'il se sacrifiait à ses concitoyens, n'ayant rien de plus cher que le salut de la patrie ; et, avant de partir, il dicte des « commentaires » où il trace les règles de conduite qui doivent procurer ce salut (1). C'est pour César une demi-satisfaction dont il fait, en attendant mieux, une satisfaction : Pandolfo parti, le prétexte lui manque pour attaquer Sienne, après les déclarations d'amour pour la Commune qu'il a multipliées. Mais sa main opiniâtre s'acharne sur le triumvir. Il lui remet des lettres de recommandation pour Lucques, où Pandolfo désire se retirer, et secrètement il envoie cinquante cavaliers pour l'occire en chemin. Le guet-apens est évité, grâce au commissaire florentin de Cascina qui retient les sbires quelque temps. Et, au bout de deux mois, ayant raffermi ses affaires, par l'intermédiaire du roi de France et du consentement des Florentins, Pandolfo rentre à Sienne, le 29 mars (2).

Suivant sa politique de bascule, la Seigneurie voudrait être bien avec lui, sans se mettre mal avec le duc, et en tâchant de gagner des deux côtés, ou du moins, sans perdre de l'un, de gagner de l'autre. Si donc elle est près de se

(1) *Pauli Jovii Elogia*, liv. V, p. 266.

(2) Notice de MM. Passerini et Milanesi. *Legazioni*, t. II, p. 286.

rendre aux avances de César, elle en avise Pandolfo, pour qu'il prenne ses précautions (1), et elle en profite pour se faire restituer Montepulciano, dont la possession lui était disputée par Sienne. Trop de complaisance à lui être agréable fut la seule faute de Pandolfo, mais cette seule faute faillit le perdre. A son retour, l'affection populaire s'était changée en une sorte d'adoration ; mais que ce sont d'inconstantes amours ! On accusa le chef hier adulé de préférer ses intérêts privés à ceux de la Commune, et, minée par dessous, sans racines, sans « fondements », comme eût dit l'autre, sa domination allait être à la merci d'un caprice du duc, quand, le 18 août, le pape Alexandre VI mourut d'une mort longtemps suspecte et demeurée mystérieuse.

C'était la première infidélité que la Fortune faisait à César : elle l'abattit d'un coup.

III

Est-ce l'effet du poison, préparé pour d'autres, qu'ils auraient bu, son père et lui, par erreur, le soir du souper dans la vigne du cardinal de Cor-

(1) *Legazione XII*, pièce 2, *Commissione a te Niccolò Machiavelli deliberata die 26 aprilis* 1503. *Ibid.*, p. 296.

neto, dont le Pape serait mort, et dont lui-même ne se serait remis, et mal remis, que par une médication aussi étrange qu'énergique (1) ? Dès qu'Alexandre VI n'est plus, César n'est plus que l'ombre de César. Tout d'abord, quoique très affaibli et alangui, pendant les vingt-six jours du pontificat de Pie III et les préparatifs du conclave de Jules II, il se redresse contre le destin. Du Castello, du château Saint-Ange où il s'est enfermé, il voit, sans trop s'en émouvoir, s'embrouiller et se brouiller ses affaires en Romagne. Les Riario-Sforza et les Ordelaffi se disputent Forli, les Manfredi sont rappelés à Faenza : tout ce vol de tyrans qu'il se flattait d'avoir dénichés et étouffés retourne à son aire. Mais ses gouverneurs tiennent bon, et du reste, comme il le disait du duché d'Urbin, s'il perd ses bonnes villes, il sait

(1) On l'aurait enveloppé, pour produire une réaction, dans « les entrailles palpitantes » d'une mule qu'on fit éventrer. — Ch. Yriarte, *César Borgia*, t. II, p. 154. Sur tout ce qui touche l'histoire de César et des Borgia en général, on peut lire cet ouvrage, et, du même : *Autour des Borgia* ; Gregorovius, *Lucrèce Borgia ; Histoire du pape Alexandre VI,* par l'abbé Jarry, 1861 ; *le Pape Alexandre VI et les Borgia,* par le R. P. Ollivier, 1870. — Comme document à consulter sur le pontificat, le *Diarium* du maître des cérémonies Jean Burchard, édit. Thuasne, 3 vol. gr. in-8°. — Cf. Platina, *De Vitis pontificum* (de Paul II à Sixte II) continuée par Onofrio Panvino, Stringa et Cicarelli ; édition donnée par Michel Tramazino. — M. Ch. Yriarte fournit même, sur le point particulier des relations de César avec Machiavel, quelques indications intéressantes, t. II, ch. xii et xv. — Voyez encore Oreste Tommasini, *ouvr. cité*, liv. II, ch. ii, *I Borgia e il Machiavelli,* p. 221-273.

le chemin pour y revenir et le moyen de les reprendre. Il se plaint, — un peu pour la forme, — que ceux qui lui prodiguaient naguère les démonstrations affectueuses soient subitement devenus si froids depuis qu'il est comme en suspens : au fond, « il a plus d'espoir que jamais de faire de grandes choses, en supposant qu'il ait un pape selon le désir de ses amis (1). » Cet espoir est tenace en lui, et il s'en peut donner des raisons, une du moins qui lui paraît bonne : une notable fraction du Sacré-Collège est composée de cardinaux qu'on sait être ses créatures à ce point qu'on le courtise pour les avoir. Avec ses Espagnols, il peut ou faire le pape qu'il veut, ou empêcher de faire le pape qu'il ne voudrait pas (2). Fait par lui ou non empêché par lui, le pape lui devra dans les deux cas la papauté ; il lui en aura de l'obligation, et César vit donc dans l'irréductible et indéfectible espérance d'être nécessairement, comme il aura été nécessaire à l'élection, « favorisé par le pontife nouveau (3). »

Même si ce pontife nouveau était auparavant en d'autres dispositions ; même si c'était un ennemi ; même Julien de La Rovere. Par une

(1) *Legazione XIII, Alla Corte di Roma*, lettre 8, p. 308. Machiavel est envoyé à Rome par la Seigneurie, en qualité de *mandatario*, pour surveiller les « agissements » de César beaucoup plus que pour traiter avec le pape Jules II.

(2) *Libro del Principe,* ch. VII. « Posse fare, se non che egli volle, almeno che non fusse Papa chi non voleva, » édit. de 1550, p. 22.

(3) *Legazione XIII,* lettre 10, p. 313.

erreur psychologique due à un choc physiologique, ou par une de ces inspirations hardies, qui lui ont ailleurs réussi, le duc s'est rallié à cette candidature : peut-être a-t-il pensé que le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens paierait son concours plus cher que tout autre, étant pour lui plus que pour tout autre inattendu ; et peut-être s'est-il rappelé que le roi de France ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans. C'était se tromper d'homme et de pays, mais il s'y trompe, et tandis que tout le monde doute, lui seul a l'air de ne pas douter (1). Il y va, suivant une de ses locutions familières, « de bonnes jambes », il pousse à la roue de toutes ses forces, si bien que le cardinal peut « tirer cette poste (2) » et que le voilà Jules II. Qu'est-ce que César a obtenu en échange de ses voix? Des mots. On raconte que le Pape s'est engagé à le rétablir en Romagne, à lui donner pour sa sûreté Ostie où le duc entretient Mottino et deux navires. En attendant, César est au palais apostolique, logé dans les *Stanze nuove*, avec une suite de quarante personnes. Personne ne sait ce qu'il va faire, s'il va partir ou demeurer.

Il y en a qui disent qu'il va s'en aller à Gênes, où il a la plus grosse partie de son argent, et de là en Lombardie, où il recrutera du monde, pour revenir en

(1) *Legazione XIII*, lettre 10, *post-scriptum*, p. 314.
(2) *Ibid.*, lettre 14, p. 319.

Romagne ; et il semble qu'il le puisse faire, puisqu'il lui reste encore en argent deux cent mille ducats ou davantage, qui sont pour la plus grande partie entre les mains de marchands génois. D'autres disent qu'il n'est pas près de partir de Rome, qu'il y attendra le couronnement du Pape pour y être fait par lui gonfalonier de la Sainte Église, selon les promesses, et, sous ce titre, récupérer son État. D'autres encore croient, — qui ne sont pas des moins prudents, — que, ce pontife ayant eu pour sa création besoin du duc, et lui ayant fait de grandes promesses, il lui faut bien l'entretenir ainsi, et doutent, si César ne prend d'autre parti que de rester à Rome, qu'il y demeure ; parce qu'on connaît la haine naturelle que Sa Sainteté lui a toujours portée, et qu'Elle ne peut sitôt avoir oublié l'exil, où elle a été dix ans (1). Quant au duc, il se laisse transporter par cette courageuse confiance qui n'est qu'à lui, — *da quella sua animosa confidenza ;* — il croit que les paroles d'autrui seront plus fermes que n'ont été les siennes, et que la foi donnée des mariages doit tenir, car on annonce la confirmation du mariage entre Fabio Orsino et *la sirocchia di Borgia*, et aussi que la fille du duc épousera le Prefettino (2). Je ne puis vous en dire plus de ses affaires, ni me déterminer à une fin certaine : il faut attendre le temps, qui est père de la vérité (3).

Ainsi, ce qui domine d'abord chez César, c'est « un grand espoir, » une « confiance courageuse »

(1) Allusion à la fuite de Julien de la Rovere, d'Ostie à Savone, puis à Avignon et à Lyon.

(2) Francesco Maria della Rovere, fils de Giovanni della Rovere, préfet de Rome, seigneur de Sinigaglia, et de Giovanna di Montefeltro ; neveu du pape Jules II.

(3) *Legazione XIII*, lettre 18, p. 327.

qui surprennent et donnent encore à réfléchir. La Seigneurie de Florence croirait-elle à un retour de la Fortune? Un instant, elle redevient gracieuse, se réclame de son amour du roi de France et du duc, auquel elle a toujours souhaité et toujours voulu faire du bien (1). Pour César, dans le même entretien, on le voit, on l'entend gémir, gronder, se faire humble, se faire terrible; se faire tout petit, se hausser; se tapir, rugir et bondir; éclater de son rire sarcastique et déborder, ce n'est pas trop dire, « en paroles pleines de poison et de passion. » Machiavel le calme de son mieux, mais il a hâte d'être dehors : « Je n'aurais pas manqué de quoi lui répondre; mais je me résolus à aller l'adoucissant, et, le plus adroitement que je pus, je pris congé de lui; ce qui me parut mille ans (2). » Le duc accuse Florence : « Mes ennemis, ce ne sont pas les Vénitiens, c'est vous! » Il accuse la France, il accuse tout le monde. Mais demain est à lui : demain il sera de nouveau, par le nouveau Pape, fait gonfalonier de l'Église (3), c'est-à-dire que, par la continuation de sa charge, il pourra assurer la perpétuité de son État, dont les fondements ébranlés se raffermiront : le passage dangereux, — la mort du Pape son père, — sera franchi! Le lendemain se

(1) *Legazione XIII*, lettre 29, p. 337.
(2) *Ibid.*, lettres 22, p. 335, et 23, p. 337.
(3) *Ibid.*, lettre 23, p. 337.

tient en effet la congrégation plénière des cardinaux : il n'y est pas question de lui (1). Alors il est comme précipité du haut de ce grand espoir qu'il avait gardé. Il projette encore de se rendre en Romagne, avec des gens d'armes levés en Lombardie, partout, n'importe où, et de barrer la route aux Vénitiens : c'est là-dessus qu'il table quand il parle à Florence (2). Mais Florence ne l'écoute plus que d'une oreille distraite : elle ne croit plus à son bonheur, et ses défauts lui apparaissent seuls. Qui vaut le mieux, de Venise ou de lui, *natura periculosa*, nature périlleuse? Celui qui vaut le mieux, pour Florence, ne vaut rien; mais celui-ci est à terre ou presque, déjà sur les genoux, à demi renversé : qu'on se garde de le relever.

Au fait, on ne reconnaît point César. L'évêque de Volterra, maintenant cardinal, Francesco Soderini, qui fut en ambassade près de lui, aux jours de splendeur, le trouve « changeant, irrésolu, soupçonneux, stupéfié ». Le protonotaire Bentivoglio confie à Machiavel qu'il tient du cardinal d'Euna, un Borgia, qu'à sa famille même César fait l'effet d'être « hors d'esprit, — *uscito del cervello*, — de ne pas savoir ce qu'il veut faire, d'être égaré, incapable de se décider (3). »

(1) *Legazione XIII,* lettre 26, p. 341.
(2) *Ibid.*, lettres 27 et 28, p. 343 et 345.
(3) *Ibid.*, lettre 35, p. 359-360... « Vario, inresoluto e sospettoto,... stupefatto... Uscito del cervello,... avviluppato, irresoluto. »

Le secrétaire florentin emploie ici une image saisissante : « peu habitué à essuyer les coups de la Fortune, écrit-il du duc, *il tournoie dedans* (1) ». C'est cela même : un tourbillon, et chaque petit coup de la Fortune, — dont cent petits coups suivent toujours les grands coups, — ajoute un cercle de plus au remous où se débat cet homme qui se noie. Sa perte, d'ailleurs, soulage trop, délivre trop pour qu'on lui tende une main secourable. Aussi, quelque crainte jalouse qu'ait Florence d'avoir pour voisine une Venise mise en appétit par ses conquêtes, et bien qu' « il leur en cuise jusqu'à l'âme (2), » les Dix se défendent-ils de tendre à César, même nue et vide, la main où il se raccrocherait. Il est trop tard, prétextent-ils; les choses de Romagne en sont à ce point que, quand le duc volerait, il n'arriverait point à temps, pour sauver ses capitaines et ses châteaux qui n'en peuvent mais (3) ! Ils en sont marris, mais ne lui donneront rien, pas d'argent et pas d'hommes, bien entendu; moins que rien, pas un sauf-conduit qui lui serve à traverser leur territoire, s'il a de l'argent et s'il trouve des hommes ailleurs : « son dernier passage, — l'incursion de 1501, — ayant laissé un trop mauvais souvenir (4). »

(1) *Legazione XIII,* lettre 35, p. 360.
(2) *Ibid.*, lettre 40, p. 371.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.,* lettre 36, p. 361.

Jules II, quoique les contemporains s'accordent à le peindre comme « une nature sensible à l'honneur et colérique », caractère « brusque et impétueux », « homme cassant et sans égards », mais tout l'opposé de la duplicité (1), approuve en secret le refus de ce sauf-conduit, qu'ostensiblement, pour le public ou plutôt pour César lui-même, il fait demander et recommander (2). Au contraire, il prendrait mal que la Seigneurie, — qui a eu soin de lui faire tracer par Machiavel un portrait de César sur qui le secrétaire est plus que quiconque documenté, — fît quoi que ce fût en faveur du duc. Il va plus loin. Ce que les Florentins ou d'autres pourront faire contre César, il n'en a cure. Comme il n'est pas le plus fort, ou que, trop récemment couronné, il n'a pu encore rassembler et connaître ses forces, il temporise, il use du temps, il use par le temps.

En vain le duc fait rage et comme dans un éclair reparaît le vrai César, tel qu'il fut de 1498 à 1502. En vain il crie et il jure : Si Florence va bronchant et boitant sous lui, il fera accord avec Venise, *avec le diable*, il ira à Pise ! — Ses colères ne sont plus que des spasmes qui n'effraient personne : « Que Vos Seigneuries, dit Machiavel après avoir vu Georges d'Amboise, en fassent à leur commodité (3) ! » Le Pape ne veut du duc que

(1) *Legazione XII*, lettres 46, p. 384, 61, p. 413, et 70, p. 429.
(2) *Ibid.*, lettre 42, p. 375.
(3) *Ibid.*

son bien, et ne lui veut pas de bien : la France l'abandonne à son sort; ses serviteurs, ses confidents s'en vont l'un après l'autre ; Agapito, Romolino se vendent pour des charges de cour (1). Autour de lui, à chacun de ces petits coups dont à nouveau la Fortune l'accable, s'élargissent les cercles de mort. *Uscito del cervello*, irrésolu, changeant, ne sachant où aller, il s'en va à Ostie, et peut-être de là ira-t-il, sur les navires de Mottino, vers la Spezzia : en ce cas, gare à Pise, avertit Machiavel (2). César, pourtant, n'est plus bien redoutable : il sort de Rome en litière, un page tenant à ses côtés un cheval en main ; le cas échéant, il ferait le suprême effort de le monter, mais ce serait un effort pénible, et qu'il désire s'épargner.

Ce que, personnellement, le Pape a par-dessus tout à cœur, c'est de se défaire de cet homme gênant. « Qu'il aille avec Dieu ! Qu'il s'en aille : le plus tôt sera le mieux ; « mais non pas cependant avant que ce fidèle gonfalonier de l'Église lui ait remis à lui, le Pape, les forteresses qu'il occupe au nom de l'Église (3). Ces forteresses rendues, s'il passe en Toscane, que la Seigneurie, encore une fois, fasse de lui ce qui lui plaira ; ce qui plairait le plus au Pape, ce serait qu'elle « lui donnât la poussée », *se li dia la*

(1) *Legazione XIII,* lettre 46, p. 384.
(2) *Ibid.,* lettre 44, p. 379.
(3) *Ibid.,* lettre 46, p. 386.

pinta (1). Les gens d'armes du duc sont partis par terre sans savoir comment ils seront reçus ; Giovanpaolo et les Siennois les guettent ; lui-même ne sait ni où il ira, ni comment il ira. C'est une épave lamentable, ballottée de flot en flot : « On verra où le vent le portera (2). » Le vent le porte à Ostie où le Pape le fait arrêter. Dans les premières heures, on ignore ce qu'il est devenu ou va devenir : « On ne croit pas, écrit Machiavel en langage chiffré, qu'il lui soit fait d'autre mal pour le moment, et l'on n'entend pas de source sûre que le Pape ait envoyé dévaliser ceux de ses hommes qui sont venus par terre, *mais on croit que la nature opérera d'elle-même, s'ils viennent par ici sans sauf-conduit de personne* (3). »

De fausses nouvelles, toutes sortes de bruits circulent : les gens bien informés, ceux qui arrivent de tel endroit, ceux qui écoutent aux portes, bavardent. On dit que le duc a été jeté dans le Tibre. Sur quoi Machiavel remarque, avec une horrible tranquillité : « Je ne le garantis pas et je ne le nie pas ; je crois bien que, si cela n'est pas, cela sera, et l'on voit que le Pape commence à payer ses dettes *très honorablement et qu'il les efface avec le coton de l'encrier (con la bambagia del calamaio)* ; de tous néanmoins ses mains sont bénies, et elles le seront d'autant plus qu'il ira

(1) *Legazione XIII.*
(2) *Ibid.*, lettre 61, p. 411.
(3) *Ibid.*

plus avant : puisqu'il est pris (le duc), qu'il soit mort ou vif, on peut marcher sans s'inquiéter de lui (1). » C'est une infortune si soudaine que Romolino est saisi de pitié, il se jette en larmes aux pieds de Jules II, implorant grâce (2). Mais le Saint-Père, inflexible, veut les forteresses de l'Église. Sa garde, par son ordre, se rend à Ostie, d'où elle ramène César captif (3). On voit le duc, sur la crête des vagues qui l'enveloppent, successivement à Saint-Paul (4), à Magliana (à sept milles de Rome) (5), au Vatican. Les racontars reprennent de plus belle; tantôt on dit qu'il s'est enfui, et tantôt qu'il est rattrapé. Machiavel est gai, il plaisante : « *Si vede che questo Papa lo fa seco ad ferri puliti.* » Ce qu'il a annoncé pourra bien se vérifier du tout au tout. Les péchés de César « l'ont peu à peu conduit à la pénitence : que Dieu laisse aller les choses pour le mieux (6) ! » Jules II lui aussi, sous la gravité et la majesté pontificales, se déride. Quand il entend dire que don Michele, l'un des vieux complices du duc, a été pris par les Florentins, il insiste pour qu'on le lui remette : « Je veux, dit-il, apprendre de lui à gouverner l'Église (7). » A travers « mille mu-

(1) *Legazione XIII*, lettre 62, p. 414.
(2) *Ibid.*, lettre 64, p. 416.
(3) *Ibid.*, lettre 67, p. 422.
(4) *Ibid.*, lettre 68, p. 424.
(5) *Ibid.*, lettre 64, p. 416.
(6) *Ibid.*, lettres 69, p. 427, et 74, p. 437.
(7) *Ibid.*, lettre 68, p. 424.

tations, les affaires de César vont toujours déclinant (1) ». On n'ose se risquer à prédire quelle conclusion aura son histoire, mais « on la conjecture triste (2) ». Probablement, lorsque le cardinal d'Amboise sera parti, on le transférera du Vatican au château Saint-Ange, *à bonne fin* (3), la fin que, par lui, eurent tant d'autres. Ce qui n'empêche pas que des combinaisons s'ébauchent; on continue à vouloir marier la fille du duc au Prefettino, neveu du Saint-Père (4). En même temps, et à tout événement, on instruit le procès des Borgia; on recherche leurs crimes, à propos de la capture d'un des auteurs de l'empoisonnement du cardinal de Santo Angiolo; on suppute leurs déprédations, on suscite les réclamations (5).

Enfin, vaincu, brisé physiquement et intellectuellement, César cède : César, ou plutôt cet on ne sait quoi, d'aspect encore élégant et puissant, qui, à vingt-sept ans, n'est plus que le fantôme de César. *Aut Cæsar, aut nihil... Incipit esse nihil.* Voici qu'il commence à être rien. Ainsi s'en va à la dérive le cadavre du Prince. « Qu'il s'en aille où Dieu voudra; le plus tôt sera le mieux! » Il s'en va à Naples, auprès de Gonzalve de Cordoue,

(1) *Legazione XIII.*
(2) *Ibid.,* lettre 72, p. 434.
(3) *Ibid.,* lettre 74, p. 437.
(4) *Ibid.,* lettre 84, p. 451. — Cf. lettre 85, p. 454.
(5) *Ibid.,* lettres 69, p. 427, 83, p. 450, et 88, p. 460.

qui lui a donné sa parole. Quelle dérision ! César Borgia de France, duc de Valentinois, croyant qu'une parole humaine a une valeur, et que ce que la sienne n'a pas valu, celle d'un autre le vaudra ! Par un juste retour des choses, — *laudabilis perfidia!* s'écriera encore, un siècle après, le président de Thou, — le Grand Capitaine s'assure de sa personne (1) et l'envoie prisonnier en Espagne, à la *mota* de Medina. Il s'en échappe pour aller, dans un fossé de Viana, mourir, soldat sans nom, d'une mort sans gloire. « Mort, à la vérité, qui semble trop honorable et trop heureuse pour une personne qui méritait une fin plus désastreuse (2), » dira quand même son historien Tommaso Tommasi ; et si ce n'est pas sa seule épitaphe, — les poètes lui en ont consacré beaucoup (3), — c'est la moins dure.

La faute du Valentinois, énorme au jugement

(1) Voyez Gordon, *Vie d'Alexandre VI,* t. II, p. 366.

(2) *La Vie de César Borgia, appellé du depuis le duc de Valentinois,* seconde partie, p. 486. — Cf. Paul Jove, *Elogiorum* lib. IV, p. 203 : « Quo exitu ferox animus corpore excedens lætari potuit, quum ex victima non hosti ignoto, sed manibus tot insignium procerum, quos crudelissime pernecasset, acerbissimis tormentis dilaniata omnino mactari debuerit. »

(3) La plus célèbre est celle de Sannazar :

Omnia vincebas, sperabas omnia, Cæsar :
Omnia deficiunt, incipis esse nihil.

Le dictionnaire de Moréri (art. *Borgia*) en cite deux autres, tirées de la même devise : *Aut Cæsar, aut nihil* (V. Alexandre Gordon, *Vie d'Alexandre VI*, Appendix, t. II, p. 403), et Paul Jove en donne deux autres encore : *Antonii* Vaccæ et *Andreæ* Angulii (p. 203).

de Machiavel, c'est d'avoir cru que le Pape Jules II oublierait les injures du cardinal de La Rovère.

On le peut seulement accuser dans la création de Jules II, dans laquelle il eut mauvaise élection; parce que, comme on l'a dit, ne pouvant faire un pape de sa façon, il pouvait tenir à ce qu'un tel ne fût point pape, et il ne devait jamais consentir à la papauté de ces cardinaux qu'il avait offensés ou qui, devenus pontifes, eussent à avoir peur de lui. Car les hommes offensent ou par peur ou par haine. Ceux qu'il avait offensés étaient, entre autres, San Pietro ad Vincula (1), Colonna, San Giorgio (2), Ascanio (3). Tous les autres, élevés au pontificat, avaient à le craindre, excepté Rouen (4) et les Espagnols. Ceux-ci par alliance et obligation, celui-là par puissance, ayant conjoint avec lui le royaume de France. C'est pourquoi le duc, avant toute chose, devait créer pape un Espagnol, et, ne le pouvant pas, il devait consentir à ce que ce fût Rouen, et non San Pietro ad Vincula. Et quiconque croit que chez les grands personnages les bienfaits récents font oublier les vieilles injures, il se trompe. Le duc se trompe donc en cette élection, et ce fut la cause de sa ruine définitive.

C'est la même faute qu'avaient jadis commise les *condottieri,* quand ils étaient venus se mettre en ses mains à Sinigaglia : ils avaient payé de leur vie leur crédulité ; c'est la même leçon que Machiavel en tire dans la *Descrizione :* « Comment

(1) Saint-Pierre-aux-Liens, Julien de la Rovre, le pape Jules II.
(2) Raffaello Sansoni-Riario de Savone.
(3) Ascanio Sforza.
(4) Georges d'Amboise, que Machiavel appelle toujours *Roano*.

on ne doit pas offenser un prince, et ensuite se fier en lui (1) ; » c'est la même oraison funèbre que l'évêque de Nocera, Paul Jove, adressera à la mémoire de Vitellozzo : *Meritas certo jure pœnas pendens, quod se a sanguinario nefarioque tyranno syncere in fidem receptum imprudentissime putarit* (2). Que les Orsini et les Vitelli s'y soient laissé prendre, passe encore, et pourtant ils étaient ce qu'ils étaient ; mais que César, étant César, et y ayant pris les Orsini et les Vitelli, se soit confié « en la parole d'un prince qu'il avait offensé » ; qu'il ait cru bonnement que ce qu'il avait fait aux autres, un autre ne le lui ferait pas à lui-même ; une pareille défaillance, une pareille aberration ne peut s'expliquer par le seul sentiment d'une personnalité plus forte, qui fait dire : « Oui, mais je suis César ! » par le seul orgueil qui fait dire : « Ils n'oseraient ! » Pour ne pas s'en apercevoir, il fallait que César méritât alors toutes les épithètes dont l'accable Machiavel dans sa correspondance ; qu'il fût réellement *avviluppato, uscito del cervello,* et qu'il le fût pour la raison qu'il en donnait lui-même et que Machiavel, l'ayant reçue de lui, tenait pour vraie ; l'état de maladie où la mort de son père le laissait : « Mais si, à la mort d'Alexandre, il eût été en bonne santé, toute chose lui était facile. Et il me dit, dans les jours

(1) *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino*, etc., édit. Passerini et Milanesi, *Legazioni*, t. II, p. 299.

(2) *Libro del Principe*, t. VII, édit. de 1550, p. 22.

où fut créé Jules II, qu'il avait pensé à tout ce qui pouvait arriver à la mort de son père et qu'à tout il avait trouvé remède, sauf qu'il n'avait jamais pensé que, lorsque son père mourrait, il serait, lui aussi, à la mort. »

Ou bien, si cette raison n'était pas la vraie, on serait obligé de supposer que la tête de César était en Alexandre VI, et que, de même qu'en ôtant à ses adversaires Pandolfo Petrucci, il se vantait de leur ôter « la cervelle », de même on lui avait enlevé la sienne, en lui enlevant Alexandre. Le fait est qu'il joua comme un enfant cette dernière partie, et que l'idée en vient : comme un enfant sans père. Mais trop de témoignagnes authentiques attestent ses brillantes facultés, la netteté de ses vues, la rapidité de ses résolutions, dans des circonstances où il ne pouvait matériellement consulter personne et où il devait trouver en lui-même tout son ressort et tirer de lui seul toutes ses ressources, où il devait penser, parler, décider, agir tout seul et tout de suite... Non ; sa cervelle était bien en lui-même et en lui seul, à la veille de la mort de son père ; et si, au lendemain de cette mort, elle parut en être « sortie », c'est que, de poison ou de maladie, quand son père mourut, il était, comme il le dit, lui aussi touché par la mort. Il avait déjà plus d'une fois traversé des crises graves ; avant Sinigaglia, lors de la diète de la Magione, il eût pu avoir peur, perdre son sang-froid, *uscire del cervello*, tandis

que, le Pape étant à Rome, il était lui, à Imola, « tout près de la guerre et désarmé (1), » c'est-à-dire sans armée. Jamais pourtant la grandeur du danger ne lui avait troublé ni le cœur ni l'esprit; ni sa prudence ni son ingéniosité ne lui avaient fait défaut (2); ni l'une ni l'autre de ses deux compagnes ne l'avait trahi, ni la force ni la ruse. Et il avait été surpris! Cette fois il ne l'était pas; il avait eu le temps d'y penser; il y avait pensé; il ne pensait qu'à cela depuis des mois et peut-être depuis des années. Mais celle en qui il s'était réfugié et reposé, cette suprême et souveraine Fortune, jusque-là propice aux Borgia dans toutes leurs affaires (3), avait subitement déserté leur maison, et, frappant le fils avec le père, avait voulu que, lorsqu'il était resté seul, il ne fût pas resté lui-même. De là sa chute, foudroyé, dans l'abîme.

Quoi qu'il en soit, la faute qu'avait commise César fit qu'il expia chèrement ses crimes. C'est nous, modernes, qui parlons de « ses crimes »; ce ne sont pas les contemporains; ce n'est pas Guichardin, et c'est encore moins Machiavel. Sans doute des libelles couraient sous le manteau, mais leurs auteurs, quand ils étaient découverts ou seulement soupçonnés, étaient

(1) Machiavel, *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino*, etc., édit. Passerini et Milanesi, p. 288.

(2) Voir Guichardin, *Istoria d'Italia*, lib. V, p. 347.

(3) *Ibid.*, p. 344 et 347.

punis de façon à ne pouvoir recommencer. Une lettre anonyme, destinée à Silvio Savelli, alors auprès de l'Empereur en Allemagne, avait dénoncé les forfaits d'Alexandre et de son fils, mais c'étaient des libelles, et l'on pouvait soutenir que c'était du pamphlet (1). Sans doute aussi, Paul Jove, dans sa biographie résumée de César, Tommaso Tommasi, dans son histoire, ne ménagent pas les expressions d'une réprobation qui va jusqu'à l'horreur (2) ; mais le premier est postérieur d'un demi-siècle, et le second de plus d'un siècle et demi. Et ce sont des religieux. Les politiques, Guichardin, Machiavel surtout, demeurent impassibles. Pour parler vulgairement, ils en ont vu bien d'autres ! et, sinon de plus grands crimes, ils en ont vu d'égaux ou de pareils. Ces crimes de César, dont les uns sont certains, les autres probables, et tous possibles, n'ont pour eux rien d'inédit, parce que c'est leur métier de regarder autour d'eux. Il serait aussi fastidieux que facile de dresser d'interminables listes rouges. Au bout de ces listes, on serait conduit à conclure qu'en fait de scélératesse, les Borgia n'ont rien inventé ;

(1) *Magnifico viro Domino Silvio de Sabellis honor. apud sereniss. Roman. Regem.* Tommaso Tommasi, *loc. cit.*, p. 370 et suiv.

(2) *Pauli* Jovii... *Elogiorum*, lib. IV. *Cæsar Borgia, Valentin. dux*, p. 201-204. C. Tommaso Tommasi, *la Vie de César Borgia, passim.*

(3) Voyez Pasquale Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*, t. I[er], p. 82, 250, 253, 263. Pasolini, *ouvr. cité*, t. I[er], p. 350.

et que, s'ils se sont, en ce sinistre genre, distingués entre tous, ce n'est pas par la « qualité morale » de leurs actes ; je veux dire : ce n'est pas que leurs actes fussent pires que ceux qui se perpétraient ailleurs ; mais c'est par la « qualité artistique » de leur exécution ; ce n'est pas qu'ils fussent plus abominables, mais c'est qu'ils étaient « plus beaux » ; qu'on me pardonne de prendre tous ces mots, — qui ont coutume de signifier d'autres choses, et des choses nobles, — en ce sens retourné, renversé et presque blasphématoire.

Ce que je veux dire, c'est que, quelque odieux, et détestables, et raffinés ou bestiaux que soient ces crimes, ils ne sont ni plus bestiaux, ni plus détestables, ni plus odieux que tant d'autres crimes de ce temps-là ; peut-être seulement raffinent-ils sur le raffinement, et sont-ils, dans le manque de foi, dans l'exaction, dans la luxure, dans l'assassinat, comme le fin du fin. Peut-être aussi se distinguaient-ils un peu *intuitu personæ*, ainsi qu'on dit en droit, parce qu'ils avaient pour auteur César Borgia, fils de Rodrigue Borgia, qui était pape sous le nom d'Alexandre VI. Mais, pour ce qui est du manque de foi, avant Alexandre VI et César, avant les Borgia, ou de leur temps, d'autres princes, des papes même, Sixte IV (della Rovere) envers Lorenzo Colonna, dans l'affaire de Marino (1), Innocent VIII (Cibo)

(1) Villari, p. 74 (Cf. Pasolini, *Caterina Sforza,* t. Ier, p. 137-146), p. 76-77 (Pasolini, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 249). Sur

à plusieurs reprises, n'ont pas craint d'en donner l'exemple; et cet exemple avait si bien fructifié que Comines pouvait écrire, parlant en général : « Nous sommes affoiblis de toute foy et loyauté (1). » Pour ce qui est des exactions, ni le même Ludovic Sforza, avec Cicco Simonetta (2), ni de plus minces seigneurs, des tyranneaux de village, comme les Riari d'Imola (3), n'avaient à l'apprendre de personne. Que dire des crimes contre la femme? Ni le rapt ni les violences n'étaient une nouveauté ou une singularité. Une des vilaines actions qu'on ait le plus reprochées à César est l'enlèvement, traîtreusement opéré, de la femme du capitaine vénitien Giambattista Caracciolo (4) ; mais l'enlèvement de « la belle comtesse » par Bernardino da Polenta est un fait de tout point semblable (5) ; et l'histoire des quarante jeunes femmes ou jeunes filles de Capoue doit elle-même avoir des précédents.

Quoi encore! L'assassinat? Qui donc alors hési-

Alexandre VI, Villari, t. Ier, p. 274; Pasolini, t. Ier, p. 339.

(1) Cité par Villari, *Niccolò Machiavelli,* t. Ier, p. 259.

(2) Pasolini, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 100.

(3) *Ibid.,* t. Ier, p. 138.

(4) Guichardin, *Istoria d'Italia,* liv. V, p. 345. — Cf. Tommaso Tommasi, *la Vie de César Borgia,* p. 318, et Gordon, *Vie d'Alexandre VI;* Ch. Yriarte, *César Borgia,* t. Ier, p. 286.

(5) Pasolini, *I tiranni di Romagna e i Papi nel medio Evo,* p. 153; Ch. Yriarte, t. Ier, p. 117; Villari, t. Ier, p. 268 et p. 281.

tait à tuer, et le sang n'était-il pas le prix du sang? Le drame ou la tragédie de famille? Certes, la fin du duc de Gandia, celle du duc de Bisceglie, l'un frère, l'autre beau-frère de César, sont des scènes à donner le frisson; mais les Manfredi de Faenza (1), les Malatesta de Rimini (2), les Este de Ferrare (3), les Baglioni de Pérouse (4), les Ordelaffi de Forli (5), les Visconti et les Sforza de Milan (6), sont-ils des pères, des mères, des fils, des filles, des frères, des sœurs moins tragiques? Non seulement assassin, empoisonneur (7) : le poison des Borgia (8), la poudre blanche qui ressemblait à du sucre, le vin et les pêches homicides. Mais, comme c'est double plaisir de tromper un trompeur, le cardinal Gil Albornoz et Guido da Polenta n'avaient-ils pas joué déjà, avec le vin et les pêches, à l'empoisonneur empoisonné? N'avait-on pas une fois déjà pu dire : « Le chien d'Espagne en sait plus

(1) Galeotto Manfredi assassiné par sa femme. — VILLARI, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 76.

(2) *Ibid.*, p. 165.

(3) *Ibid.*, t. Ier, p. 166; t. II, p. 36.

(4) *Ibid.*, p. 486.

(5) PASOLINI, *I tiranni di Romagna*, p. 213.

(6) *Ibid.*, *Caterina Sforza*, t. II, p. 5.

(7) Sur les empoisonnements attribués à César, ou quelques-uns du moins, voyez Tommaso TOMMASI, p. 244, 245, 272, 273, 275, etc. Sur les étrangleurs, Troccio (Troscia), don Micheletto et Remolines, PASOLINI, t. II, p. 296.

(8) PASOLINI, *Caterina Sforza*, p. 268. Comparez « les recettes » de Catherine, *ibid.*, t. III.

que les renards de Romagne (1) ? » Il n'est pas jusqu'au *bellissimo inganno* qui n'ait été devancé par quelque *bello inganno* (2), et vraisemblablement par plusieurs. De quoi enfin est chargée la mémoire du Valentinois? D'incestes? A supposer qu'ils soient prouvés, la demeure des Baglioni en était pleine (3). Aucun des ennemis atteints et éteints par César n'est digne de beaucoup d'intérêt. Assassin de son oncle, Oliverotto da Fermo (4) ! Assassin de son beau-père, Pandolfo Petrucci (5) ! Empoisonneurs, ce Pandolfo, qui aurait fait verser du poison sur les emplâtres du Pape III (un Piccolomini de Sienne) (6), et Vitellozzo, qui en aurait fait verser dans les plaies des blessés (7).

(1) Pasolini, *I tiranni di Romagna...*, p. 166, 176, 179.

(2) Sacchetti, Nouvelle 222, *Messer Egidio cardinale di Spagna manda per messer Giovanni di messer Ricciardo, perchè sente avere fatto contro a lui; ed elli vi va, e con sottile avvedimento gli esce delle mani, et torna a casa,* édit. d'Ottavio Gigli, t. II, p. 260 et suiv.

(3) *Pauli* Jovii *Elogiorum* lib. V, *Jo. Paulus Baleonus,* p. 240.

(4) *Libro del Principe*, ch. viii.

(5) *Pauli* Jovii *Elogiorum* lib. V, *Pandulphus Petruccius Senensis tyrannus,* p. 264 et suiv.

(6) Alex. Gordon, *Vie d'Alexandre VI,* t. II, p. 327.

(7) Tommaso Tommasi, *la Vie de César Borgia,* p. 354. — Comme bestialité, rien ne dépasse « la chasse » donnée à Altobello da Todi, par Gian Paolo Baglioni et Vitellozzo. Voyez Villari, t. Ier, p. 487; la mort de Corbizzo Corbizzi de Castrocaro, et le supplice du meurtrier Galeotto de' Bosi, Pasolini, *Caterina Sforza,* t. II, p. 82-87.

Aussi, quand Guichardin ou Machiavel ont regardé César, entre ses crimes et ceux des autres, entre ceux qu'il a commis contre les autres et ceux que les autres ont tentés ou étaient capables, s'il n'avait pris les devants, de tenter contre lui, entre lui et les autres, n'ont-ils pu voir une différence de nature, ils n'ont vu tout au plus qu'une différence de degré. Et parce qu'ils étaient de leur siècle, et parce qu'ils étaient de leur pays, ils l'ont vue dans la perfection de l'art. C'était autant de mal fait, mais du mal mieux fait. Ici l'odieux touchait au sublime, et le scandale s'évanouissait ou s'enveloppait dans la beauté. Comme l'a dit tout près de nous, quatre cents ans après Machiavel, un écrivain qui est le plus galant des hommes : *Fu Alessandro papa scandaloso anche per que' tempi, ma... era bello* (1) *!*

Dieu me garde de soutenir ou seulement de paraître accepter que Machiavel et Guichardin n'aient pas eu tort de perdre de vue le crime derrière la « perfection artistique » de la forme, car il ne saurait y avoir d'art qui puisse changer la valeur morale d'un acte et transmuer de la boue en lumière, une laideur en beauté ; de prétendre même qu'ils n'aient pas eu tort de séparer si radicalement la politique de la morale, de la vider de toute morale. Je ne plaide pas, — non point

(1) Pasolini, *Caterina Sforza,* t. II.

pour César Borgia, cela va sans dire, mais pour Machiavel et Guichardin, — l'acquittement, mais les circonstances atténuantes, et je les plaide en fait. Qu'étaient-ils? Des politiques italiens de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle. Au reste, ils n'ont édifié, ni ébauché, ou esquissé nulle part, une théorie de la beauté du crime. Guichardin s'est borné à noter que César « ne voulait pas avoir été scélérat *senza premio* (1) ». Traduisons : « sans utilité. » C'est vrai de presque tous ses crimes, ou de la plupart, sauf naturellement ceux où le poussent soit la vengeance, soit la folie de la chair. C'est vrai du meurtre de son frère le duc de Gandia, qui, en faisant de lui l'aîné, lui permet de quitter l'état ecclésiastique, de troquer le chapeau de cardinal contre le béret de capitaine général de l'Église et la couronne ducale (2) ; c'est vrai du meurtre du duc de Bisceglie (3), qui lui permet de remarier Lucrèce sa sœur, ainsi faite veuve, à Alphonse d'Este, de s'assurer ou se rassurer du côté de Ferrare, et de consolider par là l'un des *fondamenti*

(1) *Istoria d'Italia,* liv. V, p. 353.

(2) Tommaso Tommasi : « ... de sorte que le Valentinois quitta d'abord la pourpre, qui n'avoit d'autre proportion à sa vie que celle d'être sanguine, et s'habilla à la Françoise, ce qui estoit à la vérité un peu plus conforme à la perfidie de ses mœurs, mais beaucoup plus proportionné à ses intérêts. » 1re partie, p. 240.

(3) Villari, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 281-283. — Cf. Pasolini, *Caterina Sforza,* t. Ier, p. 353; *I tiranni di Romagna,* p. 238; Yriarte, 296.

de son État ; c'est vrai du meurtre de tant de cardinaux, protonotaires et prélats, qui lui fournit l'argent dont il a besoin moins pour ses plaisirs que pour son agrandissement (1) ; c'est vrai, à plus forte raison, du meurtre des Varano, qui lui donne Camerino (2) ; du meurtre d'Astorre Manfredi (moins l'ignominie dont il est souillé) (3), qui lui garantit Faenza ; du meurtre de Vitellozzo, d'Oliverotto et des Orsini, qui le délivre d'une perpétuelle menace. C'est vrai, mais il n'importe, car c'est le cas ordinaire ; il est peu de crimes gratuits, et, hors ceux qu'inspire la passion, il n'en est pas qui n'aient l'intérêt pour mobile. Cela ne peut être et Guichardin n'essaie pas d'en faire une justification.

Des crimes de César, Machiavel, lui, ne dit même pas cela. Il n'en dit rien. Volontairement il les ignore. Ils sont pour lui comme s'ils n'étaient pas, parce qu'ils n'étaient pas « son sujet », à l'exception de deux : le meurtre de Ramiro d'Orco et le guet-apens de Sinigaglia. Ce n'est pas à cause d'eux, de ces crimes, qu'il propose César pour modèle aux princes : seulement, à cause d'eux, il ne se retient pas de le leur donner

(1) Tommaso TOMMASI et Alexandre GORDON, *ouvr. cités, passim.*

(2) *Pauli* JOVII... *Historiarum sui temporis*, t. I[er], liv. VIII, *Épitome*, p. 88. — Tommaso TOMMASI, p. 406 ; Alexandre GORDON, t. II, p. 193. — Cf. GUICHARDIN, *Istoria d'Italia*, liv. V, p. 388.

(3) PASOLINI, *Caterina Sforza*, t. I[er], p. 352.

pour modèle ; et il serait permis de trouver dans la façon dont il en parle comme un éloge sous-entendu, faute de l'expression d'un blâme, s'il n'était évident qu'il ne s'occupe que de l'*efficacité politique*, et non de la *qualité morale* de l'acte ; choses qu'il ne confond jamais. Il semble même que, prévoyant le parti qne de ce chapitre on pourrait tirer contre lui, Machiavel ait voulu préciser et bien faire sentir son intention en cette phrase : « Celui donc qui juge nécessaire dans son Principat nouveau de s'assurer de ses ennemis, de se gagner des amis, de vaincre ou par force ou par fraude, de se faire aimer et craindre des peuples, suivre et révérer des soldats, d'éteindre ceux qui le peuvent ou le doivent offenser, de rénover par de nouvelles dispositions les institutions anciennes, d'être sévère et agréable, magnanime et libéral, de détruire la milice infidèle, d'en créer de la nouvelle, de se conserver l'amitié des rois et des princes, de sorte qu'ils aient à lui faire du bien avec grâce ou à l'offenser avec égard, ne peut trouver d'exemples plus frais que les actions de celui-ci (1). »

(1) *Libro del Principe*, cap. VII, édit. de 1550, p. 22-23. « Chi adunque giudica necessario nel suo Principato nuovo assicurarsi de gli inimici, guadagnarsi amici, vincere, ò per forza ò per fraude, farsi amare e temere da' popoli, seguire e riverire da' soldati, spegnere quelli che ti possono ò debbono offendere, innovare con nuovi modi gli ordini antichi, essere severo e grato, magnanimo e liberale, spegnere la militia infedele, creare della nuova, mantenersi l'amicitia de' Re e delli Principi, in modo che ti hab-

Celui qui juge nécessaire de vaincre ou par force ou par ruse, et en qui, d'ailleurs, la nécessité supprime le scrupule. Si tu n'es pas celui-là, n'imite pas César. Mais voilà ce que Machiavel admire en César et offre à l'admiration, à l'imitation du Prince. A reprendre ligne à ligne ce chapitre VII, qui est à peu près le seul passage où il en traite explicitement, ce qu'il admire en César, c'est que César « ait mis tout en œuvre, ait fait tout ce qu'un homme prudent et *virtuoso*, — ce qui ne signifie « vertueux » qu'au sens où l'Italie de la Renaissance connut la *virtù*, — devait faire pour s'enraciner dans des États que les armes et la fortune d'autrui lui avaient concédés (1). C'est que justement, dépendant, à son origine et par l'origine de sa puissance, des armes et de la fortune d'autrui, il n'ait rien négligé pour s'en affranchir. C'est qu'à cet effet il ait imaginé et employé tous les moyens qui pouvaient réussir; qu'il n'ait reculé devant aucun; qu'il ait jeté le désordre dans les États voisins, afin de se faire seigneur sûrement d'un morceau au moins de ces États (2); qu'il ait été « grand connaisseur de l'occasion », et que, « quand elle lui est venue bien, il en ait usé mieux (3) »; qu'il ait été aussi « grand dissi-

bino a beneficare con gratia, ò ad offendere con rispetto, non può trovare più freschi essempi che l'attioni di costui. »

(1) *Libro del Principe*, p. 18.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, cap. VII, édit. de 1550, p. 18.

mulateur », ce qui est un renforcement, un redoublement de « très secret » ; qu'il ait su « se tourner aux ruses et cacher si bien son esprit » que « la simplicité » de ses adversaires les ait amenés à sa discrétion (1) ; c'est qu'il ait bien connu comment on gagne et on perd les hommes (2), qu'il ait compris que, tenant de la conquête la Romagne et le duché d'Urbin, il devait s'en attacher les peuples par le bien-être ; qu'il ait senti que ce pays, jusque-là mal gouverné par des seigneurs impuissants, volé par eux, divisé, plein de brigues et de brigandage, ne se réduirait que par un bon gouvernement à être pacifique et obéissant (3) ; qu'après la justice sommaire du début, — les cruautés des commencements de règne, — il y ait installé une justice régulière, et qu'en se débarrassant de l'exécuteur, il ait rejeté sur ce ministre seul la responsabilité des exécutions (4). C'est qu'il se soit détourné des Français et retourné vers les Espagnols, quand il a cru qu'il lui fallait changer d'amis pour n'avoir plus de protecteurs, et n'avoir plus de protecteurs pour n'avoir plus de tuteurs gênants et avides (5). C'est qu'il se soit, ayant réglé les choses présentes,

(1) *Libro del Principe*, p. 19.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 22.

(4) *Ibid.*, p. 20. A rapprocher de l'attitude de César envers Bartolommeo Grammante au siège de Cesena. Il profite de la trahison et châtie le traître. YRIARTE, t. Ier, p. 293.

(5) *Libro del Principe*, p. 21.

inquiété de préparer les choses futures, et que, ayant trouvé le point faible de sa domination, il n'ait eu de repos qu'il ne lui eût donné des fondements plus durables : 1° en éteignant la race des seigneurs qu'il avait dépouillés ; 2° en gagnant à soi tous les gentilshommes romains ; 3° en faisant sien autant que possible le Sacré-Collège ; 4° enfin, en acquérant tant de solidité avant la mort du Pape qu'il pût, après cette mort, résister par lui-même à un premier assaut (1). Tout cela, tant de *virtù*, tant de *ferocia*, de fierté, tant d'activité, tant de choses en si peu de temps, dans si peu d'espace (2), pour pouvoir « se diriger » sans dépendre de la fortune ou de la force d'autrui, mais seulement, de sa puissance à lui et de sa *virtù* à lui.

Et tout cela, que Machiavel admire, qu'il propose à l'admiration, à l'imitation des princes, pêle-mêle, en bloc, sans choisir, n'est pas moral, est en partie immoral, est amoral. Mais ce ne sont pas les crimes de César que Machiavel admire et conseille d'imiter : c'est le sens que César, suivant lui, eut du rôle et de la conduite du Prince. Peut-être l'a-t-il grandi outre mesure ; peut-être a-t-il mis en lui plus qu'il n'y avait ; mais, l'y ayant mis, il l'y a vu, et, l'y ayant vu, il l'a dit.

(1) *Libro del Principe.*

(2) *Ibid.*, p. 22 : « ... che per se stesso si sarebbe retto, senza dipendere dalla fortuna ò forza d'altri, ma solo dalla potenza e virtù sua. »

Peut-être est-ce l'imagination de Machiavel qui a fait de César le libérateur, l'unificateur attendu; peut-être le duc de Valentinois, réduit à lui seul, n'eut-il pas ce « grand esprit », cette « grande intention (1) » que lui prête le secrétaire florentin : peut-être n'eut-il, ni sur la résurrection de la patrie, ni sur le gouvernement des hommes, tant de vues, ni de si fermes, ni de si vastes; peut-être ne vit-il, lui, l'Italie que dans la Romagne, et dans la Romagne que lui-même; peut-être ne conçut-il l'État que pour le prince, et, sous ce rapport, ne dépassa-t-il pas le niveau moyen des princes aventuriers (2) de son temps, pour qui le pouvoir était surtout comme un réservoir de jouissances. En ce cas, peut-être Machiavel a-t-il eu tort de grandir César Borgia : et, en tout cas, certainement il a eu tort de le donner en modèle sans réticence, sans réserve, sans quelque chose de plus, sans blâme pour ses crimes, et, quant à ces crimes, sans condamnation formelle.

(1) *Libro del Principe :* « Raccolte adunque tutte queste attioni del Duca, non saprei riprenderlo; anzi mi pare (com'io ho fatto) di proporlo ad imitar à tutti coloro che per fortuna e con l'armi d'altri sono saliti à l'Imperio. Perche egli havendo l'animo grande, e la sua intention alta, non si poteva governare altrimenti; e solo si oppose alli suoi disegni la brevità della vita d'Alessandro, e la sua infirmità. » — Cf. le jugement du P. jésuite ALESON, *Annales de Navarre,* de Moret, continuées, 1507, rapporté par Ch. YRIARTE, t. Ier, p. 7.

(2) PASOLINI, *Caterina Sforza,* t. II, p. 120 : « Tutti gli uomini pubblici erano più o meno venturieri, come i capitani di guerra. »

Mais, *politique*, systématiquement, aveuglément, les yeux fermés à tout le reste, il n'a voulu considérer, il a voulu ne considérer en César que le politique. Et nous, dont tout le dessein est de le bien comprendre, nous ne cherchons pas si Machiavel a eu tort *moralement*, ou *en morale*, d'admirer César et de l'offrir à l'imitation des princes, mais pourquoi et par quoi César, politiquement, et, si l'on le veut, *en géométrie, en arithmétique politique*, a paru à Machiavel susceptible d'être donné en modèle au Prince ; pourquoi et par quoi il a mérité, aux yeux de Machiavel, qui l'a étudié jour par jour, heure par heure, pendant des mois, dans la grandeur et dans la décadence, d'être le type et l'exemplaire, l'original du *Prince*.

CHAPITRE V

LES RISQUES DU MÉTIER DE PRINCE. — LES CONJURATIONS, L'HUMANISME ET L'IMITATION DE L'ANTIQUITÉ.

I

Le souci qui dévorait César Borgia ronge également tous les « princes nouveaux », tous les tyrans dont l'État, comme le sien, manque de *fondamento*. Comme César, ils sentent à chaque instant combien leur domination est instable et précaire. Pour la plupart partis de rien, élevés par art ou hasard, ils tremblent de retourner subitement à rien. Un jour ils ont vu passer « l'occasion », ils l'ont connue, ils l'ont cueillie; mais qui sait le temps que durera « la fortune » et si comme celle de César, — *fortuna verde,* — elle se gardera « verte » ? Même la plus « fraîche » se dessèche, la plus constante même est infidèle. Le tyran, le « prince nouveau » est partout

entouré de périls ; jamais son œil ni son oreille ne se peuvent reposer : il faut qu'il épie et qu'il écoute.

Il est menacé du dehors ; car cet autre tyran, cet autre « prince nouveau », son voisin, a sans doute envie de s'arrondir, qui est, lui aussi, « grand connaisseur de l'occasion, » grand favori de la fortune, et n'observe sa foi que lorsqu'il a intérêt à ne pas la violer : point de paix, point d'amitié, point d'alliance, point de *parentado,* de mariage ou de parenté, aucune union de la chair ou de l'esprit, aucun lien humain ou divin qui donne envers lui, contre lui, la moindre sûreté (1). Au dedans, le tyran est moins tranquille encore. S'il a ses armes propres, — *le proprii arme*, — s'il est à lui-même son propre capitaine, il est à la merci d'un plus fort que lui ; et s'il ne les a point, s'il se sert de bandes qu'il loue, il est à la merci du dernier de ses *condottieri,* qui se dit : pourquoi celui-ci, et non pas moi? Il est n'importe qui, venu de n'importe où, n'importe comment ; et, en revanche, n'importe qui, — un savetier de San Ginegio pour Ridolfo da Camerino (2), — peut se mettre

(1) Une des plus édifiantes histoires en ce genre est celle de Vidovero de Brescia avec Pandolfo Malatesta de Rimini, son vieux complice (1495). — Voyez Jacob Burckhardt, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance,* t. Ier, p. 33.

(2) V. Franco Sacchetti, édit. d'Ottavio Gigli, Nouvelle 90, t. Ier, p. 225.

en tête de lui *tòr la terra,* de lui enlever cet État, où il est un « déraciné » qu'une longue possession n'y enracine pas.

Rarement il a l'hérédité, cette perpétuité de la puissance; presque jamais, il n'a la légitimité, qui la confirme, la conserve et la consacre. Ni légitimité politique : il a acquis l'État ou par la guerre ou par la trahison, ou par le dol ou par le vol, ou en don ou en dot, en détrônant l'ancien seigneur, ou en s'en faisant adopter, ou en en épousant la fille. Ni légitimité de famille : fût-il prince, fils de prince, fils authentique de son père, et lui succédât-il, il n'en est pas toujours le fils légitime et ne lui succède pas toujours légitimement. De par les mœurs dissolues, de par la facilité sans règle et sans frein de ce temps, les bâtards pullulent : autant de cours, autant de nichées. Des vingt-sept Baglioni, qui, selon la légende, auraient été tués en une seule fois, il y avait certainement une bonne douzaine de bâtards; et l'on se rappelle l'observation, un peu étonnée, de Comines, à propos des San Severino de Salerne : « Faut entendre que leur père, le seigneur Robert de Sainct Séverin, estoit de la maison de Sainct Séverin, sailly d'une fille bastarde; mais ils ne font point grande différence au païs d'Italie d'un enfant bastard à un légitime (1). » Devenu prince, sa bâtardise lui sera

(1) Liv. VII, chap. II.

peut-être une faiblesse : pour le devenir, elle ne lui est nullement un obstacle.

« A l'illégitimité politique des princes du quinzième siècle, écrit Jacob Burckhardt (1), se rattachait l'indifférence à l'égard de la légitimité de la naissance, indifférence qui choquait tant les étrangers... L'une était en quelque sorte la conséquence naturelle de l'autre... Il n'y avait plus en Italie une seule maison princière qui n'eût eu et qui n'eût supporté bénévolement dans la ligne principale quelque descendance illégitime. Les Aragonais de Naples étaient la branche bâtarde de la maison, car ce fut le frère d'Alphonse Ier qui hérita de l'Aragon lui-même. Peut-être le grand Frédéric d'Urbin n'était-il pas un vrai Montefeltro. Lorsque Pie II se rendit au Congrès de Mantoue (1459), huit bâtards de la maison d'Este vinrent à sa rencontre, et parmi eux se trouvaient Borso, le duc régnant lui-même, et deux fils illégitimes de son frère et prédécesseur Leonello, également illégitime. Il y a plus : ce dernier avait eu une épouse légitime ; c'était une fille illégitime d'Alphonse Ier et d'une Africaine. Souvent aussi l'on reconnaissait des droits aux bâtards, notamment quand les fils légitimes étaient mineurs et que la vacance du trône créait de sérieux dangers ; on admettait une sorte de droit d'aînesse, sans examiner si la naissance du

(1) *Ouvr. cité*, t. Ier, p. 24-25.

prince qui prenait la couronne était légitime ou non. »

Ce n'est qu'au seizième siècle que le Florentin Benedetto Varchi dégagera le principe, que la succession des fils légitimes est « commandée par la raison et qu'elle a été, de toute éternité, conforme à la volonté du ciel » ; c'est alors seulement que le cardinal Hippolyte de Médicis songera à tirer son droit à régner du fait « qu'il était issu d'une union peut-être légitime, ou du moins qu'il était fils d'une femme noble, et non d'une servante (comme le duc Alexandre » (1). Jusque-là, fils légitimes et bâtards sont sur le même rang, courent la même chance, si bien que, légitime, je veux dire fils légitime, le prince doit continuellement se méfier des bâtards, et, bâtard, redouter continuellement les fils légitimes, sans négliger les autres bâtards. Et non seulement le frère doit se garder du frère ou du demi-frère, avoué ou caché, régulier ou aventureux ; mais le père doit se garder du fils, de ceux qui sont sa lignée officielle comme de ceux qui sont sa progéniture naturelle ; le mari, de sa femme, de ses maîtresses et de leurs amis ; l'oncle, du neveu et le neveu, de l'oncle : l'ordre successoral n'est pas plus assuré que chez les Turcs.

La tyrannie étant affaire de famille, le crime pour la tyrannie, lui aussi, est affaire de famille.

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 25.

Entre héritiers possibles, on s'arrange par le fer et par le poison. C'est encore Burckhardt qui le remarque : « Si du moins les princes avaient pu se fier à leurs plus proches parents ! Mais, dans des situations où tout était illégitime, il ne pouvait s'établir un sérieux droit d'hérédité, soit pour la succession au pouvoir, soit pour le partage des biens ; aussi, dans les moments de crise, un cousin ou un oncle résolu écartait-il, dans l'intérêt de la maison elle-même, le fils mineur ou incapable du prince qui n'était plus. De même il y avait des discussions continuelles à propos de l'exclusion ou de la reconnaissance des bâtards. Il arriva ainsi qu'un grand nombre de ces familles comptaient dans leur sein des membres mécontents, qu'on voyait assez souvent recourir à la trahison ouverte et se venger en tuant leurs proches. D'autres, vivant dans l'exil, se résignent à leur sort et considèrent leur situation sous un point de vue tout objectif, comme, par exemple, ce Visconti qui pêchait au filet dans le lac de Garde. Le messager de son rival lui ayant demandé comment et quand il comptait revenir à Milan, il lui répondit : « Par le même chemin par « lequel j'en suis sorti, mais pas avant que les « crimes de mon ennemi aient dépassé mes propres « méfaits. » Parfois aussi, les parents du souverain immolent ce dernier à la morale publique, violée d'une manière par trop scandaleuse, afin de sauver ainsi la maison elle-même. Dans certains

États, l'autorité réside dans l'ensemble de la famille, de telle sorte que le prince régnant est tenu de s'éclairer des conseils des siens ; dans ce cas aussi, le partage du pouvoir ou de l'influence provoquait facilement les plus sanglantes querelles (1) ».

Cette double illégitimité, politique et de naissance, isole le souverain, que l'abondance d'héritiers possibles et l'absence d'héritier certain désigne comme une cible vivante à tous les coups. Aussi toutes les histoires des villes italiennes, les histoires de toutes les maisons princières, grandes ou petites, sont-elles pleines de crimes de famille. Les Visconti, les Sforza de Milan, les Baglioni de Pérouse, les Malatesta de Rimini, les Manfredi de Faenza, de minuscules seigneurs comme les Pic de la Mirandole (2), et de très hauts seigneurs comme les Este de Ferrare, les Médicis de Florence, de plus hauts encore, des rois, les Aragon de Naples, et de plus hauts que des rois, des empereurs, ont plié sous cette loi commune. Quand on veut faire l'éloge d'une famille illustre, celle des Gonzague de Mantoue, on dit simplement d'elle qu' « elle peut montrer ses morts » (3).

Il en est beaucoup des leurs que les Visconti n'auraient pas pu montrer. L'un d'eux, Bernabò,

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 10 et 11.

(2) *Id., ibid.*, p. 42. D'après Lilio Gregorio Giraldi, à propos du meurtre de Francesco Pico.

(3) *Id., ibid.*, p. 55.

au dire des contemporains, eut, « à ne pouvoir s'y méprendre », quelque ressemblance « avec les plus cruels des empereurs romains » (1). Le conteur Franco Sacchetti, dans les Nouvelles de qui il revient à plusieurs reprises, souligne ce trait, bien que non sans précaution. « Ce seigneur, en son temps, fut redouté de plus de gens qu'autre seigneur; et, quoiqu'il fût cruel, pourtant dans ses cruautés il y avait grande part de justice. » Il fut à tout le moins original jusqu'à en être fantasque, et fantasque jusqu'à une fantaisie qui ne connaissait ni réserve ni mesure. « Son principal but politique est la chasse au sanglier; celui qui ose empiéter sur les droits de l'auguste chasseur périt dans les plus affreux supplices; le peuple tremblant est obligé de nourrir pour lui cinq mille chiens de chasse, et répond sur sa tête du bien-être de ces animaux (2). » Justement ce fut à propos de deux de ces chiens mal nourris que Bernabò posa à « un riche abbé » les quatre questions auxquelles le meunier du couvent, au lieu et place du religieux embarrassé, répondit si subtilement, et dont la troisième, pour ne pas rapporter les autres, était : « Que fait-on en

(1) BURCKHARDT, *ibid.*, p. 14. — Sur la façon dont les Visconti s'étaient substitués aux Della Torre, v. MACHIAVEL, *Istorie fiorentine*, liv. Ier, chap. XXVII.

(2) Jacob BURCKHARDT, *ouvr. cité*, p. 14. — Paul JOVE dit « deux mille ». *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, liv. II, édit. de Bâle, 1575, p. 84-85 : *Barnabas*.

enfer? — Ce qu'on y fait? dit le hardi meunier. On y taille, écartèle, vole et pend, ni plus ni moins que vous faites ici. » Enchanté de l'esprit du rustre, Bernabò lui aurait donné l'abbaye et laissé l'abbé au moulin (1), en prince qui n'a pas à se gêner pour donner ce qui ne lui appartient pas. Il ne se gêne pas davantage pour prendre : « Il fait rentrer les impôts par tous les moyens de contrainte imaginables, il donne à chacune de ses filles une dot de cent mille florins d'or et amasse un trésor énorme... Ce qui est caractéristique, c'est le coup de main par lequel son neveu Giangaleazzo s'empara de sa personne (1385) ; c'est un de ces complots heureux dont le récit fait encore battre le cœur des historiens d'un autre siècle (2). »

Jean Galéas était de ces jeunes hommes auxquels on ne prend pas garde, et, pour ainsi dire, qu'on ne prend pas au sérieux dans leur famille. On le croyait endormi et inerte, parce qu'il cultivait plutôt les lettres que les armes, qu'il versait dans la dévotion, et fuyait l'excès des plaisirs. Fait de la sorte, il n'inspirait aux siens, grands batailleurs et grands viveurs, que pitié et mépris :

(1) *Le Novelle di Franco* Sacchetti, édition Ottavio Gigli, Nouvelle 4, t. Ier, p. 11. — Cf. Nouvelles 74, 82, 152, 164, 188, 193, 222.

(2) Jacob Burckhardt, *ibid.* — Bernabò avait dix filles mariées. Voy. Paul Jove, *ouvr. cité,* p. 85. — Cf. Pauli Jovii Novocomensis, episcopi Nucerini, *in Vitas duodecim Vicecomitum Mediolani principum,* Bâle, 1578, p. 78-82.

de la haine, par surcroît, et de l'envie, car il était riche, et ils savaient bien ce qu'ils feraient de ces richesses dont lui-même ne faisait rien. Ils avaient donc formé le projet de se débarrasser de lui (1), mais des espions l'avertirent; il prit alors une résolution que nous avons déjà vu prendre à d'autres, et qui est à la base de bien des conspirations semblables : « Mieux vaut le lui faire qu'il ne nous le fasse! » Comment se méfier d'un saint, qui ne sort de prière que pour partir en pèlerinage? Giangaleazzo annonce la pieuse intention de se rendre à une chapelle de la Vierge dans les montagnes : en bon oncle, Bernabò vient au-devant de lui, hors les portes; mais ils ne se sont pas embrassés que le neveu a fait entourer l'oncle de gens sûrs, l'enchaîne et l'emmène, pour le jeter quelques jours apres dans un cachot où il mourra misérablement, précédant de peu ses enfants, les cousins du nouveau maître, déchus, et, comme le dit l'évêque de Nocera en son latin précieux et prétentieux : *magnis exilii et egestatis jactati fluctibus* (2).

Lorsqu'il meurt à son tour, sans qu'on sache clairement si c'est de fièvre ou de poison (3), Giangaleazzo laisse deux fils légitimes, Giovanni-

(1) Ainsi Bernardo Varano de Camerino fit disparaître (1434) deux de ses frères parce que ses fils avaient envie de leur héritage. Voy. Burckhardt, *ouvr. cité*, t. I[er], p. 34.

(2) Paul Jove, *Elogia...*, p. 85, s. v° *Barnabas*.

(3) *Id., ibid.*, p. 86.

Maria qu'il fait duc de Milan, et Filippo qui devient comte de Ticino, outre un bâtard, Gabriel, « né d'une concubine noble » et qui, étant l'aîné des trois, ne cède la place que contre un dédommagement du côté de Pise (1). De même que son grand-oncle Bernabò, Giovanni-Maria a la manie des chiens : mais ceux-ci sont féroces, et leur « maître » Giramo ou Girolamo, par ordre du duc, les dresse à l'être. On leur livre en pâture des hommes, d'abord des criminels, et puis des innocents, qu'ils déchirent de leurs crocs, « à l'incroyable horreur et gémissement du peuple épouvanté (2). » Un beau jour, ce peuple se révolte contre le duc et ses molosses, et Giovanni-Maria est assassiné ; mais c'est, selon la classification de Machiavel, un complot de *privati*, de simples citoyens ; nous n'avons pas à insister ici, où nous ne cherchons qu'à déterminer la position du prince, du tyran, vis-à-vis de sa famille même.

Filippo-Maria, qui succéda à Giovanni son frère, eut un règne long (trente-cinq ans, 1412-1447) et relativement calme, dont toutes les difficultés, et toutes les cruautés, — suivant le précepte qui sera formulé plus tard, — se produisirent ou se commirent au début. Il montra plus que de l'ingratitude envers la veuve du fameux condot-

(1) Paul Jove, *ouvr. cité*, p. 88.
(2) *Id., ibid.*

tiere Facino Cane, Béatrix de Tende, dont il n'avait pas refusé la maturité, pour en épouser les trésors. Grâce à eux, grâce à elle, il avait pu reprendre Milan aux fils de Bernabò, Sacramoro et Carlo, qui s'en étaient emparés (1). La chose faite, il s'aperçut que sa femme avait des rides, et, afin de convoler avec une plus jeune, de naissance princière, une fille du duc de Savoie, il lui intenta, — aimable ironie! — devant des juges à lui, un procès en adultère. Malgré ses dénégations et ses serments, elle fut condamnée à mourir sous la hache (2). Mais, quand son empire se fut affermi, Filippo-Maria couvrit d'un voile de libéralité et de générosité ses anciens péchés (3).

Il fut le dernier des Visconti, et, parce qu'à lui vint aboutir toute une lignée de douze princes, dont chacun dut se résigner à être, — en dépit

(1) Paul Jove, *Elogia,* p. 90. Les conjurés avaient, aussitôt après le meurtre de Giovanni-Maria, proclamé un autre bâtard de Bernabò, Astorre. Voy. Paul Jove, *In Vitas duodecim Vicecomitum,* p. 93.

(2) Paul Jove, *Elogia,* p. 90.

(3) *Id., ibid.,* p. 91. La première femme de Francesco Sforza, — qui devint ensuite le gendre du dernier des Visconti, Filippo-Maria, et trouva dans son héritage le duché de Milan, — une riche héritière de Calabre, Polyxène Ruffa, comtesse de Montalto, de qui Francesco avait eu une fille, périt d'une façon à peu près pareille, empoisonnée, avec son enfant, par une tante qui convoitait la succession. Ce même Francesco Sforza, prototype de l'honneur militaire de ce temps, au dire des chroniqueurs, livra son gendre, Jacopo Piccinino, à Ferdinand, roi de Naples. — Burckhardt, *ouvr. cité,* t. I[er], p. 32; Machiavel, *Istorie fiorentine*, t. VII, chap. viii.

du nom qui leur était commun, — « un prince nouveau, » et où les types du tyran, — Bernabò, Giovanni-Maria, — ne manquèrent pas, la vie qu'il mène peut être retenue comme le type de la vie du tyran, même heureux : « Ce que la crainte peut faire d'un homme richement doué, qui se trouve dans une haute situation, se trouve, pour ainsi dire, mathématiquement complet chez lui : l'État n'a qu'un but, la sécurité du prince, et tous les moyens dont il dispose tendent à ce but unique ; seulement l'égoïsme féroce de ce souverain ne dégénéra pas en cruauté. Il habite le château de Milan, dans l'enceinte duquel on voyait les jardins, les allées et les manèges les plus magnifiques ; il n'en sort guère, et reste de longues années sans mettre le pied dans la ville ; ses excursions ont pour but les villes de la campagne, où s'élèvent ses superbes châteaux ; la flottille de barques, que traînent des chevaux rapides et qui le promène sur des canaux spécialement creusés à cet effet, est organisée en vue de toutes les exigences de l'étiquette. Toute personne qui venait au château était l'objet d'une surveillance minutieuse ; défense de stationner près d'une fenêtre, afin qu'on ne pût correspondre par signes avec le dehors (1). Ceux qui

(1) Ludovic le More renchérit encore sur ces précautions : « Il tenait à distance ceux qui venaient lui présenter des requêtes : il était séparé d'eux par une barre, ce qui obligeait les gens à parler très haut pour se faire entendre ». Même sévérité à Ferrare,

devaient faire partie de l'entourage du prince étaient soumis à toute une série d'épreuves savamment calculées : quand ils les avaient subies avec succès, il leur confiait les plus hautes fonctions diplomatiques ou en faisait des laquais, car l'un était aussi honorable que l'autre (1). Et c'est cet homme qui a soutenu des guerres longues et difficiles, et qui a traité constamment de grandes affaires politiques, c'est-à-dire qui a dû sans cesse envoyer dans toutes les directions des hommes munis des pouvoirs les plus étendus ! Ce qui faisait sa sécurité, c'est que tous ces gens-là

de la part des Este. « Le duc en personne examine tous les jours la liste des étrangers, que les hôteliers sont rigoureusement tenus de présenter au palais. » A Bologne, sous Jean II Bentivoglio, « il fallait que chaque étranger de passage prît un bulletin d'entrée pour avoir le droit de sortir de la ville. » — BURCKHARDT, p. 53, 64. — Cf. sur ces *bullette*, ou *bullettini*, Franco SACCHETTI, Nouvelle 117, édit. GIGLI, t. Ier, p. 279; *Messer Dolcibene, essendo nella città di Padova, e non volendo il Signore che si partisse, con una nuova e sottile astuzia al suo dispetto si parte.* — Frédéric d'Urbin est une exception : « Comme il se sentait en sécurité dans un pays où tout le monde trouvait, grâce à lui, de l'argent à gagner et où personne ne mendiait, il sortait toujours sans armes et presque sans escorte ; aucun autre prince n'aurait pu, comme lui, se promener dans des jardins sans clôture, prendre son frugal repas dans une salle ouverte à tous les regards ». Cependant, comme prince, « il avait la moralité politique de ses pareils. » Voy. BURCKHARDT, *ouvr. cité*, t. Ier, 57. — Cf. Paul JOVE, *Elogia*, liv. III, p. 167, *Federicus Feltrius, Urbini dux.*

(1) Non pas tout à fait cependant. Voyez la Nouvelle 74 de SACCHETTI, où il est justement question de Bernabò : *Messer Beltrando da Imola manda un notaio per ambasciadore a messer Bernabò, il quale, veggendolo piccolino e giallo, il tratta come merita.* Édit. GIGLI, t. Ier, p. 176.

se défiaient les uns des autres ; c'est que les condottieri étaient surveillés par des espions ; c'est que les négociateurs et les hauts fonctionnaires ne savaient à quoi s'en tenir et ne pouvaient jamais s'entendre, parce que le prince semait habilement la division entre eux, et surtout parce qu'il avait soin d'accoupler chaque fois un honnête homme et un coquin. Même dans son for intérieur, Philippe-Marie est tranquille et concilie deux courants d'idées diamétralement opposés : il croit aux astres et à une aveugle fatalité, et en même temps il invoque la protection de toute une légion de saints ; il lit des auteurs anciens, goûte les poésies de Dante et de Pétrarque et se fait lire des romans de chevalerie français. Enfin, ce même homme, qui ne voulait jamais entendre parler de la mort et qui faisait disparaître du château jusqu'à ses favoris mourants, afin que le trépas de personne ne vînt attrister un séjour voué à la joie, ce même homme a hâté volontairement sa fin en laissant se fermer une plaie et en refusant de se laisser pratiquer une saignée, et il est mort avec noblesse et dignité (1). »

Voilà une famille de tyrans ou de princes italiens, à la mode des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Elles sont toutes comme celle-là. Chez les Sforza, que le mariage de Francesco substitue aux Visconti, Ludovic le More joue et

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 47-49.

probablement empoisonne (1) son neveu et pupille Galeazzo. Chez les Médicis, Giovanni attaque à coups de poignard son cousin Pietro dans un bal; Laurent le Magnifique veut marier une de ses filles à l'un de ses neveux, mais un frère, à qui l'alliance déplaît, y coupe court, paraît-il, en l'empoisonnant. Lorenzino, en 1537, se chargera d'expédier Alexandre (2). Chez les Este, « le gouvernement se distingue par un singulier mélange de despotisme et de popularité. Dans l'intérieur du palais se passent des scènes épouvantables : une princesse, soupçonnée d'avoir commis le crime d'adultère avec un fils né d'un autre lit, est décapitée (1425); des princes, légitimes aussi bien qu'illégitimes, s'enfuient de la cour et sont menacés, même à l'étranger, par les assassins envoyés à leur poursuite (1471)... Le bâtard d'un bâtard veut détrôner le seul héritier légitime (Hercule Ier); plus tard (1493), ce dernier empoisonna, dit-on, sa femme, après avoir découvert qu'elle voulait l'empoisonner lui-même; il commit, à ce qu'on prétend, ce crime à l'instigation de Ferrante, frère de l'épouse criminelle. Citons enfin le complot ourdi par deux batards contre leurs frères, le duc régnant Alphonse Ier et le cardinal Hippolyte (1506), complot qui fut découvert à temps et puni de la réclu-

(1) Pasolini, *Caterina Sforza,* t. II, p. 5.
(2) *Id., ibid.,* p. 4.

sion perpétuelle (1) ». Les Baglioni sont une race d'Atrides : est-il une tragédie antique qui égale en terreur celle dont leurs demeures furent le théâtre, en l'été de l'an 1500, lors du mariage d'Astorre avec Lavinia Colonna (2)? Gentile et Carlo, deux cousins, à l'assaut de 1503, se jettent l'un sur l'autre « comme deux lions (3) ». Il est banal d'assassiner son beau-père, comme Pandolfo Petrucci (4), ou son oncle comme Oliverotto da Fermo (5), ou son mari, comme la femme de Galeotto Manfredi de Faenza (6). Pour la couronne! Ce sont des natures indomptables, ou peut-être des natures domptées par l'âpre volonté, l'ambition farouche, une obsédante et absorbante passion ; des hommes, surhommes ou sous-hommes, « qui appliquent une sauvage énergie à poursuivre, non pas des chimères, mais des réalités, et qui arrivent à leur but, parce qu'ils se servent de tous les moyens, même les plus condamnables (7), » malgré tous les obstacles, contre toute loi et toute foi, en passant sur le

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 59.

(2) *Id., ibid.,* p. 35. — Cf. Pasquale Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi,* t. Ier, p. 486.

(3) Villari, *ibid.,* p. 488, d'après Matarazzo, *Cronaca di Perugia,* nell' *Archivio storico Italiano,* vol. XVI, parte II, p. 59.

(4) Paul Jove, *Elogia.*

(5) Machiavel, *Il libro del Principe,* chap. viii.

(6) Villari, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 76. — Cf. Machiavel, *Istorie fiorentine,* liv. VIII, chap. xxxv.

(7) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 17.

corps de leur père, de leur mère, de leur femme, de leur frère ou de leur fils.

II

Voici maintenant le prince arrivé, le tyran lui-même : il exige de son système nerveux un tel effort, il lui impose une tension si continue, qu'il le détraque. C'est toujours un neurasthénique; c'est souvent un hystérique sanguinaire; c'est quelquefois un dément absolu, fou de folie furieuse.

La maison d'Aragon, en sa branche napolitaine, en a fourni plus d'un exemple. Alphonse Ier, qui déclare la guerre à sa mère adoptive, la reine Jeanne (laquelle, d'ailleurs, mérite, par son infamie, tous les châtiments), est un bon prince, quoiqu'un peu trop prodigue de l'argent de ses sujets et magnifique à leurs dépens (1), en comparaison de son successeur, Ferdinand, Ferrante. Ce successeur, il ne se donna point grand'peine pour le choisir : célibataire endurci, à défaut d'enfants légitimes, il prit un bâtard (né « d'une noble concubine », dit Paul Jove; « d'une dame

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 44. — Cf. Machiavel, *Istorie fiorentine*, liv. Ier, chap. xxxviii.

espagnole, » dit Jacob Burckhardt), qui lui parut avoir « le caractère royal », et qui était peut-être son fils, mais peut-être était celui d'un Marrano de Valence (1); déclarant que ce Ferrante serait roi assez légitimement, s'il savait à force d'opiniâtre *virtù* s'attacher la fortune. Intellectuellement, le choix n'est pas mauvais; mais Alphonse, pourtant, s'est trompé : ce n'est pas le caractère, c'est l'esprit qui, chez Ferrante, pourrait être qualifié de royal. « D'une activité infatigable, reconnu comme une des plus fortes têtes politiques, réglé dans sa vie, il applique toutes ses forces, la sûreté d'une mémoire implacable et la profondeur d'une dissimulation sans exemple, à la destruction de ses ennemis. » Pour une cause ou pour une autre, par inclination naturelle ou par rancune, « il se fit une habitude des cruautés les plus monstrueuses... Outre la chasse, où il ne ménageait rien ni personne, il se livrait à deux genres de plaisirs : il aimait à avoir dans son voisinage ses ennemis, soit vivants et enfermés dans des cages bien solides, soit morts et embaumés, avec le costume qu'ils portaient de leur vivant. Il ricanait quand il parlait des prisonniers à ses confidents; quant à sa collection de momies, il n'en faisait même pas mystère... La manière dont tous ces faits ont été racontés par Caracciolo

(1) BURCKHARDT, *ibid.* — Cf. Paul JOVE, *Elogia*, liv. III, *Alfonsus Neapolit. rex*, p. 135-137.

et par Porzio fait dresser les cheveux sur la tête (1). » Le fils aîné de Ferdinand, Alphonse, duc de Calabre, est digne d'un tel père. Comines le proclame sans ambages « l'homme le plus cruel, le plus pervers, le plus vicieux et le plus commun qu'on eût jamais vu » ; et, par surcroît, il est lâche, de cette lâcheté imbécile de certains fauves : « Jamais homme cruel ne fut hardi (2). »

Jamais ou rarement. Sigismond Malatesta de Rimini était aussi, à un degré inférieur dans la hiérarchie seigneuriale, un fameux compagnon (3), et son petit-fils Pandolfo, ce « scé-

(1) Burckhardt, *ibid.*, p. 45. — Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. Ier, p. 82, 253.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 47, d'après Comines.

(3) Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. Ier, p. 165, l'appelle « un vrai monstre de cruauté. Il répudia sa première femme, après en avoir reçu la dot; la deuxième et la troisième, il les tua par jalousie ou par vengeance » ; en revanche, il aima ardemment jusqu'à la mort sa concubine Isotta, à laquelle il dédia comme à une sainte — *Divæ Isottæ sacrum* — un monument dans l'église de San Francesco. « Ensanglanté de mille crimes, il était irreligieux et cynique outre mesure. Sur sa tombe, il voulait qu'on gravât cette inscription (par allusion à ses armes) :

PORTO LE CORNA CH' OGN' UNO LE VEDE
E TAL LE PORTA CHE NON SE LO CREDE.

Il niait Dieu, il niait l'immortalité de l'âme, et quand arrivaient les excommunications du pape, il demandait si les excommuniés continueraient à goûter le bon vin et les bons diners. » Les moins méchants de ses tours étaient des farces de gamin. Voir Villari, *ibid.* — On a raconté la même chose de Francesco degli Ordelaffi : « Étant à raisonner avec ses amis, il disait : Voici que nous sommes excommuniés ; néanmoins le pain, la viande, le vin que nous buvons, cela fait bon, cela fait brave ! » Pasolini, *I tiranni di Romagna*, p. 167.

lérat, souillé du sang de son frère et tant d'autres, que les habitants révoltés bombardèrent dans son château fort », ne le lui cédait assurément en rien (1). La Romagne, du reste, où fleurit et foisonna la tyrannie, devait produire des tyrans d'une rude plante. Ainsi Francesco degli Ordelaffi, de Forli. C'était, à ce que rapporte l'anonyme auteur d'une *Vie de Cola di Rienzo*, « un perfide chien patarin, rebelle de la Sainte Église. Trente ans il avait été excommunié et son pays interdit sans messe chanter; il tenait occupées beaucoup de terres de l'Église, la ville de Forli, la ville de Cesena, Forlimpopoli, Castrocaro, Brettinoro, Imola, Gazzolo... Ce Francesco Ordelaffi était un homme désespéré, qui portait aux prélats une haine mortelle et ne pouvait souffrir les prêtres,... un perfide tyran obstiné. » Il chasse de Forli la garnison pontificale, bat, emmène et emprisonne l'archevêque de Ravenne, rase les maisons des chanoines, soulève le peuple contre le Pape, précipite par la fenêtre ceux qui hésitent, et, pour faire sa paix avec le Saint-Siège, accepte d'en être le vicaire, moyennant un tribut qu'il n'a garde de payer. Cité à affirmer sa foi, il ne comparaît pas, est condamné au feu comme hérétique et idolâtre. Mais lui, « lorsqu'il entendit les cloches sonner l'excommunication, aussitôt il fit sonner les autres cloches, et excommunia

(1) Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 41.

le Pape et les cardinaux et, ce qui fut pis, fit brûler sur la place un Pape et des cardinaux qui étaient de papier rempli de foin. » On prêche la croisade contre lui tout comme contre les musulmans; aller en Romagne vaut autant d'indulgences qu'aller en Palestine. « Ah! c'est ainsi, dit-il aux ennemis qu'il capture; vous êtes des croisés; mais votre croix est de drap, et le drap se déchire; je veux vous marquer d'une croix qui ne s'use pas! » Cette croix, il la leur fait imprimer sous la plante des pieds avec un fer rouge. A d'autres, il dit : « Vous êtes venus pour sauver votre âme; si je vous lâche, vous retournerez peut-être à vos premiers péchés; il vaut mieux que, dans votre grâce toute fraîche (littéralement : dans votre « tendresse », — *in questa vostra tenerezza* —), tandis que vous êtes contrits, vous mouriez : Dieu vous recevra dans sa cité » (1). « Cela dit, ajoute le vieux texte, il les faisait écorcher, pendre, décapiter, transpercer, tenailler et mourir divers martyres. » On l'accuse d'avoir, parce qu'ils le priaient de céder, lancé un couteau dans le dos de son fils et tranché la tête à sa fille. Si les faits ne sont pas rigoureusement établis, que l'accusation ait pu être portée sans invraisemblance prouve du moins qu'on l'en croyait généralement capable. Après la reddition

(1) Chronique d'un Anonyme, citée par PASOLINI, *I tiranni di Romagna*, p. 179.

de Cesena, par elle pourtant défendue héroïquement, et jusqu'à l'épuisement de la dernière chance, sa femme, une des grandes *viragos* italiennes, la plus grande avec Catherine Sforza, Marzia, surnommée Cia degli Ubaldini, n'ose plus reparaître en sa présence : elle attend, pour le rejoindre, que l'adversité l'ait brisé. Aux yeux d'un pareil être, le ciel est vide et la terre n'est pleine que de lui. De sa part, c'est, en vérité, « le déchaînement de l'égoïsme sous ses traits les plus horribles (1). » Toutefois, par une des contradictions paradoxales qu'offrent aussi un Sigismond Malatesta, un Ferrante de Naples, un Giovanni-Maria Visconti, ses adversaires les plus décidés le reconnaissent : Francesco degli Ordelaffi, le Francesco des croisés et des excommunications, ce même Francesco qui, selon Leone Cobelli, « employait ses heures de loisir à distiller les plus puissants poisons, » malgré ce qu'on savait de lui et ce qu'on en soupçonnait, « était incarné avec les Forliviens et aimé chèrement; il témoignait une pieuse charité, mariait les orphelines, dotait les pucelles, et subvenait aux pauvres gens de son amitié (2). »

Mais le prince de ces princes, le modèle des tyrans, — s'il est permis de parler de « modèle »

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 2.

(2) Voyez Pasolini, *I tiranni di Romagna*, d'après les chroniques contemporaines, et particulièrement d'après la chronique d'un Anonyme, p. 160-183.

dans l'ignoble et dans l'odieux, — Ezzelino da Romano, le troisième, fils d'Ezzelino le moine, et petit-fils d'Ezzelino le bègue, n'avait pas de ces faiblesses. Il reste l'exemplaire et le parangon, en ce qu'il fut le créateur d'un genre dont il s'affirma le maître, et où l'on ne put, après lui, faire mieux, c'est-à-dire pis. « Aucun des imitateurs d'Ezzelino n'a égalé ce dernier, sous le rapport de l'énormité des crimes commis : César Borgia lui-même lui est demeuré inférieur à cet égard » (1). Paul Jove nous le fait voir *portentum humani generis*, avec « un front obtus et bestial, une pâleur atroce et des yeux de vipère », (mais de ces yeux-là l'évêque de Nocera abuse peut-être un peu, car il les a déjà prêtés à César et il les prêtera encore à d'autres tyrans). Plus simplement, avec son front têtu, ses gros yeux durs, sa large barbe, sa lourde armure aux hautes épaulettes de fer, timbrée de l'aigle impériale en sa qualité de vicaire et de beau-fils de Frédéric II, la hache qu'il tient dans sa droite couverte d'un épais gantelet, Ezzelino a l'air d'une brute. Il est possible qu'étant tout ce que Paul Jove a dit : *vir suspiciosus*, *vafer*, *invidus*, *sævus et semper ad imperium anhelans*, il ait, comme l'évêque le note, excellé à entrer dans la peau de tous les personnages, à la façon des comédiens, et appris à changer de figure, presque

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 5.

de personnalité, suivant les besoins du moment, à mentir du geste, de la voix, des yeux, à scruter les cachettes de l'esprit d'autrui, et, par un incroyable artifice de dissimulation, à explorer les sentiments même les plus intimes des hommes les plus rusés. Alors, le jour où fut dessiné le portrait que nous avons de lui, il s'était composé le visage d'un homme qui ne pense à rien, mais rageusement en colère.

Une basse et sanglante aventure avait précédé le second mariage de son père, Ezzelino le moine, et la naissance de ce troisième Ezzelino qui, « fruit d'un ventre malheureux et d'une criminelle semence, devait (comme il faut le croire), par un prodigieux concours d'astres malins, surpasser en sévices les Phalaris, les Denys et les Néron » (1). Il avait une nombreuse armée où se confondaient toutes les nations, l'Allemand y voisinant avec le Sarrasin. Pour l'entretenir (à présent on ne peut plus que transcrire et traduire), pour entretenir cette armée, il ne se faisait point scrupule — mais quel scrupule se serait-il fait? — de « confisquer toutes les fortunes des villes; condamner et proscrire les citoyens opulents; dépouiller les temples de leurs offrandes;... ne

(1) Paul Jove, *Elogia,* liv. Ier, p. 41-46. *Actiolinus tyrannus.* — Cf. l'épitaphe que fit à Ezzelino le poète Antonio Francesco Raineri :

Sylla, Nero, Caïus, Marius, Mezentius : his tu,
Azoline, ipso et saevior es Phalari.

souffrir personne qui fût puissant par son argent, son autorité ou sa clientèle. D'un esprit audacieux, avare, extrêmement impie et jamais saturé de meurtres, étendant sur tous une haine mortelle, il avait à ce point dévasté les villes les plus florissantes, que, lorsqu'il avait expédié ceux des partis adverses qui lui étaient suspects, il attaquait ensuite inhumainement les Gibelins, ses meilleurs amis et ses intimes familiers. Il avait construit en chaque ville et place forte de ténébreuses et horribles prisons, où il enfermait par troupeaux les hommes qu'il avait pris en haine, afin qu'épuisés de faim et rongés de malpropreté misérable, accablés par une atroce odeur et la livide obscurité, ils mourussent cruellement dans les fers et le collier de force, et que pour tous les autres, pâles d'angoisse, l'immense puanteur des cadavres en putréfaction fît venir, de contagion et de peur, une mort souhaitée. Car l'inclémence des gardiens était telle qu'ils ne nettoyaient qu'à intervalles d'un mois les cachots comblés d'une épaisse couche d'ordure et de l'abondante sanie des cadavres corrompus, et qu'ils retiraient avec des crocs au milieu des mourants les corps amoncelés des morts. Nulle part, même les plus vastes prisons ne pouvaient recevoir les captifs même accumulés en tas; les nombreuses brigades de tortionnaires et de bourreaux ne suffisaient pas aux supplices, ni aux exécutions par la corde et par la hache. Des hommes étaient déchirés vifs

en lanières avec des couteaux. D'autres, pêle-mêle, par groupe, en longue série, étaient liés à des palissades, enveloppés de flammes et brûlés... C'était pour le tortionnaire et le bourreau crime capital que de hâter les supplices : il fallait que la vie fût, par minutes et moments, prolongée pour de longues tortures. Quant aux innocents, qu'il eût destinés à la mort, il cherchait dans son extrême cruauté la louange d'une feinte clémence, en les renvoyant avec un œil, un bras ou une jambe ; à ceux qui pleuraient la mort de leurs proches, il arrachait les yeux pour les faire cesser de pleurer ; à ceux qui, de terreur, méditaient la fuite, pour leur épargner la fatigue de la route, il amputait les pieds ; à ceux qui osaient plaindre le malheur des autres, il coupait la langue, afin qu'ils ne pussent vociférer longtemps. Les délateurs eux-mêmes, repris pour indulgence et incurie quand ils ne livraient pas les noms des gens à condamner, étaient conduits sur une haute tour, pour être vus plus sûrement et, affreux amusement, mais peine méritée, précipités dans le fossé. Il estimait cependant comme un trait d'immense humanité de faire grâce de la vie aux femmes et aux enfants des condamnés, sous cette condition que les femmes auraient les seins coupés et que les mâles seraient traités de manière à lui assurer l'extinction non douteuse de la race ennemie. Pas un seul instant la fureur de cette âme abominable ne se relâche, mais, dans des

accès de sauvagerie chaque jour ravivés, — *sed in dies rediviva feritate debacchantem*, — il livre au plus effroyable supplice, si l'on en doit croire les auteurs contemporains, plus de trente mille personnes de tout sexe et de tout âge » (1).

Il n'est pas étonnant que contre des princes de cette espèce, même moins barbarement délirants qu'Ezzelino, des bras armés se soient levés. Ce qui le serait plutôt, si tant de patience ne s'expliquait naturellement par la faiblesse, c'est qu'ils ne se soient levés ni plus souvent, ni plus vite. En somme, les conspirations sont fréquentes, parce que les raisons de conspirer sont multiples, et qu'il n'y a, au contraire, qu'une raison de ne pas conspirer, qui est l'impuissance où l'on est de le faire, l'insolence de la fortune du tyran, ou le manque d'occasion. En cela, comme dans toutes les affaires humaines, actions et réactions s'appellent et se commandent. Le tyran a le sentiment de son instabilité, de sa précarité ; il n'en est que plus pressé de vider la coupe ; sachant qu'il n'est que d'un jour, c'est un jour qu'il ne veut pas perdre ; n'étant pas le maître de l'heure, mais seulement un maître d'une heure, cet égoïsme aveugle et sourd, déjà développé en lui par les circonstances mêmes de son élévation et de sa domination, s'en accroît encore : il voit l'État tout entier en lui-même, il ne voit que lui dans

(1) Paul JOVE, *Elogia,* liv. Ier, p. 43-44.

l'État et l'État qu'en lui : il le rapporte tout entier à lui, et peu lui importe qu'il l'emporte avec lui. Des princes, des rois, des empereurs, des pontifes, et même de très grands pontifes, en sont là : « Jouissons de la Papauté, puisque Dieu nous l'a donnée, » dira Léon X à son frère Julien (1). Le peuple, d'autre part, a le sentiment de l'illégitimité du tyran : il sait d'où il vient, comment il est venu, et il ne l'estime pas, s'il ne le méprise. Comme il ne voit en lui de respect pour personne ni pour rien, pour aucune grandeur, homme ou chose, pour aucune majesté divine ou humaine, il n'a pour lui aucun respect. Un Gabrino Fondolo, tyran de Crémone, peut bien avoir la pensée de jeter en bas de la grande tour ses hôtes, le Pape et l'Empereur (2), mais il n'est pas dans Crémone un mendiant qui ne puisse avoir l'envie ou l'idée de lui en faire autant.

La défiance même fouette et surexcite la défiance : lequel des deux, du prince ou du sujet, préviendra l'autre? L'excuse commode, et en apparence si plausible, qui a servi à couvrir tant de mauvais coups : « Mieux vaut le lui faire qu'il ne nous le fasse, » est en effet à double tranchant; le sujet y recourt contre le prince, mais le prince y recourt contre le sujet. Par un phénomène dont nos grands-pères ont vu la répétition en France,

(1) Villari, *Niccolò Machiavelli,* t. III, p. 4 : « Godamoci il Papato, poichè Dio ce l'ha dato. »

(2) Jacob Burckardt, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 21.

il y a cent treize ans, ainsi que la défiance, la terreur est double : et tel qui tue ne tue que par peur d'être tué. Il serait préférable d'aimer et de se faire aimer, comme Pétrarque en donne le conseil au tyran : « Tu dois être non le maître de tes sujets, mais leur père ; tu dois les aimer comme tes enfants, que dis-je ! comme toi-même. Tu dois aussi leur imposer de l'affection pour toi, non de la crainte, car la crainte engendre la haine. Tes armes, tes satellites, tes soudards, tu peux les tourner contre l'ennemi : contre tes sujets, tu ne peux rien avec une garde du corps ; ce n'est que par la bienveillance que tu peux les gagner. Sans doute, je ne parle que des citoyens qui désirent la conservation de l'État, car celui qui ne rêve que des changements est un rebelle et un ennemi de la chose publique (1). » La réserve finale peut être logiquement nécessaire, mais elle est pratiquement inutile, parce qu'il n'y a pas, il ne saurait y avoir, dans un pareil État, qui n'est pas fait pour eux, qui n'est fait que pour le Prince, où ils sont eux-mêmes faits pour le Prince, « de citoyens qui désirent la conservation de l'État. » Il pourrait donc être préférable, mais il est impossible que le tyran se fasse aimer. En retour, il est impossible qu'il aime.

La littérature, comme l'histoire elle-même, en

(1) A Francesco da Carrara, seigneur de Padoue. (28 nov. 1373), PETRARCÆ *Epistolæ seniles,* lib. XIV, p. 1.

porte témoignage, et il serait inutile qu'il aimât. Entre le prince et le peuple, l'atmosphère n'est point d'amour réciproque. Dante est plus près du cœur du peuple, quand, blâmant « ce qu'il y a de bas et d'inintelligent dans l'avidité et l'ambition des princes de nouvelle création », il s'écrie : « Que disent leurs trompettes, leurs cors et leurs flûtes, sinon : A nous, bourreaux ! à nous oiseaux de proie (1) ! » Et Matteo Villani en juge sainement quand il remarque : « De même que les tyrannies s'élèvent, grandissent et se consolident, de même grandit en silence dans leur sein le germe fatal d'où sortiront pour elles le trouble et la ruine (2). » Les Nouvelles, certes, ne sont pas des documents de tous points irrécusables, et il faut toujours prendre *cum grano salis* les anecdotes qu'elles nous content ; néanmoins, sur l'état d'esprit, sur les façons de penser et d'être, sur le milieu, comme nous disons aujourd'hui, elles nous donnent, et elles seules nous donnent des indications précieuses. Depuis les moralités en quelques lignes par où se terminent ordinairement les petits récits

(1) Traduction, ou plutôt abréviation de Jacob BURCKHARDT, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 12. Voici le texte même *(De vulgari Eloquio)*, lib. Ier, cap. XII : « Quid nunc personat tuba novissimi Federici ? Quid tintinnabulum II Caroli ? Quid cornua Johannis et Azzonis marchionum potentum ? Quid aliorum magnatum tibiæ ? nisi : Venite, carnifices, Venite, altriplices, Venite, avaritiæ sectatores. » Édit. de Pietro FRATICELLI (t. II des *Opere minori*), 1861, Florence, Barberà, p. 174.

(2) Matteo VILLANI, VI, p. 1.

de Franco Sacchetti, jusqu'aux dédicaces ou envois plus compassés qui précèdent ceux de Bandello, il y a là, pour un espace d'à peu près deux siècles, des sources très abondantes.

Chez Sacchetti surtout. « Seigneur est vin de *fiasco*, fait-il dire à un pensionnaire *(provvisionato)* de Ludovic de Gonzague, seigneur de Mantoue : le matin il est bon, et le soir il est gâté (1) ». Il faut profiter de l'instant où le prince est en d'heureuses dispositions, mais il est imprudent, insensé, de séjourner longtemps à la cour. « Reste donc avec les seigneurs *a bastalena* qui voudra : ce qui est sûr, c'est que, si l'on ne sait pas les quitter, si l'on reste avec eux *a bastalena*, il est rare qu'on s'en trouve bien (2). » — « Or considère, lecteur, combien est ignorant celui qui fait longue demeure à la cour d'un seigneur, et comme en un clin d'œil ils se retournent et le défont. Et gare, s'il est dangereux, que, venant à rêver qu'un serviteur le tue, il ne le tienne pour vrai et ne le défasse. Et, par conséquent, qui veut se lever du jeu, quand il a la poche pleine, qu'il ne reste pas jusqu'à la fin de la guerre (3). »

(1) Nouvelle 65, édit. Ottavio Gigli, t. Ier, p. 155. *Messer Lodovico da Mantova per una piccola parola, che per sollazzo dice un suo provvisionato, gli toglie ciò che egli ha.*

(2) Nouvelle 61, *ibid.*, p. 146. *Messer Guglielmo da Castelbarco, perchè un suo provvisionato mangia maccheroni col pane, gli toglie ciò che con lui molti anni ha guadagnato.*

(3) Nouvelle 62, *ibid.*, p. 148. *Messer Martino, avendo tenuto uno provvisionato a far sua fatti, e parendogli che fusse arricchito,*

Emplir sa poche et s'en aller : autrement, pour rien, pour un petit mot (1), pour avoir mangé, en temps de disette, du pain et du macaroni (2), accusation de crime d'État, confiscation, et l'on s'en va comme on était venu, tout nu, et il eût été plus sage de ne pas venir, car on ne s'en va pas toujours. Tout est là : savoir saisir l'heureuse disposition de ce prince qui tourne et change du matin au soir. « A qui il arrive de faire une chose belle ou laide devant un seigneur, quand il est bien disposé, c'est bien fait... Mais à beaucoup il est advenu le contraire, parce que l'esprit d'un seigneur paraîtra parfois calme, tandis qu'au dedans de lui-même il combat avec diverses gens, et en divers endroits (3). Presque jamais, qu'on ne l'oublie pas, le tyran n'est en paix avec lui-même ou avec les autres : le vent dans le feuillage l'émeut; un bruit de pas, le vol d'un insecte, retentit en son cerveau que ses nerfs ébranlent sans cesse de lancinantes secousses. « Oh! qu'un seigneur est à recommander, quand par un homme vil lui est faite semblable offense, s'il ne

domanda veder ragione da lui, il quale, con nuova malizia, fa ch' egli è contento non rivederla.

(1) Franco Sacchetti, Nouvelle 65.

(2) *Id., ibid.,* Nouvelle 61.

(3) *Id., ibid.,* Nouvelle 82, p. 196. *Un Genovese quasi nomo di corte, per una festa che si fa a Melano, giugne dinanzi a messere Bernabò, il quale, volendo vedere come sostiene al bere, il fa provare con un gran bevitore suo famiglio; e' l Genovese il vince.*

s'en soucie comme ne s'en soucia celui-ci, montrant sa magnanimité et l'esprit libéral qui le fait grand, et monte jusqu'aux étoiles, pour avoir négligé et fait peu d'estime de ces choses que beaucoup de lâches grossissent, craignant que toute mouche ne les pique (1). » Aussi bien la névrose du prince gagne-t-elle le peuple : il est, lui aussi, comme hyperesthésié par des secousses répétées ; les tumultes naissent aisément dans cet état trépidant : « Et ainsi sont et ignorants et fous les peuples qui, particulièrement en temps de guerre, s'il tombe un quarteron de noix, ou si une chatte casse un plat, s'émeuvent à rumeur, croyant que ce sont les ennemis, et là-dessus, comme grives ivres, s'enfuient en désordre la tête perdue (2). »

(1) Franco Sacchetti, Nouvelle 90, p. 228. *Un calzolajo di San Ginegio tratta di tòr la terra a messer Ridolfo da Camerino, al quale, essendo venuto agli orecchi, con belle parole lo fa ricredente del suo errore, e perdonali.*

(2) *Id.*, *ibid.*, Nouvelle 132, p. 314. *Essendo stati assaliti quelli da Macerata dal conte Luzzo, una notte venendo una grande acqua, credendo che siano li nemici, con nuovi modi tutta la terra va a romore.* Un exemple curieux de cette surexcitation de l'esprit populaire est celui que Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 27, rapporte en ces termes : « Une vieille anecdote, une de ces anecdotes qui sont vraies partout et nulle part, peint ces rapports (les rapports des gouvernements avec leurs *condottieri*) à peu près de la manière suivante : les citoyens d'une ville (c'est de Sienne qu'il s'agit probablement) avaient un général qui les avait délivrés d'une incursion ennemie; tous les jours ils se demandaient quelle récompense on devait lui décerner; ils finirent par déclarer qu'ils ne pourraient jamais le récompenser assez,

En cette universelle trépidation, en ce perpétuel tremblement des esprits et des cœurs, le prince qui s'inquiète d'une mouche et le peuple qui fuit devant une grande pluie, criant : « Au secours! Aux armes! » sont toujours prêts à se jeter l'un sur l'autre. C'est pourquoi le tyran n'est pas bon et ne peut pas l'être; s'il l'était, il ne le resterait pas; s'il le restait, il le serait à l'excès, il serait dupe. Et c'est pourquoi le conseil de se faire aimer est vain, mais celui de se faire craindre, passé un certain degré, ne l'est pas moins. Machiavel les lui donnera successivement tous les deux : dans *le Prince* (1513), il lui a conseillé de se faire craindre; dans les *Istorie fiorentine* (à la fin du septième livre et par conséquent vers 1525), il lui conseille de se faire aimer. Mais s'il ne dépend pas du prince de se faire aimer, tandis qu'il dépend de lui de se faire craindre, il doit bien prendre garde à ne pas dépasser la limite, à ne pas toucher le point où il n'y aurait plus de crainte plus grande que celle même qu'il inspirerait; il doit ne pas s'interrompre un instant de se faire craindre assez, sans en venir jamais à se faire craindre trop. Sinon, s'il n'y a pas de crainte plus

même s'ils l'investissaient de l'autorité suprême. Alors l'un d'eux prit la parole et dit : Tuons-le, ensuite nous l'adorerons comme un patron de la ville. Et il fut traité peu après comme le sénat de Rome traita Romulus. » Autre preuve d'hyperesthésie nerveuse : à Florence, une caisse que des jeunes gens renversent pendant un sermon de Savonarole provoque une panique effroyable. Voy. J. T. Perrens, *Jérôme Savonarole*, t. Ier.

grande que la crainte du prince, celle-ci supprime toutes les autres, et devient un mobile d'action.

Tout, au surplus, est mobile d'action pour un tel peuple contre un tel prince : l'illégitimité du tyran, ses offenses, ses bienfaits même, et même l'oisiveté de gens qui, sous lui, ne travaillant que pour lui, n'ont de goût ou d'intérêt à rien faire (1). Avec le besoin de tout analyser et l'habitude de tout réduire en formule, qui sont les marques de son génie, Machiavel a soigneusement distingué entre les offenses que le prince peut commettre envers ses sujets : 1° dans les biens; 2° dans le sang; 3° dans l'honneur, et, pour l'honneur, il subdivise en deux espèces : contre les femmes, et contre la considération personnelle du citoyen. De là, autant de causes de conspiration, dont il donne une double suite d'exemples, rangés parallèlement : anciens et modernes. Parmi les modernes, ce sont, pour offense contre les biens, la conjuration des Pazzi, frustrés de la succession des Borromei (2) ; pour offense contre les femmes, la conjuration de Giulio Belanti, contre Pandolfo, tyran de Sienne (3). Et l'on conspire autant et

(1) C'est une des plus fines observations de Jacob BURCKHARDT, *ouvr. cité;* d'après MACHIAVEL, d'ailleurs : *Istorie fiorentine,* liv. VII, chap. XII.

(2) *De' Discorsi sulla prima Deca di Tito-Livio,* lib. III, chap. VI. *Delle congiure;* édit. de 1550, p. 261, 267, 269.

(3) *Ibid.,* p. 271.

plus pour trop de bienfaits que pour trop d'injures. Machiavel cite, à ce sujet, le complot de Jacopo d'Appiano contre Piero Gambacorti, seigneur de Pise, et le complot de Coppola contre Ferdinand d'Aragon (1). Tout le monde conspire, ou tout le monde est susceptible de conspirer, petits et grands, car il n'est personne de si misérable qu'il ne puisse tenter de s'évader de sa misère, personne de si désarmé qu'il n'ait un couteau. Le tyran aurait tort de faire fi de ce désespoir des petits (2), mais il aurait tort de compter sur la bienveillance des grands, de ceux qu'il a élevés ou enrichis, fussent-ils ses familiers les plus proches. Plus près de lui, ils n'ont que plus d'occasions, et sans doute plus de tentations contre lui. La conspiration leur est plus facile et le succès en est plus probable (3). Si bien que, voyant le prince guetté par ses parents, par ses courtisans, par les grands et par les petits, détesté pour ses offenses et pour ses bienfaits, après lui avoir conseillé successivement de se faire craindre et de se faire aimer, Machiavel cherche encore, — et il ne le trouve pas, — le moyen de

(1) *De' Discorsi,* p. 259.

(2) Aussi l'avis du fabuliste est-il rappelé à propos par SACCHETTI :

Tu qui summa potes, ne despice parva potenti.

(3) Par exemple, le complot qui aboutit à la mort de Girolamo Riario, vicomte de Forli et d'Imola. Voy. PASOLINI, *Caterina Sforza,* t. Ier, liv. III, chap. XIII, p. 195-204. — Cf. MACHIAVEL, *Istorie fiorentine,* liv. VIII, chap. XXXIV.

le garantir des conjurations qui le menacent : « Caresse les hommes, lui dit-il, ou assure-toi d'eux, et ne les contrains pas à l'extrémité de penser qu'il leur faut ou mourir ou tuer (1). » C'est bien cela : se faire aimer et se faire craindre à la fois. Mais comment le faire? A la vérité, Machiavel lui-même ne sait plus. Ce qu'il sait et ce qu'il retient, c'est que Juvénal avait raison :

> Ad generum Cereris sine cæde et vulnere pauci
> Descendunt reges, et sicca morte tyranni.

Oui, peu de tyrans, princes ou rois. Pas un sujet n'est si petit qu'il ne puisse conspirer, et pas un prince n'est si puissant qu'il soit à l'abri des conspirations. Elles ne respectent point même les trônes les plus vénérables. Que Fundsberg se vante de porter à l'arçon de sa selle un lacet d'or « pour étrangler le pape Clément », ce n'est qu'une fanfaronnade de reître grossier (2) ; mais les machinations du cardinal Petrucci contre Léon X (3) et du cardinal Colonna contre Clément VII sont autre chose (4). A meilleure raison quand le trône ni le prince n'ont rien de respectable : quand le *fondamento* de l'État est de boue et de larmes ; quand l'institution est récente, quand la

(1) *De' Discorsi sulla prima Deca*, liv. III, chap. VI, édit. de 1550, p. 266.
(2) Pasolini, *Caterina Sforza*, t. II, p. 36.
(3) Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. III, p. 20-21.
(4) *Id., ibid.*, p. 340-341.

légitimité est absente, quand le seul droit perceptible ou imaginable du prince à la principauté est pleinement et exclusivement ce que les Allemands appellent le *Faustrecht*, le droit du poing, qui est peut-être le plus certain tant qu'il dure, mais qui a le grave défaut de ne pas durer certainement, et qu'efface, qu'annule, avec ni plus ni moins de légitimité, le droit victorieux d'un poing plus fort. Alors, un gai conteur comme Boccace ne se gêne pas pour dire : « Dois-je donner au despote le nom de prince ou de roi et lui obéir comme à un supérieur? Non, car il est l'ennemi commun. Contre lui je puis employer les armes, les conspirations, les espions, le guet-apens, la ruse ; car il s'agit d'une œuvre sacrée, nécessaire. Il n'y a pas de sacrifice plus agréable que le sang des tyrans (1). » Alors, tous les autres motifs, tous les motifs « privés » de conspirer subsistant, — l'offense, le bienfait, la peur, la vengeance, l'ambition, la passion de la gloire, l'extension de la personnalité, l'expansion de l'individu qui vise à se projeter haut dans le monde et loin dans l'histoire, — un motif plus noble encore ou du moins plus général vient s'y mêler : le désir de

(1) *De casibus virorum illustrium*, lib. II, chap. XV. La haine s'étend aux serviteurs, aux instruments du prince. Sur le cas de Gregorio Zampante de Lucques, *capitano di giustizia* ou chef de la police d'Hercule d'Este, à Ferrare, v. Jacob BURCKHARDT, *ouvr. cité*, t. I[er], p. 65. Et le meurtre du tyran se décide joyeusement. On appelle cela « lui faire la fête » : « Io credo che li habino facto la festa. » PASOLINI, *Caterina Sforza*, t. I[er], p. 146.

« libérer la patrie » du tyran proclamé « l'ennemi commun. » Même en ses assassins illustres, l'antiquité va renaître ; la littérature, l'humanisme, le romanisme vont travailler comme un ferment la pâte déjà pétrie dont se font les conspirations : la conjuration classique se prépare à ressusciter.

III

Classique, ou à demi, plus d'une conjuration l'est par certains côtés, à la fin du quinzième siècle. Auparavant, les conjurés crient bien dans la bagarre : « Liberté ! liberté ! Mort aux tyrans ! » Mais la libération de la patrie n'est qu'un prétexte dont ils colorent et déguisent leurs vrais motifs. Ces vrais motifs sont des motifs privés, ceux qu'on vient de dire, et quelques autres encore : il n'y entre aucun souci de littérature, l'imitation de l'antiquité n'y est pour rien. Elle n'est pour rien, par exemple, à Florence, dans la conjuration des Bardi et des Frescobaldi (1340) (1), ni dans celle qui chasse de la ville le duc Gautier d'Athènes (1343) (2) ; pour rien, en 1397, dans la conspira-

(1) Machiavel, *Istorie fiorentine*, liv. II, chap. XXXII.
(2) *Id.*, *ibid.*, liv. II, chap. XXXVII.

tion contre Maso degli Albizzi, qui finit dans le drame de Santa Reparata (1), ni dans celle des *fuorusciti*, en 1400, qui finit presque dans une comédie (2). Elle n'est même pour rien, plus de soixante ans après, en 1466, dans la grande conjuration de Diotisalvi Neroni contre Pierre de Médicis, laquelle n'eut que les motifs et n'usa que des moyens ordinaires (3). Une conjuration plus grande et plus célèbre encore, celle des Pazzi (1478), ne se rattache à l'humanisme que par cette circonstance, — insuffisante pour qu'on l'en fasse découler, — qu'un fils de Pogge, Jacopo, « jeune lettré, mais ambitieux et très désireux de choses nouvelles, » s'y compromit (4). A Gênes, la littérature n'est pour rien dans la conspiration par laquelle Francesco Spinola expulse le gouverneur milanais (1435) (5), ni dans celles de Pietro d'Oria et de Prospero Adorno, vers 1475 (6). Vers le même temps, Niccolò d'Este, en conspirant contre le duc Hercule, à Ferrare, ne songe pas à égaler l'antique : ce n'est qu'une histoire de famille (7). A Bologne, quand Battista Canneschi, en 1445, tue Annibale Bentivoglio (8), il ne se sent pas

(1) MACHIAVEL, *Istorie fiorentine*, liv. III, chap. XXVII.
(2) *Id., ibid.*, liv. III, chap. XXVIII. — Cf. *ibid.*, chap. XIX.
(3) *Id., ibid.*, liv. VII, chap. X et suiv.
(4) *Id., ibid.*, liv. VIII, chap. I à X.
(5) *Id., ibid.*, liv. V, chap. VII.
(6) PASOLINI, *Caterina Sforza*, t. Ier, p. 66.
(7) *Id., ibid.*
(8) MACHIAVEL, *Istorie fiorentine*, liv. V, chap. IX.

poussé par un lointain ancêtre, compagnon de Catilina.

Seule Rome, avec Cola di Rienzo, dès 1350, montre quelque chose de romain ; mais où le romain se serait-il réveillé plus tôt qu'à Rome, dans ce peuple de Rome chez qui jamais n'est morte, à travers les temps, la conscience de la grandeur romaine, éternelle comme la ville même ? Orgueil si profond, espoir si vivace, qu'il y a une quinzaine ou une vingtaine d'années, pour l'application d'une loi sur le *bonificamento dell'agro romano,* on mesura les distances à partir de la pierre effritée que l'on croit qui fut le milliaire d'or du Forum romain. Rome, au milieu du quinzième siècle, revit donc la Rome des siècles païens : une république romaine, ayant à sa tête un tribun du peuple, et la vision fut brève, mais, pendant qu'elle passa, Rome fut de nouveau dans Rome (1). Avec Stefano Porcari (1452), l'humanisme, la littérature, la passion de la gloire s'affirment franchement comme mobiles d'action et causes de conspiration. « Citoyen romain, noble par le sang et par la doctrine, mais beaucoup plus encore par excellence d'esprit, » messer Stefano désirait faire ou du moins tenter œuvre digne de mémoire ; et il ne lui semblait pas qu'il y en eût de plus digne que d'arracher Rome au gouvernement des prélats pour y restituer les

(1) Machiavel, t. Ier, chap. xxxi.

anciennes formes et les mœurs anciennes. Un passage de la *canzone* de Pétrarque : *Spirto gentil che quelle membra reggi*, le hantait ; celui qui dit :

> Sopra il monte Tarpeo, canzon, vedrai
> Un cavalier ch'Italia tutta onora,
> Pensoso più d'altrui che di se stesso.

Ce cavalier, honoré de toute l'Italie, qu'apercevait sur le mont Tarpéien le génie divinement prophétique du poète, point de doute, c'était lui, messer Stefano ! Dès lors, plus de retenue. Il se découvre si maladroitement que le Pape le confine à Bologne. Mais le cavalier l'attire dans ses pas ! Il va et vient, en courses rapides, de Bologne à Rome. Croyant enfin le destin propice, il ordonne un splendide banquet, où il invite tous ses complices et leurs amis. Lorsqu'ils sont à table, le dîner servi, il paraît. Il paraît vêtu de drap d'or, chargé de colliers et d'ornements, afin de « se donner majesté et réputation » . Il embrasse les convives, et entame une longue harangue, toute pleine des mots magiques, des mots antiques de « vertu » et de « gloire » . Naturellement, il n'avait pas achevé sa péroraison que le Souverain Pontife était averti. Cette nuit même, messer Stefano Porcari et la plupart de ses complices furent arrêtés, et, plus tard, livrés au bourreau. « Telle fut, écrit Machiavel, la fin qu'eut son dessein ; et vraiment son intention peut être louée de quelqu'un, mais son jugement sera, de chacun, toujours

blâmé (1). » C'est, en effet, puéril, et, si l'on le veut, c'est un complot de théâtre ; mais le banquet, le baiser, le décor, le costume, les présages ou la prédiction, la vertu, la gloire, tout y est : c'est la première des conjurations réellement littéraires, humanistes et classiques.

De cette sorte de conjuration, les deux parfaits modèles demeurent la conspiration de Lampognano, Visconti et Olgiato contre Galeazzo Sforza, à Milan, en 1476, et la conspiration de Pietro Paolo Boscoli contre les Médicis, à Florence, en 1513. Sous le règne du duc Galeazzo, il y avait à Milan un rhéteur, du nom de Cola Montano ou de'Montani, « homme lettré et ambitieux » (2), qui enseignait la langue latine aux jeunes gens des premières familles de cette cité. Ce Cola, soit qu'il eût en haine la vie et les manières du duc, soit qu'un autre motif le guidât en tous les raisonnements (3), détestait de vivre sous

(1) MACHIAVEL, *Istorie fiorentine*, liv. VI, chap. XXIX.

(2) Pour le récit de cette conjuration, je suis presque littéralement le texte de MACHIAVEL, *Istorie fiorentine*, liv. VII, chap. XXXIII et XXXIV, où s'affirme l'incomparable maîtrise du secrétaire florentin, en y ajoutant quelques traits empruntés le plus souvent aux Annales du camérier Bernardino CORIO, témoin oculaire des faits.

(3) Paul JOVE lui prête un motif personnel assez singulier : « Hic Cola, quondam Galeacii pædagogus dirum in principem odium conceperat impotenti ejus contumelia percitus, quòd ille, puerilium verberum nimis memor, postquam adolevit, imperiumque suscepit, ipsi Colae tanquam immiti subagrestique præceptori, acceptas olim plagas nudatis clunibus loro palàm rependi jussisset. » — *Elogiorum* lib. III, édit. de Bâle, 1575, p. 154.

un prince qui n'était pas bon, appelant glorieux et heureux ceux à qui la nature et la fortune avaient accordé de naître et de vivre dans une république, montrant comment tous les hommes fameux s'étaient élevés dans les républiques, et non sous les princes, parce que celles-là produisent les hommes vertueux, et ceux-ci les éteignent, les républiques faisant leur profit de la vertu d'autrui, et les princes la craignant. Il ne parlait dans ses leçons que des Brutus et des Cassius (1), car les Brutus et les Cassius étaient redevenus à la mode, et l'on était loin du temps où Dante lui-même, quoi qu'il pensât des tyrans et de la tyrannie, les associait aux parjures et aux félons, à Judas Iscariote, le traître des traîtres :

Quell' anima lassù, ch'ha maggior pena
Disse'l Maestro, è Giuda Scariotto,
Che'l capo ha dentro, e fuor le gambe mena;

(1) Paul JOVE, *ibid.* — Cf. PASOLINI, *Caterina Sforza*, t. Ier, p. 52 : « Catilina, à l'entendre, était le plus grand des héros; Salluste, son auteur de prédilection. » — D'après ALLEGRETTI, *Diarii sanesi*, dans MURATORI, t. XXIII, col. 777. — L'histoire sainte, elle aussi, était mise à contribution. Bientôt, à Florence, « après la chute des Médicis (1494), on allait enlever de leur palais le groupe en bronze de Donatello, représentant Judith et sa victime Holopherne, et le placer devant le palais des Seigneurs, à l'endroit où l'on vit plus tard le *David* de Michel-Ange, avec cette inscription : *Exemplum salutis publicæ cives posuere.* » BURCKHARDT, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 75. Le Florentin Alamanno RINUCCINI (né en 1419) parle, avec un enthousiasme qui ne choisit pas, des meurtriers et de leur action (*Ricordi*, publiés par G. AIAZZI, Florence, 1840).

De gli altri duo ch' hanno'l capo di sotto
Quei che pende dal negro ceffo, è Bruto :
Vedi come si storce, e non fa motto ;
E l'altro è Cassio, che par si membruto (1).

Les jeunes gens avec qui Cola Montano avait pris le plus de familiarité étaient Giovanni Andrea Lampognano (ou Lampugnani), Carlo Visconti et Girolamo Olgiato. Avec eux il s'était entretenu plusieurs fois de l'exécrable nature du prince, du malheur d'être gouverné par lui ; et il vint en telle confiance d'esprit et de volonté auprès de ces jeunes gens, qu'il leur fit jurer que, quand l'âge le leur permettrait, ils délivreraient leur patrie de la tyrannie de ce prince. Ces jeunes gens donc étant pleins de ce désir, qui s'accrut toujours avec les années, les mœurs et les façons du duc, et ensuite les injures particulières qui leur furent faites, les pressèrent de le mettre à exécution. Galeazzo était libidineux et cruel : pour ces deux vices, de nombreux exemples l'avaient rendu très odieux ; parce qu'il ne lui suffisait pas de corrompre les femmes nobles, mais encore il le publiait (2) ; et il ne se conten-

(1) *Inferno*, chant XXXIV.

(2) Paul Jove, *ouvr. et passage cités* (p. 153) : « Nam ea tum erat ex multo ocio luxiariantis seculi conditio, in ipsis præcipuè nobilioribus matronis, ut totum pudicitiæ decus ab humanitate aulæ alienum prorsùs et subagreste putaretur, ideoque princeps ad licentiam libidinis proclinatus, et juventæ vigore venustateque oris supra omnes spectatu dignissimus, procacibus fœminarum oculis et desideriis cupidissimè deserviret. Erat enim tum

tait pas de faire mourir les hommes, s'il ne le faisait de quelque cruelle manière. En outre, il ne vivait pas sans quelque soupçon infamant d'avoir tué sa mère, parce que, n'estimant pas être prince, tant qu'elle était là, il s'était comporté avec elle de telle sorte que l'envie lui vînt de se retirer en son siège dotal de Crémone, dans lequel voyage, prise de maladie subite, elle mourut : d'où beaucoup jugèrent que son fils avait fait mourir la duchesse. Galeazzo avait, par les femmes, déshonoré Carlo et Girolamo (1), et à Giovannandrea il n'avait pas voulu concéder la possession de l'abbaye de Miramondo, qui avait été par le Pontife résignée à l'un de ses parents (2).

vulgatum inter fæminas, nullam ex principis concubitu fieri impudicam, eorumque maritos, qui ineptis hirci videri possent, ita excellere aureis cornibus, ut dignitate cunctos anteirent. »

(1) Paul Jove, *ibid.* : « Carolus gentilium suorum totius principatus fortunam ad Sfortianos delatam ægrè ferens, germanæ sororis probro quam Galeacius adamaret, atque subigeret, permovebatur, tantò indignantiùs, quòd eam decoro adolescenti, qui ætatis florem principi fruendum dedisset, conciliasse et communicasse suspicaretur. Principem enim in amore improbum, atque adeò impudentem plerique vel falso existimabant, ut alienæ libidini lenocinii obsequium lubens praebere crederetur. »

(2) *Id., ibid.* : « Andreas, consumpto magna ex parte patrimonio, propter rei domesticæ inopiam, superbiæ ipsius atque luxuriæ adversam, turbido ferocique ingenio, res novas moliri, quas ex cæde principis certo sibi commodo cessuras, et conjurare omnino statuerat : ad audendum vero immane usque adeò et periculosum facinus vehementer incitabat, illata sibi injuria a Castellioneo Comensium antistite, a quo sacri latifundii possessione contra jus interrupta locatione, se periniquè spoliatum querebatur. Totum autem ejus injuriæ odiique venenum vertebat in princi-

Ces injures privées accrurent chez ces jeunes gens la volonté, en les vengeant, de délivrer la patrie de tant de maux ; espérant, s'ils réussissaient à le tuer, être suivis non seulement de beaucoup de nobles, mais du peuple tout entier. Ainsi les injures privées y sont encore, mais le bien public y est aussi, et la passion de la gloire, le souffle de l'antiquité, la flamme romaine, surtout pour Girolamo Olgiato, animent, échauffent et éclairent tout.

C'est pourquoi, résolus à cette entreprise, ils se réunissaient souvent (1) ; de quoi leur ancienne familiarité empêchait de s'étonner. Ils discouraient toujours de la même chose, et pour affermir davantage leur cœur à l'exécution, avec les gaines des poignards qu'ils avaient destinés à cette œuvre, ils se frappaient l'un l'autre dans les flancs et dans la poitrine (2). Ils discutèrent du temps et

pem, qui a se suppliciter deprecante eam contumeliam sæpe rogatus, adversarium in extrahenda lite præpotentem, neque avertere, neque mollire voluisset. »

(1) Voyez, dans Corio, les aveux d'Olgiato : « Quisque nostrum magis socios potissime et infinitos alios sollicitare, infestare, alter alteri benevolos se facere capit. Aliquid aliquibus parum donare ; simul magis noctu edere, bibere, vigilare, nostra omnia bona polliceri. » Il y a jusqu'au dernier moment, chez Olgiato, une curieuse recherche de la phrase.

(2) Allegretto Allegretti *(Diarii sanesi)*, raconte même qu'ils avaient fabriqué un faux duc, habillé somptueusement en Galeazzo, qu'ils le cachaient, et souvent allaient le menacer en face et lui dire des vilenies pour les injustices qu'il leur faisait ; et qu'ensuite ils le frappaient et le déchiraient pour s'enrager *(incanirsi)* d'autant plus fort contre le vrai duc, quand ils auraient à passer à l'action. — Voy. Pasolini, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 53.

du lieu. Dans le château, ne leur paraissait pas sûr ; à la chasse, incertain et périlleux ; pendant que le duc allait en promenade par la ville, difficile et pas faisable ; dans les banquets, douteux : aussi décidèrent-ils de l'assaillir dans quelque cérémonie et fête publique, où ils fussent certains qu'il viendrait, et où sous diverses couleurs ils pussent convoquer leurs amis. Ils conclurent encore que, si pour quelque cause quelqu'un d'entre eux était retenu par la cour, les autres devaient quand même tuer le duc par le fer et ses ennemis assemblés.

L'an 1476 courait, et la fête de la Nativité du Christ était proche ; et parce que le prince avait coutume, le jour de saint Étienne, de visiter en grande pompe le temple de ce martyr, ils décidèrent que c'était là le temps et le lieu commodes à l'exécution de leur dessein. Le matin de ce jour étant venu, ils firent armer quelques-uns de leurs plus fidèles amis et serviteurs, disant qu'ils voulaient aller à l'aide de Giovannandrea, qui contre le gré de quelques opposants se proposait de conduire dans ses propriétés un aqueduc ; et ainsi armés ils les conduisirent à l'église, alléguant qu'ils voulaient, avant de partir, prendre congé du prince. Ils firent encore venir en ce lieu sous différents prétextes plusieurs autres amis et conjurés, espérant que, la chose faite, chacun les suivrait dans le reste de l'entreprise. Leur intention était, quand le prince serait mort, de re-

joindre ces hommes armés, et de parcourir cette partie de la ville où ils estimaient que le peuple, à cause de la faim dont il souffrait, devait facilement les suivre ; ils se proposaient de lui donner à piller la maison de messer Cecco Simonetta, de Giovanni Botti et de Francesco Lucani, tous hommes importants dans le gouvernement ; et par ce moyen de se mettre eux-mêmes en sûreté et de rendre la liberté au peuple.

Ce projet de livrer les maisons au pillage gâte un peu le personnage des tyrannicides, mais c'était alors une coutume, et comme la part faite au feu (1). On pourrait s'étonner aussi de les voir choisir une église pour théâtre de leur forfait, fût-il à leurs yeux un exploit ; par eux, le sang allait souiller le parvis. Ils en furent peut-être un moment émus, comme devait l'être, deux ans après, à Florence, lors de la conjuration des Pazzi, le capitaine Giovan Batista da Montesecco, qui refusa d'ajouter le sacrilège à la trahison en frappant, dans le Dôme même, Laurent et Julien de Médicis (2) ; refus qui, bien que deux prêtres se fussent entendus pour prendre la place de Giovan Batista, fit manquer en partie le com-

(1) Ainsi, à Naples, lorsque les princes d'Aragon furent obligés de s'enfuir ; à Forli, après l'assassinat de Girolamo Riario, etc. — Voy. Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 55 ; Pasolini, *Caterina Sforza*, t. Ier, chap. xiii et xiv.

(2) Machiavel, *Istorie fiorentine*, liv. VIII, chap. v. — Cf. Burckhardt, *ouvr. cité*, p. 72 ; Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. Ier, p. 49 ; Pasolini, *Caterina Sforza*, t. Ier, p. 97.

plot, parce qu'il força les conjurés à changer à la hâte leurs dispositions (1). Mais il y avait des précédents, et d'ailleurs les églises n'étaient pas ce qu'elles sont maintenant, consacrées uniquement à la prière : on s'y assemblait pour des actes dont on pourrait dire qu'ils n'avaient rien de religieux (2), si la religion n'eût pénétré toute la vie civile, politique et sociale de ce temps-là. Jean-Marie Visconti, en 1412, avait été assassiné à l'entrée de l'église Saint-Gothard de Milan ; les Chiavelli de Fabriano, en 1435, avaient été frappés pendant la grand'messe, au moment où le célébrant prononçait les mots : *Et incarnatus est,* signal convenu entre les conjurés (3).

Et puis la haine d'Olgiato et de ses compagnons, leur surexcitation et leur enthousiasme étaient tels que, de bonne foi, leur entreprise leur apparaissait non seulement grande devant les hommes, mais sainte devant Dieu : et sainte, ils la vouèrent au saint, près de l'autel de qui ils allaient frapper. Girolamo, dans sa confession, l'avoue et presque s'en vante : « Tous ces huit ou dix jours avant Noël, nous nous réunîmes en armes derrière Saint-Ambroise, dans la ruelle qui sépare les deux jardins du monastère. Là, les pactes

(1) Machiavel, *Istorie fiorentine — De' Discorsi*, liv. III, chap. vi.

(2) Machiavel, *Istorie fiorentine,* liv. III, chap. v.

(3) Burckhardt, *ouvr. cité,* p. 72. — En 1484, la tentative devait être renouvelée dans l'église Saint-Ambroise de Milan contre Ludovic le More par les partisans de la duchesse Bonne.

jurés, j'entrai dans l'église et me jetai aux pieds d'une statue du saint. — O grand Père Ambroise, dis-je, soutien de notre cité, espérance et refuge du peuple milanais, si le dessein t'est agréable que nous tes concitoyens et fidèles avons formé seulement pour donner la liberté à la patrie, sois-nous propice au milieu des doutes, des périls de cette grande entreprise par laquelle nous voulons en finir une fois avec la tyrannie, et avec tant de scélératesse! » Ensuite : « Dans la nuit qui précéda le jour de saint Étienne, nous nous réunîmes de nouveau, comme si nous n'avions plus dû, après cela, nous trouver ensemble. Dans cette dernière réunion, nous échangeons encore les serments déjà faits : nous fixons l'heure où nous entrerons dans l'église, nous distribuons les rôles à chacun de nous, nous imaginons tous les cas possibles et y pourvoyons. A l'aube, nous entrons dans l'église et nous supplions le saint premier martyr Étienne de favoriser une entreprise aussi grande, aussi sainte, et de ne pas s'indigner de voir son temple souillé par l'effusion du sang, puisque par ce sang la cité et la patrie entière retournaient à liberté. Cette oraison avait été composée à l'avance par Carlo Visconti, et nous la récitâmes avec les autres prières qui se trouvent dans les rituels pour l'invocation du premier martyr. Les prières finies, nous ouïmes la messe, et, celle-ci terminée, j'appelai l'archiprêtre Barenzo, et je lui demandai les clefs de ses

chambres ; quand je les eus, je m'en retournai un moment chez moi, pour revenir me cacher plus tard dans l'habitation de l'archiprêtre et y attendre mes compagnons (1). »

Le duc, d'autre part, avait eu de mauvais présages (2) ; aussi, le jour ayant paru, endossa-t-il, ainsi qu'il le faisait souvent, une cuirasse que tout à coup il retira, comme si elle le gênait dans sa toilette ou sa personne : il voulut entendre la messe au château, et il se trouva que le chapelain était déjà parti à Saint-Étienne, avec tous ses ornements ; le duc voulut qu'à la place de ce chapelain, l'évêque de Côme célébrât la messe, mais l'évêque allégua certains empêchements raisonnables (3) ; si bien que, presque forcé, le duc décida d'aller au temple, mais d'abord il fit venir

(1) « L'archiprêtre n'était pas dans le secret, mais il avait tout compris. Aux invectives des conjurés contre le duc, il donnait toujours raison, mais haussait les épaules et disait : — Eh, oui ! *Pur troppo !* — Mais que faire ? » — PASOLINI, *Caterina Sforza*, t. Ier, p. 62.

(2) PASOLINI, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 54, d'après CORIO et RIPAMONTI.

(3) « Il paraît, note le comte PASOLINI, que ce désir d'ouïr la messe au château était un simulacre du duc pour contenter sa femme et que la réponse de l'évêque de Côme avait été d'avance dictée par lui. Il avait peur d'aller à l'église, mais pourtant il voulait y aller, comme nous le fait entendre son fidèle camérier, parce qu'il y était attendu « da alcune sua amanti e da certe altre che non scrivo per onestà, » qui avaient été forcées de s'y rendre elles-mêmes par ordre du prince. » — Quant à la cuirasse mise et ôtée, si le duc l'ôta, c'est peut-être qu'elle gênait sa respiration, « car il avait le souffle court et pénible. » — *Id., ibid.*, p. 55.

Giangaleazzo et Ermes, ses fils ; il les embrassa et baisa bien des fois, et il semblait qu'il ne pût s'en détacher (1) ; cependant, à la fin, sa résolution prise, il sortit du château, et, s'étant placé à cheval entre l'ambassadeur de Ferrare et celui de Mantoue, il se rendit à Saint-Étienne.

De la chambre de l'archiprêtre, tous trois assis auprès du feu dans une tranquillité romaine, Lampugnani, Visconti et Olgiato entendirent s'approcher le cortège : « Alors, vite, écrit Girolamo, nous descendîmes dans l'église (2) ». Giovannandrea et Girolamo se mirent à droite de la porte, et Carlo à gauche. Ceux qui précédaient le duc entraient déjà dans le temple, et puis lui-même entra entouré d'une grande multitude, comme il convenait en cette solennité à une pompe ducale. Les premiers qui bougèrent furent Lampugnani et Girolamo. Simulant de faire faire place au prince, ils s'approchèrent de lui et, tirant les armes courtes et aiguës qu'ils avaient cachées dans leurs manches, ils l'assaillirent. Lampugnani lui porta deux blessures ; l'une au ventre, l'autre au visage ; Girolamo le frappa encore au visage et à la poitrine. Carlo Visconti, parce qu'il s'était mis plus près de la porte et que le duc était déjà passé devant lui quand il fut

(1) Machiavel, ici, doit suivre Corio qui emploie les mêmes expressions.

(2) Aveux écrits de Girolamo Olgiato à son défenseur Marco Trotti et à la duchesse Bonne.

assailli par ses compagnons, ne put le frapper par devant, mais de deux coups il lui traversa l'échine et l'épaule ; et ces six blessures furent si rapides et si subites que le duc fut à terre avant que personne se fût aperçu du fait ; et il ne put rien faire ou dire d'autre, sauf, en tombant, d'appeler une seule fois le nom de Notre-Dame à son aide. Olgiato triomphe : « Nous avons fait du duc ce que nous avions préparé ; et maintenant, vive Dieu ! en récompense de toutes ses cruautés, de toutes ses débauches, il est là étendu mort, exemple formidable que même pour les tyrans il y a pourtant une justice (1) ! »

Cependant, le duc tombé, une grande rumeur s'éleva, beaucoup d'épées sortirent du fourreau, et, comme il arrive dans les cas imprévus, les uns s'enfuyaient du temple, et les autres couraient vers le bruit, sans avoir aucune certitude ou raison de la chose. Néanmoins ceux qui étaient le plus près du duc, qui l'avaient vu tuer et avaient reconnu les meurtriers, les poursuivirent ; un des conjurés, Giovannandrea, en voulant sortir, se jeta parmi les femmes, et comme elles étaient nombreuses et, suivant leur coutume, assises à terre, il s'empêtra et fut retenu dans leurs vêtements, ce qui fit qu'un More, estafier du duc, le rejoignit et le tua (2).

(1) Aveux d'Olgiato.

(2) D'après Paul Jove, *Elogiorum* liv. III, p. 154, ce More s'appelait Gallo. Un autre estafier du duc, un colosse, Francesco

Carlo fut tué aussi. Quant à Girolamo, il a conté lui-même sa fuite éperdue : « Je réussis à m'échapper, et me réfugiai à la maison de mon père. Et alors ce père cruel, dénaturé, après qu'il eut entendu de moi que le prince avait été tué, et que j'étais non seulement le compagnon, mais l'ami des meurtriers, oubliant tout sentiment de naturelle charité paternelle, me vitupère et me chasse avec toute espèce de honte, me menaçant même de m'occire si j'eusse osé m'arrêter dans sa maison. Atterré, j'entre dans la maison voisine de Domenico Calcaterra, mon beau-frère, et là je me cache sur la cime du grenier à blé, au milieu des cris et des hurlements de quelques femmes, seules à s'émouvoir et à me plaindre ». Le beau-frère d'Olgiato le chasse à son tour; seuls, sa mère et le curé de sa paroisse en prennent pitié; on lui apporte un habit de prêtre. « Et ainsi, avec une cotte au dos et un béret de prêtre en tête, je le suivis (le curé) à sa maison, où, me laissant, il s'en alla à ses affaires. Cependant, tandis que j'étais dans la maison du curé, de grandes pensées me bouillaient dans l'esprit. Et je pensais à me lever dans le silence de la nuit, à exciter le peuple à donner le sac aux maisons de Cicco Simonetta, de Giovanni Botta et de Francesco Lucca, très haïs de la plèbe. J'étais certain que le peuple, aigri par la

da Ripa, tombe aux côtés du duc. PASOLINI, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 58.

disette, m'aurait suivi... Mais voici qu'étant toujours caché dans la maison du curé, j'entends monter de la rue une rumeur sourde, épouvantable. C'étaient les voix de la populace qui traînait le cadavre du pauvre Lampugnani... Je restai atterré, et le cœur me faillit. » Le soir, le curé revient. Il rapporte des nouvelles : la ville est tout indignée de l'assassinat du duc. Olgiato ne peut le croire ; et, pendant qu'il y réfléchit, les sbires des Sforza font irruption, tournent, cherchent, fouillent partout à grand fracas. « Alors je compris que cette maison était suspecte. Je n'eus plus de paix. Travesti en *facchino*, avec le vêtement retourné et le béret enfoncé sur les yeux, j'allai dans la maison de Filippo Marescotti. Mais, chassé de là, plutôt par hasard que par choix, je m'en vins chez Gabriele della Flora, où un enfant et deux serviteurs m'accueillirent avec grande pitié et me cachèrent, dans une partie des plus secrètes de la maison. Je restai là jusqu'à ce que pour moi arrivât l'heure fatale... Et maintenant, ô toi, très sainte mère de Dieu (et toi, duchesse Bonne, si coupable que je puisse paraître à tes yeux), je vous implore à genoux afin que par votre clémence et bénignité vous vouliez bien vous souvenir que j'ai, moi aussi, une âme, et laisser à ces misérables membres seulement ce qu'il me faut de force pour que je puisse bien confesser mes péchés (1). »

(1) Aveux de Girolamo Olgiato.

Ce cri déchirant que Girolamo jette dans la torture, la duchesse l'écoute ; elle lui envoie un confesseur, qui lui demande s'il se repent. Sur quoi, de sa voix brisée et si faible qu'elle n'est plus qu'un gémissement : « Je sais... que j'ai mérité pour mes péchés des tourments plus grands encore, si mon corps eût pu les supporter. Mais la sainte œuvre pour laquelle je meurs tranquillise ma conscience. Je ne crois pas, à cause d'elle, avoir mérité de peine, j'espère même que pour elle mes péchés trouveront miséricorde auprès de mon suprême Juge... Non, je ne me repens pas... Et si je devais dix fois renaître, pour dix fois périr parmi ces tourments, oui, oui, je donnerais mon sang, je donnerais toutes mes forces, pour une fin aussi sainte. » Il passa ses dernières heures à composer l'épitaphe de Galeazzo : à l'immortelle honte du duc, à l'immortel honneur de lui-même et de ses amis :

Quem non armatæ potuerant mille phalanges
Sternere, privata Galeaz dux Sfortia dextra
Concidit, atque illum minime juvere cadentem
Astantes famuli, nec opes, nec castra, nec urbes.
Unde patet sævo nil tutum esse tyranno,
Hinc patet humanis quæ sit fiducia rebus (1).

Stupéfaits de sa constance au milieu des supplices, les argousins eux-mêmes ont les larmes

(1) Paul Jove, *Elogiorum*, liv. III, p. 155. Avec une autre épitaphe de Jove le jeune.

aux yeux. On appelle le bourreau pour l'écarteler, mais le bourreau aussi est ému, la main lui tremble ; le couteau, à plusieurs reprises, n'entre pas et ne fait que des écorchures. Un cri aigu échappe à Girolamo, mais il se ressaisit, et s'encourage, « disant ces paroles en langue latine, parce qu'il était lettré : *Mors acerba, fama perpetua, stabit vetus memoria facti!* Il était digne, remarque Bernardino Corio, de mourir pour la foi du Christ. Enfin, Girolamo expira. Il avait vingt-trois ans, et, comme il était imberbe, il en paraissait moins encore. Un morceau de son cadavre fut pendu à chacune des portes de la ville, et la tête, piquée au bout d'une lance, fut exposée au sommet de la tour du Broletto Nuovo, sur la place des Marchands (1).

Les caractères distinctifs de la conjuration d'Olgiato, à Milan, se retrouvent, à un demi-siècle d'intervalle, dans la conjuration, découverte en 1513, de Pietro Paolo Boscoli à Florence. L'enseignement des humanistes a porté ses fruits. On n'a pas cessé de lire Salluste, Tacite, Tite-Live, et les tyrannicides en sont friands, mais certains tyrans, ou, — si Frédéric de Montefeltro,

(1) Quant à Cola Montano, son sort ne fut pas plus enviable. Il avait, en 1474, fait un discours contre Laurent de Médicis, le traitant de tyran, de sacrilège et d'excommunié ; Laurent, dès que l'occasion s'en présenta, le fit prendre et pendre comme un voleur. Son cadavre fut laissé en pâture aux corbeaux. PASOLINI, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 65, note 1.

duc d'Urbin, est le dernier, en ce pays et à cette époque, à qui l'on puisse donner le nom de tyran, — certains princes ne le leur cèdent pas d'une page (1). Conspirateurs, patriotes, politiques et capitaines prennent à l'envi leurs modèles en Grèce et à Rome, bien entendu dans la Grèce et la Rome antique : ils ont toujours présents aux regards les Brutus, les César, les Lycurgue, les Solon, les Épaminondas (2). Ce Coluccio Salutati qui, dès 1375, se posait à Florence en amant de la liberté (3) ; ce Niccolò Niccoli, son émule, dont le thème ordinaire était une « exhortation à la *virtù* (4) ; ce Pogge même, Poggio Bracciolini, pour qui « louer la *virtù* valait autant que d'être *virtuoso* (5) » ; ce Giannozzo Manetti dont l'éloquence attendrissait les chefs de bande et leur faisait rendre les chevaux volés (6), avaient laissé des héritiers et peuplé l'Italie de leurs disciples. De toutes parts l'antiquité sortait de terre : une race infiniment sensible, intelligente, entreprenante, hardie, artiste, la respirait par tous les pores, l'incorporait à son être moral et social, sans s'occuper au surplus des combinaisons plus

(1) Jacob Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 58.
(2) Pasquale Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. II, p. 194.
(3) *Id., ibid.*, t. Ier, p. 103.
(4) *Id., ibid.*, t. Ier, p. 106.
(5) *Id., ibid.*, t. Ier, p. 117.
(6) *Id., ibid.*, t. Ier, p. 128. — Cf. Pasolini, *Caterina Sforza*, t. II, p. 32, 34, 35, 47, à propos de Jean des Bandes Noires, qui est vraiment un type d'homme *virtuoso*.

ou moins étranges que pouvait produire en elle une pareille confusion d'éléments disparates ; et rien ne serait plus déconcertant que ce mélange d'habitudes chrétiennes et d'idées païennes chez les Olgiato et les Boscoli, si, précisément, dans cette résurrection de l'antiquité, dans ce renouveau de l'ancien monde, il ne s'était comme déposé au fond des âmes, par-dessus une couche de christianisme essentiel, une couche de paganisme superficiel et artificiel, qui revivait surtout par la beauté et dans la beauté des formes (1), et transfigurait, défigurait tout; ou plutôt qui n'était jamais complètement mort, et qui faisait, par exemple, que Dante lui-même appelait quelque part Dieu le père : *sommo Giove* (2).

Or, à Florence, au commencement de 1513, un jeune homme nommé Pietro Paolo Boscoli, notoire adversaire des Médicis, laissa tomber de sa poche un feuillet où étaient inscrits dix-huit ou vingt noms. On le ramassa, on le lut, on le porta aux Huit, qui, soupçonnant une conspiration, firent emprisonner aussitôt Boscoli et son confident Agostino Capponi, d'autres encore. Soumis à la question, ils ne firent point difficulté de reconnaître qu'ils avaient en effet conçu le

(1) Sur le sentiment du beau dans l'Italie des quinzième et seizième siècles, voy. Burckhardt, *ouvr. cité, passim*, et particulièrement Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. Ier, p. 234. Et sur le sens réaliste, *id., ibid.*, p. 254.

(2) *Purgatorio*, canto VI, *in fine*.

dessein de rappeler la patrie à la liberté. Pietro Paolo ne se cacha pas d'être hanté par l'image de Brutus et d'avoir solennellement fait vœu de l'imiter, pourvu qu'il trouvât un Cassius : il l'avait rencontré en Agostino (1) ; mais, de complot, il n'y en avait pas eu, ils n'avaient mis personne au courant de leur projet. Ils n'en furent pas moins décapités dans leur prison, le 28 février : Capponi, indifférent et comme dédaigneux ; Boscoli, intrépide aussi, mais agité de pensers divers (2). C'est cette agitation d'âme de Pietro Paolo mourant qui donne à sa conjuration, à peine esquissée, l'intérêt que, sans elle, elle n'aurait pas. Le tableau que nous en a laissé son ami, Luca della Robbia (non pas le grand sculpteur, mais un autre Luca de la même famille), constitue un document historique de premier ordre, au dire de M. Villari, pour la connaissance « des conditions psychologiques de l'esprit italien en ce temps-là (3) ».

Ici encore, il n'y a qu'à traduire. « Quand, vers le soir, arriva la nouvelle de la prochaine exécution, Boscoli fut très agité. Il prit l'Évangile et le lisait, invoquant l'esprit de Savonarole pour l'interpréter ; il demanda un confesseur du

(1) Capponi, d'après Paul JOVE, *De Vita Leonis X*, liv. III, édit. de Bâle, p. 55.

(2) BURCKHARDT, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 75. — Cf. Paul JOVE, *ouvr. et passage cités*.

(3) Pasquale VILLARI, *Niccolò Machiavelli*, t. II, p. 192.

couvent de San Marco. A Capponi qui, presque avec des reproches, lui disait : « O Pietro Paolo, vous ne mourez donc pas content! » il ne fit pas même attention. Il ne redoutait pas la mort; la pensée qui le tourmentait était autre. Il lui semblait trouver la force de mourir dans le stoïcisme des philosophes antiques, dans les réminiscences des héros païens, qui exaltaient les conjurations et inspiraient la haine de la tyrannie. Mais il ne trouvait en soi ni la force ni le moyen de mourir avec la conscience tranquille d'un bon chrétien. Se tournant vers son consolateur Della Robbia, il s'écria : « Ah! Luca, ôtez-moi de la tête Brutus, afin que je fasse ce pas entièrement en bon chrétien. » Et il se désespérait en une angoisse douloureuse. Le confesseur arrivé, Della Robbia alla tout de suite à sa rencontre, lui demanda en secret : « Est-il bien vrai que saint Thomas condamne les conjurations? » Et, sur la réponse affirmative du frère, il reprit : « Eh bien! dites-le-lui, afin qu'il ne meure pas en erreur. » Quand le confesseur, voyant la grande agitation du malheureux jeune homme, s'efforça de l'encourager à affronter la mort, Boscoli, aussitôt, répondit avec vivacité : « Mon Père, ne perdez point de temps à cela; parce que, pour cela, les philosophes me suffisent. Aidez-moi à faire cette mort pour l'amour du Christ. » Mené finalement sur le lieu du supplice, le bourreau, avec une singulière et toscane courtoisie, lui demanda de lui bander

les yeux, et s'offrit à prier Dieu pour lui. Boscoli lui répondit : « Fais ton office ; mais, quand tu m'auras mis sur le billot, laisse-moi y rester un peu, et puis dépêche-moi. J'accepte que tu pries Dieu pour moi. » Il avait résolu de faire en cette dernière heure l'extrême effort pour s'unir à Dieu. Le confesseur resta dans l'admiration de Boscoli à ce point que, rencontré dans la suite par Della Robbia, il lui dit qu'il avait pleuré huit jours continuellement, tant il s'était dans cette nuit funeste pris d'affection pour le vaillant jeune homme. « Je le crois un bienheureux martyr, conclut-il, — un martyr en allé tout droit au Paradis, sans s'arrêter dans le Purgatoire. Et puis, quant aux conjurations, sur lesquelles tu m'as alors interrogé, je dois te dire que saint Thomas fait une distinction. Si les tyrans sont élus par le peuple, il n'est pas permis de conjurer contre eux ; mais si, au contraire, ils s'imposent par la force, c'est même un mérite de le faire. Ne le répète pourtant à personne : autrement on dira : « Ces frères arrangent toujours les choses selon leurs inclinations. » Luca della Robbia ajoute que, de retour chez lui, il ouvrit saint Thomas et y trouva ce qu'avait dit le frère (1). »

(1) Pasquale VILLARI, *Niccolò Machiavelli,* t. II, p. 194. — D'après la *Recitazione del Caso di Pietro Paolo Boscoli e di Agostino Capponi,* scritta da Luca DELLA ROBBIA l'anno 1513, publiée dans l'*Archivio storico,* vol. Ier, p. 283-309.

Le nom de Machiavel étant inscrit sur la liste de Boscoli, il fut pris comme les autres, et, lui aussi, mis à la question. M. Villari a exposé savamment les raisons pour lesquelles il ne pouvait être sérieusement impliqué dans la conspiration (1). Mais, sans en chercher tant de preuves, une seule réflexion suffit. C'était, il est vrai, l'année même où il allait écrire *le Prince*, avec ou sans les intentions mystérieuses qu'on a voulu y voir. Trois ans devaient encore s'écouler avant qu'il composât les *Discours sur les Décades*, et sept ans avant qu'il reçût des Médicis la charge d'écrire son *Histoire de Florence* (2). Mais on peut croire que le secrétaire, destitué de son emploi en 1512 (3), quelque rancune qu'il en pût avoir, n'en était point à méditer pour la première fois sur les conjurations.

Qu'il eût comme ses contemporains l'hallucination de la grandeur romaine, qu'il fût comme eux grisé de l'esprit antique, qu'il entendît sonner à son oreille et bourdonner en son cerveau les mots retentissants de gloire et de *virtù*, qu'il donnât à

(1) Villari, *ouvr. cité*, t. II, p. 194 à 202.

(2) Suivant la chronologie établie par MM. P. Fanfani et L. Passerini (*le Istorie fiorentine* di Niccolò Machiavelli, ridotte alla vera lezione su codici e stampe antiche; 1873, Firenze, tipografia Cenniniana), le *Prince* aurait été écrit en décembre 1513; les *Discours*, à partir d'octobre 1516; *le Istorie fiorentine*, de novembre 1521 à 1527. — Sur cette même chronologie, voy. l'*ouvr. cité* de M. Villari.

(3) 8 novembre 1512.

cette *virtù* un sens tout spécial, qu'il considérât peu la valeur proprement morale, la qualité de l'acte *virtuoso* (1), et qu'il louât, à l'égal des héros les moins équivoques, les Brutus et les Cassius (2), cela est possible, cela est probable, cela est sûr. S'il avait quelques doutes au sujet des conjurations, ce n'étaient pas les mêmes que ceux des théologiens : il ne doutait pas de leur légitimité, mais de leur utilité. Ou plutôt, il ne doutait pas : à travers les opinions en apparence un peu contradictoires qu'il semble avoir professées là-dessus, il était arrivé à une certitude, sinon de doctrine, — il ne s'en embarrassait guère, — du moins de fait; à tout le moins, il était en route vers cette certitude. Il estimait que c'était un bonheur de vivre sous un bon prince, mais une nécessité de savoir s'accommoder même d'un médiocre. Surtout, il avait mesuré, pesé, jugé ce que les

(1) Villari, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 93.

(2) Paul Jove, *Elogia virorum literis illustrium*, quotquot vel nostra vel avorum memoria vixere. Ex ejusdem musæo (cujus descriptionem unà exhibemus) ad vivum expressis imaginibus exornata; Bâle, 1577, p. 163; s. v°. *Nicolaus Machiavellus :* « Cæterum, quòd olim, ejecto Soderino, a Mediceis in quæstione tortus fuisset, ab his, leniendo dolori, annuam scribendæ historiæ mercedem promeruit; ita tamen ut, ægrè compresso odio, quum, dicendo scribendoque, Brutos et Cassios laudaret, ejus conjurationis architectus fuisse putaretur, in qua Ajacetus poeta, et Alamanus, ex ipsa turma prætoria levissimus eques, concepti sceleris capite pœnas dederunt. » — La chronologie de MM. Fanfani et Passerini mentionne cette conjuration à la date de février 1513. — Cf. du même Paul Jove, *De Vita Leonis X,* liv. III, édit. de Bâle, p. 55.

conjurations coûtent et ce qu'elles donnent : il avait fait le bilan comparé des risques du métier de prince et du métier de conspirateur.

Bien que teinté d'humanisme, et s'en piquant, il ne partageait nullement les illusions des humanistes : en se nourrissant comme eux de l'antiquité, il évitait de se repaître, comme eux, de chimères. « Ainsi que les mauvais médecins, ceux-ci ne voyaient la fin du mal que dans la suppression du symptôme, et s'imaginaient qu'il suffisait d'assassiner le prince pour s'assurer aussitôt la liberté (1). » Machiavel n'était pas de ces mauvais médecins : ce n'était pas un médecin, mais un anatomiste, un physiologiste de la politique. Il savait, d'une certitude de fait, qu'il ne suffisait pas d'assassiner le prince. Il savait, par l'observation, que le plus souvent, pour une cause ou pour une autre, soit parce qu'on part trop vite, soit parce qu'on tarde trop longtemps, soit parce qu'on s'arrête trop tôt, les unes parce qu'il y a des làches, d'autres parce qu'il y a des traîtres, d'autres parce qu'il y a des espions ou simplement des indiscrets, les conjurations ne réussissent pas (2), et que, même lorsqu'elles réussissent, il faut encore se demander à quoi elles ont réussi. La leçon qu'il tirait de la conspiration d'Olgiato, il l'appliquait à toutes les autres, et la

(1) Burckhardt, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 70.

(2) *De' Discorsi sulla prima Deca di Tito-Livio,* liv. III, chap. vi.

dédiait à tous les intéressés, tyrans et tyrannicides : « Que les princes apprennent donc à vivre de manière à se faire respecter et aimer en sorte que personne ne puisse, les tuant, espérer se sauver; et que les autres connaissent combien cette pensée est vaine qui nous fait nous confier trop en ce qu'une multitude, encore que mécontente, en tes périls te suive et t'accompagne (1). »

Cette vérité, des gens fermés, comme le sont les rhéteurs, à toute réalité, ne l'apercevaient pas; mais le grand réaliste du *Prince,* des *Discours sur Tite-Live* et des *Istorie fiorentine* ne pouvait pas n'en point être persuadé, à savoir : qu'à ce mal d'État, la tyrannie, cet autre mal, la conjuration, n'était pas un remède; que ce n'était pas le cas de dire : Morte la bête, mort le venin; et que, le tyran abattu, la tyrannie n'était pas détruite.

(1) *Istorie fiorentine,* liv. VII, chap. xxxiv, *in fine.*

CHAPITRE VI

L'ÉTAT ITALIEN ET LA SCIENCE POLITIQUE AVANT MACHIAVEL

Si César Borgia a été l'original du *Prince*, et si sa vie, ou du moins certains temps, certains traits de sa vie ont été par Machiavel retenus comme exemple et donnés par lui en leçon, c'est pourtant là une base bien étroite et bien mince pour porter un si vaste et si haut édifice, l'œuvre du secrétaire florentin. De cette constatation, César Borgia fut une des sources du *Prince*, sort donc cette question : quelles furent, en général, les sources du machiavélisme? Et cette première question, à son tour, en appellerait une deuxième et une troisième : qu'est-ce exactement que le machiavélisme? Qu'est-ce vraiment que Machiavel?

Fut-il vraiment un « politique d'enfer », comme quelqu'un l'a nommé, qui, avec un rire mauvais et au plus outrageant mépris de l'homme et de l'humanité, passa ses jours et ses nuits à mettre en maximes monstrueuses les inventions d'un diabolique génie? Ou, comme d'autres le mur-

murent, fut-ce seulement quelque gratte-papier, un peu pédant, un peu brouillon, qui, le plus naïvement du monde, sans le savoir ni le vouloir, alla droit devant lui, débitant des énormités que sa candeur même l'empêchait de voir si grosses? Ou, peut-être, fut-ce un mystificateur qui, tranquillement, le sachant et le voulant, prit à tâche « d'étonner les gens » ? Ou enfin, et tout simplement, ne fut-ce pas plutôt un de ces serviteurs rares, supérieurs à leur emploi, qui, mêlés par profession à de petites affaires, en rêvent, par inclination, de considérables; retenu de corps dans une médiocrité et une pauvreté d'où l'âme s'échappe; curieux de lettres, sinon professionnellement lettré; plus pénétré de sens pratique que ne l'est un érudit ou un philosophe; plus tourmenté que ne l'est un fonctionnaire des éternels et universels problèmes d'État; doué d'une admirable force d'analyse et d'une égale puissance de style; grand liseur, grand observateur, grand généralisateur; grand « écriveur », si je l'ose dire, qui se trouve être un très grand écrivain?

On aura presque répondu à toutes ces questions, quand on aura répondu à la première : quelles furent les sources du machiavélisme? Mais il faut, pour y répondre, déterminer ce que Machiavel tira de lui-même, ce qu'il prit ailleurs et où il le prit, ce que lui fournirent, d'une part, l'expérience, et, de l'autre, l'histoire; il faut exami-

ner successivement comment et pour combien, dans la composition de ce fonds d'où le travail de son imagination ardente et de sa froide raison fit surgir le machiavélisme proprement machiavélique, entrèrent les données réelles empruntées à l'observation de l'État italien contemporain ou récent; le secours de ses lectures des annales anciennes; l'apport de ce que nous avons appelé « le machiavélisme avant Machiavel, le machiavélisme perpétuel ».

I

Machiavel n'eut qu'à regarder autour de lui pour avoir sous les yeux, en Italie et dans le présent, tous les genres d'États qu'il devait décrire : principats de toutes les espèces, héréditaires, mixtes et nouveaux, civils (quel que soit au juste le sens de l'adjectif *civili*) et ecclésiastiques, acquis par les armes du prince et sa *virtù* personnelle ou par les armes d'autrui et l'aveugle fortune, quelquefois par le crime; maintenus par la justice, la clémence, la loyauté, ou par l'arbitraire, la cruauté, la trahison; protégés par l'amour ou, plus souvent, minés par la haine des peuples : à Milan, les Sforza; à Rome, les Sixte IV, les Inno-

cent VIII, les Alexandre VI; à Naples, la lignée des Alphonse et des Ferdinand; puis, au centre de la péninsule, à droite et à gauche, sur la Romagne et sur l'Ombrie, la nuée de corbeaux que chasse l'aigle, les tyranneaux fuyant devant César. Quelques républiques aussi : deux surtout, Venise et Florence elle-même. Le secrétaire put, sans quitter son bureau, méditer à loisir sur les mutations des gouvernements, et sa ville natale lui fut comme un microcosme où il vit naître, grandir, mourir, où il vit se marier, se reproduire, se survivre en se transformant, et se conserver en se déformant, toutes les formes et toutes les combinaisons de formes qu'était capable, en l'espace de deux ou trois siècles, d'inventer l'esprit florentin.

Esprit mobile, subtil et « archisubtil », suivant le mot de Dante, que le poète répète volontiers, et dont l'amertume ironique s'adoucit peut-être d'une secrète fierté : *l'arcisottile ingegno fiorentino*. — « O ma Florence... Athènes et Lacédémone qui firent les antiques lois et furent si policées, quant à bien ordonner leur vie se distinguèrent peu, au prix de toi qui fais de si subtils arrangements qu'à la mi-novembre n'arrive pas ce que tu as filé en octobre. Que de fois, du temps qu'il te souvient, as-tu changé lois, monnaies, offices et coutumes, et renouvelé tes membres? Et, pour peu que tu te rappelles et que tu voies la lumière, tu te verras pareille à cette malade, qui ne peut trouver de repos sur sa couche, mais qui, en se

retournant, trompe sa douleur (1). » De même Pétrarque, cité par Guichardin, qui souscrit à ce jugement : « *O ingenia magis acria quam matura!* dit-il des Florentins; car c'est chez eux une propriété naturelle d'avoir le vif et l'aigu, plus que le mûr et le grave (2). »

Sur son lit enfiévré, l'inconstante et inquiète Florence s'est si souvent retournée; elle a si souvent changé ses institutions; tant de magistratures qu'on croyait vivaces ont paru pour disparaître, tant d'autres au contraire qu'on croyait mortes sont tout à coup revenues, et tant d'autres encore coexistent, si différentes d'âge, de caractère, d'origine et d'intention qu'un Florentin même, et même un Florentin très averti, a besoin de faire effort pour s'y reconnaître. Cette architecture de lois, que l'inépuisable fécondité de ces « esprits vifs, aigus et subtils » surcharge sans arrêt, est devenue, dès le treizième siècle, si touffue et si hérissée que l'on propose une nouvelle loi pour interdire de faire trop de nouvelles lois (3) ! Trop abondantes d'ailleurs, elles sont mal observées ou ne le sont pas du tout. Elles subsistent cependant, encombrent les archives de la

(1) *Purgatorio*, chant VI, *in fine*.

(2) *Opere inedite di Francesco* Guicciardini, illustrate da Giuseppe Canestrini e pubblicate per cura dei conti Piero e Luigi Guicciardini. Volume primo. *Ricordi politici e civili*, CDIII, p. 224.

(3) *Ibid.*, CCCXCVIII, p. 222.

commune, et formeraient, si on les compilait, un *corpus juris* très épais.

A ne retenir que celles qu'on pourrait qualifier d' « organiques », celles qui ont eu pour objet d' « organiser » le gouvernement de la République, c'est encore une broussaille au bord de laquelle plus d'un historien, longtemps, a hésité. Machiavel, dans sa Préface, dans le *Proemio* de ses *Istorie fiorentine*, nous confie qu'il voulait d'abord prendre son point de départ au commencement de la grandeur des Médicis, avec Giovanni et Cosimo, en 1434, car il pensait que « messer Lionardo d'Arezzo et messer Poggio, deux très excellents historiens, avaient narré particulièrement toutes les choses qui étaient antérieurement arrivées. » Mais la réflexion l'avait conduit à modifier son plan : « Quand, ensuite, j'ai lu attentivement leurs écrits, pour voir en quels ordre et manière ils procédaient, afin qu'en les imitant notre histoire fût mieux approuvée des lecteurs, j'ai trouvé comment, dans la description des guerres faites par les Florentins aux princes et aux peuples étrangers, ils ont été fort diligents; mais des discordes civiles et des inimitiés intérieures et des effets qui en sont nés, il en est une partie qu'ils ont absolument tue, et l'autre si brièvement résumée, qu'elle ne peut apporter aux lecteurs aucun profit ou plaisir. »

Pourquoi ce silence ou cette discrétion? Par

crainte de ne point intéresser? Par peur de blesser ou de déplaire? Machiavel ne cédera ni à l'un ni à l'autre de ces scrupules : il entrera dans le détail des divisions de Florence, parce que, « si jamais d'aucune république les divisions furent notables, celles de Florence le sont au plus haut point — *sono notabilissime.* » — Les autres « se sont contentées d'une », après quoi, selon l'accident, elles se sont ou accrues ou ruinées ; « mais Florence, non contente d'une, en a fait beaucoup. » A Rome, lorsque les rois eurent été chassés, s'éleva la désunion entre les nobles et la plèbe et elle dura tant que dura Rome. Ainsi à Athènes et partout où fleurirent des républiques. « Mais, à Florence, premièrement les nobles se divisèrent entre eux ; puis les nobles et le peuple ; enfin le peuple et la plèbe ; et bien des fois il arriva qu'un de ces partis, étant demeuré le plus fort, se divisât en deux ; desquelles divisions il résulta autant de morts, autant de destructions de familles qu'il en résulta jamais dans une autre ville dont on ait mémoire. »

Que la cité y ait résisté, quelle preuve en faveur de la *virtù* des citoyens ! Ayant fait cela contre la Fortune, que n'eût-elle pas pu faire avec elle ! « Si Florence avait eu le bonheur, après qu'elle se fut libérée de l'Empire, *d'avoir pris forme de gouvernement* qui l'eût maintenue unie, je ne sais quelle république, ou moderne ou antique, lui eût été supérieure. » Ce bonheur,

hélas! lui avait manqué, elle n'avait pu s'unir; et d'aller de division en division l'avait condamnée à aller de forme en forme, et à travers toutes les confusions, toutes les corruptions de toutes les formes, au gré toujours divers de ses incorrigibles caprices, sans se fixer ni s'asseoir en une forme assez stable pour faire au dehors la figure et donner au dedans l'impression d'un gouvernement. Le récit de ces divisions séculaires commande l'étude, au moins esquissée, de ces formes fugitives; et nous entrons dans « la forêt obscure » ! Mais, pour quiconque poursuit l'entreprise que poursuit Machiavel, et, ayant disserté des diverses espèces de principat, veut disserter maintenant des « diverses espèces de républiques », tout un domaine s'étend, prodigieusement riche.

En effet, que de républiques en une seule : aristocratique, oligarchique, à tendance démocratique, de direction démagogique, théocratique avec Savonarole, consulaire avec les gonfaloniers à vie, et, quoi que l'accouplement des mots ait d'étrange, quasiment monarchique avec les premiers Médicis! Par là-dessus ou là-dessous, une commune marchande et une commune militaire, les métiers et les quartiers, les arts et les compagnies; du travail, du négoce, du commerce de spéculation, de la banque, du jeu, du luxe; des bourgeois qui font les seigneurs, et d'autres pour qui faire les seigneurs, c'est faire les bour-

geois; le « gros » et le « menu », un peuple et une populace, ceux qui ont, ceux qui veulent avoir; par là-dessus encore, sur tout cela ou sous tout cela, des ambitions de grande nation et des haines de petite ville, des querelles privées qui tournent à des luttes de partis, des rancunes de mariage rompu qui s'achèvent en disputes constitutionnelles; les suspects et les bannis, les *ammoniti*, les *fuorusciti;* sur tout cela, sous tout cela, chez tous, l'appétit de comprendre, la faim et la soif de savoir, l'irrésistible besoin d'être, l'instinct tout-puissant de créer; une avidité d'intelligence qui ne se contient pas et ne s'interdit rien; le plein épanouissement de la pleine personnalité se débordant soi-même et débordant le monde au ciel comme sur la terre, riant, niant, criant, priant, ivre, quand les humanistes parlent, de joie païenne, et, quand les *piagnoni* passent, abîmée dans la pénitence chrétienne, tour à tour emportée par l'amour de ressusciter et par la rage de détruire, possédée de toutes les folies du beau, depuis la folie de la chair jusqu'à la folie de la croix : trois siècles au moins ainsi faits, et dix ou douze générations, que de choses et quels hommes! Quelle psychologie et quelle politique! Quel document et quelle leçon! Machiavel entend n'en pas perdre et n'en pas laisser perdre un mot. Pèlerin passionné, il refait « de bonnes jambes », suivant l'expression favorite de son héros César, le chemin des révolutions de Florence.

Il a eu soin de nous prévenir, en son *Proemio*, que, dans les quatre premiers livres des *Istorie*, il ne ferait que résumer rapidement ce qui était advenu, à Florence et en Italie, depuis la chute de l'empire romain jusqu'aux Médicis (1434) ; et que seuls les quatre derniers livres descendraient au détail des événements, à mesure qu'ils se rapprocheraient de la période contemporaine. Du point de vue spécial où l'on doit se placer quand, comme nous, on recherche les sources du machiavélisme, les premiers livres des *Histoires florentines* n'en sont pas moins ceux qui présentent peut-être le plus vif intérêt; ou, pour préciser, les plus intéressants à ce point de vue sont les livres II, III, IV et VII. Ce sont ceux où « la matière » du machiavélisme est recueillie avec le plus d'abondance ; je veux dire ceux qui contiennent presque toute la somme d'expériences pratiques d'où, plus tard, Machiavel tirera ses conclusions théoriques, dégagera ses formules. La raison en est que, de la chute de l'empire romain à 1434, les quatre premiers livres couvrent une bien plus longue durée que les quatre derniers, de 1434 à 1492, et que, sauf une douzaine d'années sous Cosme, Pierre et Laurent (livre VII), de 1434 à la réforme profonde, à la révolution de 1494, la nerveuse Florence se tient relativement tranquille sur son lit. Mais que ce soit à telle ou telle page, peu importe : là, certainement, dans les *Istorie fiorentine*, est une grosse part; là, probablement, est la plus

grosse part de la substance dont le génie de Machiavel s'est nourri, bien que les *Istorie* soient, par rang de date, postérieures aux deux ouvrages qui renferment l'essence même du machiavélisme, le *Livre du Prince* et le *Discours sur la première Décade de Tite-Live*. Leur importance, en qui ce concerne la formation de la pensée, du jugement et, si l'on le veut, de la doctrine du secrétaire florentin, ne fait nul doute pour qui sait quel soin attentif, — malgré les erreurs, plus ou moins nombreuses, que des historiens modernes ont cru pouvoir relever, — Machiavel a apporté à rassembler mois par mois, jour par jour, ces éléments de fait. Or, on le sait par la publication de la copie que son petit-fils, Giuliano de' Ricci, fit de ses notes allant de la mort de Cosme à septembre et octobre 1501 (1) ; notes dont l'authenticité aurait comme garantie, à défaut d'autres témoignages, le coup de pouce où l'on sent l'ongle, et, dans la liberté de l'improvisation, de l'impression fixée pour soi seul, le jaillissement du mot qui est à l'homme, qui n'est qu'à lui, qui est lui, l'âpre hauteur, l'âcre saveur du verbe machiavélique.

(1) *Biblioteca nazionale. Codice contenente la copia fatta da Rosso Antonio Martini nel 1726 dell' apografo di Giuliano de' Ricci sugli autografi del Machiavelli suo avolo : a carte 239.* Incipit : *Post mortem Cosimi.* Voyez : *Le Istorie fiorentine di Niccolò Machiavelli ridotte alla vera lezione su codici e stampe antiche,* vol. II che contiene i frammenti inediti e le bozze delle storie, e i ricordi e gli estratti delle lettere de' Dieci ; coll' aggiunta

Machiavel, que nous avons surpris jouissant en dilettante de ce « rare spectacle », le bel ordre de l'armée de César en marche, le long de la mer et au pied des monts, de Fano vers Sinigaglia, se donne, avec une sorte de volupté cérébrale, le spectacle non moins rare — et combien plus instructif! — de Florence, dans le désordre apparent de ses fantaisies, en marche vers l'inévitable fin, sous l'inéluctable loi de ses destinées. La question n'est pas pour le moment de savoir si le tableau qu'il en trace est exact en tous ses détails ; si, même exact, il ne serait pas incomplet. En ces sortes de sujets, la concision ne s'obtient, cela est à craindre, qu'aux dépens de la précision : comment une trentaine de paragraphes dispersés en ses huit livres eussent-ils suffi à Machiavel, quelles que fussent « sa puissance de vision et sa puissance d'expression », quand Tommaso Forti n'a pas eu trop des trois cents chapitres de son *Foro fiorentino* (1) pour se débrouiller au milieu du chaos des temps, des faits et des lois? Pareillement Donato Giannotti a dû s'y

della *Vita di Castruccio Castracani*, per cura di L. Passerini et G. Milanesi. Tipografia Cenniniana, Firenze, Roma, 1874.

(1) Le manuscrit de cet ouvrage est à la Magliabechiana, où M. Perrens l'a consulté pour la préparation de son livre : *Jerome Savonarole*. M. Delescluze, *Florence et ses vicissitudes*, t. II, avait utilisé surtout le chap. ix de la *Chronique* de Goro Dati (chronique de l'an 1433 environ) ; mais, comme M. Perrens le fait observer, « Goro Dati commet beaucoup d'erreurs et est bien moins complet que Forti. »

reprendre à plusieurs fois pour décrire avec la fidélité nécessaire les institutions de Florence (1). Mais ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant ce qu'ont été en réalité ces institutions et leurs mutations ou révolutions; c'est plutôt ce que Machiavel a vu et cru qu'elles avaient été. C'est tout d'abord qu'il ait voulu voir, qu'il ait compris qu'il fallait comprendre, qu'il ait conçu qu'on devait conclure, que, derrière le spectacle, il ait deviné l'enseignement, et au fil des temps, à travers les faits, sous l'amoncellement des lois, cherché la loi.

Si nul historien, même excellent, non pas même le Pogge ni Léonard Arétin, n'avait, avant lui, donné cette place dans sa composition aux divisions de la cité, nul historien après lui n'a manqué de la leur faire : ni Guichardin, ni Bruto, ni Nardi, ni Varchi. Il semble que tous comme lui aient ressenti personnellement, en tant que membres (au sens propre) de l'État florentin, l'énervante trépidation de cette espèce de chorée constitutionnelle. La lassitude que Dante en éprouvait déjà au commencement du quator-

(1) Voyez *Discorso sopra il fermare il governo di Firenze l'anno 1527, diritto al magnifico Gonfaloniere di Giustizia, Niccolò di Piero Capponi; Discorso intorno alla forma della Repubblica di Firenze;* et surtout le chap. v du liv. I[er] *della Repubblica fiorentina.* Voyez *Opere politiche e letterarie* di Donato Giannotti collazionate sui manoscritti e annotate da F. L. Polidori, precedute da un discorso di Atto Vannucci, 2 vol. in-16, Florence, Le Monnier, 1850, t. I[er].

zième siècle s'est exaspérée, au commencement du seizième, en une souffrance aiguë. Giannotti, quoique discret, s'en plaint : « C'est pourquoi chacun devrait extrêmement désirer à Florence une forme de gouvernement ainsi faite et préférer vivre en une situation moindre sous un régime qui se pût juger perpétuel, à vivre en une plus grande sous un autre régime qui chaque jour fût exposé aux changements. Car, dans ces villes où fréquemment se font des mutations de gouvernement, toute classe de citoyens pâtit ; tel parti qui, sous telle administration, vit riche et honoré, sous telle autre vit pauvre et dédaigné, si bien qu'il n'est personne qui puisse dire que les mutations de l'État lui soient profitables ; parce que le gain qui se fait dans l'une est compensé par la perte qui se fait dans l'autre (1). »

Guichardin est plus vif et répète volontiers en ses *Ricordi* que changer ainsi et toujours changer, c'est faire un effort inutile : « Ne vous fatiguez pas, conseille-t-il, en ces changements qui ne changent pas les effets qui vous déplaisent, mais seulement les visages des hommes, parce qu'ils vous laissent aussi peu satisfait que vous l'étiez auparavant (littéralement, parce qu'on reste avec la même mauvaise satisfaction). Par exemple, que sert-il d'ôter de chez les Médicis Ser Gio-

(1) *Della Repubblica fiorentina* libro primo, cap. v. *Opere politiche e letterarie di Donato* GIANNOTTI, édit., POLIDORI, t. I[er], p. 64-65.

vianni da Poppi, si, à sa place, entre Ser Bernardo da san Miniato, homme de la même qualité et condition? » Ou bien : « Qui se mêle à Florence de l'État, s'il ne le fait par nécessité, ou s'il n'y court la chance de devenir chef du gouvernement, est peu prudent ; parce qu'il met en péril lui-même et tout ce qu'il a, si la chose ne réussit pas : s'il réussit, il obtient à peine une petite partie de ce qu'il avait espéré ; mais quelle folie c'est de jouer à un jeu où l'on peut sans comparaison perdre plus que gagner, et, ce qui n'importe peut-être pas moins, une fois que l'État sera changé, être soumis au perpétuel tourment d'avoir toujours à craindre un changement nouveau » (1) ! Et pourquoi? Pour rien : « Tout ce qui a été dans le passé et qui est à présent sera encore dans l'avenir, mais on change et les noms et les superficies des choses, en sorte que qui n'a pas bon œil ne les reconnaît pas, ni ne sait se régler là-dessus, ou en juger par le moyen de cette observation (2) ».

Machiavel, comme Guichardin, comme Giannotti, a « bon œil » : de cette observation, il saura, lui, tirer une règle ; mais, dès ce moment,

(1) Ce sont là des pensées auxquelles tenait GUICHARDIN, puisqu'on les retrouve sous des formes différentes dans les différentes rédactions de ses *Ricordi*. — Cf. CCLXXV, CCLXXVI, p. 180 et 181. *Opere inedite di Francesco* GUICCIARDINI, édit. CANESTRINI et GUICCIARDINI, volume primo, Florence, 1857.

(2) *Ibid.*, LXXVI, p. 113.

il a une opinion, et c'est, comme Guichardin le fera proclamer par le prudent Bernardo del Nero, qu'il ne vaut pas la peine de « changer le mal d'estomac en mal de tête (1) ». Que ce soit l'un ou l'autre mal, tantôt l'un, tantôt l'autre, cette versatilité, cette incapacité de supporter et de s'accommoder, cette « ingouvernabilité », s'il est permis de forger le mot, est et demeure un mal de Florence; on pourrait même dire : le mal florentin, si d'ailleurs l'Italie tout entière n'en était infectée. Le Florentin exilé de sa patrie, un Dante qui va cherchant et appelant « la paix », ne la trouve nulle part; nulle part il ne trouve de consolation ni de remède. Ce qu'il fuit, au contraire, le poursuit en tous lieux : la terre italienne tremble politiquement des Alpes à l'Adriatique. Milan, Gênes, Vérone, Padoue, Ferrare, Lucques, Pérouse, Sienne, Bologne, Imola, Forli, Ravenne, Naples, le Nord, le Centre et le Midi, sont également en convulsion; et ce n'était avancer rien de trop téméraire que de montrer, dans l'Italie d'alors, une « multitude d'États foisonnant, pullulant, pourrissant, se faisant, se défaisant, se refaisant » (2) non seulement sous une poussée interne, mais souvent sous une pression extérieure (3); ce

(1) *Del reggimento di Firenze libro primo,* t. II des *Opere inedite* di Francesco Guicciardini, édit. Canestrini et Guicciardini, p. 100.

(2) Voyez chap. Ier.

(3) Voyez au chap. Ier, dans la confession de Giovambatista

n'est pas trop présumer et préjuger que de voir en cette extrême mobilité, opposée à « l'immobilité traditionnelle et mystique » des autres États dans le même temps, la marque et le signe, le cachet de l'État italien des quatorzième, quinzième et seizième siècles, par quoi il est ce qu'il est, pour son originalité et pour son malheur.

Un seul État en Italie paraît avoir échappé à ces secousses, avoir d'assez bonne heure pris son équilibre, s'être confirmé et consolidé : par une singulière anomalie à la théorie du milieu, c'est celui dont le sol est le plus mouvant, un État de sable et d'eau, l'État de la lagune, Venise. Aussi tout le monde a-t-il les yeux fixés sur lui et, avant de l'admirer pour sa grandeur, on l'admire pour sa sagesse. Vers l'an 1500, l'État vénitien est, au regard des autres États italiens, ce que sera, vers 1800, l'État britannique au regard des autres États européens. On envie et l'on veut copier les institutions vénitiennes, ainsi qu'on enviera et l'on copiera les institutions britanniques. A Florence, en particulier, tout ce qui observe, tout ce qui pense, tout ce qui agit ne jure plus, en fait d'organisation de l'État, que par Venise. Là, dans l'imitation des institutions de Venise, si l'on avait un gonfalonier perpétuel qui fût comme son doge, un grand Conseil qui rappelât son grand Conseil,

da Montesecco, les intentions de Sixte IV envers Laurent de Médicis.

une Quarantie calquée sur les siennes, là serait la fin de cette longue misère de Florence, le mal des révolutions. Guichardin l'indique (1), Donato Giannotti insiste : « En ce temps fut ordonné, avec l'aide de fra Girolamo Savonarola, homme très avisé, le Grand Conseil. Et vraiment, quel qu'en fût l'auteur (beaucoup disent que ce fut fra Girolamo, et d'autres, que la proposition lui en fut faite par Pavolantonio Soderini, qui, ayant été peu auparavant ambassadeur à Venise, prit exemple du Grand Conseil vénitien, pour l'introduire ensuite à Florence) ; qui que ce soit donc qui en ait été l'auteur, il fut mieux inspiré que Giano della Bella et que le cardinal de Prato (2). »

Mais, de Giano della Bella à Savonarole et au retour des Médicis, de 1295 à 1494 ou à 1512, les fantaisies, même mauvaises, du subtil, de l'archisubtil esprit florentin, ne se fussent-elles traduites qu'en de très éphémères réalisations, n'eussent-elles vécu que d'octobre à novembre, n'eussent-elles été qu'un tour de plus sur la

(1) Francesco Guicciardini, *Del reggimento di Firenze libro secondo,* édit. Canestrini et Guicciardini, p. 180-181.

(2) Donato Giannotti, *Della Repubblica fiorentina* libro primo, édit., Polidori, p. 87. Que Savonarole ait été persuadé de la supériorité du gouvernement vénitien, voyez Perrens, *ouvr. cité,* t. Ier, p. 128, note 1 : « Credo che non sia la la migliore (Repubblica *ou* forma) di quella de' Viniziani, e che voi pigliate esemplo da loro, resecando però qualche cosa di quelle che non sono a proposito nè el bisogno nostro, come è quella del duce. » *13e Pred. sop. Aggæo,* 3e dimanche de l'avent de 1494 (Ven. 1544, fo 99, ro).

couche douloureuse où les factions avaient étendu la cité, tout cela pourtant, c'était de l'histoire, et par conséquent de la vie, et par conséquent de la matière ou des matériaux pour les constructions de la politique. Ces mille fantaisies réalisées étaient autant d'expériences sur le réel. Le plus réaliste des hommes qui se soient jamais essayés aux constructions de la politique, avait en elles, à portée de sa main, à pied d'œuvre, une carrière, une mine inépuisable, tout un Forum enseveli d'où l'on pourrait extraire, ainsi que les papes bâtisseurs d'églises l'avaient fait du Forum romain, du plomb, de l'argile et du marbre : il s'y fournit abondamment.

II

L'histoire de Florence fut une des sources, l'une des principales, où puisa l'auteur du *Prince* et du *Discours sur la première Décade*. Mais ce ne fut pas la seule. Nous savons par lui-même qu'il avait fait de Pogge (1) et de Léonard Arétin (2)

(1) Poggii (1380-1459) *Historia Florentina* a J. B. Recanato... edita... Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. XX, p. 157 et suiv.

(2) Leonardi Aretini (Lionardo Bruni 1369-1444), *Rerum suo tempore gestarum Commentarius* (1378-1440), *ibid.*, t. XIX, p. 909 et suiv.

une étude diligente. Sans doute d'autres historiens ou chroniqueurs lui servirent-ils encore : l'*Histoire de Florence*, de Ricordano Malaspina (1) ; la *Chronique florentine*, de Dino Compagni (2) ; celles de Giovanni (3), de Matteo et de Filippo Villani (4) ; les commentaires de Gino Capponi, *de Rebus Florentinorum* (5), une histoire anonyme de Florence entre les années 1406 et 1438 (6) ; l'histoire aussi de Bartolommeo Scala (7) ; enfin quelques « vies » de Florentins illustres, comme Neri Capponi (8)

(1) *Historia Florentina*, auctore Ricordano MALESPINI (ou MALASPINA, commencement du treizième siècle-1281) patritio Florentino ab eâ urbe conditâ ad annum usque M CC LXXXI, italicè conscripta, cum continuatione Jachetti ex Francisco fratre ejus nepotis, protracta ad annum usque M CC LXXXVI. Nunc castigatior prodit. MURATORI, t. VIII, p. 877 et suiv.

(2) Dini COMPAGNI (fin du treizième siècle à 1323) *Chronicon Florentinum* italicâ linguâ scriptum, ab anno M CC LXXX ad annum M CCC XII, nunc primum in lucem emergit ex msto codice clarissimi viri Apostoli Zeni. *Ibid.*, t. IX, p. 463 et suiv.

(3) Joannis VILLANI Florentini (fin du treizième siècle à 1348) *Historia universalis* a conditâ Florentiâ usque ad annum M CCC XLVIII, italicè scripta. *Ibid.*, t. XIII, p. 1 et suiv.

(4) Matthæi VILLANI (frère du précédent) ejusque filii Philippi, *Historia* ab anno M CCC XLVIII ad annum M CCC LXIV. *Ibid.*, t. XIV, p. 1 et suiv.

(5) Gino CAPPONI (mort en 1420) Monumenta historica *de rebus Florentinorum*, ab anno M CCC LXXVIII, usque ad annum M CD XXIX, cum continuatione Nerii illius filii usque ad annum M CD LVI. *Ibid.*, t. XVIII, p. 1097 et suiv.

(6) *Historia Florentina*, italicè conscripta, auctore anonymo (de 1406 à 1438). *Ibid.*, t. XIX, p. 945 et suiv.

(7) Bartolommeo SCALA (1430-1495), *De Historia florentina*, GRÆVIUS et BURMANN, *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, t. VIII.

(8) *Vita clar. viri Nerii* CAPPONI (1388-1457), a Barthol. PLA-

ou Giannozzo Manetti (1), tous ouvrages dont il n'est pas improbable ou du moins impossible que Machiavel ait eu connaissance, imprimés ou manuscrits.

Il n'est pas impossible non plus qu'il ait connu, en dehors de Florence, quelques-unes des nombreuses chroniques, biographies ou oraisons funèbres, que la piété des Italiens ne s'est point, depuis lors, lassée de recueillir, en mémoire d'illustres ancêtres, touchant les choses et les hommes de Gênes, de Milan, de Venise, de Ferrare, des Romagnes, de Naples et de la Cour pontificale (2).

Mais de lui-même encore nous tenons qu'après ou qu'avec « une longue expérience des temps

TINENSI, MURATORI, *Rerum italicarum scriptores,* t. XX, p. 19 et suiv.

(1) *Vita Jannotii Manetti* (1396-1459), *ibid.*, p. 519.

(2) Parmi ces sources possibles, on rangera, — conjecturalement, il est vrai, — plusieurs pièces imprimées plus tard soit dans le recueil de MURATORI, soit dans celui de GRÆVIUS et BURMANN, *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ,* telles que le *Diarium Ferrariense* (1404-1502) (t. XXIV, p. 155 et suiv.); *le Commentarius,* de Leon-Battista ALBERTI, *de Conjuratione Porcaria*; Franc. ALEARDI Veronensis, *Oratio in laudem Francisci Sfortiæ; Oratio parentalis in laudem Blancæ Mariæ Sfortiæ Vicecomitis; Oratio funebris in morte Philippi Mariæ Vicecomitis; Oratio in laudem Joannis Galeatii Sfortiæ* (t. XXV), dont il faut rapprocher, au t. XVII, *Oratio funebris Joannis Galeatii Vicecomitis peracti anno MCDII et Oratio tunc habita in ejus laudem* a Fr. Petro DE CASTELLETTO, et, au t. XIX : Leodrisii CRIBELLI, *De Vita rebusque gestis Sfortiæ bellicosissimi Ducis, ac initiis Francisci Sfortiæ Vicecomitis ejus filii,* etc.

modernes », ce qui a le plus servi à Machiavel, ce dont il s'est le plus servi, c'est « la lecture continuelle des anciens (1) ». En quoi d'ailleurs il ne se distingue pas des autres écrivains politiques de Florence, qui, de toute manière, sont le plus près de lui : de Guichardin et de Giannotti. Ce dernier, Donato Giannotti, dit lui aussi, expressément, qu'on ne saurait « raisonner et disputer comment doit être faite une république », si l'on n'a acquis « l'intelligence des affaires humaines, et que l'on n'en saurait acquérir l'intelligence que par la lecture assidue des choses antiques et pour avoir pratiqué et connu quelque administration civile (2). » La seule différence est que Giannotti met au premier rang la lecture, au second, l'expérience, tandis que Machiavel met la lecture au second rang et l'expérience au premier : il la croit pourtant nécessaire, cette « lec-

(1) Dédicace du *Prince* à Laurent de Médicis : « Desiderando io adunque offerirmi alla vostra Magn. con qualche testimone della servitù mia verso di quella, non ho truovato tra la mia suppellettile cosa quale io habbi più cara ò tanto stimi, quanto la cognitione delle attioni delli huomini grandi, imparata da me con una lunga sperienza delle cose moderne, et con una continoua lettione *delle antiche*... » Édit. de 1550.

(2) « Ma, considerando io che il ragionare e disputare come fatta debbe essere una repubblica, può eziandio colui il quale per l'assidua lezione delle cose antiche, e per aver praticato e conosciuto qualche civile amministrazione, ha fatto acquisto di qualche intelligenzia delle cose umane; non mi parendo essere indegno al tutto di questa lode... » Donato GIANNOTTI, Dédicace au cardinal Niccolò Ridolfi des quatre livres *della Repubblica Fiorentina*. Édit. POLIDORI-VANNUCCI, t. Ier, p. 61.

ture des choses anciennes », et il en use largement, peut-être en abuse-t-il un peu, au gré de certains juges, et peut-être est-ce un peu à lui que s'adresse la boutade de Guichardin : « Combien se trompent ceux qui à tout propos allèguent les Romains! Il faudrait avoir une cité conditionnée comme était la leur, et puis se gouverner selon cet exemple ; lequel, pour qui a les qualités disproportionnées, est aussi disproportionné qu'il le serait de vouloir qu'un âne fasse la course d'un cheval (1). »

Machiavel n'a garde de vouloir, — en cela le reproche ne l'atteint pas, — que l'âne marche au pas du cheval, que Florence se hausse et s'enfle jusqu'à Rome; mais volontiers « il allègue les Romains », et c'est pour lui plus qu'une habitude, presque une méthode, d'aller puiser chez les anciens les leçons et les exemples qu'il propose aux modernes. Chez quels anciens? Avant tout et à peu près exclusivement les historiens, latins ou grecs, beaucoup plus les latins que les grecs. Tite-Live fut son livre de chevet, celui dont il s'attacha à extraire la moelle, en la mélangeant, paraît-il, au suc de Tacite (2) ; *l'Art de*

(1) « Quanto si ingannano coloro che a ogni parola allegano e Romani! Bisognerebbe avere una città condizionata comme era la loro, e poi governarsi secondo quello esemplo; il quale a chi ha le qualità disproporzionate è tanto disproporzionato, quanto sarebbe volere che uno asino facesse il corso di uno cavallo. » FRANCESCO GUICCIARDINI, *Opere inedite,* édit. CANESTRINI et GUICCIARDINI, t. I[er], *Ricordi politici e civili,* CX, p. 125.

(2) BAYLE, *Dictionnaire historique et critique* article *Machia-*

la Guerre devrait à Végèce ce qu'il a de meilleur (1) ; et l'on a cru relever aussi, dans *le Prince*, dans les *Discours* ou dans la *Vie de Castruccio*, des traces de Polybe, d'Isocrate, de Plutarque, de Diogène de Laërce, de Diodore de Sicile. Et puis, dans un assaut d'érudition, de savants critiques jettent à la tête de Machiavel, comme pour l'accabler sous le poids de ses emprunts, quelques lambeaux des philosophes, — Aristote, Platon, Xénophon, — et quelques bribes des poètes, épiques, lyriques ou tragiques, — Homère, Pindare, Euripide, et même comiques, — Plaute, Térence, —sans oublier (car il fit un *Ane d'or*) les romanciers, —Apulée et Lucien (2). —Il ne faut

vel, en note : « M. Amelot prouve que Machiavel n'est que le disciple ou l'interprète de Tacite ».

(1) Voyez *Nouvelles découvertes sur la guerre,* par le chevalier DE FOLARD. Paris, 1724, in-12, p. 4.

(2) Voyez *Machiavel* par NOURRISSON, membre de l'Institut. Nouvelle édition augmentée d'un Appendice sur Machiavel et les classiques anciens. Paris, librairie académique Didier et Cie, 1883, in-12, chap. II, p. 23-35 ; Appendices, t. I, II et III, p. 305-329. A la figure d'Agathocle, Machiavel aurait pris les principaux traits de celle de Castruccio, d'après DIOGÈNE DE LAËRCE *(Vie d'Aristippe)* et DIODORE DE SICILE *(Biblioth. histor.*, 19e et 20e liv). Il aurait transporté au liv. Ier, chap. II, des *Discours sur Tite-Live ; De combien d'espèces sont les républiques*, le liv. VI de Polybe, et, en outre, le chap. XXIII survivant du liv. IX perdu. Les premières phrases de la Dédicace du *Prince* à Laurent de Médicis ne feraient que reproduire le début du discours d'Isocrate à Nicoclès sur le principat, et l'idée même de l'ouvrage serait tirée du discours sur la paix à Philippe de Macédoine. Enfin, le *Dialogue sur la colère et les moyens de la réprimer* (quant à l'authenticité, très contestable, de ce dialogue,

pourtant rien exagérer, et il semble bien qu'ici l'on exagère. Tout cela est plus ou moins sûr, et tout cela, au fond, est sans intérêt ou sans importance. Machiavel savait-il le grec? Ne le savait-il pas? Lisait-il les auteurs dans le texte? Ne les a-t-il lus que dans une traduction? La dispute là-dessus sera toujours d'allure assez pédan-

voyez P. Villari, *Niccolò Machiavelli*, t. III, p. 193-194), imiterait de très près le περὶ ἀοργησιας de Plutarque. Sur le point de savoir comment il les aurait connus, dans le texte ou par une traduction, directement ou par le recueil de Constantin Porphyrogénète, dont deux livres, entre cinquante-trois, auraient été sauvés, le 27e et le 50e, contenant, le 27e, περὶ πρεσβέιων, des fragments de Polybe, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Dion Cassius, etc..., le 50e, περὶ αρετῆς καὶ κακίας, des fragments d'Aristote, Timée, Hypéride, Démétrius de Phalère, Polybe, Diodore de Sicile, Nicolas de Damas, Denys d'Halicarnasse, Appien, Dion Cassius, etc., voyez Nourrisson, *ouvr. cité*, Appendice, *Rapports présentés à l'Académie des sciences morales et politiques* dans les séances des 11 novembre 1876 et 25 mai 1878, concernant trois brochures de M. Costantino Triantafillis, professeur de langue et littérature grecques à l'École commerciale de Venise. Sur le même sujet, cf. la lettre du professeur Enea Piccolomini, de Pise, à M. Villari, *ouvr. cité*, t. I, *Documenti*, p. 540-543; et dans Nourrisson, *ouvr. cité*, Appendice III, p. 329 et suiv., la liste, d'après M. Ambroise Firmin-Didot, *(Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise)*, des ouvrages grecs imprimés en traduction à la fin du quinzième siècle. Pour Aristote, Machiavel aurait utilisé dans les *Discours* le cinquième livre de la *Politique*, et le Prince du secrétaire florentin ne serait que le tyran du grand péripatéticien; Homère et Platon auraient à réclamer quelque chose dans le *Discours sur la réforme du gouvernement de Florence;* Xénophon, en plusieurs passages, des *Discours sur Tite-Live;* la *Clitie* serait une copie de la *Casina* de Plaute; et quant à l'*Andrienne* de Térence, Machiavel l'aurait purement et simplement traduite, etc.

tesque, comme elle le sera toujours quand il s'agira de décider si Machiavel fut vraiment un lettré, digne d'être admis parmi l'élite laurée des humanistes, ou seulement un demi-lettré, un « honnête homme » amateur de belles-lettres, ou moins encore, une sorte de « primaire » supérieur, qui se serait, par les hasards de sa carrière, frotté à de doctes compagnies et qui aurait, ainsi que l'insinue Paul Jove, cueilli au passage, dans les entretiens de son chef Marcello Virgilio, les fleurs latines et grecques dont il émailla ses écrits (1)? « C'est lui qui nous l'avoue, » dit l'évêque de Nocera. Mais, au contraire, en maint endroit, et notamment dans la charmante épître à Francesco Vettori, du 10 décembre 1513, Machiavel vante les délices de son commerce intime avec les poètes anciens ou modernes : « En partant du bois, je m'en vais à une fontaine, et de là à mes appeaux; j'ai sous le bras un livre, ou Dante ou Pétrarque, ou l'un de ces poètes mineurs, comme Tibulle, Ovide et autres... (2). »

(1) « Constat eum, sicuti ipse nobis fatebatur, a Marcello Virgilio, cujus et notarius et assecla publici muneris fuit, Græcæ atque Latinæ linguæ flores accepisse, quos scriptis suis insereret ». Paul Jove, *Elogia virorum doctrina illustrium,* s. v° *Nicolaus Macciavellus.*

(2) « Partitomi del bosco, io me ne vo ad una fonte, et di quivi in un mio uccellare; ho un libro sotto, o Dante o Petrarca, o uno di questi poeti minori, come Tibullo, Ovidio et simili. » *Lettere familiari di N.* Machiavelli, pubblicate per cura di Edoardo Alvisi, un vol. in-32. Firenze, Sansoni, 1883. Lettre CXXXVII, à Francesco Vettori, p. 307.

Des poètes, majeurs ou mineurs, il ne retire qu'un agrément de plus pour ses promenades, de la rêverie dans le mouvement. Des historiens anciens, ses préférés, que tire-t-il? Au sortir de l'auberge, sur la route, où il a joué au trictrac avec l'hôte, le boucher, le meunier et les deux boulangers; « le soir venu, je m'en retourne à la maison, et j'entre dans mon cabinet : à la porte, je dépouille ce vêtement de tous les jours, plein de fange et de boue, et je me mets des habits royaux et curiaux; puis, ainsi décemment vêtu, j'entre dans les antiques cours des hommes antiques, où, par eux reçu amoureusement, je me repais de cette nourriture, qui *solum* est mienne, et pour laquelle je suis né; où j'ose parler avec eux, et je les interroge sur la raison de leurs actions, et eux, par leur grande courtoisie (intraduisible : *per loro humanità*) ils me répondent; et je ne sens pendant quatre heures de temps aucun ennui, je chasse tout souci, je ne crains pas la pauvreté, je ne m'effraie pas de la mort : je me transfère tout en eux. Et parce que Dante dit qu'on n'acquiert point de science sans retenir ce qu'on a entendu, j'ai noté ce dont par leur conversation je me suis fait un capital, et composé un opuscule *De principatibus*, où je pénètre aussi profondément que je puis dans la méditation de ce sujet... (1) »

Comment ne pas sentir l'orgueil qui frémit, la

(1) « Venuta la sera, mi ritorno in casa, et entro nel mio

force qui vibre en ces mots : « Je me repais de cette nourriture qui n'est qu'à moi et pour laquelle je suis né... Je les interroge et ils me répondent... je me transfère tout en eux » ? Mais aussi ne saisit-on pas le mécanisme de pensée, le procédé de travail de Machiavel, en ces autres mots : « Je note leurs paroles, je m'en fais un capital, et je m'enfonce dans la méditation » ? Ce qu'il demande à cette troupe d'hommes graves, entre lesquels brillent les plus purs philosophes de la Grèce et de Rome, et avec qui l'on a voulu qu'il eût fait le songe et formé le vœu de demeurer l'éternité dans l'enfer (1), ce qu'il attend de ces nobles esprits, c'est l'aliment de son esprit : il ne leur prend pas ce qui les a faits ce qu'ils sont, mais de quoi se faire ce qu'il sera. Loin de se fondre et de se perdre en eux, et, quoi

scrittoio; et in sull' uscio mi spoglio quella vesta cotidiana, piena di fango et di loto, et mi metto panni reali et curiali; et rivestito condecentemente entro nelle antique corti degli antiqui huomini, dove, da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo, che *solum* è mio, et ch'io nacqui per lui; dove io non mi vergogno parlare con loro, et domandoli della ragione delle loro actioni, et quelli per loro humanità mi rispondono; et non sento per quattro hore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte : tutto mi transferisco in loro. E perchè Dante dice che non fa scienza senza ritener lo havere inteso, io ho notato quello di che per la loro conversazione ho fatto capitale, e composto uno opuscolo *De principatibus,* dove io mi profondo quanto io posso nelle cogitazioni di questo subietto... » *Lettere familiari,* p. 308-309.

(1) Sur le prétendu songe de Machiavel, voyez P. Villari, *Niccolò Machiavelli,* t. III, p. 365.

qu'il en dise, de s'y transférer tout, il se les transfère tous, il se les assimile, il en fait sa substance, *il s'en fait un capital.* Machiavel n'est pas ou n'est plus un humaniste qui admire et qui imite, mais un politique qui apprend et qui utilise ; il ne lit pas pour le plaisir de lire, parce qu'il n'écrit pas pour le plaisir d'écrire.

C'est aussi bien le point de vue où se placera après lui Donato Giannotti. Il empruntera aux anciens... « Il n'est pas besoin de m'étendre sur cette matière, car elle a été longuement prouvée par Aristote ; duquel, comme d'une source abondante, qui a répandu par tout le monde de très larges fleuves de doctrine, j'ai pris tous les fondements de mon bref discours (1). » Mais il appliquera aux modernes, et à tels modernes nommément désignés, nettement déterminés. Les sages de l'antiquité qui ont traité du gouvernement des républiques l'ont fait « en général » et ne se sont pas bornés à considérer une seule cité ; au contraire, « par la grandeur de leur esprit et de leur vertu, ils ont embrassé tous les gouvernements qui se peuvent introduire dans toutes les cités. Mais notre intention est de traiter seule-

(1) « Ma non è mestieri distendersi sopra tale materia, perchè diffusamente è provata da Aristotele ; dal quale io, come da uno abbundantissimo fonte, che ha sparso per tutto il mondo larghissimi fiumi di dottrina, ho preso tutti i fondamenti di questo mio breve discorso. » *Della Repubblica fiorentina* libro primo, chap. III, *Opere politiche e letterarie di Donato* GIANNOTTI, édit. POLIDORI-VANNUCCI, t. Ier, p. 71.

ment du gouvernement de notre ville, non seulement parce que par-dessus toutes choses chacun est obligé à sa patrie, mais encore parce que, soulevant un grand faix, les forces de mon esprit ne suffiraient pas à le porter (1)... Notre sujet est donc la cité de Florence telle qu'elle est, dans laquelle nous voulons introduire une forme de république qui convienne à sa qualité ; parce que toute forme ne convient pas à chaque cité ; mais seulement celle-là qui peut en une telle cité longtemps durer (2). »

C'est encore l'idée qu'exprime Guichardin, soit directement et personnellement, dans ses *Ricordi*, soit par la bouche des quatre Florentins de distinction qu'il fait parler dans son *Reggimento*. De ces quatre interlocuteurs, son père seul, Piero Guicciardini, peut, à un degré quelconque, passer pour un philosophe, ami d'un

(1) « ... ed è stata la loro considerazione non particolare, ma universale, perchè non si sono diritti ad una sola città ; anzi, per la grandezza dell' ingegno e virtù loro, hanno compreso tutti i governi che in tutte le città si possono introdurre. Ma la nostra intenzione è di trattare solamente del governo della nostra Città, non solamente perchè innanzi a tutte l'altre cose ciascuno è alla sua patria obbligato, ma perchè ancora abbracciandosi gran fascio, non saria poi dalle forze del mio ingegno sostenuto. » GIANNOTTI, *ibid.*, chap. II, p. 68.

(2) « È adunque il subietto nostro la città di Firenze tale quale ella è, nella quale vogliamo introdurre una forma di repubblica conveniente alle sua qualità ; perchè non ogni forma conviene a ciascuna città, ma solamente quella la quale puote in tal città lungo tempo durare. » *Id.*, *ibid.*, p. 69.

ami de Platon, disciple de Marsile Ficin. Les trois autres n'y prétendent pas, et plutôt ils s'en défendraient. Comme on le complimente sur la connaissance qu'il montre des Grecs et des Romains, le vieux Bernardo del Nero, sans nier qu'il ait parfois goûté la conversation de ce même messer Marsile (1), fait cet aveu, auquel pourraient plus ou moins s'associer Piero Capponi et Pagolantonio Soderini : « Je n'ai pas de lettres, et vous le savez tous : mais j'ai eu plaisir à lire les livres traduits en langue vulgaire, autant que j'en ai pu avoir, d'où j'ai appris quelqu'une des choses que j'ai alléguées aujourd'hui ; mais parce qu'elles sont peu, que je ne les possède pas bien à ma guise, et que je ne crois pas que ces livres traduits aient le suc qu'ont les latins, j'ai toujours évité de laisser voir que j'en aie même la plus petite notion ; j'estime que je gagnerai plus de réputation à être tenu pour tout à fait ignorant de ces choses, et pour parler sans le secours d'aucun auteur, que, voulant me servir du peu que j'ai lu, à donner motif d'être tenu pour un vantard, ou à laisser croire que je fais plus de compte de ces choses qu'en vérité je ne fais » (2).

(1) « Non dicono i vostri filosofi, se messer Marsilio Ficino, con chi qualche volta n' ho parlato, mi ha referito il vero, che essendo tre le spezie de' governi, etc... » Francesco Guicciardini, *Del reggimento di Firenze,* libro primo. *Opere inedite,* édit. Canestrini et Guicciardini, t. II, p. 15.

(2) *Id., ibid.*, libro secondo, p. 171.

Tous sont d'accord en ce point qu'un homme qui a appris les affaires d'État, non dans les livres, mais par l'expérience et dans la pratique, ce qui est le vrai moyen d'apprendre, en sait autant et plus que philosophe qui fut jamais (1). Quand on dit tous, on ne dit pas seulement les quatre interlocuteurs des deux livres du *Reggimento*, mais tous les Florentins de ce temps-là, même lettrés et à demi humanistes : Machiavel, Guichardin, Giannotti, et d'autres qui sont moins célèbres, qui n'ont point écrit en forme de traité, foule quasi anonyme de magistrats ou d'ambassadeurs dont on n'a guère que la correspondance, mais qui n'en constituent pas moins, sous ces trois maîtres, et autour de quelques représentants aux noms glorieux, les Albizzi, les Strozzi, les Capponi, les Vettori, les Pitti, les Pazzi, les Ridolfi, une école politique nouvelle.

Et c'est la règle de cette nouvelle école de ne pas s'abandonner aux spéculations dogmatiques ou métaphysiques, de ne pas bâtir sur les nuages, de ne jamais perdre le contact avec la terre, avec un coin mesuré et délimité de la terre. Elle est positive ou positiviste, réaliste, et par-dessus tout florentine, ce qui signifie qu'elle rapporte tout à Florence. Les deux écoles qui l'avaient précédée, l'école guelfe et l'école gibeline, avaient, que ce soit la première ou la seconde, celle-ci ou celle-là, — celle-ci avec Dante et

(1) Guicciardini, *ibid.*, libro primo, p. 13 et 14.

Marsile de Padoue, celle-là avec saint Thomas d'Aquin et Gilles de Rome, — conçu, tracé, développé le plan d'une monarchie universelle, le seul débat entre elles étant de savoir si ce serait à l'Empereur ou au Pape que seraient attribués le sceptre, la couronne et le globe, lequel des deux glaives briserait l'autre.

Dans l'école guelfe, Gilles de Rome, à l'exemple de saint Thomas d'Aquin, disserte, en général, *De Regimine principum;* les Florentins, Guichardin, Giannotti et Machiavel, malgré *le Prince*, ne disserteront plus guère que du gouvernement de Florence, ou, en tout cas, que des affaires italiennes. Prenons le *De Regimine* de saint Thomas; parcourons-en la table des matières, pour les deux premiers livres, les seuls dont l'authenticité, en tout ou en partie, ne soit pas contestée. Je ne dis pas qu'on n'y trouvera point, surtout au commencement du livre II, quelques chapitres dont Machiavel n'ait pu se souvenir au début soit du *Prince*, soit des *Discours*, soit des *Istorie fiorentine;* mais il n'y en a peut-être qu'un, le chapitre IV du premier livre, qui soit proprement historique (1); et, même quand les mêmes ques-

(1) Cap. IV. *Quomodo variatum est dominium apud Romanos, et quod interdum apud eos magis aucta est Respublica ex dominio plurium.* — D. Thomas AQUINAS, *De rebus publicis et Principum institutione*, libri IV. Lugduni Batavorum, ex officina Joannis Maire, 1643, in-32. — Cf. les chapitres I, II, III et IV, du livre II. *Qualiter ad regem pertinet instituere civitatem vel castra,... Ibid.*

tions sont posées, elles sont posées ici comme des questions d'école, et là comme des questions de cour ou de chancellerie. Il en est de l'œuvre de Gilles de Rome ainsi que de celle de saint Thomas. Bien que ce soit comme un manuel d'éducation royale, composé pour Philippe le Bel, il a pour objet déclaré de « former le prince à la vertu » ; or, la vertu, chez le prince, consiste, d'après Gilles de Rome, essentiellement en deux choses : 1° plaire à Dieu ; 2° acquérir la prudence ; et, pour l'acquérir, penser à ce qui est utile à l'État, examiner le bien et le mal, repasser en esprit les bonnes coutumes et les bonnes lois ; dans la paix, bien choisir ses conseillers et ses juges ; en vue de la guerre, bien soigner son armée et sa marine.

Si l'on reconnaît à ce trait une préoccupation qui survivra en Machiavel, auteur des *Sept livres de l'art de la Guerre*, et qui lui survivra à lui-même en d'autres écrivains politiques (1), le simple énoncé de ces propositions suffit à marquer la distance qui, par l'esprit plus encore que dans le temps, sépare Machiavel de Gilles de Rome. Il lui sera indifférent de « former le prince à la vertu » pourvu qu'il le forme au gouvernement, et ce n'est point de « plaire à Dieu » qu'il lui fera son premier devoir. Ou encore il ne s'embarrassera

(1) Par exemple, en Frachetta, qui fera suivre son discours *Dell' arte dello Stato* d'un discours *Dell' arte della Guerra*.

pas dans les finesses d'une théorie, qui demeure assez confuse, du gouvernement naturel ou conforme à la nature, ni dans les ergotages, qui demeurent parfaitement vains, sur les trois espèces de gouvernement : ou annuels, ou à vie, ou héréditaires et perpétuels, ni dans les détours de la casuistique qui dicte au prince trois manières de vivre, dont une au moins, — quant à soi-même, — n'intéresse pas le secrétaire florentin ; dont la deuxième, — quant à la maison, — ne l'intéresse que médiocrement ; et dont la troisième, — quant au royaume, — est à peu près la seule qu'il juge digne de son attention (1). Ainsi, la morale personnelle comme l'économie domestique, Machiavel la rejettera, pour s'en tenir exclusivement à la politique : dans l'État il ne voudra voir que l'État, et dans le prince que l'homme de l'État. Après quoi, que le prince plaise ou déplaise à Dieu, qu'il sauve son âme ou la perde, qu'il ruine ou enrichisse sa famille, cela ne regarde pas ou regarde à peine son conseiller ; cela ne regarde, selon les cas, que son intendant ou son confesseur.

En ce qui concerne l'école gibeline, la dissertation de Dante, *De Monarchia*, en peut à juste titre passer pour l'ouvrage capital. Et d'abord parce qu'elle est de Dante, de ce « Dante Alighieri,

(1) Sur Gilles de Rome, ou Egidio Romano, ou Egidio Colonna, voyez *Histoire littéraire de la France*, t. XXX, p. 517.

céleste par sa patrie, Florentin par sa demeure, de race angélique, de profession philosophe-poète, lequel, dit Marsile Ficin (1), quoiqu'il ne parlât pas en langue grecque avec le père sacré des philosophes, Platon, néanmoins lui parla si bien en esprit qu'il orna ses livres de beaucoup de sentences platoniques. » Mais de ces trois livres, le premier est destiné à démontrer « la nécessité de la monarchie » ; le deuxième, « comment le peuple romain s'est de droit attribué l'office de la monarchie ou l'empire » ; le troisième, « comment l'autorité du monarque ou de l'empire dépend immédiatement de Dieu. » Immédiatement, c'est-à-dire sans l'intervention, sans l'intermédiaire du Pape, au besoin contre lui : Dieu le Père et l'Empereur. Et c'est-à-dire, tout compté et pesé, que Dante, comme saint Thomas, et l'école gibeline comme l'école guelfe, pense à la monarchie universelle,

(1) *Proemio di Marsilio* FICINO *Fiorentino sopra la Monarchia di Dante,* tradotta da lui di latino in lingua toscana. A Bernardo del Nero ed Antonio di Tuccio Manetti, cittadini fiorentini. — Cette dédicace est la preuve que Bernardo del Nero, quoiqu'il « n'eût pas de lettres », conversait volontiers, ainsi que GUICHARDIN le lui fait dire, avec les érudits, et notamment avec Marsile Ficin, qui traite Bernardo et Antonio de « très chers amis », *dilettissimi miei.* — DANTE ALIGHIERI, *Opere minori,* édition Pietro FRATICELLI, 2ᵉ édit. in-16, Florence, Barberà, 1861 (avec une note du professeur Witte). — *De Monarchiâ,* liber primus : *De necessitate monarchiæ;* — liber secundus : *Quomodo romanus populus de jure sibi adsciverit officium monarchiæ, sive imperii;* — liber tertius : *Qualiter auctoritas monarchæ, sive imperii, dependet a Deo immédiasé.*

dont il se contente de dépouiller le Pape pour revêtir l'Empereur. Le *De Monarchiâ* est donc encore, visant la monarchie universelle, un traité de politique universelle, et par là même, outre qu'il est de Dante, philosophico-poétique. L'un des grands Italiens du *Risorgimento*, Cesare Balbo, aura beau qualifier l'Alighieri de « politique pratique et expérimental », (et du reste, Dante, « céleste par sa patrie », était « par son habitation » trop Florentin, pour qu'il n'y ait pas dans ce jugement un peu de vrai); néanmoins, qui voudra connaître « un politique pratique et expérimental » sera plus sûr de le rencontrer dans *le Prince*, les *Discours* et les *Legazioni* que dans le *De Monarchiâ;* de Machiavel ou de Dante, le plus Florentin est probablement Machiavel; ou, pour suivre la comparaison, Dante est plus céleste que Florentin, mais Machiavel est plus Florentin que céleste, — et les choses de ce monde ne sont pas célestes, et la politique est chose de ce monde.

Le plus près de Machiavel, l'homme à qui il aurait pu devoir davantage, celui auquel il se peut qu'il doive quelque chose, c'est Marsile de Padoue, avec son *Defensor pacis*. Celui-ci est le moins « abstracteur de quintessence », le plus politique de tous; il est de tous le moins enfoncé dans les idées et dans les formes du moyen âge, le plus dégagé, le plus libre, on est tenté de dire le plus moderne; car n'est-ce pas être « moderne », l'être déjà au quatorzième siècle, que

de prôner la séparation des pouvoirs ou plus exactement la distinction des deux puissances, spirituelle et temporelle, l'indépendance de la loi civile, la laïcité de l'État? Marsile de Padoue est le moins métaphysicien, le moins raisonneur, et, — en donnant au mot le sens que Guichardin et Bernardo del Nero lui donnaient, — le moins « philosophe » de ceux qui alors écrivaient sur la politique. Il est celui qui fait à l'observation la plus large ou la moins petite part; il a le mérite, rare en son temps, s'il doit devenir commun en son pays, de lui faire sa part; et c'est assez, joint à ce que Machiavel a pu directement y prendre, pour qu'on n'ait pas le droit d'affirmer du *Defensor pacis* qu'il ne contient aucune parcelle de machiavélisme prémachiavélique (1).

Le *De Regimine principum*, de saint Thomas d'Aquin, est vraisemblablement des environs de 1265 (2) ; le *De Regimine,* de Gilles de Rome, des environs de 1285; le *De Monarchiâ*, de Dante, antérieur à 1311 ; le *Defensor pacis*, de Marsile de

(1) Sur Marsile de Padoue (Marsiglio Raimondini ou Mainardino), voyez Sigmund Riezler, *Die literarischen Widersacher der Päpste zür Zeit Ludwig des Bajers.* Ein Beitrag zür Geschichte der Kämpfe zwischen Staat und Kirche. — Cfr. *Historia Patavina,* apud Grævium et Burmann, *Thesaurus antiquitatum Italiæ,* t. VI, p. 3, 170.

(2) Bien entendu, le livre I[er] et les quatre premiers chapitres du livre II seulement; le reste étant ou postérieur ou très postérieur et ne pouvant être en aucune manière de saint Thomas d'Aquin.

Padoue, est de 1327. La seconde moitié du treizième siècle et la première moitié du quatorzième ont, quant à la science politique, — et qu'il s'agisse de l'école guelfe ou de l'école gibeline, mais évidemment l'école guelfe au plus haut degré, — appartenu aux théologiens : la théorie jusqu'ici a été, est ici une théologie. La seconde moitié du quatorzième siècle et tout le quinzième appartiennent aux humanistes. Déjà, en Marsile de Padoue, on apercevait le passage de la scolastique à une science politique affranchie ; au quinzième siècle, l'érudition ayant, dans l'estime des hommes, détrôné la scolastique, la science politique en Italie ne tarde pas à en ressentir les effets. Elle s'émancipe au spectacle des républiques changées en tyrannies et des tyrannies renversées les unes sur les autres, à la vue des luttes où s'affirme la valeur de la « personnalité réveillée », comme dit Jacob Burckhardt (1), de « l'individu développé », qui surgit, armé de courage et de calcul, de la force et de la ruse ; à l'évocation aussi des républiques anciennes, de la république romaine. Elle s'habitue et elle habitue à considérer les faits sociaux comme d'ordre purement humain et naturel : sous l'influence des humanistes, et dans une acception particulière, elle *s'humanise*, je veux dire qu'elle se « dédivi-

(1) *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, traduction de M. Schmitt, t. Ier, deuxième partie, chap. II.

nise ». Seulement les humanistes, aux maximes tirées de l'Écriture sainte, en substituent d'autres, tirées de l'antiquité païenne, mais ne sortent pas, eux non plus, du vague et du général. Comme ceux de l'école guelfe et de l'école gibeline n'étaient guère que des recueils de maximes des Pères, leurs traités à eux ne sont guère que des florilèges de phrases classiques. Ainsi les écrits de Panormita, de Platina, le *Principe*, de Jacopo Pontano, le *De Infelicitate principum,* de Poggio Bracciolini. Chose d'autant plus singulière, et manie d'autant plus fâcheuse, que presque tous sont de bons observateurs, comme ils le prouvent par leurs récits de voyage : et Pogge et Pontano eux-mêmes, et Enea Silvio Piccolomini, le futur pape Pie II ; que plusieurs d'entre eux sont mêlés aux affaires, font « de la politique pratique » au service des princes ; et qu'enfin par eux se serait serrée fortement la chaîne qui relie, à travers l'histoire de la science politique italienne, l'école florentine à l'école gibeline et dont on peut placer dans la main de Marsile de Padoue le premier maillon. Mais il semble que d'être vrais et simples serait pour les humanistes déchoir de la haute dignité littéraire où ils se sont guindés ! Secrétaires de princes, ils sont plus humanistes que secrétaires.

Au contraire, voici venir le temps où les secrétaires d'État vont être plus secrétaires qu'humanistes, plus attentifs aux choses d'État qu'à la

rhétorique, plus soigneux du fond que de la forme. Marcello Virgilio, à Florence, aura pour successeur Machiavel. Les humanistes secrétaires faisaient de la littérature, les secrétaires humanistes, ou seulement lettrés, n'en feront plus. Si on le veut, ils distingueront bien encore entre la composition littéraire d'une part, et d'autre part le genre familier ou la rédaction administrative : Machiavel, par exemple, d'une part, dans ses *Œuvres*, et, de l'autre, dans ses *Lettres* ou ses *Relazioni*. Mais nulle part, ici ni là, on ne sacrifiera à une fausse noblesse la vérité, — je veux dire la réalité, — et la simplicité. Il y aura une manière de parler ou d'écrire, telle que rien ne sera moins machiavélique, au sens devenu vulgaire, — et si parfaitement erroné ! — de ce mot, mais que rien, en son vrai sens, ne le sera davantage. Rien en effet de plus direct, de plus droit, — oserai-je ajouter de plus franc, et franc jusqu'à la brusquerie? — rien assurément de plus « plongeant », de plus « fouillant », de plus « déshabillant », rien de plus cru et de plus nu que ce style. Rien de moins retors, et rien de plus spontané, de plus coloré, même dans le plus gris des genres, le plus volontairement éteint, la dépêche diplomatique. Ce n'est pas un Machiavel, un Guichardin, un Giannotti, ce n'est pas un de ces Florentins qui userait sa vie à enfermer des bavardages de bureau, des futilités de salon, des confiseries de cercle en des papillotes savamment

frisées ! Ce ne sont pas eux qui, parmi tant d'affaires, feraient leur grande affaire de fignoler des *Elegantiæ !* Mais tout de même c'est par les humanistes et par les diplomates, d'abord par les humanistes chargés de missions, qui s'en acquittaient heureusement à cause du prestige de leur éloquence, comme Manetti se faisant restituer les chevaux volés, ensuite par les diplomates ornés de lettres, habiles à voir exactement ce qui est et à rendre exactement ce qu'ils ont vu, créant d'instinct, sans qu'ils aient voulu créer une méthode, la méthode inductive et expérimentale ; c'est par eux que la science politique italienne est allée de la scolastique au réalisme ; des écoles gibeline et guelfe à l'école florentine ; et de saint Thomas ou de Dante à Machiavel.

Cette méthode, on ne peut même pas dire qu'ils l'ont créée ; on ne peut pas dire qui l'a créée, puisque c'est la race, le moment, le milieu, la nation tout entière qui en ont véritablement été les créateurs (1). Au quatorzième et au quinzième siècle, les révolutions ont ouvert en Italie, et particulièrement à Florence, une grande école de politique, devant laquelle devait pâlir la gloire et de la philosophie antique et des anciennes écoles guelfe et gibeline. Les maîtres incomparables qui enseignent la politique aux Florentins, ce sont les faits, c'est la vie. C'est le contact des choses qui

(1) Cf. Villari, *Niccolò Machiavelli,* t. II, p. 230.

fait leur méthode « inductive », c'est la connaissance des effets et de leur relation aux causes qui la fait « expérimentale ».

Tout le monde, tout de suite, en subit l'influence ; les théologiens, les mystiques, les visionnaires eux-mêmes. Savonarole, dans son premier système, est encore tout proche et tout plein de saint Thomas. Il argumente comme lui sur le monarque et le tyran, sur le meilleur gouvernement, où que ce soit et en soi, *in abstracto* (1). Mais son second système, — celui qui prend corps et fonctionne, — est construit *in re :* à côté de la thèse, il admet l'hypothèse : « Le gouvernement d'un seul, quand il est bon, est préférable à tous les autres bons gouvernements, et, s'il était possible, il faudrait l'imposer à tous les peuples, — mais il arrive que ce qui est excellent en soi ne peut convenir en certains lieux à certaines personnes. (2) » Ainsi le gouvernement monarchique à Florence. Peut-être, dans les *Trattati*, comme dans le *Compendium*, le commencement est-il

(1) *Compendium philosophiæ moralis :* « Il y a, entre la monarchie et la tyrannie, un abîme infranchissable, parce que le tyran rapporte tout à lui, et le monarque à l'État ; parce que le tyran gouverne tout seul et le monarque avec des conseillers et des lois... Il faut qu'une multitude se réunisse sous un seul chef... le gouvernement de la multitude par un seul est *en soi* le meilleur. » — Voy. Ad. Franck, *Réformateurs et publicistes de l'Europe,* t. Ier, Moyen âge, Renaissance, p. 251-287. Cf. F. T. Perrens, *Jérôme Savonarole*, 2 vol. in-8°.

(2) *Trattati circa il reggimento di Firenze.* — Cf. Perrens, *ibid.*

encore du saint Thomas (le prince doit être un, parce que le roi des abeilles est un, la raison est une, le cœur est un : et Dante aussi disait : parce que l'âme est une, parce que le soleil est un) ; mais la fin est déjà du Machiavel, à qui il faudra d'autres raisons. Le commencement est encore de la dissertation, la fin est déjà de l'observation. Le commencement est de la scolastique, la fin est de la politique. Coïncidence intéressante : les traités de Savonarole sur le gouvernement de Florence sont probablement des derniers mois de 1497 ou des premiers mois de 1498, et Guichardin date de 1494 le colloque mémorable qu'il a recueilli sous le même titre. De la confrontation des *Traités* et du *Dialogue* ressort donc très clairement l'idée qu'on se faisait de la politique, à Florence, dans les dix dernières années du quinzième siècle. Cette idée est commune à tous, à Machiavel, à Guichardin, à Giannotti, à Savonarole, pour ce bon motif que les faits leur ont été communs, que la vie leur a été commune, et commune par conséquent la leçon des choses, l'expérience. Il ne serait sans doute pas impossible de retrouver dans les *Trattati* de fra Hieronimo l'origine de certaines formules qu'on serait d'abord tenté de croire spécifiquement machiavéliques, et telles que celle-ci : « Comme les méchants sont toujours plus nombreux que les bons et que chacun aime qui lui ressemble... ; » ni, sous le portrait du tyran que Savonarole ébauche

en son *Trattato secondo*, quelques lignes du *Prince*. Mais ce n'est pas parce que Machiavel, dans sa jeunesse, aurait été un sectateur de Savonarole, un *piagnone;* c'est parce que tous deux étaient de leur temps et de leur pays; tous deux ont vécu à Florence, tous deux ont fait l'expérience florentine, tous deux sont de l'école florentine, dont le machiavélisme est la première et, du premier coup, la suprême, la souveraine incarnation; car, au fond, qu'est-ce que le machiavélisme? Un réalisme florentin.

Premièrement, c'est un réalisme, c'est le réalisme lui-même. Tout ici est positif, pratique, politique. La grande querelle qui a rempli le moyen âge et divisé les deux écoles guelfe et gibeline, — celle de la suprématie du Pape ou de l'Empereur, — n'est peut-être point tout à fait absente de la pensée de Machiavel; mais, s'il pose encore cette question, il la pose d'une façon très différente : il la transporte sur un autre terrain, il l'examine en sa réalité; il juge de la qualité de l'une et l'autre puissance, spirituelle ou temporelle, aux fruits qu'elle a portés, à ce qu'elle a donné, à ce qu'on en peut attendre pour la cause qui lui est chère et sacrée par-dessus toutes, pour la libération, sinon pour l'unification de l'Italie. Machiavel n'est plus ni guelfe ni gibelin. Il est Florentin et Italien. S'il devait à tout prix être de l'un des deux anciens partis, il serait bien plutôt gibelin, à cause précisément de ses aspirations vers l'unité italienne,

cette unité dût-elle se faire d'abord sous un prince étranger, sous l'Empereur, parce qu'il est convaincu que la Papauté est l'obstacle, l'a toujours été, le sera toujours. Mais, qu'il songe soit à l'unité de l'État en Italie, soit à l'unité du Prince dans l'État, aucune trace en lui des assimilations et allégories scolastiques de Gilles de Rome ou de Dante, — les mêmes pour l'Empire et pour l'Église : « Le corps n'a qu'une âme, l'univers n'a qu'un Dieu, les peuples ne doivent avoir qu'un chef, le monde ne doit avoir qu'un maître. »

Semblablement, ces Florentins de la fin du quinzième siècle, Machiavel, Giannotti, Guichardin et les personnages qu'il fait mouvoir, Bernardo del Nero, Pagolantonio Soderini, ne s'abstiendront peut-être pas absolument de s'exercer sur les mérites comparés de la monarchie, de l'oligarchie et de la démocratie : mais ils le feront historiquement, non plus théoriquement, c'est-à-dire qu'en cela aussi, par eux, la science politique se fera positive et réaliste. Elle deviendra par eux, à Florence, dans les dernières années du quinzième et les premières années du seizième siècle, ce que pendant des siècles, et pour des siècles encore, elle demeurera en Italie : admirablement claire, pratique et efficace ; après quoi, veut-on que nous ajoutions qu'elle a quelque chose d'un peu étroit et de pas très haut, qu'elle est, à sa naissance, un peu communale ou municipale, et qu'elle ne s'élargit ou ne s'élève plus

tard que jusqu'à être nationale, en cessant d'être impériale ou pontificale, sans aspirer à être *mondiale* ou universelle? Je l'ajouterai donc, mais je l'en louerai, si la philosophie est une chose, mais si la politique en est une autre, et s'il n'y a de philosophie « que du général » ; mais si « du général » il ne saurait y avoir de politique. Les Florentins l'auront faite telle, et elle se maintiendra telle, non pas seulement avec un Nifo qui ne fut qu'un plagiaire (1), mais avec les Sabellico (2), les Castiglione (3), les Contarini (4), les

(1) Aug. Niphi (1473-1538), *De Regnandi peritiâ*... Plagiat du *Prince,* publié (1523) neuf ans avant ce traité même (1532) et du vivant, mais à l'insu de Machiavel, mort en 1527. — Voy. Nourrisson, *Machiavel,* chap. XII et suiv. — Cf. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana* (1822-1826); et Gabriel Naudé, *Niphi opuscula moralia et politica,* cum. Gab. Naudaei judicio, 1645.

(2) M. Ant. Cocc. Sabellici (1436-1508), *De Situ urbis Venetæ, magistratibus, et officio prætoris, atque scribarum ingeniosa descriptio,* ut et ejusdem genethliacum ac oraculum. — Editio omnium postrema, magisque in ordinem redacta. *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ* de Grævius et Burmann, Lugduni Betavorum, Petrus van der Aa, 1722, t. V, pars prima. (Quatre traités séparés.)

(3) Baldessar Castiglione (1478-1529). *Il Cortegiano* (*Opere volgari e latine*, édit. de Giov. Antonio et Gaetano Volpi, Padoue, 1733).

(4) Gasparis Contareni (1483-1542), patricii Veneti et S. R. E. Cardinalis, *De Magistribus et Republica Venetorum* libri quinque, cum notis Nicolai Crassi. Accesserunt Balthasaris Bonifacii de majoribus comitiis et judiciis capitalibus duæ epistolæ. Editio novissima, emendatior et auctior. Dans le *Thesaurus antiquitatum.* — Cf. Pier Maria Contarini, *Compendio universal di Republica,* nel qual si tratta le diverse maniere d'instituir la Republica. Venise, 1602.

Strozzi (1), les Paruta (2), les Boccalini (3), les Gramigna (4), les Botero (5), les Frachetta (6),

(1) Ciriaco Strozzi (1504-1565). — Kyriaci Strozzæ, *De Republicâ libri duo, nonus et decimus,* illis octo additi, quos scriptos reliquit Aristoteles, Græci antè facti, nunc primum ab eodem Stroza latinitate donati. Florence. Apud Juntas, 1563.

(2) Paolo Paruta (1540-1588). — *Discorsi politici* di Paolo Paruta nobile vinetiano, cavaliere e procurator di San Marco. Ne i quali si considerano diversi stati illustri e memorabili di Principi e di Republiche antiche e moderne. Divisi in due libri. Aggiontovi nel fine un suo soliloquio, nel quale l'Auttore fa un breve essamine de' tutto il corso della sua vita. In Genova, appresso Giuseppe Pavoni, MDC. Con licenza di superiori. — Cf. *Della perfezione della vita politica Libri tres.* Venise, 1579, etc., et la thèse de M. Alfred Mézières.

(3) Traiano Boccalini (1556-1613). *La Bilancia politica di tutte le opere di T. B.* — (Osservazioni sopra i sei libri di C. Tacito. Sopra il primo libro delle Storie. e sopra la Vita di Giulio Agricola). Castellana. G. Hermann Widerhold, 1678.

(4) Vincenzo Gramigna, *Del governo tirannico e regio* libri due, all' Ill° e Rev° Signore il sig. C[le] Scipione Borghese... Naples, Tarquinio Longo, 1615.

(5) Joannis Boteri (1540-1617), *viri clarissimi, tractatus duo : Prior, de illustrium statu et politia, libris X; Posterior, de origine urbium, earum excellentia et augendi ratione, libris III comprehensi, ex Italico primum in Germanicum, atque exinde in Latinum translati,... auctore M. Georgio Draudio cive Francofurtensi* — Ursellis apud Cornelium Sutorium, Lazare Zeizner, bibliop. Argentorat, f. 1602. — Traduction du livre *Delle Cause della grandezza della città.* Rome, 1588. *Della Ragione di Stato libri X.* Venise, 1589, in-4°,

(6) Girolamo Frachetta (1560-1620). *L'Idea del libro de' governi di Stato e di Guerra,* con due discorsi, l'uno intorno la Ragione di Stato, e l'altro intorno la Ragione di Guerra, del medesimo. Al Sereniss. Sig. Duca di Mantova e del Monferrato. Venise, Damian Zenaro, 1592. — *Seminario del libro di governi di Stato e di Guerra.* Venise, 1613. — (Sommaire ou programme d'un grand traité).

les Crasso (1), pour s'épanouir et fructifier magnifiquement, en passant par les Alfieri (2), dans les prophètes, dans les apôtres, dans les héros du *Risorgimento;* si bien que, le machiavélisme contenant en principe toute la science politique italienne, et cette science éminemment et essentiellement réaliste tendant de tout son effort aux réalisations, il se trouve contenir en germe toute l'Italie, dans qui il se réalisera, ou qui se réalisera par lui.

III

Campanella déclare quelque part d'un ton de certitude que « le machiavélisme est issu de

(1) *Nicolaï* Crassi Veneti (fin du seizième — première moitié du dix-septième siècle). *De Forma potentissimæ ac florentissimæ Reipublicæ Venetæ* per omnem ejus ætatem mista, antehac auctoris notis in Donati Jannotii Dialogum, et Gasparis Contareni *de Republica Venetorum* libros V. subjunctus, nunc vero ob elegantiam suam separatim impressus. Editio novissima, nitidior et emendatior. *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ.* — Le livre de Francesco Patrizi (mort en 1494), *Del Reverendo Monsignor Francesco Patritii Sanese vescovo Gaiettano, sopra alle cose appartenenti ad una città libera e famiglia nobile ;* tradotti in lingua toscana da Giovanni Fabrini Fiorentino, a beneficio de' figliuoli di Messer Antonio Massimi nobile Romano, M. Domenico, e M. Horatio, *libri nove* (Venise-Alde, 1545), est intermédiaire, plus près peut-être encore de l'ancienne école que de la nouvelle.

(2) Vittorio Alfieri, *De la tyrannie.*

l'aristotélisme (1) ». Ce que nous savons de Machiavel et de ses contemporains, de ses concitoyens voués à l'étude et à la pratique des affaires d'État, des Guicciardini, des Giannotti, des Soderini, des Bernardo del Nero, montre qu'il n'en est rien, ou très peu de chose. Je souscrirais bien plus volontiers au jugement de M. Pasquale Villari, relevant « la nécessité historique de ce que beaucoup ont appelé le machiavélisme (2) ». Non, le machiavélisme n'est pas sorti de l'aristotélisme : il est sorti du milieu et du moment. Nous l'avons vu faire ses premiers pas avec Muzzo et Francesco Sforza, avec Bianca Maria Visconti et Girolamo Riario ; croître avec Caterina Sforza ; atteindre en César Borgia son entier développement. Nous l'avons vu dans le Prince et dans les conjurations, dans la tyrannie et dans le tyrannicide. L'Individu libre et lâché, ruant, sous les coups de la Fortune, la Bête souple et superbe, renard et lion, toujours à l'affût ou à l'assaut de la proie, le Surhomme était né quand ce livre fut écrit.

Machiavel ne vint que parce que les temps du machiavélisme étaient venus. Il ne leur apporta pas, il leur prit l' « amoralité » de ses formules ; cette sorte d' « indifférence au contenu » (3) qui

(1) Voyez Nourrisson, *Machiavel,* p. 198.

(2) Pasquale Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi,* t. Ier, Préface, p. xii.

(3) F. Brunetière, *Histoire de la Littérature française,* fasci-

fait que pour lui il n'est ni bien ni mal, il n'est que fins et moyens, qu'échec et succès; le mépris de toute sensibilité vraie ou fausse, juste ou excessive; le goût de « la manière forte », puisque le quatrain passé en proverbe : « Sot qui espère gouverner avec les mômeries d'un *faire paternel* (1), » n'est pas de lui, et qu'un autre mot tout pareil : « On ne gouverne pas les États avec des patenôtres (2), » est de Cosme de Médicis; le sentiment que la valeur personnelle, et par surcroît la faveur du prince, établissent l'égalité entre les hommes : c'est encore Cosme de Médicis qui l'assure : « Avec quelques aunes de drap rouge on fait de nouveaux citoyens et de bons (3). » Il y a tout cela dans le machiavélisme, où il y a d'ailleurs autre chose; c'est cela le machiavélisme, et c'est d'ailleurs autre chose; tout cela est dans Machiavel, mais tout cela n'est pas de Machiavel.

J'ai essayé de dégager, d'une part, ce que la science politique italienne pourra devoir au

cule 1er, chap. Ier. *La Renaissance italienne;* d'après Francesco DE SANCTIS, *Storia della Letteratura italiana,* 2e édit., Naples, 1873; Morano; t. Ier, p. 368 et suiv.

(1) *Stolto chi reggere*
Spera un governo
Con le buaggini
D'un far paterno !

Voyez PASOLINI, *Caterina Sforza,* t. Ier, p. 124.

(2) « Coi paternostri non si governano gli Stati ». Voy. VILLARI, *Niccolò Machiavelli,* t. Ier, p. 44.

(3) « Con poche canne di panno rosato si fanno nuovi cittadini e da bene ». *Ibid.*

machiavélisme, et, d'autre part, ce que le machiavélisme doit aux réalités italiennes d'alors. Mais, voulût-on voir là une contradiction, je suis obligé maintenant de noter que bien des préceptes, en lesquels on a cru reconnaître la marque de fabrique du secrétaire florentin, n'ont rien de proprement, d'exclusivement machiavélique, rien de proprement, d'exclusivement italien. Rien de proprement machiavélique : « Nie toujours ce que tu ne veux pas qu'on sache, et affirme ce que tu veux qu'on croie : parce qu'encore qu'il y ait beaucoup de signes et presque certitude du contraire, d'affirmer ou de nier gaillardement met souvent dans l'hésitation l'esprit de celui qui t'écoute. » Le conseil est-il de Machiavel? Non; il est de Guichardin. Mais rien d'exclusivement italien. Quel Machiavel a dit — où l'a-t-on dit, et quand l'a-t-on dit : — « Annulez avec des caresses et les autres moyens un ennemi qui se tient sous votre puissance; mais n'exercez aucune pitié à l'égard du vaincu qui implore merci. — On vit de cette manière dans la sécurité, car un ennemi tué ne donne plus d'inquiétudes. — Portez un ennemi sur vos épaules tant que le moment favorable n'est pas arrivé; puis, au temps révolu, brisez-le, comme on casse une cruche d'argile avec une pierre. — Il ne faut pas relâcher un ennemi, quelque touchantes paroles qu'il vous dise. Soyez pour lui sans pitié; on doit tuer sans scrupule un être malfaisant. — Détruisez un

ennemi ou par des caresses ou par des largesses, soit en semant la division chez lui, soit en usant de la force : employez, pour le détruire, tous les moyens. » — *Ainsi parla Zarathustrâ*, ou presque : car ce sont les discours que le brahme Kamika tient dans le Maha-Bharata, au roi Dhritarâshtra (1).

Ce n'était donc rien dire de trop que de parler, nous, d'un « machiavélisme perpétuel ». Perpétuel et universel, avec de très longues racines dans le passé, de très longues projections dans l'avenir, antérieur et postérieur à Machiavel, contemporain et concitoyen des Florentins, des Italiens de la fin du quinzième siècle, mais contemporain et concitoyen aussi de tous les hommes de tous les temps et de tous les pays, vieux et jeune comme l'humanité. Quoi d'étonnant au surplus, si le machiavélisme est la politique même, et si la politique est bien « l'art de plier soit les hommes aux choses, soit les choses aux hommes, et de conformer les moyens au but » ? Seulement, en Italie, à Florence, vers la fin du quinzième siècle, toutes les conditions, et les plus favorables, à un degré jamais atteint, se sont trouvées réunies : le machiavélisme a rencontré Machiavel : je veux dire que ce qu'il y avait, avant Machiavel, de machiavélisme en suspension dans

(1) Voyez le *Maha-Bharata,* poème épique de Krishna-Dwaipayana, traduit par Hipp. Fauche, Paris, 1863, p. 590 et suiv. — Ce passage m'a été signalé par M. Jean Jaurès, que j'en remercie.

l'humanité de tous les pays et de tous les temps a rencontré le Florentin, l'Italien de la fin du quinzième siècle qui l'a fixé et exprimé, situé et daté : le vrai machiavélisme, le machiavélisme de Machiavel, est sorti de là, de la rencontre de cet homme, de ces hommes et de ces choses dans ce milieu. Il s'agit à présent de déterminer, textes en main, ce qu'est le vrai machiavélisme, le machiavélisme de Machiavel.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière



